

 Dialogue   
Revue de l'Université de Kinshasa

L. E.



Gaston-Denys Perier

Moukanda : choix de  
lectures sur le Congo et  
quelques régions voisines  
(Éd. 1914)



At a glance



Ayant déjà mis à la disposition de notre public « *Les douze travaux du Congophile : Gaston-Denys Périer et la promotion de l'africanisme en Belgique* » de Pierre Halen, nous pouvons nous dispenser de lui infliger une notice biobibliographique toujours assez ennuyeuse à lire et qui, fatalement, se répéterait toujours à l'identique et à l'infini...

Qu'il nous suffise donc de rappeler que Gaston-Denys Périer fut l'un des premiers amateurs d'art à manifester, en tant que tel, son admiration pour l'art africain. Entendez par là que ses commentaires traduisent sa délectation esthétique devant l'œuvre, sans que s'y mêle une quelconque condescendance de « civilisé » devant une œuvre faite par des « sauvages » (quand il s'agit des arts plastiques) ou devant « les magnifiques progrès que la colonisation fait faire à ces primitifs » (quand il s'agit de littérature en français). Sa critique d'art est indépendante de la couleur de peau de l'auteur.

*Moukanda*, parue en 1914, est pourtant une anthologie qui mérite pleinement le qualificatif de « coloniale ». Le livre présente un « *choix de lectures sur le Congo et sur quelques régions voisines* », dont tous les auteurs sont blancs. Y figurent quelques « grosses peintures » de l'exploration et des temps héroïques des pionniers, aussi bien que des auteurs obscurs, parfois anonymes, des littérateurs, politiciens, militaires... qui n'ont fait que passer, presque « en touristes ». Ajoutons que certains d'entre eux n'ont pas précisément laissé un bon souvenir aux Congolais... Bref, il apparaît que, là, Gaston-Denys Périer s'est laissé embringuer dans une œuvre qui relève de la propagande coloniale.

Il ne faut pas s'en étonner. A cette époque, être « congophile » n'impliquait en rien d'être anticolonialiste. Notre homme en était d'autant plus conscient qu'il était Chargé de Cours à l'Ecole coloniale. Lui demander d'être anticolonialiste, ce serait comme rechercher un boucher qui serait végétarien...

Il n'y a d'ailleurs dans cela nulle hypocrisie ! La colonisation est à double face.

Il y a le côté rapace : « Nous sommes les seuls à avoir réussi à mettre vraiment en valeur les ressources naturelles, donc nous avons le droit de nous en emparer et d'en tirer profit, où qu'elles soient »

Il y a le côté humanitaire (ou charitable) : « La civilisation - il n'y en qu'une, la nôtre – (certains diront « la civilisation chrétienne ») est en train de résoudre tous les problèmes, de guérir tous les maux. Nous avons le devoir de la répandre chez tous nos frères humains moins avancés (et de leur faire partager notre Foi), pour qu'ils en bénéficient aussi ».

Attention ! Il ne faut pas faire de jugement a posteriori, et considérer que l'une de ces affirmations est une réalité, l'autre un mensonge. Les colonialistes ont mis en avant la seconde, et traité la première d'affabulation gauchiste. Les anticolonialistes n'ont vu que la première, et

traité la seconde de prétexte. C'est comme une médaille : les deux faces vont ensemble et sont indissolublement liées. Et l'on se tromperait lourdement, dans l'appréciation des actes de nos arrière-grand-pères, si l'on mettait en doute le fait qu'ils avaient sincèrement ces deux convictions, et les avaient bien toutes les deux. Cela les menait parfois à se contredire eux-mêmes dans leurs opinions et leur conduite. C'étaient des hommes...

En un mot, il leur paraît qu'un miracle a eu lieu, une sorte de renouvellement de ce moment dans l'histoire qu'ils ont appelé le miracle grec (se cherchaient-ils inconsciemment des prédécesseurs ?). Sur ce bout de terrain guère énorme, entre la Baltique et la Méditerranée, une nouvelle fleur d'un éclat incomparable avait fleuri sur le rosier de l'humanité. Constatant le progrès matériel énorme accompli en un temps fort court, regardant les autres peuples qui continuaient à marcher alors qu'ils prenaient le train, ils ne purent échapper à la tentation de se croire supérieurs. Mieux ! Le mot CIVILISATION s'employa uniquement au singulier. Il n'y en avait qu'une: celle qui avait accompli ces miracles techniques. Les autres pouvaient tout au plus rêver, pour leur propre bien, d'y accéder en nous imitant, de monter dans le train. Hors de la locomotive, pas de salut !

Puisque les Européens avaient obtenu des résultats prodigieux, leur supériorité leur paraissait démontrée, par rapport à l'arriération répétitive où croupissaient, pensaient-ils, les autres peuples du monde. Il leur revenait de prendre la tête de cet univers et de les entraîner dans la voie du Progrès, vers des lendemains qui chantent. Et cela, par la force, s'il le fallait. Cette tâche exaltante était dure, on l'appelait même le fardeau de l'Homme Blanc, mais elle serait quand même rémunérée par quelques profits pris au passage.

Hélas ! Le Titanic a coulé !... Les rêves se sont brisés, les illusions sont restées dans les tranchées de 14–18. Les machines ont tué. On a remis ça vingt ans plus tard, puis on s'est aperçu qu'il serait possible de pousser la destruction à un point tel que la vie disparaîtrait de la planète... Nous y avons acquis du scepticisme envers le progrès, du pessimisme envers l'avenir, une idée plus relative de ce qu'est la civilisation, parfois même une méfiance vis-à-vis de la technologie qui peut ne pas être dépourvue de passéisme. Reprocher à nos prédécesseurs d'il y a 100 ans, de ne pas avoir pensé de même, reviendrait à leur faire grief de la date où ils sont nés. Ce serait ridicule.

En fait, beaucoup de figures du passé, dont nous disons parfois aujourd'hui qu'elles ont été opposées à la colonisation, ont été en effet critiques envers celle-ci. Mais elles ont critiqué des méthodes coloniales qui leur paraissaient mauvaise au nom d'une autre forme de colonisation qui leur semblait être la bonne.

Et c'est ici que Gaston-Denys Périer, d'une certaine manière « retombe sur ses pattes ». En effet, dans l'*Avant-propos*, qui est la seule partie de l'ouvrage où il s'exprime vraiment lui-même, il dit ceci :

... chanter les aspects nouveaux des ciels lointains, la psychologie pittoresque de l'indigène. Voilà des guides sûrs et attrayants qu'il convient d'indiquer à la jeunesse prête à s'expatrier, avant qu'elle porte au delà des mers une activité irréfutable.

Il ne faut point, sous couleur de civilisation, vouloir remplacer ce qui existe, le détruire, le mépriser : il importe bien plus de le comprendre.

Comme le disait excellemment M. Paul Dislère, président de section honoraire du Conseil d'Etat, à l'ouverture des cours de l'Ecole coloniale de Paris :

- Respectez les droits, les coutumes des indigènes, ne cherchez pas à leur imposer nos idées, jugez-les d'après leurs mœurs et leurs usages et non en vous plaçant à notre point de vue européen.

GASTON-DENYS PÉRIER

Chargé de cours à l'École Coloniale de Bruxelles.

# MOUKANDA

ACQUISITION  
249834

Choix de lectures sur le Congo

ET QUELQUES RÉGIONS VOISINES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C<sup>e</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

36, RUE NEUVE, 36

—  
1914

S. J. O.  
199





## AVANT-PROPOS

---

**L'**IDÉE coloniale a pour ainsi dire acquis chez nous droit de cité scolaire et l'on se préoccupe beaucoup d'éveiller l'attention sur nos méthodes de colonisation. Mais on semble surtout s'attacher à faire connaître l'organisation de notre colonie, à inculquer aux jeunes gens qui se destinent aux carrières d'Afrique des notions pratiques immédiatement en rapport avec leurs fonctions. Il y aurait grand profit à leur montrer, en même temps, le milieu où s'exercera leur autorité et les gens devant lesquels ils représenteront le pouvoir de l'État. Leur révéler la beauté particulière de celui-là, la signification des mœurs et coutumes de ceux-ci, c'est alimenter l'enthousiasme nécessaire à rendre leur tâche digne, heureuse et féconde. Les pages qui suivent, choisies dans les ouvrages des explorateurs, des missionnaires, des savants, des voyageurs et des artistes qui ont le mieux pénétré les charmes divers du Congo et le caractère de ses habitants, pourraient contribuer à pareil enseignement.

Il faut convenir que la prose de Pierre Loti, de Paul Claudel, de Lafcadio Hearn ou de Joseph Conrad, et chez

nous, les récits de Léopold Courouble, les notes de voyage d'Edmond Picard ou de James Van Drunen ont fait autant pour la connaissance des pays d'outre-mer que les meilleurs manuels de géographie. Ils ont éveillé notre admiration, assigné un but à ces vagues nostalgies dont s'émeut souvent la jeunesse et qu'a si bien exprimées Lafcadio Hearn dans cette lettre à un de ses amis (1) :

« Un autre grand malheur est mon impossibilité de voyager. Je hais la vie de tous les jours qui n'est pas faite pour un artiste. Je donnerais n'importe quoi pour être le Christophe Colomb de la littérature, — pour découvrir une Amérique romantique dans quelque région des Antilles, de l'Afrique du Nord ou de l'Orient, — pour décrire en détail la vie dont on ne parle que dans les géographies universelles et les recherches ethnologiques. Ne voulez-vous pas sympathiser avec moi ? Si seulement je pouvais devenir consul à Bagdad, Ispahan, Bénarès, Samarkand, Nippo, Bangkok, Ninh-Binh, ou quelque autre endroit où tout le monde, où les chrétiens ordinaires n'aiment pas à aller !

« Voilà le recoin où se cache mon romantisme. Mais je sais que je ne possède ni les qualités physiques qui me rendraient propre à de pareilles recherches, ni la connaissance des langues pour que ces recherches prennent une valeur. Je présume que je vais devoir m'atteler à quelque tâche horriblement prosaïque et dénuée même de tout intérêt philosophique. Hélas ! que ne puis-je être un savetier ambulancier ou un joueur de sambuke ? »

Leurs rêves réalisés, de tels poètes ont mis tout leur

(1) Préface aux *Feuilles éparses de littératures étrangères*, de Lafcadio HEARN, traduites de l'anglais par Marc Logé.

amour à chanter les aspects nouveaux des ciels lointains, la psychologie pittoresque de l'indigène. Voilà des guides sûrs et attrayants qu'il convient d'indiquer à la jeunesse prête à s'expatrier, avant qu'elle porte au delà des mers une activité irréfléchie.

Il ne faut point, sous couleur de civilisation, vouloir remplacer ce qui existe, le détruire, le mépriser : il importe bien plus de le comprendre.

Comme le disait excellemment M. Paul Dislère, président de section honoraire du Conseil d'Etat, à l'ouverture des cours de l'École coloniale de Paris :

« Respectez les droits, les coutumes des indigènes, ne cherchez pas à leur imposer nos idées, jugez-les d'après leurs mœurs et leurs usages et non en vous plaçant à notre point de vue européen. Montrez-leur, on l'a dit et je tiens à le répéter, que la supériorité qui nous appartient, que rien ne doit atteindre, se justifie surtout par notre manière de vivre, par notre conduite vis-à-vis d'eux et vis-à-vis de nous-mêmes. »

Une page écrite avec art découvre à l'intelligence le monde extérieur autant qu'elle nous découvre notre propre individualité. La lecture assouplit l'esprit, le gagne aux conceptions généreuses, l'affermir et le console.

Quelle action n'exercera-t-elle pas sur le fonctionnaire colonial, éloigné de ses chefs, de ses semblables, perdu souvent dans la brousse, au milieu de peuplades d'une mentalité très inférieure, et à qui il faut une volonté tenace servie par une intelligence d'élite pour échapper à l'influence de la solitude et de la sauvagerie ?

M. Joseph Conrad, le célèbre écrivain anglais, a dépeint d'une manière saisissante, dans une nouvelle intitulée

*Un avant-poste de la civilisation* (1), l'état d'âme de deux hommes, auxquels manquent ces ressorts nécessaires, incapables de prendre le moindre intérêt au spectacle grandiose qui les entoure et les accable. Ce passage de son livre mérite d'être cité :

« Le plus souvent ces deux pionniers du commerce et de la civilisation restaient des jours entiers à regarder dans la cour du poste, dont le vide palpitait sous un soleil de plomb. Le fleuve silencieux brasillait et glissait inlassablement entre ses hautes rives. Au milieu du courant, sur les bancs de sable, des hippopotames et des alligators se chauffaient côte à côte à la chaleur du ciel. Tandis qu'autour du misérable coin de terre débroussé où s'élevait la factorerie, s'étendaient à l'infini d'immenses forêts, retraites sombres remplies d'inextricables destinées où se cachait une vie fantastique, dont le silence impressionnant ajoutait à la grandeur du spectacle. Ces deux hommes ne comprenaient rien. Une seule préoccupation hantait leur cerveau : l'écoulement des jours qui les séparaient encore de l'arrivée du vapeur. »

L'uniformité de leur vie, le marasme de leur pensée sont tout à coup bouleversés par la découverte de quelques romans dépareillés, de vieux journaux relatant les mérites de ceux qui émigrent pour porter au loin les bienfaits de la civilisation. Ces récits les éveillent à la solidarité humaine, à l'estime d'eux-mêmes. « Ils lisaient, s'extasiaient et chacun commençait à apprécier les qualités de son compagnon. » Ce ne fut malheureusement qu'une lueur dans la nuit de leur conscience. Mal préparés, éclairés trop tard et imparfaitement sur leur rôle de colo-

---

(1) *Tales of Unrest*, by Joseph CONRAD.



nisateurs, ils retombent à leur ennui, achèvent de perdre leur prestige l'un vis-à-vis de l'autre comme vis-à-vis des indigènes et finissent misérablement.

Il leur manquait cette éducation libérale qui seule forme le jugement et le cœur, ouvre l'intelligence aux idées générales. Sans elle, point de communion avec les esprits supérieurs, point de contrôle sur notre propre pensée ; nous restons emprisonnés dans le cercle étroit de l'intérêt personnel où sombre tout idéal. Pareille éducation est une sauvegarde contre nous-mêmes. Elle confère aussi cette qualité inappréciable, plus utile souvent que la force ou le courage pour détourner de notre front les coups astucieux de l'ennemi et gagner à nos opinions la reconnaissance de l'étranger : le tact. Comme le goût, il se perfectionne par les belles lectures.

N'oublions pas que s'il faut des nerfs d'acier pour conquérir un empire, il faut aussi un toucher délicat pour le conserver. Pour avoir droit à l'obéissance, il faut se montrer digne de commander, être ce que les Anglais désignent si bien d'un seul mot, un *gentleman*. « Un vrai gentleman, dit Taine dans ses notes sur l'Angleterre, est un vrai noble, un homme *digne de commander*, intègre, désintéressé, capable de s'exposer et même de se sacrifier pour ceux qu'il guide, non seulement homme d'honneur, mais homme de conscience en qui les instincts généreux ont été confirmés par la réflexion droite et qui, agissant bien par nature, agit encore mieux par principe. »

L'exemple de Stanley suffit à nous montrer quelles grandes choses un gentleman peut réaliser, même dans les circonstances où la nature et les êtres concourent pour mettre obstacle à tous ses desseins. A ce sujet, il n'est peut-

être pas superflu de reproduire ce trait, rapporté par M<sup>me</sup> Dorothy Stanley. Il nous apprend jusqu'à quel point le souci de la dignité personnelle préoccupait le célèbre explorateur.

« Quelques jours plus tard, lorsqu'il eut recouvré, avec la parole, complète conscience, je m'aperçus qu'il ne se rappelait pas s'être rasé. Je raconte ce fait comme un exemple typique du sang-froid et de la résolution de Stanley. Il m'avait souvent dit que, dans toutes ses expéditions, il s'était fait une loi de se raser toujours avec soin. Dans la Grande Forêt, au camp de la Famine, les matins de bataille, il n'avait jamais négligé cette habitude, malgré la difficulté; il s'était souvent rasé à l'eau froide ou avec des rasoirs émoussés, me disait-il, mais « j'ai toujours » présenté un aspect aussi correct que possible, d'abord par » principe et par dignité, ensuite parce qu'il le fallait » comme chef (1). »

La jolie anecdote racontée par M. Herbert Ward, un des officiers qui accompagnaient l'audacieux voyageur lors de l'expédition entreprise pour retrouver Emin Pacha, atteste d'une manière spirituelle la susceptibilité de Stanley sur ce point.

« Pendant ce voyage, écrit M. Ward, un travail d'importance capitale se présentait quotidiennement. Pour alimenter de combustible la machine, il fallait chaque soir couper du bois, ce qui obligeait parfois de travailler fort avant dans la nuit. Et même, en certaines occasions, on passait la nuit entière dans la forêt à abattre des arbres et à couper les bûches de la longueur requise.

---

(1) Autobiographie de H.-M. Stanley, publiée par sa femme Dorothy Stanley, traduite par Georges Feuilloy.

« Une fois, la besogne fut particulièrement pénible, et pendant deux jours et deux nuits, consécutivement, je n'eus guère le temps de me reposer. A l'encontre de mon habitude, je passai ces quarante-huit heures sans me raser. A la fin d'une conversation que j'eus avec lui, Stanley jeta un regard sur mon menton et me dit : « Vous savez que le D<sup>r</sup> Livingstone ne manquait jamais de se raser chaque » matin. »

La conviction de servir une noble cause, la grandeur de l'œuvre qu'il accomplissait lui devaient nécessairement imposer cette dignité, cette maîtrise et il désirait en retrouver le reflet chez ses compagnons. Ce n'étaient point au surplus d'odieux déserts que Stanley offrait au monde civilisé en explorant l'Afrique centrale, mais d'immenses et riches territoires, dont le décor majestueux lui inspirait une pure admiration. Et n'est-ce pas un plaisir inattendu de découvrir sous l'écorce rude de cet homme d'action, un cœur d'une sensibilité extrême? Les pages ferventes et précises qu'il consacra à décrire les beautés naturelles du Congo respirent l'émotion la plus élevée.

Un recueil semblable à celui-ci aidera peut-être à répandre ce goût de la beauté exotique, en montrant que chez les colonisateurs dignes de ce nom, il s'allie généralement à la volonté et à la probité morale.

GASTON-DENYS PÉRIER.







I.

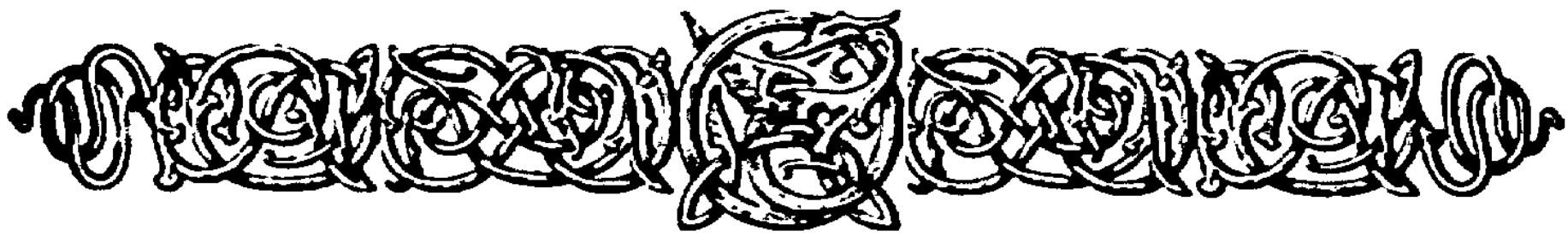


# En pleine Nature

Quel charme inconnu et si puissant possède  
donc ce continent sauvage pour que, malgré  
tout, son souvenir persiste à me sourire encore,  
à travers les vexations sans nombre dont j'ai  
eu tant à souffrir !

(VICTOR GIRAUD.)





# MOUKANDA



I.

**En pleine Nature**

## LA DÉCOUVERTE ET L'EXPLORATION DU CONGO

C'est en 1485 que Diego Cam, envoyé par le roi Jean II de Portugal, en expédition sur les côtes de l'Afrique occidentale, découvrit l'embouchure du Congo ou du Zaïre, comme disent les Portugais, sur la rive gauche duquel il érigea une colonne dédiée à saint Georges, en commémoration de cet événement.

Durant quatre cents ans environ, on ne connut de ce grand fleuve que sa partie inférieure, à une très faible distance de la mer.

Le cours du Congo à travers le continent africain ne fut révélé au monde qu'en 1877 par M.-H. Stanley.

Comment se fait-il qu'un aussi long espace de temps se soit écoulé entre la découverte du fleuve et la détermination de son immense bassin ?

La cause première de cette lacune, qui a existé pendant des siècles dans la géographie de cette partie du monde, réside dans les obstacles physiques contre lesquels se sont butées les explorations vers l'intérieur.

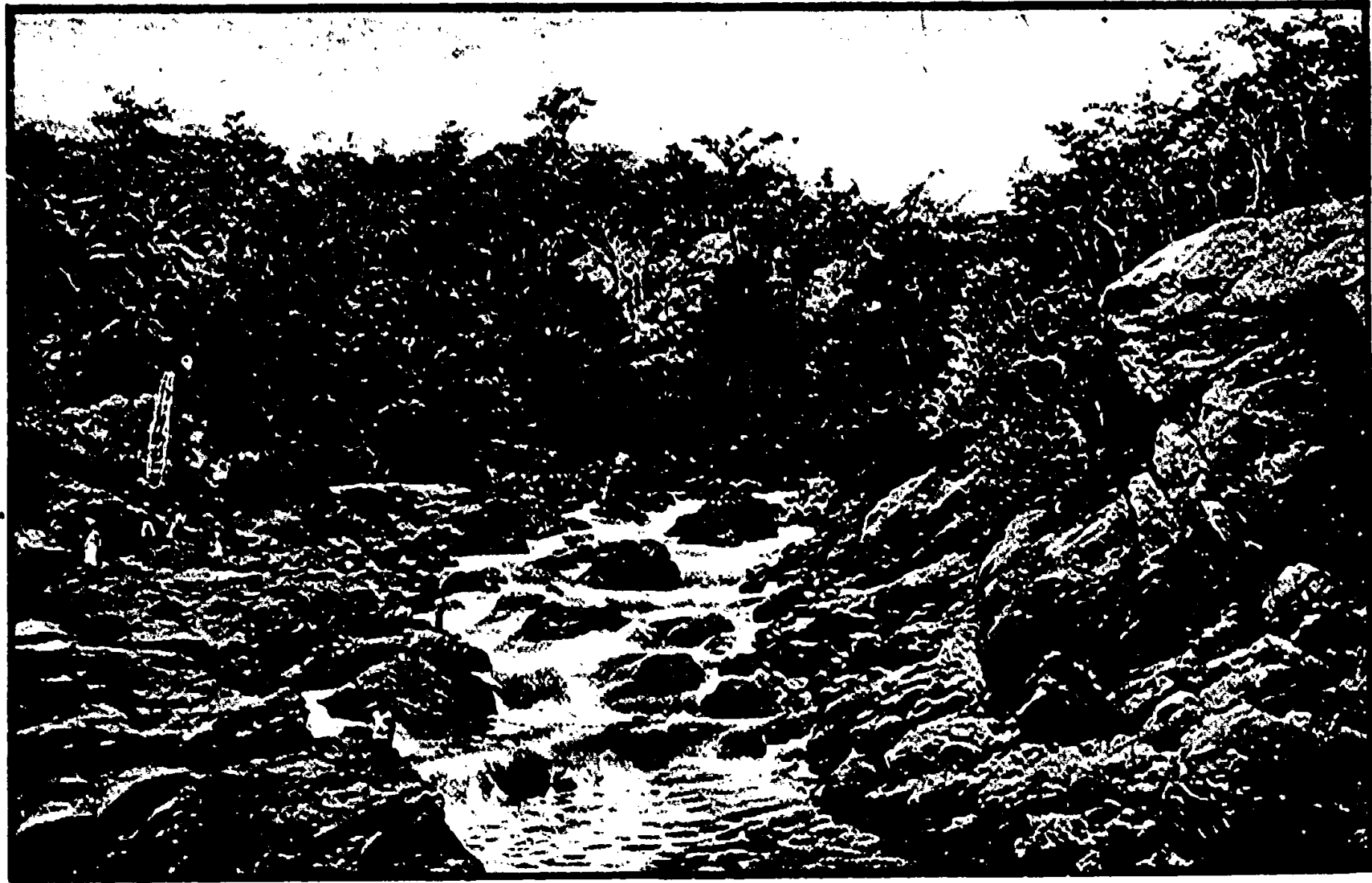
Des cataractes infranchissables barrant le Congo à environ deux cents kilomètres de l'Océan, il n'a pas été possible de pénétrer au cœur du pays par la route fluviale. Le voyage par terre le long du Congo n'a guère réussi davantage, à cause du manque de bonnes routes, de l'hostilité des indigènes, de l'insuffisance des porteurs et des vivres.

Ces difficultés d'accès ne sont pas seulement propres au bassin du Congo; elles constituent le trait caractéristique de toute l'Afrique intérieure qui, contrairement aux autres continents, ne possède pas des moyens de pénétration directs par les voies fluviales; le pays s'élevant en terrasses, les grands cours d'eau, le Niger, le Nil, le Zambèze et d'autres moins importants, tels que le Sénégal, l'Ogoué, l'Orange, sont, tout comme le Congo, fermés à la navigation en maints endroits par l'existence de chutes et de rapides dangereux. A ces conditions physiques particulières sont venus s'ajouter des faits d'ordre économique qui expliquent l'isolement dans lequel la terre africaine s'est trouvée pendant si longtemps.

La découverte de l'Amérique et l'ouverture d'une route plus facile vers les pays de l'extrême Orient, attirèrent à la fin du xv<sup>e</sup> siècle tout le courant commercial dans ces directions lointaines.

Les riches contrées qui fournissaient les épices, le tabac, le café; les beaux marchés d'où l'on tirait l'or, les diamants, les perles, les étoffes précieuses, les porcelaines et tous les objets de luxe de Chine et autres marchandises asiatiques, firent négliger les entreprises commerciales sur le littoral de la Sénégambie, de l'Angola, du Mozambique.





VUE DES CATARACTES DE LA RÉGION DU BAS-CONGO.

On ne songea plus sérieusement à ces colonies que le jour où il fallut des bras pour activer la production des denrées de haut prix, et l'extraction des métaux précieux dans le sol fécond de l'Amérique.

Les nègres furent les instruments de travail dont on dota le nouveau monde, et les esclaves, fournis par les chefs indigènes établis sur les côtes, devinrent et demeurèrent jusqu'au commencement de ce siècle, l'article principal d'exportation de l'Afrique intertropicale.

Si nous sommes à même de dresser aujourd'hui la carte presque complète de cette vaste région, ce n'est pas à des expéditions organisées dans un esprit de lucre, ni à des entreprises militaires que nous le devons : des hommes de courage, mus par l'ardeur scientifique, l'amour de l'humanité, le zèle religieux, ont accompli cette œuvre.

Ils nous ont appris que la patrie des noirs n'est pas la terre stérile, désolée, sans avenir, dont l'Europe s'est détournée si longtemps avec indifférence. La description enthousiaste qu'ils ont faite des espaces fertiles et admirablement arrosés parcourus par eux, a excité l'intérêt des nations civilisées. Et aujourd'hui les gouvernements européens se disputent vivement la moindre parcelle du sol africain.

L'ère des grandes explorations s'est ouverte vers la fin du siècle dernier, par la fondation de la célèbre Association africaine de Londres, qui donna aux investigations une tournure scientifique, traçant, en quelque sorte, aux voyageurs tout un programme relatif aux renseignements à recueillir sur les mœurs, les langues, les croyances des peuples indigènes.

A partir de cette époque, les expéditions se suivirent de près, et se multiplièrent sur tous les points de l'Afrique.

. . . . .

C'est en 1877, comme je le rappelais tout à l'heure, que

le cours du Congo fut déterminé sur la plus grande partie de sa longueur. Avant cette date nombre de voyageurs s'étaient avancés assez loin dans les régions centrales de l'Afrique. Ils avaient atteint le Congo à différents endroits, exploré avec soin certains de ses affluents, visité les lacs qui se rattachent à son réseau supérieur et cela sans se douter que ces rivières et ces nappes d'eau faisaient partie d'un unique système hydrographique dont les ramifications innombrables finissent par s'unir en une seule et puissante artère, débouchant dans l'océan Atlantique, celle-là même que Diego Cam avait découverte quatre siècles auparavant et baptisé du nom de Zaïre. Ce fut, coïncidence assez curieuse, également un Portugais, José de Lacerda, qui, chargé de reconnaître l'intérieur du Mozambique, visita le premier, en 1798, le Congo près de ses sources, où il n'est qu'une insignifiante rivière connue sous le nom de Tshambesi.

En 1857, lorsque les capitaines Burton et Speke, de l'armée anglaise de l'Inde, allèrent par la côte orientale à la recherche des sources du Nil, l'Afrique centrale figurait encore sur les cartes par un espace en blanc, vierge de la moindre indication géographique.

Le reste du continent avait été parcouru un peu dans tous les sens, et le système général des eaux en était connu.

Ce fut au commencement de l'année 1858 que Burton et Speke, partis de Zanzibar, découvrirent le lac Tanganika. Disons, en passant, que Speke, poussant vers le nord, atteignit le premier le lac Victoria-Nyanza, et que, dix ans après, Samuel Baker trouva le lac Albert-Nyanza; deux grands réservoirs où le Nil puise ses eaux.

Livingstone, qui depuis 1810 parcourait comme missionnaire les contrées situées entre le Zambèze et la colonie du Cap, avait rencontré, non loin de ses sources, la rivière

Kasaï, un des principaux tributaires du Congo. En 1866, il partit de Zanzibar et pénétra jusqu'aux lacs Moëro et Bangwelo, que relie le Luapula, important cours d'eau dans lequel l'illustre explorateur anglais crut reconnaître la branche orientale du Nil et qui, au contraire, est la ramification supérieure du Congo. Il toucha le Congo à Nyangwe.

En 1868, le botaniste allemand Schweinfurth se rendit de Suakim, sur la mer Rouge, à Kartum. Il remonta de cette dernière localité la vallée du Nil, détermina la ligne de faite qui sépare les eaux de ce fleuve de celles du Congo et déboucha en 1870 sur les rives de l'Uele, qu'il identifia erronément avec le Shari, affluent du lac Tchad.

Peu de temps après, Junker explora la même rivière jusqu'au 23° 12' de longitude de Greenwich; il pensait, comme Schweinfurth, que l'Uele portait ses eaux vers le nord.

Ce fut le capitaine Vangele qui résolut ce problème hydrographique. Junker leva également, en partie, les cours du Bomokandi et du Nepoko supérieur.

De 1873 à 1875, un voyage remarquable fut effectué par le lieutenant de marine anglais Verney-Lowett Cameron. Parti de la côte orientale, il atteignit le Congo à Nyangwe. Arrêté en cet endroit par les prétentions des chefs du pays, il ne voulut pas entreprendre la descente de la rivière et il tourna vers le sud, toucha au lac Kassali, passa près des sources du Zambèze et de celles du Kasaï et, marchant vers l'ouest, il arriva à Katumbela, petit port au nord de Benguela. Il avait parcouru cinq mille cinq cents kilomètres, dont mille neuf cents en pays non exploré avant lui.

Enfin Stanley, qui, cinq années auparavant avait retrouvé au lac Tanganika, Livingstone, que l'on croyait perdu, partit à son tour de Zanzibar, en septembre 1874, vers l'intérieur.



En 1876, il se trouva au Congo, un peu au delà de Nyangwe; laissant aller ses embarcations au fil de l'eau, il traversa de la sorte tout le centre de l'Afrique, au milieu des dangers incessants que lui présentaient le fleuve et l'hostilité des populations indigènes et après avoir parcouru, en deux ans et huit mois, par terre et par eau, une distance de onze mille cinq cent dix-sept kilomètres, il arriva à l'embouchure du Congo le 12 août 1877.

Depuis cette date mémorable, une légion de voyageurs, la plupart commissionnés par le roi Léopold II, ont achevé l'exploration du bassin du Congo, en étudiant le cours du fleuve dans ses détails et en remontant les grands affluents jusqu'à leur point extrême de navigabilité.

HUBERT DROOGMANS.

(*Le Congo*. Quatre conférences publiques.)

---

## LE FLEUVE GÉANT

Le bas Congo a été parcouru plus d'une fois, depuis l'époque de sa découverte, mais jamais on ne l'a décrit avec exactitude. J'étais excusable moi-même de ne l'avoir point fait en 1877, car, accablés de lassitude, nous ne soupirions alors, mes pauvres compagnons et moi, qu'après les flots bleus de l'Atlantique.

Mais, de retour au Congo et regaillardis, nous regardions, cette fois, le fleuve africain d'un tout autre œil. Nous l'avions suivi obstinément jusqu'à sa vaste source, ce fleuve géant aux ondes brunes!... Nous l'avions vu sous tous ses aspects : tantôt calme comme un rêve d'été, tantôt terrible, furieux, menaçant nos frêles et basses chaloupes, happant et engloutissant les plus imprudents d'entre nous en ses lames impétueuses, dont les crêtes

bavaient une affreuse écume. Et maintenant, ce fleuve superbe semblait répondre par un sourire aux regards tranquilles que nous jetions sur ses eaux paisibles, du haut des ponts de nos solides steamers. Nous lui avons pardonné depuis longtemps le mal qu'il nous a fait. Le temps a émoussé le souvenir de ses crimes. Mort, le passé. Le Congo est toujours un fleuve dangereux, avec lequel il ne faudrait pas badiner, nous le sentons bien. Sa violence devient effrayante quand des rochers cherchent à



RIVE COUVERTE DE LIANES.

obstruer sa course ou quand ses vagues, fouettées par la brise, se soulèvent et retombent, moroses et lourdes, pour se soulever encore. Mais nous aussi, nous sommes forts, de cette force que donnent la science et l'expérience chèrement acquise. Nous bravons aujourd'hui le fleuve géant avec des bateaux d'acier mus par la vapeur.

Tournant le dos à la mer, nous nous engageons hardiment sur la grande nappe d'eau fluviale qui a, en cet endroit, cinq kilomètres de largeur et une profondeur variant entre vingt et deux cent soixante-dix mètres, avec

un courant de cinq nœuds au large. Les mangliers, d'un vert sombre, forment, à droite et à gauche, comme des murailles chargées d'une frondaison de palmiers qui paraissent impénétrables, bien que, d'après les cartes, plus d'un petit cours d'eau serpente paresseusement et silencieusement sous les fraîches ombres de ce feuillage touffu. Au bout d'une heure, nous voilà à front de la pointe de Boulabemba, qui se projette en avant de la rive septentrionale. Cette pointe était autrefois connue, on la connaît même encore aujourd'hui, sous le nom d'« abîme sans fond ». Ce n'est point là son nom véritable. Cependant l'eau est fort abondante en cet endroit, car notre pilote amène le steamer jusqu'à ras de terre; puis, ayant repris le large, il se tient à environ un demi-kilomètre de la rive septentrionale. La pointe de Boulabemba est un terrain bas, ou plutôt un dépôt de limon gras, humide, que dominent de grands arbres abritant sous leur feuillage des buissons épais ou des broussailles d'aspect peu séduisant. Ça et là, par une échappée, on aperçoit l'entrée d'une baie étroite dans les replis de laquelle une flottille de petits canots de pirates pourrait facilement s'embusquer. Rien d'animé ne vit en ces parages. Nature morte, vierge de tout vol d'oiseau, et où aucun mouvement, aucun bruit ne viennent distraire les regards mélancoliques que nous y jetons machinalement. Ni sur la rive septentrionale, ni sur la rive opposée, ni même sur le fleuve, on n'aperçoit, on n'entend quoi que ce soit qui rompe cette monotonie, ce néant des choses. L'onde coule, sereine, en un long flot ininterrompu, uni, mais dont la force est évidemment aussi irrésistible qu'elle est silencieuse. Sur les rives boisées, c'est partout la même funèbre solitude; sur la masse tranquille des eaux qui courent, c'est la paix profonde d'un sommeil que rien n'ose troubler....

... Peu à peu, à mesure que nous avançons sur le fleuve,

les buissons épais des deux rives deviennent plus clairsemés, leur teinte moins sombre, leur taille plus exigüe, tandis que les palmiers des îles prennent plus de relief; le manglier, cet amant des mers, avec ses suintements infects et ses fantastiques racines à cent pattes, disparaît et voici des plaines verdoyantes et ondulantes, plongées dans un silence mystérieux et fuyant vers l'intérieur, dans la direction de la contrée montagneuse que, des bords de la mer, nous avons vu se dérouler vers l'est. Les collines de cette région forment une chaîne irrégulière dont les crêtes sont dentelées, dont le versant est coupé de larges échancrures. Après avoir dépassé l'île Stocking, du côté de la rive méridionale, nous apercevons des plaines semblables qui s'étendent vers de semblables hauteurs. S'avise-t-on de suivre du regard les deux régions montagneuses, il semble qu'on les voie se rejoindre dans le lointain, à quelques kilomètres au-dessus de Boma. Et désormais, quiconque ne connaît point la vaste rivière, cesse absolument d'en distinguer le tracé, car c'est ici que le Congo se déploie dans toute sa majesté, ici que, d'une rive à l'autre, il acquiert l'énorme largeur de dix kilomètres et demi....

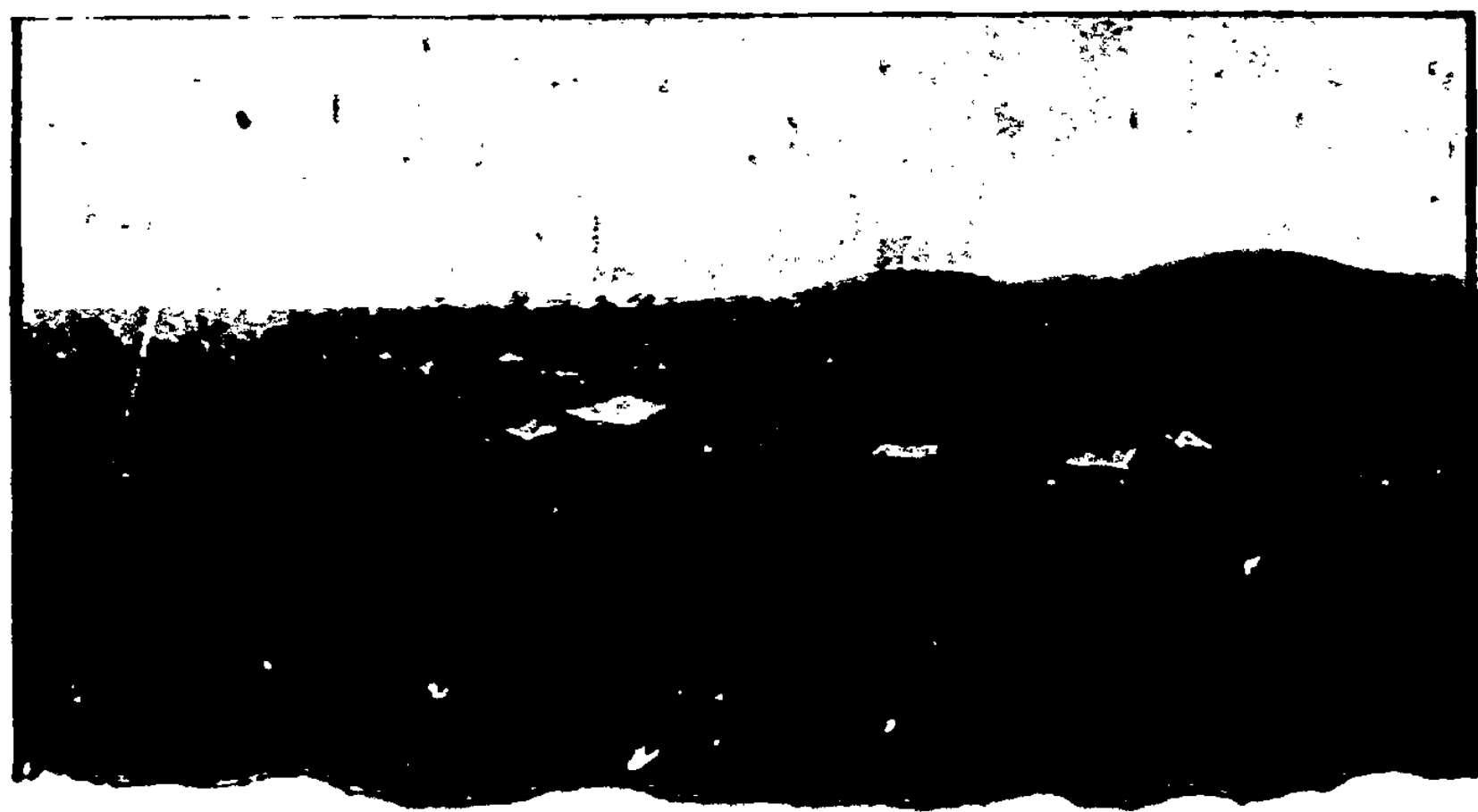
... Si, aux nombreuses embarcations qui vont et viennent sur le Congo entre Banana et Boma, l'on ajoute les canots appartenant aux chefs indigènes, on doit convenir que les signes d'activité commerciale ne manquent pas sur le grand fleuve.

Mais, malgré tout, l'aspect général du cours d'eau et de ses rives n'est guère séduisant. Le regard éprouve de continuelles déceptions; il cherche avec avidité, et toujours sans succès, des traces de mouvement, des signes de vie humaine. Le vide offense nos sentiments de sociabilité, peut-être même les refroidit-il par le sentiment d'étrange isolement qu'il engendre. Détournez les yeux de ces facto-

rieres qui s'étalent à vos pieds, ou plutôt regardez au delà, vers le sommet de ce plateau qu'on voit tout là-bas. Vous apercevez une ligne grandiose de massives montagnes se dressant sur le fond du ciel et retombant ensuite vers le nord; au delà une longue chaîne ondulante de hauteurs qui va se perdre dans le lointain grisâtre de l'horizon; plus loin, se développant sur une largeur inouïe, un fleuve dont l'eau s'épanche lentement vers la mer, mais sans une embarcation, petite ou grande, qui rompe la monotonie de son immense surface; tandis que, sur la vaste étendue de terre ferme, — monts ou plaines, — on s'efforcerait en vain de découvrir un dôme, un clocher, une chaumière, un simulacre d'habitation humaine, ou même une de ces spirales de fumée qui font sentir au passant qu'il n'est pas tout à fait seul. C'est partout la nature vierge, large, ample, intacte, apparemment inexplorée, en plein abandon. Peut-être suis-je le premier homme, noir ou blanc, qui ait jamais foulé du pied ce sol ingrat! Où donc est la preuve du contraire? Telle est l'impression qu'on éprouve à quelques kilomètres de Boma. Il est vrai qu'il suffit de plonger le regard dans la plaine pour ressaisir l'illusion d'un monde animé. On a aussitôt sous les yeux le chaud et réjouissant spectacle des établissements de Boma, rangés le long de la rive septentrionale, des drapeaux flottant à la pointe des hampes, des blanches résidences, des longs toits de chaume qui coiffent les magasins et les hangars, et, au milieu ou à côté de tout cela, assez d'arbres touffus, assez de bateaux, de mâts, de voiliers gaiement pavoisés pour former un gracieux tableau, digne de tenter le crayon du dessinateur.

Mais, encore une fois, le grand silence du néant plane en deçà et au delà de ce coin habité. Et ces lourdes ceintures de collines, ces immenses plaines mornes paraissent d'autant plus solitaires, d'autant plus mélancoliques, que

les épaisses et exubérantes forêts dont notre imagination peuple toujours les tropiques y font absolument défaut. Seuls, quelques grotesques baobabs, qui se montrent çà et là, avec leur maigre couronnement de feuillage, sur les gradins et les plateaux des monts, voilent de loin en loin la nudité du panorama. En cette saison, — nous sommes au mois d'août, — toute la nature semble desséchée, brûlée, flétrie, sans voix, sauf le long des chenaux du



VUE GÉNÉRALE DE BOMA.

grand fleuve. Cette absence presque complète de végétation est due aux incendies qui dévastent chaque été les prairies et les flancs des collines.

Mais un mois environ plus tard, les premières pluies tombent, et tout prend alors un aspect plus gracieux, plus riant. Des myriades de jeunes et tendres brins d'herbe sortent de terre dans toute leur verdure. Sous l'influence de la moiteur et d'un soleil tempéré, le sol se transfigure; la nature animale se réveille, des oiseaux s'agitent, des troupes de bétail, de chèvres, qui manquaient précédemment au panorama, se révèlent; et dans sa robe d'un



vert éclatant, le paysage rivalise un instant de charme avec la Northumbrie anglaise.

HENRY-M. STANLEY (1).

(Cinq années au Congo. Trad. par Gérard Harty.)

---

## LES HIPPOPOTAMES

Les Bangala (2) désœuvrés, incessamment tentés par mon dépôt de richesses et encouragés par mon attitude toujours pacifique, persistent à concevoir des projets hostiles. Je cherche une occasion de leur prouver, sans m'en prendre à eux, que nous n'avons pas froid aux yeux et de leur rappeler l'efficacité de nos fusils.

Précisément une famille de trois hippopotames se montre depuis quelques jours sur un haut fond, à la pointe d'un îlot qui fait face à la station. Je me décide à essayer d'en tirer un. Six natifs s'offrent avec leur pirogue; j'y entre

---

(1) John Rowland dit Henry-Morton Stanley, journaliste et voyageur américain, naquit à Denbigh (pays de Galles) en 1841.

En octobre 1869 il fut chargé par le directeur du journal *The New-York Herald* de se rendre dans l'Afrique équatoriale et d'y retrouver le docteur Livingstone, dont on n'avait plus de nouvelles depuis trois ans. Il s'acquitta parfaitement de sa mission et retrouva Livingstone à Ujiji, sur la rive orientale du lac Tanganika. En 1878 le roi des Belges lui confia le projet hardi et grandiose de s'assurer la possession des territoires qu'il avait découverts en Afrique. Captivé par cette idée, Stanley remonta le Congo et conclut des traités avec les chefs des tribus riveraines qui placent la rive gauche du fleuve sous la souveraineté de l'Association africaine internationale. C'est de cette expédition que devait naître l'État indépendant du Congo.

Toute cause généreuse passionnait l'illustre explorateur. C'est ainsi qu'il traversa l'immense et ténébreuse forêt équatoriale durant cent soixante jours pour courir au secours d'Emin Pacha, isolé du reste du monde par suite de la conquête du Soudan égyptien par les mahdistes. Stanley mourut aux environs de Londres le 10 mai 1904, quatre ans après son mariage avec M<sup>lle</sup> Dorothy Tennant.

(2) Les Bangala qui viennent de la Giri et de l'Ubangi, sont établis sur les deux rives du Congo, principalement sur la rive droite en aval de la Mongala. Grands, beaux, forts, bien faits, les Bangala forment une des plus belles peuplades de la colonie.



avec Foundi-Saïdi et Kisamboula, mes meilleurs tireurs. Nous approchons doucement du groupe. Ces bêtes sont du reste peu effarouchées dans cette région, où les indigènes les respectent habituellement, faute d'armes assez efficaces.



INDIGÈNE BASGALA.

A dix mètres nous ouvrons le feu. J'atteins le père au cou, près de la mâchoire, et les balles des deux Zanzibarites le touchent au flanc. Ses deux compagnons disparaissent, mais le blessé, rendu furieux par la douleur, se précipite, gueule béante, sur nous. J'ai à peine le temps de faire virer la pirogue. Nouveau feu. Cette fois, le monstre a la mâchoire trouée de deux balles. Sa colère redouble;

nous continuons à l'éviter en tournant autour de lui. En tout, il a bien reçu dix balles dans le corps, quand, vaincu et blessé à mort, il plonge dans la partie profonde du fleuve.

C'est la grande difficulté de la chasse à l'hippopotame de retrouver la dépouille; très résistant, l'animal se laisse couler et meurt au fond. Si l'on ne peut le suivre au moment très court où il revient à la surface les jambes en l'air, il disparaît et ce n'est que six ou douze heures après que le corps surnage. Mais entre temps, à moins de se heurter à un haut fond, il a été entraîné par le courant à

plusieurs lieues entre deux eaux et est perdu pour le chasseur. Pour parer à cet inconvénient, les tribus du lac Tanganika et d'ailleurs se servent d'un harpon muni d'une ficelle avec un flotteur, lequel permet de suivre la marche du blessé. Les Bangala n'ayant pas cet engin, la proie m'échappa.

Mais l'effet que je recherchais fut acquis. Dès nos premiers coups de fusil, des pirogues s'étaient détachées de tous les points de la rive et nous fûmes bientôt entourés d'une véritable flotte, dont les marins se répandaient en exclama-

tions louangeuses. Ils avaient surtout admiré notre manœuvre tournante et notre calme autour de l'hippopotame exaspéré.

*(Sur le Haut Congo.)*

CAMILLE COQUILHAT (1).



LE COMMANDANT COQUILHAT.

---

(1) Le commandant Coquilhat s'embarqua la première fois pour le Congo en 1882. Il alla rejoindre Stanley, qui le choisit comme adjoint dans sa nouvelle exploration du haut fleuve. C'est au cours de ce voyage, que Coquilhat et le lieutenant Van Cèle fondèrent la station de l'Equateur à laquelle fut donné plus tard le nom de Coquilhatville.

Le commandant Coquilhat mourut à Boma le 24 mars 1891 quelques mois après avoir été nommé vice-gouverneur général.

## PASSAGE D'UNE CATARACTE

Ce sont les habitants des villages voisins qui font le dur métier de passer les rapides; on leur remet les pirogues vides en amont, ils vous les rendent en aval. Ayant grandi dans le bruit assourdissant des cataractes, ils connaissent chaque récif, chaque écueil, chaque tourbillon; personne mieux qu'eux n'apprécie le danger, n'est plus apte à le braver; un faux coup de barre, un instant d'hésitation, et la pirogue, prise par le travers, sera roulée, mise en pièces, tandis que l'équipage, entraîné dans le courant, se brisera contre les rochers. Les accidents de ce genre sont nombreux.

A deux reprises, voulant juger par moi-même de l'impression que produit le passage des rapides, je reste avec les pagayeurs dans la pirogue vide, après avoir expédié mes bagages en toute sécurité par la voie de terre sous la surveillance de mes hommes. Une fois débarrassés du chargement, les canotiers prennent leurs dispositions pour un bain éventuel; enlevant leur pagne, qui pourrait les gêner, ils attachent les quelques objets restants dans la pirogue et, bien installés, arc-boutés sur leurs pagaies, qui vont servir de gouvernail, ils se dirigent vers l'endroit dangereux. La pirogue, grande ou petite, devient à partir de ce moment un fétu de paille, un jouet, un bouchon. Impuissants à la conduire, les pagayeurs parviennent à grand'peine, par des coups de barre vigoureux, à lui conserver une direction; d'abord indécise, l'embarcation arrive dans le courant, et dès lors sa destinée et la nôtre sont à la merci des éléments : les têtes noires des rochers, la crête aiguë des écueils, passent avec une rapidité effrayante; les détails de la rive apparaissent, grandissent et s'enfuient; les arbres se poursuivent, pendant que le

grondement des chutes couvre les cris des canotiers comme un tonnerre continu.... Tout à coup l'avant plonge au milieu d'un flot écumant, une masse d'eau retombe et remplit à moitié l'embarcation, tandis qu'à travers un rideau d'éclaboussures et d'écume pulvérisée, rochers, végétaux et terre continuent à s'éclipser avec une vitesse vertigineuse.... Nous venons de franchir une cataracte!...



UN RAPIDE.

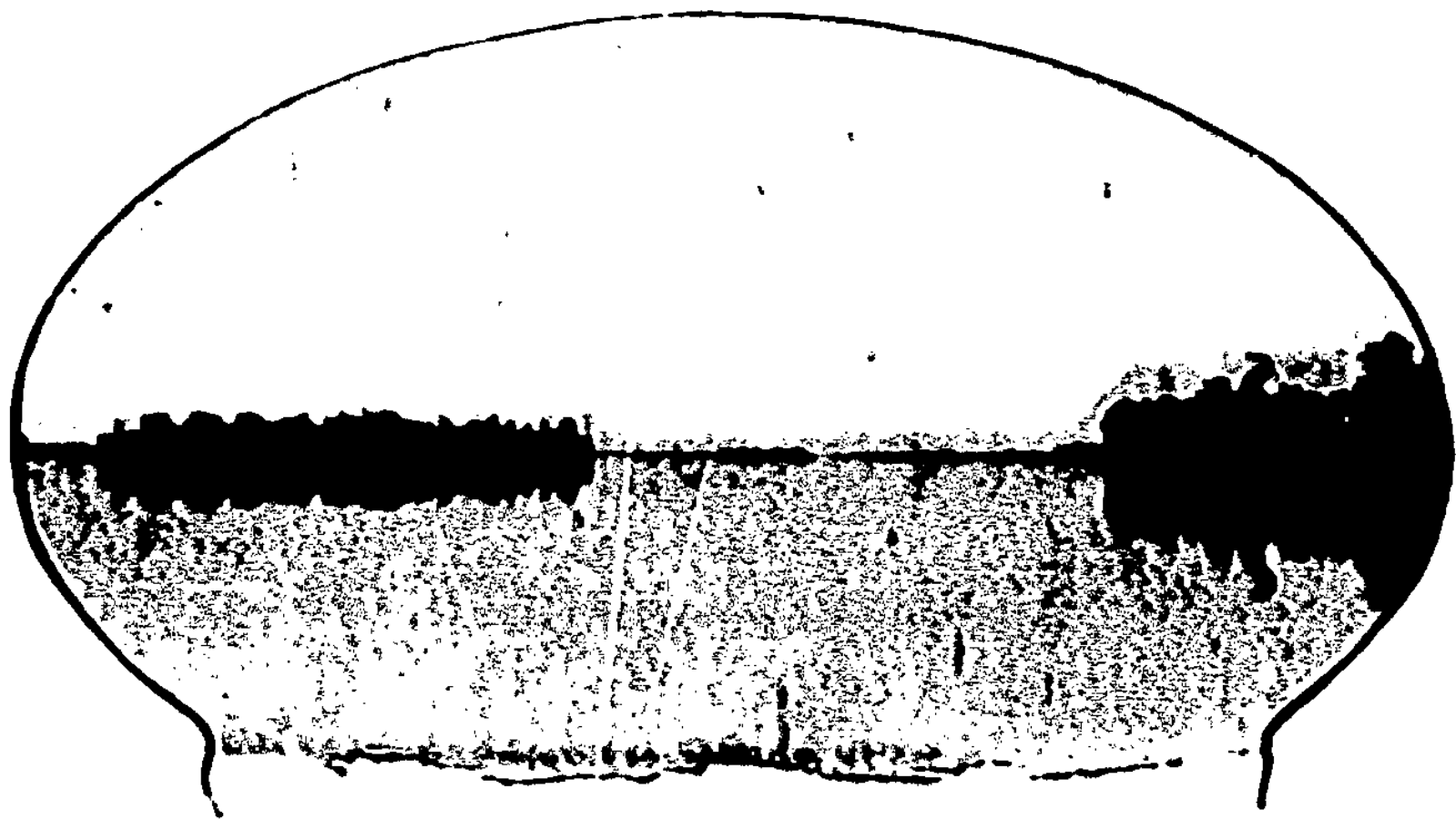
Personnellement j'ai éprouvé dans ma pirogue la sensation désagréable d'une impuissance absolue : dès que le malheureux tronc d'arbre est lancé dans ce courant de 20 nœuds à l'heure, on sent qu'aucune force humaine ne peut plus intervenir; en raison même de ce courant, le gouvernail est presque inerte; on est ballotté, emporté; tout tourbillonne; la vision rapide des objets qui vous croisent vous fait tourner la tête; on murmure instinctivement : « A la grâce de Dieu! »

EDOUARD FOA.

*(La traversée de l'Afrique du Zambèze au Congo français.)*

## MERVEILLES DES TROPIQUES

En fait de paysage tropical, rien de plus beau que les îles verdoyantes qui parsèment le Congo, entre Iboko, sur la rive droite, et Matembo, sur la rive gauche, et entre lesquelles un véritable dédale de chenaux trace leurs capricieux sillons. Ici, chaque brin de verdure reflète, en tons



LES ÎLES.

de velours, l'éclat intense du soleil. Le feuillage touffu des arbres et les lianes qui grimpent, en serpentant, autour des troncs, offrent en toutes saisons une variété de couleurs absolument indescriptible. C'est partout un débordement de sève inouï, une véritable rage d'épanouissement. Quelques-uns des îlots semblent en proie à un incendie, tant la palette de la nature leur a prodigué de nuances rouge vif, vermillon et cramoisi. Ailleurs, la pourpre de l'ipomœa entre en lutte contre l'or et l'argent du jasmin et de la mimeuse, dont les fleurs épandent autour d'elles les plus suaves parfums. Epargnées par la main brutale et sacrilège de l'homme, ces îles, charmantes de grâce et de virginité, répondent à la plus poétique conception qu'on

puisse se faire de l'Éden. Enfants gâtées de la Providence, elles réunissent toutes les richesses et toutes les beautés; l'humidité de l'atmosphère et la douce chaleur du soleil se liguent pour les doter d'une plénitude extraordinaire de vie végétale.

Et le pittoresque n'est pas leur unique attrait. Elles sont encore sans rivales, au point de vue utilitaire. Leurs pal-



ILES RÉFLÉCHIES.

miers forment d'interminables fontaines de jus qui, mis en fermentation, devient un régal pour le palais; les noix dorées des autres arbres, très demandées sur la côte, fournissent une farine jaune digne de la cuisine d'un Lucullus. Avec les luxuriantes tiges des calamus et les lianes qui festonnent les troncs robustes des arbres, on confectionne des nattes pour les vérandas et les intérieurs des maisons; des écrans qui protègent contre le soleil; des abris, des hangars, sous lesquels les pêcheurs placent leurs filets et leurs provisions; des maisons, même, et des treillis. Les fleurs blanches qu'on aperçoit là-bas appartiennent à la plante du caoutchouc, dont la valeur commerciale est grande, et que les indigènes d'Iboko et Bolombo recher-



cheront avidement quelque jour. Au commerçant entreprenant, le ficus offre ses feuilles vertes dont le tissu, consistant comme de la chair, peut servir à la confection du drap et dont la fibre, molle et spongieuse, sera employée plus tard à la fabrication du papier. Préparées par les doigts habiles des Bangala, les fibres de la palme, supérieures au fil ordinaire comme la soie l'est au coton, produiront des cordes dont la solidité l'emportera de beaucoup sur celle du chanvre ou du jute. Et cette mousse vert-tendre qui enveloppe comme d'un voile les sommets des arbres? — c'est l'orseille dont on extrait une précieuse teinture.



RIVE BOISÉE.

Les forêts paraissent sans fin. Nous brûlons chaque jour des spécimens de leur bois. Avant de le mettre au feu, les chauffeurs ne manquent jamais d'en admirer le coloris et les marbrures, et d'aspirer la senteur de la gomme qui en découle. En somme, nous nous enivrons toute la journée de parfums et de paysages dont bien peu de personnes soupçonnent même l'existence. C'est au point que parfois la satiété nous vient et que, comme des enfants jouant avec des pierres précieuses sans se douter de leur valeur,



nous finissons par contempler avec indifférence les plus séduisants des panoramas. HENRY-M. STANLEY.

(*Cinq années au Congo*. Trad. par Gérard Harry.)

---

## LA SAVANE

La *savane*, expression conventionnelle que nous acceptons bien volontiers, s'applique, au Congo, à des étendues herbeuses agréablement ondulées, couvertes d'arbres de faible taille, tantôt clairsemés, tantôt serrés ou réunis en bosquets touffus, en petits bois, voire en véritables forêts. Ce sont les sites les plus pittoresques de la colonie.

Certes, dans nos marches nombreuses à travers les forêts de l'Équateur, nous avons subi le charme profond des frondaisons imposantes où règne nuit et jour un silence mystérieux, mais combien plus variées, plus riantes étaient nos randonnées dans la savane de l'Uele, où nous pouvions joyeusement souligner nos croquis de route des mots « aspect de parc », sans cesse répétés!

Les rivières, en région de savane, sont bordées de bandes boisées, d'un développement latéral parfois considérable; et remontant ces cours d'eau, en vapeur, en pirogue ou à gué, nous circulerons, charmés, sous de verdoyantes « galeries », aux détours capricieux souvent pleins d'imprévus.

La savane congolaise, comprend, outre les immenses territoires du Sud, tout le bassin de l'Ubangi-Uele en amont des rapides de Zongo.

(*A travers le Congo belge.*)

RENÉ DUBREUCQ,  
Capitaine commandant.

---

## NUIT D'AFRIQUE

A nos campagnes d'Europe, en même temps que l'ombre, la nuit apporte du mystère et de la peur. Le noir de ses voiles est la couleur du deuil. Les sommeils qu'elle abrite ressemblent à de la mort. A son approche, les barrières se redressent, les portes se verrouillent, les volets se ferment; et l'appréhension de quelque chose qui ne saurait être bon frappe les bêtes et les hommes dans les étables et dans les chaumières closes. Des génies et des esprits malfaisants peuplaient jadis les ténèbres. Leur souvenir encore effraie les bonnes gens du village quand, dans la nuit, les maisons, les champs et les bois semblent tomber en un trou noir.

Cependant c'est la même nuit qui monte en souveraine amie sur la terre d'Afrique.

Nul n'y frémit inquiet, triste, aux ténèbres. Les joies des aurores sont aux couchants. Fermés sous les tyrannies du soleil, tous les yeux s'ouvrent heureux dès que reviennent les clémences de l'ombre bienfaisante et fraîche. Quand la lune se montre, compagne aimée, désirée, des chants la saluent, une douceur réveille les êtres et les choses, les rend à la vie, à l'amour.

Dans les étuves des marécages congolais, au milieu des fournaises que sont les brousses du Niger, sur les plateaux brûlés du Soudan, j'ai senti, j'ai vu, j'ai compris que la nuit est la bonne déesse. Et je n'ai pas souri quand, près de moi, des féticheurs, des poètes noirs au geste large, ont, en harmonies barbares, clamé leur reconnaissance : « O nuit, tu es la vie. O nuit, tu es la joie. Nuit, tes génies sont amis! »

Et voici qu'avec le souvenir apparaissent des tableaux.

. . . . .

Durant tout le jour on a marché par les sentes caillou-

teuses. A l'étape, les hommes laissent tomber les charges et s'abattent sur le sol brûlant. Pas de cris, pas de chants ; le silence des solitudes maudites plane sur le triste plateau sans arbres, sans herbes, et dont les brousses maigres aux chauves ramilles se hérissent comme la barbe désolée d'un géant de l'âge de pierre, surpris en folle rage et tué, figé par les chaotiques tourmentes de l'éruption qui bossua cette abrupte région des cataractes.

On n'entend pas même la chute immense du fleuve dont les écumes et les coulées, dans une faille, à travers les déchirures du roc, à des lieues, brillent blanches.

Sur les cailloux dorés et les poussières rousses, le camp figure un amas de choses mortes ; des charges en désordre, et près d'elles, au hasard des arrivées, sous des haillons ternes, de longs corps noirs qui ne bougent pas.

La nuit se lève claire. C'est alors une résurrection, une transfiguration.

Les monstrueuses roches aux tranchantes arêtes ont pris des contours de douceur et de grâce. Les lignes partout s'amollissent, et de vagues choses s'estompent dans les fonds. Maintenant on y dirait des pâtures épaisses et des lits de verdure. Des forêts enchantées surgissent aux vals, en indécisions violettes et bleues, tandis que sur les cimes des rais de lune s'étalent avec des caresses tendres, qui font songer au chaste baiser qu'une amante éloignée enverrait à travers les espaces....

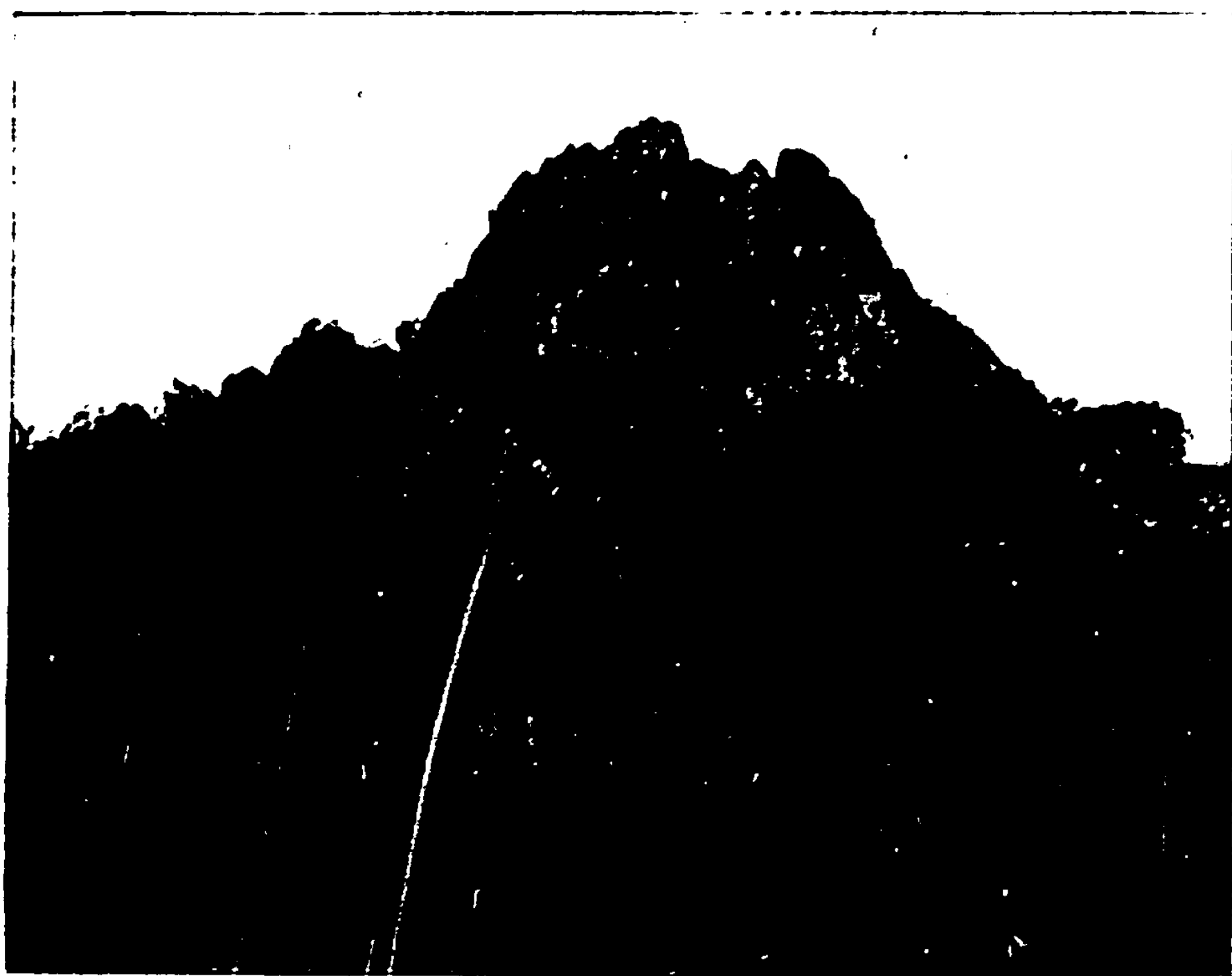
Sauvage, aride, infernal, le paysage s'est humanisé : où le soleil brutal montrait les effarants bouleversements d'un ossuaire de granit, où l'on ne voyait que des squelettes brisés de montagnes, un rêve d'églogue se déroule par des jardins pâlis, sous des voiles d'ombres transparentes, limpides et calmes. Une trainée de vapeurs flotte au cours du fleuve, telle une seconde voie lactée.

Du mystère s'est dressé à l'horizon, creusant les profon-

deurs infinies du dôme où toutes les étoiles se sont allumées, semis de pierreries vivantes et dont aucune sertissure ne ternit l'éclat.

Et puis du calme tombe, du calme dans lequel on respire, dans lequel on vit. Le cœur bat libre, tranquille, et dans les artères court un sang qui n'a plus de fièvre.

Les hommes ont fait du feu. Assis, accroupis, allongés, avec des poses de statues superbes, ils fument, ils bavardent...



Phot. de M. Studt.

LE PIC MUVUNDA PANGA PRÈS DE SHAMARENCE (KATANGA).

dent... Dans cette nuit où la vie est si bonne, ils ne songent point à dormir.... Veulent-ils épuiser la conscience de cette unique jouissance, le repos?

Moi-même, bien qu'à l'aube je sache qu'il faudra reprendre le lourd bâton, la dure sandale de route, je demeure près du feu, sur la natte, à la belle étoile, comme

eux, ces instinctifs qui sont les sages, à jouir en bête, à jouir de ce bien-être, de ce baume que nous verse la nuit amie.

C'est une sensation d'incomparable volupté que la veillée sans pensée, sans idée, sans rêve, devant le plus admirable spectacle qui soit, la montagne africaine aux clartés lunaires...

*(L'Âme Nègre.)*

JEAN HESS.

---

## LES JOIES DU CHASSEUR EN AFRIQUE

Je parle de l'Afrique et de ses joies suprêmes, joie d'errer en plein inconnu, joie de combattre les puissances des vastes solitudes : la ruse, la méfiance, la force brutale.

Dans ces immenses territoires de chasse, uniques au monde, il y a des pics neigeux qui resplendissent au soleil équatorial; des marais dont une chaleur d'étuve fait fermenter, bouillonner, s'ulcérer les vases; des lacs pareils aux mers; des nuées qui flambent sur des déserts dont l'implacable aridité se dissimule derrière les fallacieuses promesses du mirage; de larges plaines aux maigres ruisseaux; des fleuves gigantesques venus du cœur du continent noir et qui s'échappent par le marécage sans fin; des forêts magnifiques où couve la mort.

Il est des régions aussi saines que les pays septentrionaux et il en est de perfides et de néfastes que parent, avec un luxe inouï de coloris, fleurs, oiseaux, papillons, et où l'on respire, en même temps que les pires miasmes, de délicieux parfums. Sur terre et dans l'eau règnent de redoutables mangeurs d'hommes; mais c'est parmi les êtres inférieurs qu'on trouve ses pires ennemis — des ennemis toujours prêts à dévaster les récoltes, à exterminer le bétail

et à faucher des centaines et des centaines de mille de vies humaines.

Les tribus à peau brune, fixées dans ce pays, appartiennent à des races très différentes. Les unes, nomades et guerrières, ne possèdent que du bétail ; les autres cultivent le sol et habitent des huttes façonnées comme des ruches ; d'autres encore s'adonnent exclusivement à la pêche ; et quelques-unes, qui vivent dans les bois, en état de complète



Phot. de l'ingénieur Cklandi.

CHAMPIGNOXS DE LA FORÊT DU KATANGA.

nudité, ne sont guère supérieures aux animaux dont elle se repaissent. Le gibier abonde. On rencontre les plus féroces bêtes de proie comme les êtres les plus inoffensifs ; les plus grands comme les plus petits mammifères ongulés ; les plus colossales espèces terrestres et aquatiques comme les plus chétives bestioles qui cherchent refuge dans les crevasses ou sur les arbres. On s'étonne de trouver des antilopes d'une taille inférieure au lièvre et des antilopes



RETOUR D'UNE CHASSE AU LÉOPARD.

Phot. de M. Delforge.



d'une taille supérieure au bœuf; de gracieuses créatures et des monstres fantastiques comparables à ceux qui hantent nos cauchemars. Les plaines pullulent d'étranges animaux dont les pareils n'existent nulle part ailleurs, et c'est un plaisir incessant que de contempler les myriades d'antilopes, quand elles changent de place, reposent aux heures torrides de la journée, vont en longues files à l'abreuvoir, paissent, se battent ou jouent entre elles.

Le chasseur qui opère en ce pays voit des choses inoubliables. Il voit l'énorme hippopotame renâclant et plongeant contre son bateau; la girafe le guettant par-dessus des bouquets d'arbres; l'autruche s'enfuyant devant lui à une imbattable vitesse; le farouche léopard et le python enroulé, tous deux d'une beauté différente, mais également sinistre; le zèbre « aboyant » sous la nuit étoilée, où défile la caravane soucieuse de quitter une contrée aride. Et, plus tard, il se rappellera la charge du lion; la prodigieuse silhouette de l'éléphant, toute proche dans la pénombre sylvestre; le buffle aux yeux sanglants et aux cornes menaçantes; le rhinocéros truculent et stupide, campé au milieu de la plaine grillée de soleil.

Tout cela, on peut le décrire. Mais comment dégager l'esprit furtif de la nature vierge, son charme inexplicable, son pesant mystère et toute sa mélancolie? La rude vie d'aventures qu'on y mène, rille au poing, en contact continu avec les espèces dangereuses, est faite de plaisirs. On y subit, par surcroît, l'irrésistible magie du silence, et des grandes lunes tropicales, et des étoiles nouvelles, et des glorieux levers et couchers du soleil. Et, si loin du reste des hommes, on a l'impression de revivre au début des siècles, dans un cadre toujours identique à lui-même.

THÉODORE ROOSEVELT.

(*Mes Chasses en Afrique*. Trad. de Norbert Sevestre.)

## LES CIMES ORAGEUSES DU RUWENZORI

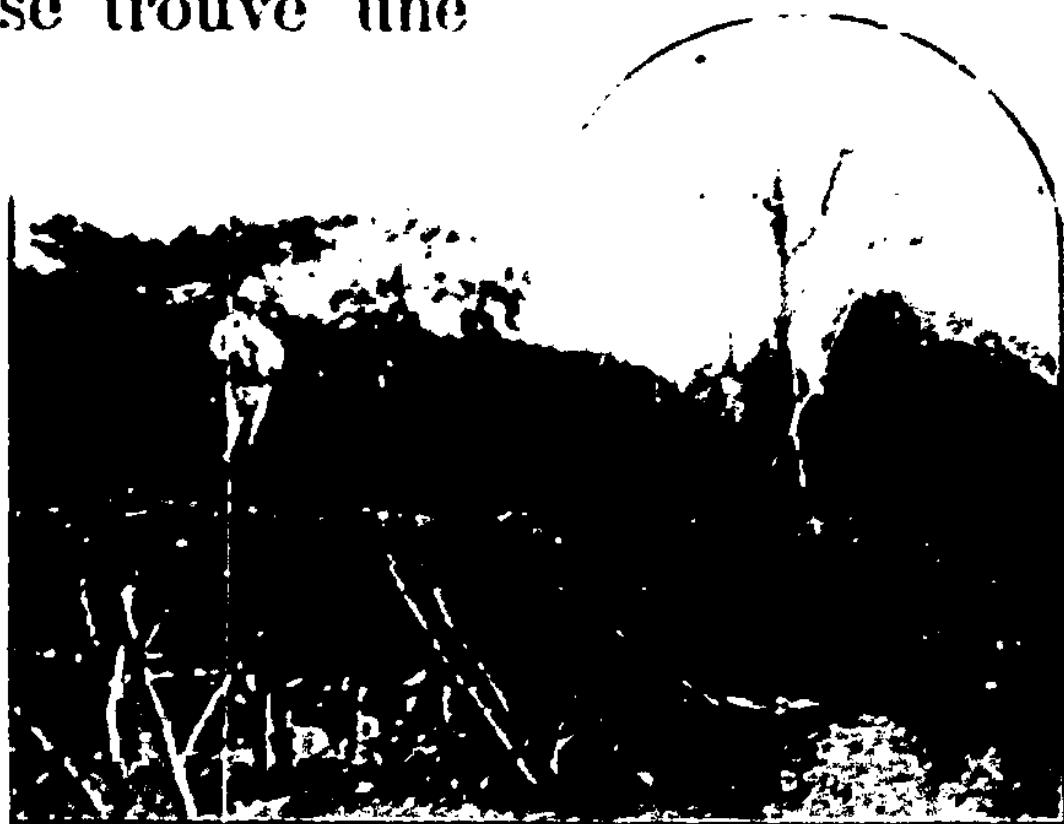
Après six jours de marche dans la forêt de l'Ituri, nous fûmes assez heureux pour voir le dôme de verdure s'éclaircir et bientôt nous pouvions voir les grands plateaux ondulés qui vont jusqu'au lac Albert-Édouard, coupés à l'est par les monts de la Semliki. Là, nous entrions dans une contrée des plus remarquables; car c'est celle où l'on trouve les monts Ruwenzori que les indigènes nomment N'Zororo, et les volcans du lac Kivu appelés Kirunga.



Phot. du cap. J. Maury.

CHAUSSÉE DE GRANIT;  
AU FOND, LA GRANDE FORÊT DE L'ITURI.

Ces hauteurs sont les points culminants des fortes arêtes montagneuses qui viennent du sud du Tanganika et vont jusqu'au nord du lac Albert; entre elles se trouve une vaste dépression à laquelle on a donné le nom de Graben, d'après l'appellation germanique, et dans cette dépression se trouvent plusieurs des grands lacs : le Tanganika, le Kivu, l'Albert-Édouard et l'Albert.



Phot. du cap. J. Maury.

• PONT SUR LE N'I, PRÈS DE BUNIA,  
DANS LE PAYS DES WALENDU (ITURI).

Les montagnes sont les témoins des formidables convulsions qui, aux âges

préhistoriques, ont bouleversé l'Afrique centrale, ces convulsions dont les derniers mouvements ne sont pas encore apaisés; car, parfois, les volcans du Kivu se rallument et depuis le nord du lac Albert-Édouard jusqu'au long du Tanganika, on voit partout des sources salines, sulfureuses et thermales dont certaines ont une température de 90° centigrades; presque toutes les eaux des lacs ont, par suite, une légère salure, et en certains endroits, comme à Katwe, l'exploitation des sources salées donne lieu à un important trafic indigène. La présence de ces vastes nappes d'eau logées au pied des montagnes donne au pays un aspect tout particulier et des souvenirs de spectacles inoubliables nous en sont restés, souvenirs venus des soirs et des nuits où nous avons planté notre tente sur la plage d'un des lacs. A ces heures vespérales, la fraîcheur de l'atmosphère refroidie par l'altitude du pays, condense en nuées épaisses les vapeurs aspirées de la surface des eaux par le soleil équatorial.

Au moment où le soleil va disparaître, sa lumière découpée par la cime dentelée des monts, s'irradie en tous sens; réfractée dans les nuages, elle les teinte des plus belles couleurs du prisme, allant des tons les plus doux aux plus vigoureux. On dirait parfois que ce sont de riches tentures de satin encadrées de lames d'or rutilant. La surface des eaux réfléchit cette magie en l'amplifiant; mais à peine a-t-on le temps d'en emplir ses yeux qu'elle a disparu.

Sur la plage bruissent les vagues déferlantes soulevées par la brise du soir; elle passe dans les papyrus et les roseaux font entendre de sourds gémissements, tandis que de longs vols de cigognes et de pélicans s'abattent dans les herbes, poussant leur cri, pareil à un appel de trompette.

Ils semblent répondre au clairon du camp dont les notes mélancoliques disent l'heure du repos; mais longtemps

encore, on perçoit au loin le crissement des milliers d'insectes dont la stridence s'accompagne du coassement en basse-taille de la grenouille-taureau. Et souvent, leur silence n'est que précurseur de l'arrivée de l'orage. Le perpétuel mouvement des eaux évaporées et condensées s'accompagne au voisinage de l'équateur d'incessantes manifestations électriques; des causes encore mystérieuses en accroissent là-bas l'intensité et donnent aux tempêtes magnétiques une ampleur souvent terrible. Dans le silence nocturne, de longs et sourds roulements rappellent le lointain passage de convois lourdement chargés; des nappes rougeâtres s'épandent de temps à autre sur le ciel désétoilé; les lueurs se précisent et bientôt l'éclair bleuâtre ne cesse d'éventrer l'atmosphère à tous les points de l'horizon. Les rou-

lements lointains du tonnerre, accrus sans cesse, sont devenus semblables au bruit d'explosion de monstrueuses pièces d'artillerie; et bientôt c'est le fracas de la foudre, frappant à tout instant la terre, et accompagné des hurlements de la tempête, qui met

au cœur de l'homme le sentiment de son impuissance devant les colères de la nature. Peu à peu, celles-ci s'apaisent et seul se fait encore entendre le grondement d'une cataracte dévalant dans une gorge des montagnes et grossie par les torrents et la pluie d'orage; un peu de houle murmure encore à la surface du lac qui s'endormira tout à fait aux heures tardives de la nuit. Telle est la



Phot. du cap. J. Maury.

EMBARQUEMENT A BORD DU « GOOD INTENT »  
POUR LA TRAVERSÉE DU LAC ALBERT.

scène qui, presque chaque nuit, se déroule dans la région des lacs, bordée par la chaîne immense des monts Ruwenzori. Sur près de cent kilomètres, ce massif s'allonge dans le sens du méridien et il porte ses sommets à près de cinq mille mètres de hauteur. Des glaciers et des neiges éternelles couronnent les pics supérieurs et les actions météoriques résultant de l'existence de cette zone de froid font de ces montagnes, un centre générateur de pluies incessantes, d'orages et de tempêtes.

Bien souvent les monts Ruwenzori se cachent dans d'épais tourbillons de nuées, sans cesse effilochées par les vents; mais quand la violence de l'orage s'est fatiguée, après avoir nettoyé toute la voûte du ciel qui étincelle et brille de toute la blanche clarté lunaire, à certains moments, la masse gigantesque des monts se profile en noir à l'horizon; sur les sommets, on dirait qu'une armure d'acier poli a été disposée, réfléchissant comme un miroir les rayons épars des astres scintillants. L'homme qui jouit de ce spectacle le contemple sans se lasser jusqu'au jour; alors, le retour du soleil, teintant de rose les blancheurs glacées, rend aux choses leur aspect coutumier et fait disparaître le mystère de la fulguration des sommets.

(*Grands Lacs Africains et Katanga.*) E. WANGERMÉE,  
Lieutenant-colonel.

---

## LE PAPYRUS

Papyrus! Syllabes magiques, évoquant des sables classiques le mirage de l'antique Égypte : le Sphinx, Thèbes aux cent portes, les Rhamsès arrachés aux pyramides, le viol des hiéroglyphes chantant Isis et ses mystères, et, par un saut immense dans le temps, la pharaonique digue d'Assouan jugulant le Nil sacré et dispersant ses flots bourbeux par les mille canaux des terres des fellahs!

Déchu des splendeurs de jadis, le papyrus est utilisé au Mayumbe pour la construction des cases; l'indigène confectionne des panneaux avec les roseaux assemblés par des liens que sa fantaisie, non dépourvue d'un certain art, noue en figures géométriques qui attirent l'attention par leur régularité. Un « chimbèque » en papyrus se monte comme



CHIMBÈQUE DE SOLDATS, A BOMA.

par enchantement : deux panneaux latéraux, deux panneaux-pignons, un double panneau articulé pour le toit, quelques pieux de soutien, et la maison est debout. La légèreté de ces habitations, leur construction facile conviennent à l'indolence des natifs et n'entravent pas leur manie de déplacement. · D<sup>r</sup> ALBERT JULLIEN.

*(Par Monts et par Vaux au Mayumbe )*

## LE TANGANIKA (1).

Bien qu'il n'y ait guère plus de quarante milles depuis le pied des montagnes que nous avons quitté jusqu'à la rive septentrionale du lac, après avoir erré dans la vallée pendant six jours le long de ces sentiers africains qui zigzaguent à l'aventure, je commençais à croire que le Tanganika n'était qu'un mythe.

Mais comme nous arrivions au sommet d'une colline, le voilà qui se montre à moins d'un demi-mille et aussitôt de me dire à part moi : « Lago Maggiore ! »

Il n'y avait pas de doute. C'était, en effet, comme si nous étions descendus de Bellinzona à Locarno : mêmes montagnes autour de nous, et de forme et de hauteur ; mêmes groupes de villages éparpillés au long de leurs versants ; mêmes cascades jaillissant au fond de gorges profondes. A l'endroit où devait se trouver Canobbio s'avancait un sombre promontoire dans l'eau la plus bleue que j'ai vue après celle du lac Majeur, avec çà et là une tache empourprée sous le souffle de la brise. Au sud, une longue ligne noire annonçait, non pas le sirocco s'élevant d'Italie, mais le vent quotidien soufflant de Rhodésie et du Nyassaland. Les euphorbes noires remplaçaient les cyprès et, à Uvira que nous atteignimes quelques heures plus tard, les jardins de citronniers chargés de fruits d'or complétaient l'illusion.

Peu de semaines auparavant, une violente tempête avait submergé la plupart des canots disponibles. Comme il était impossible d'en rassembler un nombre suffisant pour nous transporter avec nos bagages sur l'autre rive du lac, force nous fut de prolonger notre séjour à Uvira. Au fait, nous

---

(1) D'après Cameron, le nom Tanganika signifie *lieu du mélange* ; il est dérivé du verbe *kou-tanganya* qui veut dire mélanger, confondre.



usions sans regret de cette circonstance pour flâner sur ce coin de terre ravissant. Uvira est le chef-lieu du territoire de la Ruzizi-Kivu, sur la rive ouest, à quelques milles de la pointe du lac. Entre le rivage uni et sablonneux et le pied des montagnes s'étend encore, sur une distance d'un mille environ, une plaine découverte. A Uvira, la largeur du lac dépasse quinze milles, mais elle en paraît à peine la moitié tant l'atmosphère y est pure. On aperçoit en effet distinctement sur l'autre rive les habitations d'Usumbura, situé en face d'Uvira.

. . . . .

Une des particularités les plus frappantes du Tanganika est l'étonnante régularité de ses vents diurnes. Jusque vers onze heures du matin, pas un souffle ne vient froisser sa surface soyeuse. Mais à ce moment se déroule du sud, en grondant, une violente tempête qui transforme, tout à coup, le lac silencieux en une mer menaçante, dont les vagues énormes se brisent sur la plage. A quatre heures cependant l'ouragan s'apaise et, au coucher du soleil, le paysage a repris son calme des premières heures.

Dans les eaux basses, près de la corne du lac, les poissons abondent. Les indigènes les pêchent de nuit au moyen de lances et c'est un spectacle merveilleux de voir, à la brune, s'allumer plus de vingt torches scintillantes, dont l'éclat s'allonge au-dessus du lac.

. . . . .

Sur la rive ouest du Tanganika, un paysage d'un charme suprême s'offre à la vue. Le lac lui-même y ajoute le divertissement sans fin de ses changeantes humeurs, mêlées de tempêtes et de soleil. Les quelques soirées que nous passâmes à souper au bord de ses ondes, sous la clarté magique de la lune, demeurèrent parmi mes plus heureux souvenirs d'Afrique. Aussi bien, je suis enclin à placer le beau Tanganika en tête de tous les autres lacs africains, à

l'exception peut-être du Naivasha, — mes premières amours.

Sans doute, le Kivu avec ses rives montagneuses, ses îles, ses golfes, ses chenaux sinueux est plein de charme, mais le Tanganika, dans son immensité, est d'une magnificence suprême et il n'a pas d'égal au monde pour la splendeur de ses colorations. A.-F.-R. WOLLASTON (1).

(*From Ruwenzori to the Congo, voyage d'un naturaliste à travers l'Afrique. Extrait traduit par G.-D. P.*)

---

## LE ROYAUME DES SINGES

La forêt équatoriale, en somme, contient relativement peu de gibier; celui-ci se tient surtout sur la lisière, près du pays découvert. L'éléphant lui-même, auquel il faut journellement une quantité considérable de paille ou d'herbe, ne peut habiter la forêt; il s'y promène, mais pour en ressortir bientôt. Le territoire du Congo en est assez largement peuplé.

En revanche, la forêt équatoriale est l'asile d'une variété infinie de quadrumanes. On peut dire qu'elle est la patrie du singe : depuis le minuscule ouistiti jusqu'au gigantesque gorille, toutes les espèces d'Afrique s'y trouvent représentées à foison. Dans certaines régions, tout ce que l'on peut imaginer comme variétés de pelage et de couleur, tout ce que l'on voit de singes divers assemblés dans un jardin zoologique, se rencontre pendant une journée de

---

(1) Mr. Wollaston, A.-F.-R., accompagna comme médecin une des premières expéditions scientifiques organisées par le British Museum de Londres, pour explorer les monts Ruwenzori. Il fut chargé également de la formation des collections botaniques et entomologiques. Son livre a été écrit, dit-il, « pour ceux qui se font une fausse idée de l'Afrique ». — « On ne peut résister à son charme, ajoute-t-il. Celui qui l'a subi, se sent désormais le devoir de défendre la réputation de la terre africaine. »

marche à travers la forêt; les uns s'enfuient dès qu'ils vous aperçoivent; d'autres, plus courageux et confiants dans la hauteur des arbres, vous regardent paisiblement passer en se grattant; des troupes entières occupées à se promener à terre grimpent aux plus hauts sommets à votre approche, tandis qu'au contraire d'autres qui s'y trouvaient se précé-



Phot. de M. Delforge.

LE LOMANI PRÈS DE KISEGA.

pitent dans l'espace, l'air affolé, et, s'aidant des lianes, se laissent glisser jusqu'au sol pour mieux s'enfuir.

. . . . .

J'ai remarqué que, si nous marchions avec le gros de l'expédition, le bruit de ce grand nombre d'hommes faisait le vide devant nous : on ne voyait rien, et tout semblait mort; étais-je, au contraire, à deux ou trois kilomètres en avant, marchant sans bruit, accompagné seulement de mes porte-fusils, la forêt prenait un tout autre aspect : elle

s'animait, c'était la vie partout. Bien des fois j'ai fait cette même remarque dans la brousse africaine.

On ne commence à connaître les grands singes que vers



L'ITIMBIRI.

le milieu de la forêt, c'est-à-dire vers le Lomami. Dans cette région et sur l'Itimbiri, on a pu répondre à mes questions sur le gorille en me désignant un grand singe, le

*soko*, qui, d'après la description des indigènes, doit être le chimpanzé.

Mon interprète, vu mes capacités assez limitées en langue du Congo (une espèce de bangala mêlé de souahili), a jugé que je saisiserais mieux le portrait du *soko* par la démonstration que par la description, et, après avoir causé et interrogé une dizaine d'indigènes assis à côté de nous, à qui il demandait, en s'interrompant, de nouveaux éclaircissements, voici comment il a répondu à mes questions détaillées sur cet animal. Toute la population du village étant assemblée à nous regarder, il commença :

« La taille?... celle de ce petit, à peu près. » Et il me montre du doigt un enfant de dix ans. Celui-ci, voyant le geste et s'imaginant sans doute que je me le fais désigner pour le manger rôti à mon diner, s'esquive aussitôt.

« Le nez?... comme cela. » Il désigne un tout petit enfant qui n'en a pas encore. La mère, effrayée, s'enfuit précipitamment, serrant son nourrisson contre sa poitrine.

« La barbe?... dans ce genre-ci, » en faisant voir celle d'un vieillard qui porte un collier de poils comme les vieux marins. Le vieux se contente de sourire d'un air bon enfant.

« Le ventre?... comme cela. » Et il touche presque la panse d'une vieille femme à l'air hydropique qui n'a pas peur et continue à le regarder d'un air mauvais, comme pour dire : Eh bien ! après ?

« La figure?... blanche comme celle du *bouana* (maitre). » Et tous les indigènes d'éclater de rire à leur tour, enchantés de cette comparaison qui me concerne. La vieille hydropique trouve cela de son goût, et un gros rire secoue sa bedaine plissée comme un accordéon, tandis que des hé ! hé ! hé ! convulsifs s'échappent de sa bouche entr'ouverte et édentée.

Tout le monde est enchanté et se retire là-dessus pour réfléchir à cette dissertation comparative sur le *soko*,

tandis que, pour fournir un trait de ressemblance de plus entre lui et moi, je mange quelques bananes qu'on m'a offertes.

*(Chasses aux Grands Faucés.)*

EDOUARD FOA.

---

### LA MORT DU SINGE

Dans la serre vitrée où de rigides plantes,  
Filles d'une jeune île et d'un lointain soleil,  
Sous un ciel toujours gris, sommeillant sans réveil,  
Dressent leurs dards aigus et leurs floraisons lentes,

Lui, tremblant, secoué par la fièvre et la toux,  
Tordant son triste corps sur des lambeaux de laine,  
Entre ses longues dents pousse une rauque haleine  
Et sur son sein velu croise ses longs bras roux.

Ses yeux vides de crainte et vides d'espérance  
Entre eux et chaque chose ignorent tout lien ;  
Ils sont empreints, ces yeux qui ne regardent rien,  
De la douceur que donne aux brutes la souffrance.

Ses membres presque humains sont brûlants et frileux ;  
Ses lèvres, en s'ouvrant, découvrent les gencives ;  
Et, comme il va mourir, ses paumes convulsives  
Ont caché pour jamais ses pouces musculeux.

Mais voici qu'il a vu le soleil disparaître  
Derrière les huniers assemblés dans le port ;  
Il l'a vu : son front bas se ride sous l'effort  
Qu'il tente brusquement pour rassembler son être,

Songe-t-il que, parmi ses frères forestiers,  
Alors qu'un chaud soleil descendait des cieux calmes,  
Repu du lait des noix et couché sur les palmes,  
Il s'endormit heureux dans ses frais cocotiers,

Avant qu'un grand navire, allant vers des mers froides,  
L'emportât au milieu des clameurs des marins,  
Pour qu'un jour, dans le vent qui lui mordit les reins,  
La toile, au long des mâts, glaçât ses membres roides?

A cause de la fièvre aux souvenirs vibrants  
Et du jeûne qui donne aux âmes l'allégeance,  
Grâce à cette suprême et brève intelligence  
Qui s'allume si claire au cerveau des mourants,



RIVE DE L'ITINBIRI.

Ce muet héritier d'une race stupide  
D'un rêve unique emplît ses esprits exaltés :  
Il voit les bons soleils de ses jeunes étés,  
Il abreuve ses yeux de leur flamme limpide.

Puis une vague nuit pèse en son crâne épais.  
Laisant tomber sa nuque et ses lourdes mâchoires,  
Il râle. Autour de lui croissent les ombres noires :  
Minuit, l'heure où l'on meurt, lui versera la paix.

(*Les Poèmes Dorés.*)

ANATOLE FRANCE.

---



## LA TORNADE

La saison des pluies battait maintenant son plein. Tous les jours nous étions assaillis par des tornades d'une violence dont on n'a en France aucune idée. La chaleur, dès le matin, devenait étouffante. Nous sentions en nous un trouble et un malaise indéfinissables.

Les oiseaux qui voltigeaient à travers les branches avec une inquiétude visible cessent leurs chants, tout dans la nature est en proie à ce calme significatif précurseur d'un orage; pas la moindre brise ne se fait sentir, les feuilles des arbres conservent une complète immobilité. Depuis quelques instants, on aperçoit au plus profond du ciel, d'un azur éblouissant, des petits nuages cotonneux qui, descendus vers le fond de l'horizon, remontent tout noirs vers le ciel et semblent ouvrir, comme pour le dévorer, des gueules monstrueuses.

Tout à coup les feuilles commencent à s'agiter, comme sous l'impression de l'attente et de l'effroi; et soudain, de l'insondable profondeur des nuages noirs, un immense éclair en zigzag raie le ciel d'une ligne de feu courant de l'orient à l'occident.

Puis tout retombe dans l'immobilité de l'attente et nous-mêmes, pénétrés de la grandeur de la scène qui se prépare, l'œil brûlé par le soleil et l'éclair, nous observons un silence religieux.

Après quelques secondes d'anxiété, le ciel se brise avec fracas, un long déchirement semble séparer les nuages qui envahissent subitement le ciel, voilant la splendeur de l'astre du jour. La nature se soulève tout entière, il sort de je ne sais où un vent de feu qui s'épand dans la plaine. Les arbres frémissent au-dessus de nos têtes, la brousse s'anime, l'horizon se rétrécit, se ferme et semble tour-

billonner dans une trombe immense qui accourt vers nous.

Tout, dans ce pays, prend des proportions fantastiques et démesurées.

Un second éclair dans la trombe, un second déchirement dans la nue, et puis, comme de grandes larmes tombant du ciel, de larges gouttes de pluie (tièdes encore de l'embrasement de l'air) sillonnent l'atmosphère de flamboyantes étincelles.

Les vents semblent sortir des quatre coins du ciel, lutter entre eux, et danser au-dessus de nos têtes une sarabande infernale. Les gouttes de pluie s'unissant forment d'abord des flaques d'eau, puis des ruisseaux, puis enfin, un vrai lac qui s'éroule sur nous.

C'est la chute de toutes les cataractes du firmament dans lesquelles s'engouffre le météore, ou plutôt la valse des vents qui tournoient en un mouvement giratoire des plus pittoresques, leur donnant l'apparence d'une hélice gigantesque qui pousserait vers les célestes espaces un navire démesuré.

Au milieu de toute cette horreur, entre les nuages disjoints, le soleil darde ses rayons d'or, qui colorent les gouttes de pluie et les transforment en autant de larmes de diamant.

Ajoutez à cela le roulement incessant du tonnerre, les éclairs déchirant cette masse de nuages et d'eau sans pouvoir la briser, et peut-être aurez-vous une idée du satanique ouragan dont nous étions tous les jours témoins.

On appelle cela une *tornado*. Heureusement, cette tempête obliquait souvent au sud-est, dans la partie inférieure de la vallée, et ses tourbillons ne pouvaient nous saisir, mais ses remous nous atteignaient.

Nous pûmes bientôt nous rendre compte des effets de la trombe. Des troupes de buffles et d'antilopes venant du

sud passaient à nos côtés dans le torrent du vent et de la pluie, avec une rapidité vertigineuse.

Les branches des arbres craquaient, leurs troncs rendaient des gémissements; les plus élevés, les plus puissants d'entre ces géants frissonnaient, courbant jusqu'à terre leur altière chevelure hérissée dans un effroyable désordre. Nous étions, pour mieux résister aux efforts de la tempête, obligés de tenir les piquets de nos tentes.

Quelques nègres, fouettés par la pluie tamisée à travers les branches, avaient ramené sur leur tête leur tablier de cuir et offraient à l'ondée et à la tempête leur corps nu, levant les mains au ciel, décrivant des arcs de cercle du côté où l'ouragan faisait rage.

Rien de plus curieux que ces fantômes difformes qui, pour conjurer les éléments déchainés, gesticulaient devant nous, semblables à des gnomes. Dans cette demi-obscurité phosphorescente, la lumineuse pluie retentissante, effrayante et fascinatrice tout à la fois, luisait, colorée des plus fantastiques couleurs.

Le centre de la tornade passait vertigineux à quelques kilomètres de nous.

A deux heures la pluie cessait. Généralement, dans l'horizon, à l'est, la trombe se brisait à des collines basses, non sans de nouveaux éclairs et de nouveaux coups de foudre, dernières palpitations du monstre expirant.

Le soleil resplendissant sur ce sinistre chaos paraissait radieux, épuré et rafraîchi, inondant de sa chaude lumière le théâtre du sinistre, tandis que de gentilles négresses séchaient leur corps maigrelet.

RAYMOND COLRAT DE MONTROZIER (1).

*(Deux Ans chez les Anthropophages et les Sultans du Centre Africain.)*

---

(1) Raymond Colrat de Montrozier, explorateur français. Il a défini d'une image saisissante la valeur économique du Congo belge mis en parallèle avec le Congo

## DANS LE SANKURU (1)

Tous les jours, dès six heures, nous courons à toute vapeur au milieu d'une rivière dont la moindre largeur est de six cents mètres et qui en a souvent deux mille et trois mille. Que sont nos fleuves auprès de ces artères géantes? Pendant plusieurs jours, les rives étaient nues ou bordées d'arbres rabougris. Le spectacle vient de changer. Si loin que l'œil peut voir, il ne découvre que des forêts : elles étalent sur les rives leurs feuillages incomparables, un fouillis où toutes les nuances du vert, depuis la plus tendre jusqu'à la plus sombre, se trouvent associées avec tant d'harmonie que jamais l'œil ne se fatigue d'admirer le paysage. Au-dessus du dôme de verdure formé par les cimes, des palmiers élaïs dressent leurs gigantesques panaches.

Lorsque le bateau n'est pas trop loin de la rive, nous pouvons distinguer dans la masse un certain nombre de formes végétales. L'une des plus curieuses et des plus communes est celle des *calamus* ou rotangs, des palmiers-lianes aux longues tiges épineuses; ils s'accrochent aux arbres voisins par de longs stylets crochus qui terminent leurs feuilles si élégantes, même avant qu'elles sortent du bourgeon. Tout au bord de l'eau, de petits palmiers à feuilles délicatement découpées forment un tapis des plus gracieux. Si la rive a été rongée par le courant de façon à mettre à nu le sol primitif, une terre rouge cinabre, elle se

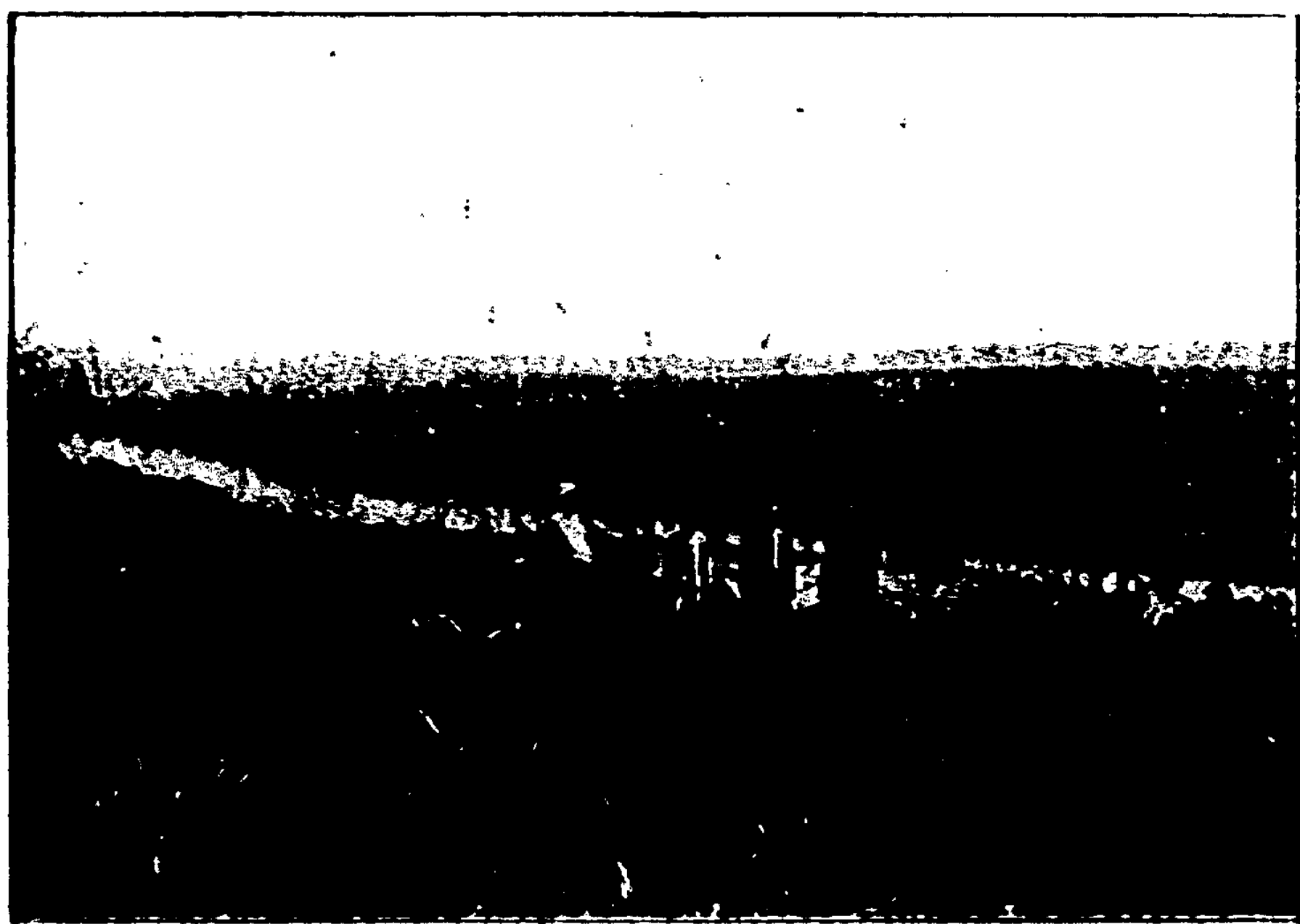
---

français (l'Afrique Équatoriale française). « Cherchons, écrit-il, la similitude et les analogies des deux contrées. L'une (le Congo belge) est admirablement organisée pour l'exploitation. On ne saurait mieux la comparer qu'à un éventail ouvert; le fleuve du Congo formerait la base de cet éventail et ses affluents en seraient les nervures, c'est-à-dire que la voie principale de la navigation est reliée aux points extrêmes par un réseau de rivières presque toutes navigables... »

(1) Le Sankuru est le plus important des affluents du Kasai. Son cours d'environ 1,400 kilomètres atteint parfois une largeur de 3,000 mètres.

recouvre bientôt de jeunes frondes de *Gleichenia dichotoma*, une fougère des plus répandue dans les régions équatoriales. Ça et là, un *Raphia* dresse ses longues feuilles, souvent glauques, mais qui ne peuvent rivaliser avec celles de l'élaïs, très commun aussi dans la forêt.

Un arbre bien caractéristique a les branches verticillées et étalées comme un sapin, le feuillage d'un vert bleuâtre. Ce n'est pas un conifère — il n'y en a pas dans les forêts



Phot. de M. Dellorge.

LE SASKURU A PANIA-MUTOMO.

congolaises — mais une espèce d'une famille toute différente, dont les fleurs, même avant leur épanouissement, sont d'un rouge éclatant. Tandis que la grande majorité des espèces qui composent cette flore exubérante a les feuilles persistantes, de façon à toujours être prêtes pour la lutte, un arbre se signale de temps à autre par sa cime privée de feuilles : le faux-cotonnier ou *Eriodendron anfractuosum*, cette même espèce si répandue dans le

bas-Congo, dont les tiges, armées de gros aiguillons dans leur jeune âge, portent plus tard de larges contreforts appliqués verticalement contre la partie inférieure du tronc. Voici une autre particularité de ce colosse : le moment où ses boutons foliaires s'ouvrent, est très variable; non seulement on trouve au même endroit des pieds garnis de feuilles et d'autres qui sont encore à l'état de repos, mais, sur un même arbre, il y a des branches qui présentent la même différence. Étrange anomalie dont je ne puis donner une explication satisfaisante.

*(Lettres Congolaises.)*

EMILE LAURENT.

---

## UN FEU DE BROUSSE

En route, nous avons été dépassés par un voyageur autrement rapide que nous : un feu de brousse qui a failli nous rôtir comme de vulgaires chapons. Depuis le matin, on le devinait sur notre droite, d'où le vent nous amenait un air chargé de vapeurs suffocantes et un bruit lointain de fusillade. Vers dix heures, l'incendie se rapprochait, s'annonçant par des crépitements formidables et des tourbillons de fumée noire. Elle marchait parallèlement à nous. Le spectacle était grandiose; des espaces énormes de terrains en flammes formaient un océan incandescent, dont les vagues dévastatrices bondissaient comme celles de la mer. Au-dessus du brasier, des légions de grands oiseaux planaient pour s'abattre tout d'un coup sur un animal fuyant devant l'incendie. La ligne de feu avait de brusques sauts en avant, coupés d'arrêts causés par les ruisseaux ou les marais. Soudain, élargissant son front, elle arriva sur nous, effrayante, avec la vitesse d'un cheval lancé en plein galop. Heureusement que nous venions d'atteindre une

galerie où nous pûmes nous réfugier juste au moment où les flammes commençaient à la lécher.

Lorsque nous en ressortimes du côté opposé, l'élément destructeur était passé, disparaissant déjà à l'horizon et nous nous trouvions marchant dans les cendres encore chaudes des herbes brûlées. Le pays n'était plus qu'une plaine noire où de pauvres arbres rabougris achevaient de se consumer.

Je viens de parler de galerie. Ce mot ne désigne nullement ici l'objet qu'il évoque généralement en nous. La galerie de l'Afrique centrale est un petit morceau de forêt, d'une largeur insignifiante, s'étendant le long des cours d'eau auxquels elle forme un dôme de verdure. Vue du dehors, on dirait un mur de feuillage. L'enceinte franchie, on se trouve dans un enchevêtrement inouï d'arbres et de lianes aux dimensions gigantesques, sous une triple voûte de verdure. Le sol n'est qu'une suite de marches formées de racines nues et saillantes sortant d'une terre spongieuse sans résistance au pied. La fraîcheur du lieu est exquise, mille oiseaux y gazouillent. Ces endroits forment dans la brousse suffocante de véritables oasis où l'on est heureux de se reposer un instant. Ils ont de plus l'avantage d'offrir une barrière infranchissable aux incendies qui les contourment.

UN ANCIEN DE LA CAMBRE.

*(A travers l'Afrique Équatoriale.)*

---

### DANS LE KASAI (1)

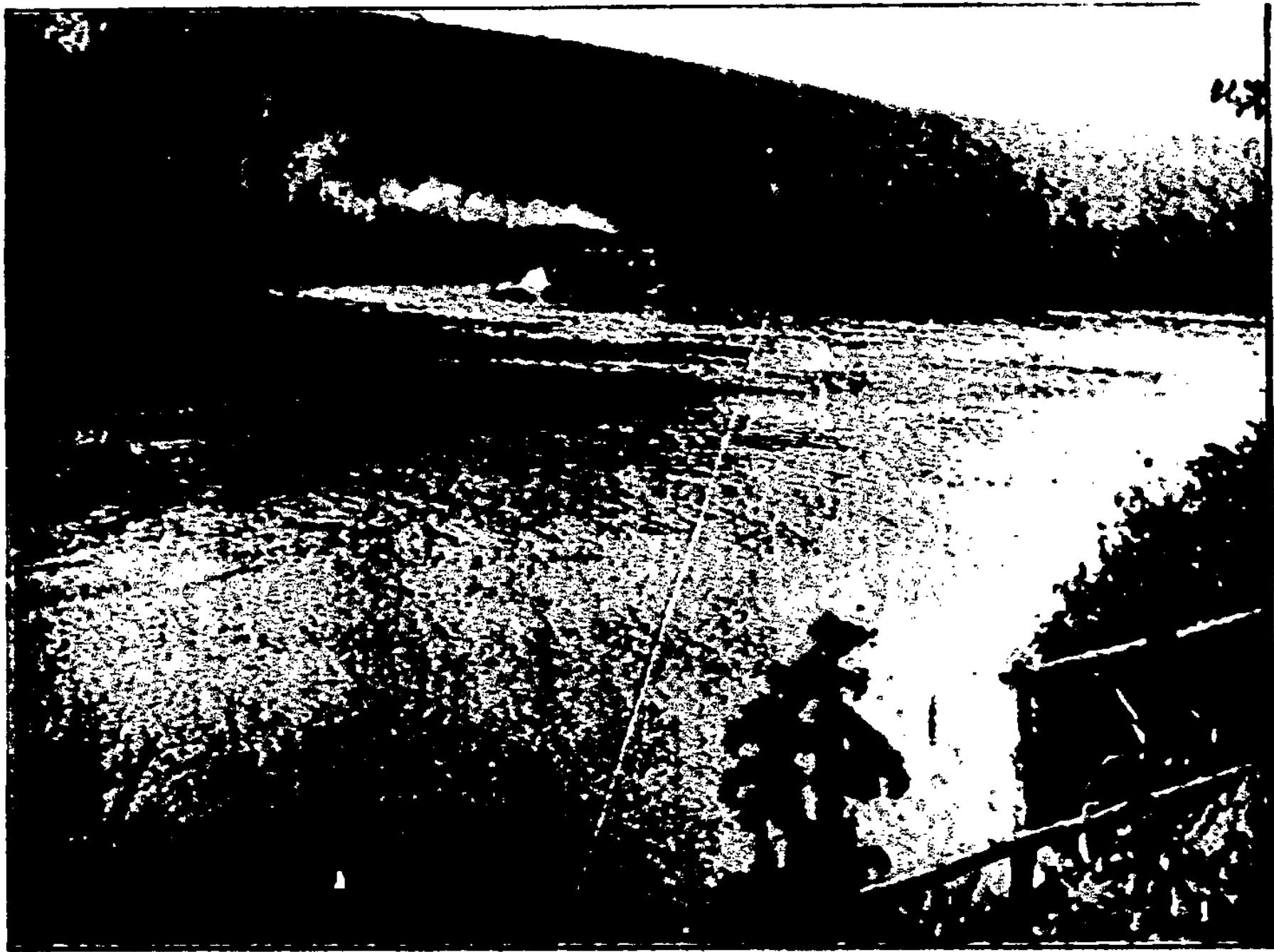
Les deux rives du Kasai se rapprochent. Les bancs de sable sont moins nombreux. A droite et à gauche de la

---

(1) Le Kasai prend sa source non loin du Zambèze. Il arrose ensuite une superbe et fertile vallée dont les côtes atteignent cinq cents mètres de hauteur. Ses rives sont bordées de forêts où se rencontrent en abondance l'élaïs et la liane à caoutchouc.



grande rivière, le terrain est assez accidenté. La végétation, plus belle, mieux fournie, offre à certains endroits des paysages d'une imposante grandeur, d'une merveilleuse harmonie de couleur et de lignes. On chercherait vainement des mots pour exprimer la beauté puissante de ces coins de forêt vierge, où ces arbres énormes confondent leur feuillage avec les hautes fougères, les herbes et les



Phot. de M. Delforge.

EN ROUTE POUR L'EUROPE A BORD DU VAPEUR « PRINCESSE CLÉMENTINE »  
SUR LE KASAI.

lianes qui les étouffent en se ruant à l'assaut de leurs troncs gris-rose.

Je ne trouve pas ici les aspects de la forêt tropicale des rives du fleuve. Est-ce un effet de l'imagination, d'optique sous un jour spécial, ou simplement, la saison des pluies n'avantage-t-elle pas le décor qui se déroule devant mes yeux? Les tonalités me paraissent plus plantureuses, plus grasses; mon enthousiasme pour l'incomparable somp-

tuosité des trésors naturels de notre colonie monte encore d'un cran, et les amis des arbres ne trouveront à cela rien d'inavouable.

Quand je me rappelle mon emballement pour le Mayumbe, puis pour la grande forêt, et que je le rapproche de mon admiration émue pour le Kasai et le Sankuru, j'en arrive à conclure qu'il serait puéril et ridicule de vouloir comparer les beautés si différentes de ces régions. La vérité est qu'on vit ici dans une perpétuelle et multiple féerie. Et le meilleur des hymnes à cette splendeur serait encore le silence respectueux.

. . . . .  
Avec une rivière comme le Sankuru, on ferait en Europe un fleuve digne des éloges grandiloquents du Baedeker. Sa largeur moyenne est d'un kilomètre, mais le plus souvent des îles verdoyantes empêchent d'apercevoir en même temps les deux rives.

Nous sommes en plein Eden. Les larges feuilles des palmiers morts ont des tons de vieil argent. Les branches desséchées des arbres abattus par les tornades se découpent en dentelles blanches sur le fond vert bronze que le soleil parsème d'améthystes et de diamants. Les lianes se laissent pendre au-dessus de l'eau ou bien elles se fauillent dans les taillis pour étaler à côté du feuillage sombre d'un faux caoutchoutier, leur bouquet de feuilles d'un rouge brunâtre, semblables à des fleurs. Des oiseaux animent le paysage. Voici l'aigle pêcheur aux larges ailes noires et blanches, l'oiseau serpent au long cou soyeux, à la tête effilée, le merle métallique qu'on croirait échappé de la vitrine d'un bijoutier, les martins-pêcheurs alertes et familiers, les perroquets, les foliotocoles au somptueux plumage, les veuves, les éperviers, les ibex, les hérons solennels, les canards sauvages, turbulents et peureux.... On ne voit plus guère d'hippopotames, bien que nombreux

soient, dans les îles, les pièges tendus par les indigènes pour capturer ces pachydermes. En revanche, nous massacrons quelques crocodiles de belle taille qui se rôtissaient le dos au soleil. Enfin, j'ai pu contempler à mon aise un



Phot. de M. Delforge.

**LE CHEF BALUBA MUTOMBO-MUKULU DU HAUT-SASKURU.**

superbe éléphant, et je vous assure qu'il faisait bien meilleure impression dans son cadre sylvestre que sous la toile d'une ménagerie foraine. **FRITZ VAN DER LINDEN.**

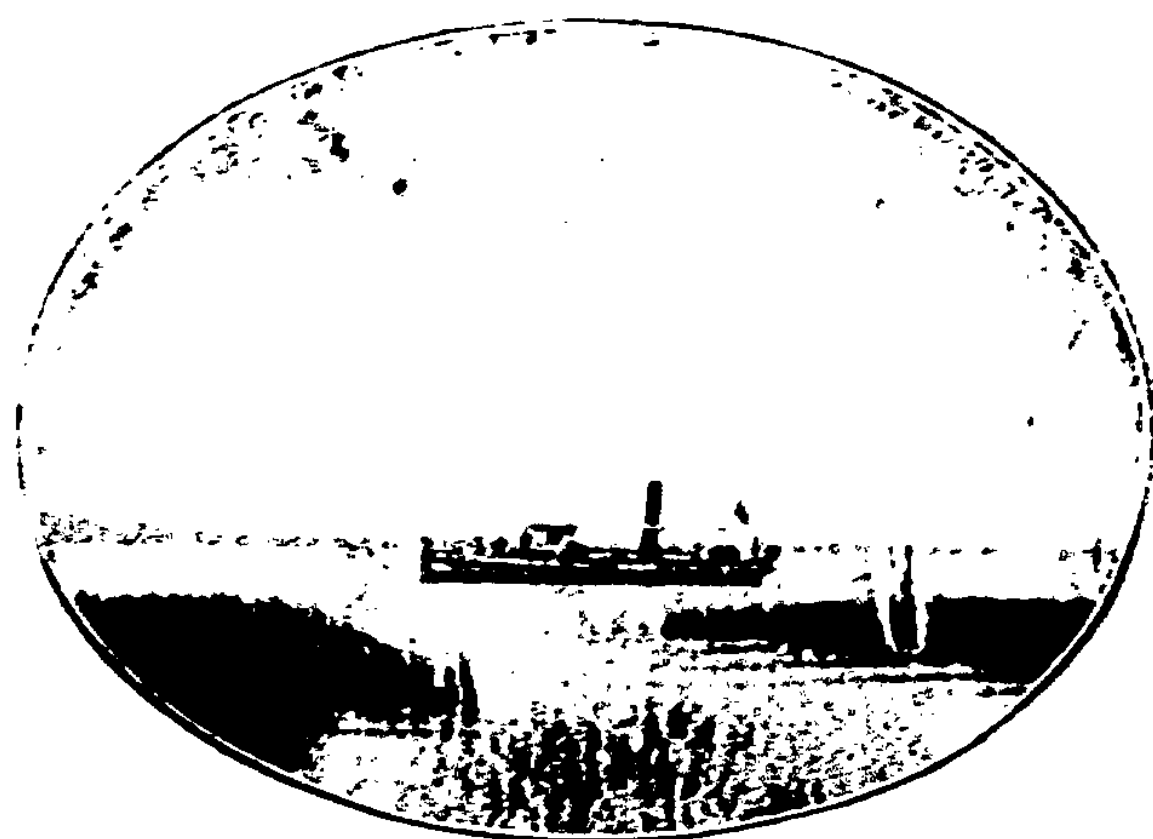
*(Le Congo, les Noirs et Nous.)*

---

## PROFUSION DE GIBIER

Nous allons à l'aventure d'un coude à l'autre (1), sous des bois superbes qu'embaume le parfum du miel sauvage, effarouchant des troupes de toute sorte, ramassant les ruches et les champignons, et réveillant de notre fusillade les échos endormis.

Nulle part, même au Bangouélo, je n'ai vu une pareille profusion de gibier de toute espèce et aussi facile à atteindre. Un troupeau de zèbres me laissa approcher à cinquante



Phot. de M. Wessels.

LE VAPEUR « ÉMILE WANGERNÉE »  
SUR LE LAC MOËRO.

mètres. Sous un grand arbre touffu, six ou sept poulains folâtraient sur l'herbe. C'étaient des sauts, des ruades, des cabrioles sans fin. Pendant que les uns se vautraient, les quatre jambes en l'air, d'autres piquaient des temps de galop,

puis tous, se bousculant, ralliaient les grands parents, tranquillement occupés à brouter à quelques pas de moi. Soudain le plus proche releva sa haute tête dans ma direction en dressant ses oreilles; frappé au poitrail, il tomba comme une masse, puis, après un bond de côté, le troupeau tout entier, debout, nous faisait face. A ce moment la balle de Hassani siffla sur la gauche, et un petit poulain culbuta en râlant, pendant que les autres partaient comme l'éclair....

---

(1) Le long du Kalongwezi, à l'est du lac Moëro.

La chasse, ce jour-là, fut la plus belle de mon voyage. J'en parle au point de vue des provisions, le seul qui m'intéresse à cette heure. Hassani tua deux buffles et un zèbre, moi deux zèbres, le tout dans un rayon d'un kilomètre. Hassani fut chargé par les buffles à trois reprises



Phot. du Dr Yale Massey.

**BUFFLE DU KATANGA.**

différentes; mais cet exercice, qui lui était devenu familier, n'avait plus de danger pour lui.

Pendant qu'on dépeçait la viande, j'avais poussé tout seul et plus avant vers un petit vallon où le gibier, effrayé, s'était réuni en masse : c'était bien là le spectacle le plus étrange pour l'œil d'un Européen et d'un chasseur. Une centaine de zèbres divisés en plusieurs troupes tenaient la tête en éclaireurs, avec des gambades folles et des fouettements de queue; puis venaient des élans gris, s'avancant

en corps de bataille, de leur pas majestueux et grave, puis des oryx bâtards et un nombre incalculable d'antilopes « café au lait ». Sur les côtés, enfin, des centaines de pallahs et de springbocks, bondissant sur leurs ressorts d'acier, complétaient ce défilé fantastique. Les élans furent les premiers à se débander, puis les zèbres; il ne resta bientôt plus sur les deux lisières du vallon que quelques springbocks attardés.

VICTOR GIRAUD (1).

*(Les Lacs de l'Afrique Équatoriale.)*

---

### LES CRIQUES MERVEILLEUSES DU CONGO

C'est par tronçon quotidien que j'ai savouré cet archipel, émigrant d'un point à un autre toujours par les eaux ramifiées en canaux serpentins ainsi qu'une immense Venise africaine. Les îles, basses, sont d'énormes plateaux de verdure, qu'on croirait des lambeaux de forêts flottantes amarrés là jusqu'à leur prochain départ pour des destinations magiques à travers les océans. Pas un hiatus dans leurs touffes magnificentes épandant les beaux feuillages ornementaux de la végétation tropicale. Au fur et à mesure du parcours de l'embarcation solitaire, elles démasquent leurs décors charmants et leurs perspectives idéales, entourées du cadre des eaux lamées de l'argent du ciel, répétant en une image renversée la ligne ondulée de leurs frondaisons et la mosaïque de leurs couleurs. C'est le parc superbe et séduisant d'une walhalla habitée par des fées! Tantôt les sinueux contours s'élargissent en un lac dont on cherche en vain l'issue parmi les épaisses bordures de malachite et d'émeraude; tantôt ce n'est plus qu'une étroite

---

(1) M. V. Giraud, officier de marine français, a exploré de 1882 à 1884, à ses frais et au prix de fatigues inouïes, la région du lac Bangwelo, du Luapula et du Haut-Zambèze.

rivière dont la main peut paresseusement toucher les rives faites des gigantesques et élégantes palmes du bambou, penchées en d'immobiles prosternations au-dessus du miroir qu'elles effleurent et où elles mouillent l'extrémité de leurs lamelles effilées. Quelques-unes, engrisaillées par la fane, donnent l'illusion de rocs pointant au milieu des frondaisons opulentes.

Ailleurs ce sont les palétuviers étranges; étranges surtout quand ils ont pu croître aux dimensions des grands arbres forestiers. Ils se dressent alors au-dessus des eaux sur des racines qui semblent les pieds de digitigrades antédiluviens essayant de se dégager des limons. Et de leurs cimes pendent en écheveaux, détachés des grosses branches, les rameaux filiformes descendant pour renouer l'hétéroclite végétal au lit du fleuve par des pousses nouvelles. Les images abondent dans l'esprit à la singularité du spectacle : sont-ce les singes qu'on voit bouger dans la feuillure, qui pêchent à la ligne? Est-ce la chevelure d'une dryade géante qui trempe dans le courant? Sont-ce des cordages tendus sur une épave submergée, pour la ramener à la surface?

Et toujours la solitude! La solitude et le silence, car nous avons fait taire les psalmodies dérangeantes des pagayeurs, au risque d'amoinrir leur travail, car pour ces primitifs faire du bruit c'est produire de la force et un effort muet semble stérile. A de longs intervalles, une pirogue chétive et furtive, conduite par deux naturels debout en un équilibre difficile, n'ayant amoindri leur nudité que d'un court pagne effiloqué, passe ainsi qu'une découpe d'ombre chinoise et disparaît comme un animal effarouché. Le cri bizarre d'un oiseau invisible, pareil à un sifflement de berger ou de bûcheron, par intervalles, sort des bois, en énigmatique signal.

Mais dans les profondeurs, la population des crocodiles



continue sa vie carnassière et terrible. On ne peut s'abandonner à la joie de plonger dans ces eaux engageantes, d'y nager dans la douce fraîcheur et d'échapper ainsi à la chaleur persécutrice, elle, aussi, toujours présente et tyrannisante. L'infernal saurien interromprait sa chasse aux gros poissons pour se payer le régal d'une jambe ou



UNE PIROGUE PASSE...

d'un bras humain. Les noirs imprévoyants en savent quelque chose, eux qui fournissent aux monstres un constant tribut de victimes comme les Hindous aux tigres. Ne m'a-t-on pas dit qu'on en avait tué un énorme dont les cavités viscérales recélaient vingt-trois des lourds bracelets de cuivre jaune, dont les négresses jugent à propos d'embellir leurs charmes? Fausseté, sans doute, mais parfait symbole.

Le soir, nous nous arrêtons dans les factoreries, ermitages rares parsemant ce labyrinthe, dont les constructions à la Robinson surgissent blanches et paisibles au détour de quelque courbe, près de la rive, dans un étroit déboisement.

*(En Congolie.)*

EDMOND PICARD.

---

## PARALLÈLE ENTRE L'ÉLÉPHANT ET LE RHINOCÉROS

Aucun animal, pas même le lion, n'intrigue plus l'indigène, le naturaliste et le chasseur que l'éléphant. A vrai dire, sa taille gigantesque, ses formes bizarres et ses mœurs originales, la valeur de ses défenses, son intelligence qui n'a d'égale que celle des singes les mieux doués et peut-être celle d'une ou deux espèces de carnivores, tout en un mot contribue à faire de lui la plus intéressante des créatures terrestres après l'homme. Les deux espèces qui existent diffèrent considérablement. L'éléphant d'Afrique est plus grand et plus beau que son congénère asiatique. De tout temps, ces colosses ont passionné l'homme. A l'âge de la pierre, les sculptures des cavernes nous montrent que le mammoth jouait dans le Nord un rôle identique à celui que joue aujourd'hui son descendant collatéral dans les pays compris entre le Congo et le Nil. Tout au début de l'histoire, les rois de Ninive et de Babylone attachent un prix considérable à la dépouille du grand quadrupède, comme en témoignent les hiéroglyphes des monuments égyptiens, et l'antique civilisation hindoue s'enorgueillit de sa domestication.

Ce qu'il y a de curieux dans le cas de l'éléphant, c'est qu'au rebours de ce qui s'est passé chez les autres grands mammifères, la croissance physique n'a pas nui au développement de l'instinct. Voyez le rhinocéros. Il en est une

espèce qui, pour le poids, se classe au second rang des animaux terrestres. Mais si, à la fin du miocène ou au début du pliocène, le rhinocéros et l'éléphant devaient être à peu près égaux en intelligence, depuis des milliers de siècles qui nous séparent de ces lointaines époques, l'écart n'a cessé de s'accroître en faveur du second. Alors que les facultés de l'un s'atrophiaient au point d'en faire un des mammifères les plus stupides, les facultés de l'autre se développaient si merveilleusement qu'il finit par se classer tout au premier rang des espèces supérieures. Est-ce parce qu'il fut plus traqué que le rhinocéros? Peut-être. Cependant, dans certaines régions de l'Afrique, où ces deux pachydermes vivaient côte à côte et couraient les mêmes dangers, on a pu remarquer, depuis une trentaine d'années, que l'éléphant acquérait infiniment plus d'expérience que le rhinocéros. En effet, il s'est peu à peu retiré des plaines où, en général, il ne se hasarde plus que furtivement, pendant la nuit. Il a appris la supériorité écrasante de l'homme, chose que n'a jamais su faire le rhinocéros, qui se comporte aujourd'hui comme il s'est toujours comporté et continue de fréquenter les parages où il est menacé d'extermination.

Au point de vue des mœurs, l'écart est aussi considérable. L'éléphant est sociable. A part de rares exceptions, il va en bandes, fortes quelquefois de plusieurs centaines de têtes, et son humeur capricieuse, vagabonde s'accommodant mal d'une existence uniforme, il change fréquemment de gîte, ne craint pas d'aller tenter fortune ailleurs. Le rhinocéros, au contraire, chérit l'isolement. Quand il ne vit pas en cénobite, tout ce qu'il peut faire est de se réunir en petits pelotons qui ne dépassent jamais une douzaine d'individus et qui se réduisent le plus souvent au père, à la mère et à leur rejeton. Et il faut de bien graves motifs pour que cette bête casanière s'éloigne de quelques

milles de son domaine de prédilection ou change quelque chose à ses habitudes.

On a subdivisé récemment l'éléphant d'Afrique en un certain nombre de variétés qui diffèrent bien peu les unes des autres. Traqué pour son ivoire, le colosse s'est réfugié tantôt dans les sables du désert, tantôt sur les sommets boisés, tantôt dans la haute brousse des marécages, et il s'est adapté au milieu où sa sécurité l'oblige à vivre, mais, en somme, les caractéristiques de la race n'ont pas changé et partout sa nature reste foncièrement la même.

THÉODORE ROOSEVELT.

(*Mes Chasses en Afrique*. Trad. de Norbert Sevestre.)

---

## LES ÉLÉPHANTS

Le sable rouge est comme une mer sans limite,  
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.  
Une ondulation immobile remplit  
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus  
Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues,  
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,  
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile  
L'air épais où circule un immense soleil.  
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,  
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.  
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,  
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,  
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,  
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,  
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,  
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps  
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine;  
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine  
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,  
Il guide au but certain ses compagnons poudreux;  
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,  
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,  
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,  
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume;  
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,  
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé?  
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,  
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,  
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,  
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,  
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent  
Comme une ligne noire, au sable illimité;  
Et le désert reprend son immobilité  
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

*(Poèmes Barbares.)*

LECONTE DE LISLE.

## LA RÉCOLTE DU MIEL

Le miel se rencontre partout en Afrique, mais il est particulièrement abondant dans les grands bois d'acacias, dont les abeilles recherchent de préférence la fleur. Nous en récoltons quelquefois de vingt-cinq à trente livres dans l'après-midi ; mais tous les jours ne se ressemblent pas, et nous devons nous contenter souvent de quelques maigres rayons desséchés.

Les abeilles se fixent un peu partout : quelquefois dans la terre ou dans un vieux tronc renversé. Le plus souvent l'essaim s'attache à huit ou dix pieds du sol, à la bifurcation d'une grosse branche. Dans tous les cas possibles, l'œil le mieux exercé ne pourrait le découvrir sans l'oiseau indicateur, qui pullule partout.

Si l'on entre dans un de ces bois embaumés que le flair subtil du sauvage subodore à de grandes distances, on voit aussitôt trois ou quatre de ces oiseaux s'abattre sur la caravane. L'indicateur est de la grosseur de l'alouette, qu'il rappelle par son vol saccadé, quand il passe en criant d'un arbre à l'autre. L'acharnement qu'il montre à fixer votre attention tient du prodige, et l'observateur le moins éveillé est tenté de le suivre, tant il met d'instance à le guider dans une direction unique, dès qu'il se sent compris.

La poursuite, au surplus, n'est jamais bien longue, et l'on est rarement mené par l'oiseau à plus de cinq cents mètres. Il faut avoir soin seulement, quand on le perd de vue, de pousser de petits sifflements, auxquels il répond toujours par de nouveaux cris. Arrivé dans les environs immédiats des abeilles, il se perche sur une branche et laisse à la sagacité du noir le soin de trouver la ruche, ce qui n'est jamais bien long. Son rôle finit là. Dans un mutisme profond, il attend que l'homme ait rempli le sien,

et seul, alors, il s'en donne à cœur joie sur les débris de cire qui jonchent le sol.

Quant à l'extraction de la ruche elle-même, il faut être Noir et mourir de faim pour se livrer à ce travail de forçat. On coupe une fourche, on l'applique en guise d'échelle contre le tronc, et, après quelques discussions, le plus brave se décide à monter, en tenant un tison. Cramponné des pieds et des mains, il agrandit l'ouverture avec une hachette, harcelé par un tourbillon d'abeilles, que ses camarades tâchent d'écarter, en enfumant l'arbre tout entier. Il peut enfin passer la main par l'étroit orifice : mais, après dix minutes de ce travail, le malheureux revient la figure enflée au point de lui fermer les yeux, et il est rare que le même homme puisse cueillir deux ruches le même jour.

Si, du moins, tous les rayons étaient pleins ! Mais beaucoup sont desséchés ou trop nouveaux, ou les jeunes abeilles n'ont pas encore quitté leur alvéole. Il arrive aussi bien souvent que les rayons sont trop profonds pour que la main puisse y atteindre ; il faut alors user d'un pinceau ajusté sur une branche que le patient enfonce et retire jusqu'à ce que ses forces le trahissent. Chaque fois le pinceau passe de bouche en bouche : mais on conçoit la quantité infime de miel que l'on récolte ainsi. Un procédé très usité, et dont j'ai fait moi-même l'expérience, consiste à se coucher par terre, car l'abeille rase rarement le sol.

A chaque ruche nouvelle je suis toujours étonné de la facilité avec laquelle se fait la distribution du gâteau. Alors que, chaque jour, le moindre morceau de viande donne lieu à des scènes de désordre, jamais je n'ai rien à dire quand il s'agit du miel. Les Noirs semblent le considérer comme une manne céleste à laquelle tous les hommes ont droit.

(*Les Lacs de l'Afrique Équatoriale.*) VICTOR GIRAUD.



## LES SAUTERELLES

En octobre 1900, j'avais remarqué, près de la rive du lac (1), une grande quantité d'acridiens qui, par milliers, fuyaient en sautillant, leurs ailes, trop courtes, ne leur permettant pas encore de prendre le vol. Les insectes, ayant grandi, s'étaient rassemblés; puis, en masse compacte, avaient pris leur vol, à la recherche d'une nourriture plus tendre que les herbes sauvages. C'est ainsi qu'un immense nuage de sauterelles, arrivant en ligne droite du lac, vint s'abattre dans la région du poste. En moins d'une heure, toutes les verdurees furent couvertes du fléau de l'Égypte et de l'Algérie. Le sorgho, le maïs, le millet furent, en premier lieu, pris d'assaut. Semblable à un bruyant bourdonnement, la mastication des cultures se faisait entendre. Bientôt les criquets furent si nombreux qu'ils s'enchainèrent les uns aux autres pour se maintenir sur les plantes. Un grand nombre, ne trouvant plus de verdure, couvrirent les chemins.

Ce spectacle, à la fois curieux et pénible — les arbres, pareils à des fruitiers chargés, ployaient sous la masse des sauterelles — ne fut pas sans m'émotionner, en songeant aux conséquences désastreuses qui en découleraient. Ayant rassemblé le personnel et les chefs indigènes des environs, je prescrivis que, à un signal donné, tous les hommes armés de fusils ou de bâtons, pousseraient des clameurs accompagnées de sons de trompe et que, à ce moment, les uns frapperaient les criquets à coups de bâton, tandis que les autres tireraient des coups de feu en l'air, afin d'effrayer la masse et la faire fuir. L'opération ne réussit nullement, l'ensemble faisant défaut. Dès que les criquets étaient chassés d'un côté, ils trouvaient d'autres endroits non

---

(1) Le lac Albert, à la frontière orientale du Congo.

occupés, pour continuer leurs ravages. La chasse n'en continua pas moins, mais nos efforts restèrent impuissants. La nuit venue, la battue dut être interrompue. Le lendemain matin, je constatai que déjà presque tous les arbres étaient dégarnis et que les tiges de sorgho et de millet étaient dépourvues de graines. Tous les oiseaux avaient fui au loin; les ravageurs seuls, précurseurs de la famine, se remarquaient de tous côtés. En moins de trois jours, toutes les cultures furent dévastées, sauf la verdure de la pomme de terre, de la patate douce et du manioc, que les insectes rongeurs dédaignent habituellement. Leur exploit accompli, les sauterelles se réunirent par petits groupes dans les airs, en tournoyant autour des villages et du poste en guise de remerciement; puis les groupes se rassemblèrent et la masse disparut tout à coup, en un nuage gris, dans la direction de l'Est.

A quelque chose malheur est bon : la sauterelle est un excellent repas, de nègre s'entend. Certains indigènes les embrochent comme des éperlans, puis les fument; d'autres les rôtissent. Cette ripaille est fort prisée par quelques tribus, au point que certains villages, qui ne s'occupent pas de culture, attendent avec impatience le passage du fléau. Mais une quinzaine de jours suffisent à épuiser la provision d'insectes et puis commence pour l'indigène la disette jusqu'à la récolte suivante. Dès lors, la nourriture se compose exclusivement de tiges de plantes potagères, de détrituz, de limaces, chenilles et même de fruits sauvages. Si la famine se prolonge, l'émigration en masse vers la côte orientale se produit.

Chose digne de remarque, les acridiens arrivent à leur complète croissance et prennent leur vol à l'époque de la grande récolte, soit en octobre.

*(Dans la Belgique Africaine.)*

J. FLAMME.

## LE COCOTIER

Je n'ai jamais oublié cette phrase qui accouda si souvent en rêverie, sur le pupitre du lycée, ma jeunesse emprisonnée et studieuse :

« Le cocotier est un arbre précieux. Il offre au voyageur égaré, mourant de faim et de soif, un fruit providentiel; c'est surtout la noix jeune et verte qui fournit une nourriture réparatrice en même temps qu'une boisson aussi délectable que rafraichissante. »

Aujourd'hui, destinée bizarre, voilà que je vis familièrement au milieu des cocotiers! Les cocotiers sont mes amis....

Quels beaux arbres! Quelle grâce majestueuse! Si leurs palmes lancéolées paraissent un peu robustes, un peu trop vernissées, presque métalliques, elles forment des panaches drus et somptueux qui savent se courber avec une souplesse vigoureuse et se rebroussent et se redressent avec des élégances d'aigrettes dans le vent.

Le cocotier est le plus admirable des palmiers; il laisse loin derrière lui l'élaïs. Certes celui-ci a aussi sa grâce, mais, plus flexible, il perd souvent sa jolie silhouette dans la tornade qui ébouriffe sa tête et la ravage en l'éparpillant....

Le cocotier pousse, un peu au-dessus de l'attache de ses premières feuilles, à travers les langes filamenteux — vraie toile de sac — qu'elles abandonnent, un gros épi doré qui s'épanouit en branches tortillées, les unes folles et stériles, les autres parées de blanches fleurettes où bientôt les fruits se nouent.

Au sortir de la première enfance, la noix de coco a la grosseur, la forme, la couleur et le luisant d'une

superbe pomme de Calville. Puis elle prend du volume; elle s'allonge, devient oblongue. Elle a une figure falote qui semble vous regarder au milieu des ramilles sorties de l'épi avec elle et qui pointent à ses côtés comme des antennes. Elle se dore, brunit, en mûrissant.

J'ai cueilli ou plutôt j'ai abattu l'autre jour dans l'allée de cocotiers à Boma — plantée par Félix Fuchs le long de la rivière des crocodiles — une noix de coco encore verte où déjà sonnait le lait.

Armé d'une machette, j'ai attaqué la matière fibreuse qui l'entourait. Puis, la noix dégagée de son brou non sans peine, j'ai crevé un de ses yeux et j'ai tété.

Les récits ne mentent pas. Je ne goûtai jamais une liqueur plus savoureuse, si parfumée et si fraîche!

La noix tarie, je l'ai plusieurs fois lancée en l'air. Elle rebondit d'abord sur le sol comme un *foot-ball*, puis elle finit par se briser en deux morceaux. Mais l'amande collée aux parois m'a donné, j'avoue, une légère désillusion. La chair était molle, gélatineuse et la saveur presque nulle. Après cela, la noix était peut-être trop jeune; c'était une petite noix de lait.

N'importe, la noix de coco est un fruit providentiel. Ah, le cocotier est un arbre heureux! Il a tout pour lui, diraient nos bonnes femmes. Il ne se contente pas d'étaler sous les cieux une beauté fine et souveraine, il donne encore un fruit pittoresque, exquis.

Rien de prestigieux comme une allée de jeunes cocotiers dont les palmes gigantesques forment des arceaux magnifiques. C'est sous ce dôme feuillu où fuse une admirable lumière verte que la négresse qui passe, une amphore sur la tête, et drapée dans les plis d'un beau pagne, prend toute sa valeur esthétique et semble une vraie fille de l'ancienne Hellade! . . . . .

J'aime le cocotier. Et puis, ne vous souvient-il pas?

C'est l'arbre des singes aux *pinemouches* dont l'histoire merveilleuse réjouit si fort les petits enfants....

LÉOPOLD COUROUBLE.

(*Profils blancs et Frimousses noires.*)

---

## QUELQUES FRUITS DÉLICIEUX

A ce début de notre voyage vers le lointain océan, nous sommes dans la pleine saison de maturité pour les ananas. On croit connaître en Europe ce roi des fruits que mûrit le soleil des tropiques. Mais quelle différence entre l'ananas poussif de nos serres et celui que l'on trouve ici croissant à l'état sauvage, sous l'abri des bois ! Ce dernier, dont on sent l'arome à vingt mètres de distance, l'emporte même sur son congénère planté par les nègres dans leurs jardins, à côté des chemins. Il en est ainsi de la plupart des fruits de ces régions : mûris à l'ombre, ils sont plus succulents et gardent plus longtemps leur saveur.

L'ananas est une plante vivace et robuste — presque un arbre au Congo — dont la tige se renfle en un fruit formé d'un grand nombre de carpelles charnues, qui renferment des graines aplaties, de couleur noire. On conseille de rejeter soigneusement ces graines : d'après le docteur Sims, elles provoquent souvent la dysenterie. On a même accusé l'ananas de prédisposer à la fièvre. C'est trop dire, à mon avis, mais il arrive qu'échauffé par la marche, soit qu'on ait couru longtemps sous bois pour chercher des ananas, soit qu'on se soit rendu dans le même but à quelque marché lointain, on mange hâtivement un fruit qui plait à cause de sa fraîcheur. Il se peut alors qu'un suc très froid introduit brusquement dans un corps enflammé produise des frissons d'abord, puis la fièvre. Mais à qui la faute ? Est-ce le lapin, non, l'ananas, qui a commencé ?

Les feuilles, très tenaces, armées sur leurs bords de formidables épines, atteignent plus d'un mètre de longueur. Les indigènes en retirent des fibres dont ils se servent pour fabriquer des ficelles, voire même des étoffes.

. . . . .  
L'ananas, de même que la plupart des plantes alimentaires cultivées en Afrique, est d'origine étrangère, une importation que l'on doit aux négriers américains. C'est dire que son existence au Congo ne date pas de loin. On le rencontre pourtant jusqu'au centre du continent, sur les rives du Tanganika, dans l'Uele, l'Ubangi. Ses buissons impénétrables, cachés sous la forêt, ombragés par des broussailles, sont nombreux surtout aux abords des rivières et des routes commerciales suivies par les caravanes. C'est que le nègre, généralement trop paresseux pour planter un fruit qu'il considère seulement comme une friandise, se contente de le cueillir laissant à la nature le soin de le reproduire. Or, je viens de le dire, nulle plante ne se propage plus aisément, sans que l'homme doive intervenir, si ce n'est pour rejeter la couronne et les pousses latérales. Emportés par les pluies ou le vent, ces déchets sont arrêtés par les buissons, se fixent, et leurs fruits mûris tombant sur le sol donnent naissance à des fourrés dont nul animal n'ose braver les terribles épines.

La papaye, fruit également délicieux, et surtout très sain, est comme l'ananas originaire du Brésil. Elle est moins commune, ce qui prouve une importation plus récente. C'est dans le Bas-Congo, sur le bord du fleuve, près des stations des blancs, qu'elle est le plus répandue. Les nègres commencent également à la planter dans leurs villages. L'arbre qui la porte, haut de cinq à dix mètres, aime à croître isolé, pour recevoir de tous côtés les rayons du soleil. Le tronc, cylindrique, d'un bois spongieux et mou, se termine par une touffe de feuilles très grandes,



dont les pétioles ont un mètre de longueur. Entre ces feuilles se dressent des fleurs jaunâtres d'une odeur suave, et dont le suc attire des quantités d'abeilles, de papillons et de colibris. Le fruit, attaché sur le tronc par un pédoncule très court, est de couleur verte ou jaune, de la grosseur du melon, dont, lorsqu'il est bien mûr, il égale la saveur, tout en étant plus abondant en sucre. On peut alors en manger la pulpe au moyen d'une simple cuillère, jusqu'à n'en laisser qu'une mince pellicule. Les graines, très nombreuses, de la dimension d'un pois chiche, sont noirâtres. Ecrasées sous la dent, elles ont exactement le goût du cresson, mais sont, dit-on, très malsaines.

Un papayer peut donner du fruit pendant dix ans; mais à partir de la sixième année, ses produits perdent beaucoup de leur arôme. Les jeunes plantes fructifient dès la première année. On a donc tout intérêt à supprimer les vieux pieds, dont le tronc, souvent creux, renferme parfois une grande quantité d'eau.

Indépendamment des papayes que l'on consomme telles quelles lorsqu'elles sont bien mûres, on utilise ce fruit de diverses manières. A l'état vert, moyennant du sucre ou de la cassonade, on en fait une excellente marmelade. On peut encore le faire bouillir, en guise de légume, en prenant soin d'en laver les quartiers à grande eau, pour les débarrasser de leur suc laiteux.

Ce suc possède une propriété singulière. La viande d'une bête tuée fraîchement, si coriace qu'elle soit, devient promptement tendre, si on la plonge dans une eau dans laquelle on a mélangé quelques gouttes de ce suc. On obtient le même résultat, en enveloppant la pièce dans des feuilles de papayer, ou même en la suspendant dans la cime de l'arbre.

A côté de l'ananas et de la papaye, un fruit qui ne leur cède en rien, c'est la *barbadine* ou *maracajou*, dont la



grosseur égale parfois celle de la courge. On en mange les graines, qui sont entourées d'une chair gélatineuse très suave. L'enveloppe elle-même fournit une excellente compote, sans qu'il soit nécessaire de la relever par du sucre,

A lire ces descriptions de fruits tropicaux, un grincheux m'accusera peut-être de sensualité. Laissons-le dire ! Est-ce pour l'usage exclusif des perroquets et des singes que la Providence a créé ces bonnes choses ?

*(Deux Ans au Congo.)*

CONSTANT DE DEKEN.

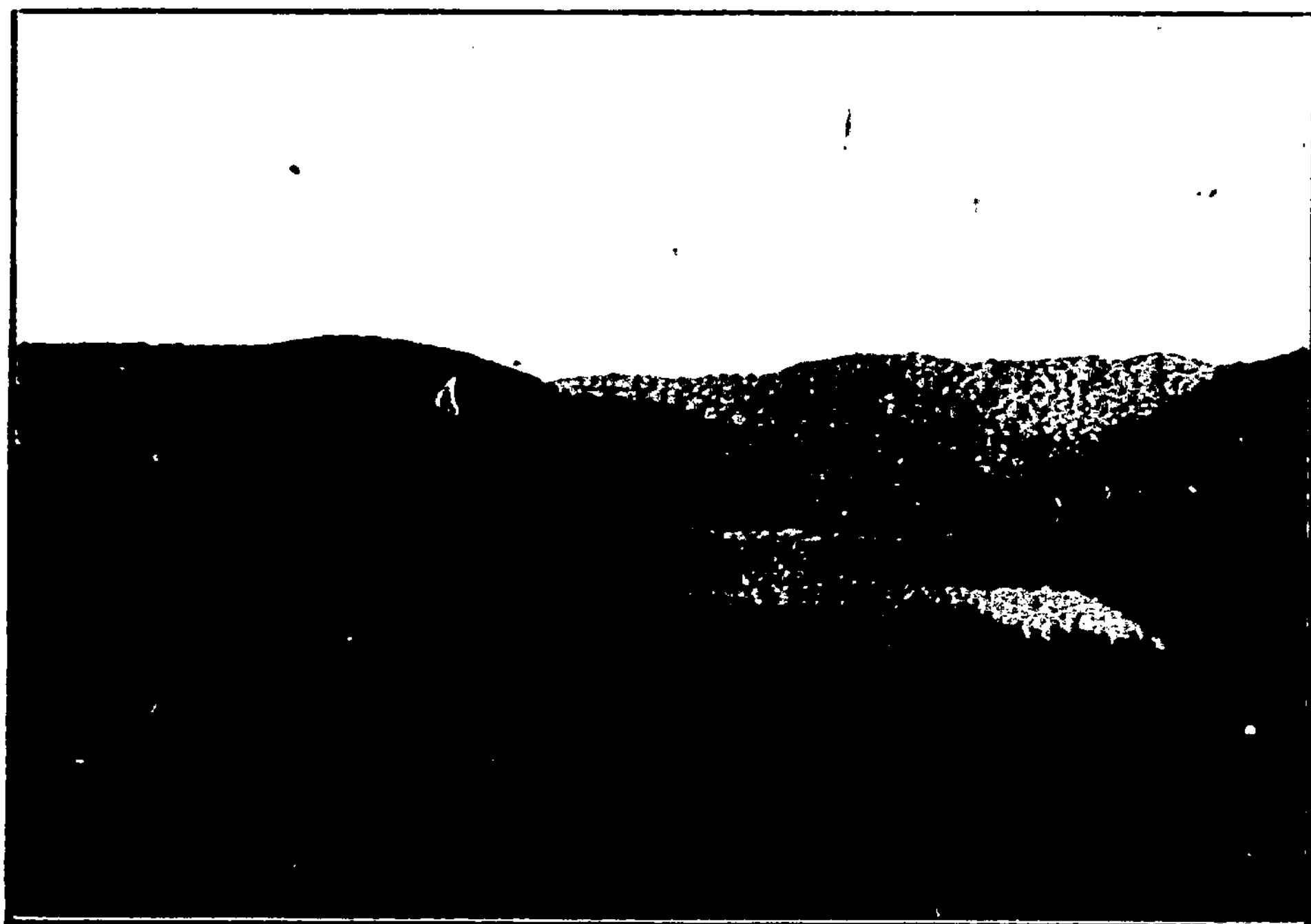
---

### LA FORTIFIANTE SOLITUDE

L'abandon dans la liberté des éléments devient un rajeunissement, un bain de fraîche nature, une reviviscence énergique. L'imagination, absorbant les remarques qui surgissent et les incidents qui passent, perd l'impression première de l'étrangeté : elle retrouve, elle réveille de confuses notions, — et comprend que cette nature si neuve, c'est, pour nous, du passé. Le transformisme a conduit nos ancêtres par des milieux semblables ; et cette incursion explorative nous fait simplement rebrousser chemin sur la route de l'évolution. Vaguement, nous sommes des voyageurs se disant : nous avons traversé cela, quand nous étions enfants....

Dans cet esseulement, notre existence de là-bas, faite d'un furieux mouvement d'imprimés, ne paraît plus qu'un trimbalage essoufflé, une surmenante galopade vers les duperies et les déceptions. On voit mieux, d'ici, comment le pompeux factice du progrès, la cruauté du sens pratique et l'avortement du bonheur font ce régime complexe et haletant où, pour emporter une émotion, il faut la voler. Ici, l'énergie positive de la création, méprisant les trucs et les falsifications, toute mécanique et spontanée, verse

l'ivresse d'un vin de vie. Plus rien d'intellectuel : le retour à l'instinct dans le prodige et le mystère du monde. L'Européen se familiarise ainsi, par rapprochement, avec l'Africain incompréhensif, — comme deux esprits convergeant, par-dessus les âges et les constructeurs de doctrines, et ils reconnaissent leur parenté. On comprend la tentation conduisant en ces plaines, des individualités qui



Phot. du cap. Riquet.

LE RUZI AU SORTIR DU LAC KIVU, PRÈS DE NYA-LUKEMBA.

dépouillent le formalisme du vieux monde pour revenir au primitif, sur la terre généreuse et féconde, pour trouver une vie isolée et désintéressée dans un ermitage équatorial. Ces aventures ont un attrait captivant : bien vite, on devine la nostalgie qu'elles laissent à nos compatriotes. Très loin des contraintes et des flagorneries cérémonieuses, loin de notre progrès où il est impossible de vivre sans haines, c'est le bonheur de la lutte et de la victoire, la bataille contre toutes les forces animales et végétales ; c'est la

rentrée dans l'état de nature, — où l'homme souverain, affranchi de réglementations et de gendarmeries, dans un enivrement de liberté, est vraiment roi de la création.

*(Heures Africaines.)*

JAMES VANDRUNEN.

---

## D'UN LION A CRINIÈRE COURTE QUE NOUS TUAMES

Le sol fauve blessé par les griffes mourantes  
A bu du sang. L'effroi d'un grand silence pèse  
Aux sens, évocateurs de la chose mauvaise,  
La perfidie énorme et lâche, incohérente.



Phot. du Dr Yale Massey.

LION TUÉ PRÈS DE RUWE (KATANGA).

Le lion a mangé la terre dans son râle,  
Il a râlé sa force lourde en les ténèbres,  
Ses yeux clairs ont fixé les inconnus funèbres,  
Il est mort face à Dieu, face au ciel, le grand mâle;

Il est mort en bravoure, au seuil de sa forêt;  
Il a bondi sur le mystère à pleins jarrets  
Et sa poitrine ouverte a salivé sa vie;  
Il est mort sur le seuil de sa forêt ravie.

Et nous avons eu peur, nous, les hommes de proie,  
Nous avons craint son regard fier, à cette bête.  
Longuement il se fixe sur nous; puis la tête  
Retombe sur le sol farouche qu'elle broie.

Mais déjà s'élevait un murmure éloigné,  
C'était au loin, bien loin, les pleurs de la forêt.  
Son souffle caressa le lion qui mourait;  
Et sur le lion mort le silence a plané.

ROBERT RANDAU.

*(Autour des Feux dans la Brousse.)*

---

## PARADIS TERRESTRE

Le Mayumbe est, peut-on dire, un vrai paradis terrestre. On n'imagine rien de plus beau au point de vue de la végétation. C'est la flore tropicale dans toute sa splendeur. Les fougères arborescentes abondent ainsi que les orchidées et beaucoup d'autres plantes également caractéristiques.

Je vous ai dit les essences principales qu'on rencontre dans le Mayumbe. Permettez-moi de vous citer quelques-unes des plantes les plus intéressantes.

L'arbre à kola produit des fruits comestibles, renfermés dans une grosse gousse très curieuse : ce sont des noix d'un goût amer, qui contiennent beaucoup de caféine. Les indigènes en apprécient les propriétés et ne manquent pas, lorsqu'ils se mettent en route pour un long voyage ou

lorsqu'ils vont en palabre (1), de manger des fruits de kola ; ils prétendent que ces fruits constituent une nourriture aussi tonique que nourrissante, qui ranime les forces, ravive l'intelligence, etc.

Il faut citer aussi la papaye, qui appartient à la famille des légumineuses. Ses fruits, qui sont également comestibles, ressemblent au melon. Leur goût est seulement plus doux. Les fruits du papayer sont on ne peut plus digestifs ; par hygiène, les noirs ne se font pas faute d'en manger chaque matin.

Il y a bien d'autres arbres et plantes curieuses à signaler, mais je dois me borner. Qu'il me suffise de dire qu'au point de vue de l'alimentation comme du pittoresque, aucune autre région n'est aussi agréable à visiter. Il suffit vraiment à l'Européen d'emporter du beurre, du sucre et du café ; il trouvera tout le reste sur place.

FÉLIX FUCHS.

(*L'Exploration du Mayumbe. Extrait de la revue Le Mouvement anti-esclavagiste.*)

---

## LA CHASSE A L'ÉLÉPHANT

Le roi du pays est incontestablement l'éléphant. De grande taille, avec d'énormes oreilles tombantes, le pachyderme du centre de l'Afrique est de la plus grande espèce. Ses défenses très droites atteignent des poids considérables, — soixante kilos et plus chacune, — et sont fort belles. Sa chasse est le sport favori des chefs et donne lieu à des réunions. Les gens courent la bête pour la viande, le chef se livre à son sport favori et convoite l'ivoire.

---

(1) Le mot *palabre* ou *palaver* signifie des pourparlers agités, une contestation violente ou un procès irrégulier ; enfin une convocation tumultueuse pour décider sur quelque grief sérieux



INDIGÈNES SANGO DE L'UBANGI.

- Doli! Doli! » crient tout à coup vos pagayeurs, tandis que votre pirogue suit tranquillement le fil de l'eau. - Doli! doli! bara! » répètent vos boys. Doli pour les Sangos; bara pour les Zandes, c'est l'éléphant qui, là-bas, derrière les rochers, prend un bain. Presque entièrement enfoui dans l'eau, la tête seule émergeant, sa trompe barbotant avec sensualité dans l'onde limpide, l'éléphant goûte l'heure la plus agréable de sa journée : celle du bain. Le bruit des pagaies, qui vivement frappent l'eau pour pousser en hâte l'embarcation auprès de l'animal, lui fait dresser la tête. Ses oreilles énormes s'écartent et se dressent, sa trompe s'agite, son petit œil vif se tourne du côté du bruit, sa quiétude est perdue. L'ennemi est là, audacieux et cruel. Il fuit, mais sa corpulence en fait un piètre nageur, son allure est lente. Enfin, voici la rive, quand un premier coup de fusil l'atteint sur la nuque. Un frisson d'oreille indique que le coup a porté. Est-ce une mouche qui l'aurait piqué? Ce ne semble pas l'avoir ému davantage. D'un effort il s'est mis hors de l'eau, sa masse grise gravit la berge. Sous ses pieds pesants qui s'accrochent on ne sait comment sur cette pente glissante, les arbustes se brisent avec le crépitement d'un feu de sarment. Un deuxième coup de feu l'atteint sur la croupe; il est hors du lit de la rivière. Il s'arrête un instant, va-t-il tomber? Non, il prend le vent et, tranquille, au petit trot, gagne la forêt voisine, laissant le chasseur déçu. Les hommes le sont bien plus encore. Cette viande qui s'en va, que de festins perdus!

Il ne faut pas croire que cette mésaventure est l'issue de toute chasse. Des Européens habiles et bien armés font de nombreuses victimes parmi les éléphants. Une arme de gros calibre, des balles blindées, des douilles de laiton, chargées de poudre de guerre, sont autant d'atouts entre les mains du chasseur. Si celui-ci connaît les points vulnérables : le



défaut de l'épaule, l'œil, le genou, la bête court grand danger d'être sa victime.

Les indigènes chassent l'éléphant à l'affût et au moyen de trous dans lesquels les animaux viennent s'empaler sur de gros pieux. La chasse la plus pittoresque est celle faite par les grands chefs dans les régions où les hautes herbes ont été conservées. Des rabatteurs y ont dirigé ou signalé un troupeau : la chasse s'organise, c'est un déploiement de forces comme pour la guerre. De longue date les femmes ont pilé le mil, préparé les jarres d'huile de palme et les lanières de viande sèche pour la nourriture des chasseurs. Des guerriers armés de fusils attaquent l'une des faces d'un immense cercle que forment les paysans armés de lances. Les éléphants sont dans ce cercle qui, petit à petit, se resserre. Le chef est sur une butte d'où il dirige la chasse. De temps à autre, il prend la trompe d'ivoire pendue à sa ceinture et sonne des ordres. Le cercle s'est resserré jusque sur les bêtes; il ordonne la charge, tous se précipitent. Dans une mêlée effroyable, les éléphants se débattent au milieu des gens. Ils sont harcelés de coups de lance, de flèches, de projectiles que les armes à feu, à bout portant, leur crachent. Il y a des morts et des blessés quelquefois sans proie. Lorsque les éléphants sont tués, ils sont livrés à la curée. Les défenses appartiennent au chef, la queue est coupée et offerte à l'homme qui a frappé le coup décisif. Ses femmes prendront les énormes poils et lui en tresseront un bracelet. La viande qui n'est pas mangée sur place est fumée pour la conserver. Elle est coriace et il faut avoir des dents de nègre pour la manger.

Certaines parties pourtant, la trompe surtout, après une cuisson de vingt-quatre heures, sont un régal, même pour la table des blancs.

(*Au Cœur de l'Afrique.*)      Baron E. DE VILLELUME.

---

## SUR LE FLEUVE LUAPULA

Luapula, 3 février.

Toute la matinée nous avons marché sous la pluie, au travers d'un bois sombre, au sortir duquel nous débouchons dans une grande plaine. Un vaste horizon se découvre à nos yeux. Un rayon de soleil déchire les nuages. Les hautes herbes frémissent sous la caresse de la lumière et de la chaleur victorieuses. Elles gardent des gouttelettes tremblantes sur leurs étroites lames vertes. Les épis mûrs ploient sous la brise leurs ondes dorées.... « Luapula! Luapula! » chantent les porteurs.... En effet, le fleuve qui plus loin s'appelle le Congo est là, déroulant sous nos regards ses eaux noires mystérieuses!...

7 février.

La journée est terminée; la brume tombe. Le soleil a disparu, une bande orange est seule restée à l'horizon, illuminant encore quelque temps de gros nuages blancs que reflètent les eaux obscures et unies du fleuve. Les arbres touffus qui s'espacent sur les rives à des intervalles assez grands prennent des formes étranges.

A quelques mètres de ma tente, parmi les roseaux épais, une pirogue s'est fauillée. Elle est si étroite que c'est à peine si j'y trouve place, assise au fond, à même la carène. Un homme s'embarque seul avec moi. Il reste debout, une longue rame à la main. L'esquif s'en va léger et silencieux tantôt au milieu du fleuve, tantôt le long des bords, effleurant et déplaçant à peine les herbes qui murmurent imperceptiblement. La paroi est si mince qu'on sent la fuite de l'eau sous soi à chaque mouvement du bateau, comme il en serait des mouvements d'un cheval monté sans selle.

Le ciel se fait obscur. Très loin un orage doit faire rage,

car de grands éclairs déchirent l'horizon. Un instant le fleuve et les rives s'illuminent de clartés fugitives, puis tout rentre dans l'obscurité. Je ne distingue plus la silhouette du pagayeur qui tout à l'heure encore se détachait plus noire sur le ciel noir. Un voile d'ombre enveloppe; la pirogue semble conduite par une main mystérieuse....

---

## LE RETOUR DU TROUPEAU

Kachikusi, 30 mai, 1,030 mètres d'altitude.

Nous cheminons au flanc d'une colline, en bordure d'une large plaine de l'autre côté de laquelle, loin, très loin, apparaissent les montagnes du Kivu. Ça et là quelques arbres, des euphorbes candélabres mettent des taches sombres dans la grande pelouse jaunissante émaillée de mauves de toutes teintes.

Nous campons près d'un village important. Chaque famille est renfermée dans une enceinte contenant plusieurs huttes. Nous visitons celle du chef, — un grand homme mince, aux mains et aux pieds étonnamment petits, de forme aristocratique. — La hutte est haute, large, et divisée à l'intérieur par des cloisons de bambous. A l'entrée se trouve la salle de réunion, bien balayée, meublée seulement de nattes sur lesquelles sont accroupies les deux femmes du chef, elles aussi d'un beau type. Une autre femme, sans doute une esclave, se tient un peu plus loin. Un groupe est formé par des hommes qui boivent du vin de palme avec une paille. Dans un angle, derrière le paravent de bambous, nous trouvons trois petits veaux installés sur de la paille fraîche. Ailleurs sont les jarres de lait, dans une autre pièce, le lit, le tout dans un ordre parfait.

D'autres huttes, plus petites, servent d'étables. Elles ont été préparées pour le retour du troupeau. Une litière d'herbe y a été disposée.

Tous les hommes portent à la main une lance très mince à petite pointe aiguisée et, pendu au col, un couteau plus ou moins long dont le manche et le fourreau sont ornés de fils de cuivre. Ils se drapent dans un simple pagne d'écorce de teinte presque noire, et, non contents de leurs bracelets



LE RETOUR DU TROUPEAU.

et des cercles de cuivre qui entourent leurs chevilles, ils s'en passent un grand nombre autour de la taille.

Le brouillard commençait à se lever ce soir au-dessus de la plaine lorsque dans le sentier qui serpente à travers les herbes j'ai vu de loin, de très loin, revenir le troupeau. Elles doivent être plus de deux cents, ces bêtes aux cornes gigantesques qui s'avancent lentement, d'un pas majestueux. Lorsqu'elles se heurtent l'une l'autre, leurs cornes

rendent un bruit creux. Un homme armé de la lance marche en tête de cette forêt mouvante. Une grande génisse noire le suit. Elle s'arrête de temps en temps, lève la tête, regarde à droite et à gauche comme déliante, et tout le troupeau s'arrête avec elle. Sans se retourner, le conducteur lui parle, la rassure et elle reprend sa marche. D'autres vaches viennent après elle, des taureaux, de grands bœufs roux aux cornes invraisemblables. Ils passent enveloppés du nuage de poussière fine que soulèvent leurs sabots et ils disparaissent un à un dans l'enceinte du chef. Quelque temps encore on entend les mugissements des bêtes qui se poussent, se tournent et se retournent avant de se caser définitivement pour la nuit. Puis tout retombe dans le silence....

Princesse HÉLÈNE DE FRANCE, Duchesse d'AOSTE.  
(*Voyages en Afrique.*)

## LA FORÊT VIERGE

Un mur de verdure se dresse devant moi. Le soleil qui monte rase l'extrémité des branches et cherche à se glisser à travers les feuilles, mais les jets de lumière ruissellent sur leur surface, les éclaboussent de foux et rojaillissent en flèches, renonçant à vaincre l'épaisseur de l'ombre emprisonnée dans le fond des halliers. Des hautes cimes agitées par le vent descend un bruissement de cascade auquel se mêle le froissement des herbes frôlées par mes porteurs; tous les autres bruits habituels à la brousse se sont éteints progressivement, chant des cigales, cri aigu des aigles, vol effarouché des tourterelles; on dirait que les êtres vivants s'écartent de là forêt vierge comme d'un domaine hanté, comme d'un lieu maudit.

Un trou noir, un tunnel très bas, plus semblable à une

coulée de bête fauve qu'à un sentier, s'ouvre dans les flancs de cette masse compacte de feuillage. Avec une sorte de respect religieux, je pénètre sous la voûte, silencieux, courbant involontairement la tête, ainsi que j'entrerais dans un temple.

La lumière affaiblie se transforme bientôt en un jour alangui ; à travers une clarté de rêve apparaissent les fastes fabuleux de cette région si justement nommée par Stanley : « les ténèbres de l'Afrique » ; formidable élançée de vie, fouillis extravagant d'acajous, de palmiers, de fougères géantes, de rotins épineux ; enchevêtrement de lianes qui enlacent les troncs, passent d'une branche à l'autre en guirlandes, en festons, ou retombent verticales, pareilles à d'énormes serpents suspendus au-dessus d'une proie. Et ces arbres, ces plantes se pressent, se poussent, s'étreignent dans la hâte de vivre, la volonté de percer, de monter vers le jour ; les plus forts étouffent les plus faibles ; les vaincus restent à terre, de leurs débris amoncelés depuis des siècles s'élèvent une humidité constante, une senteur de terreau. Un bourdonnement sourd emplit l'atmosphère ; sort-il de terre, s'échappe-t-il de cette frondaison sans automne qui se renouvelle à mesure qu'elle meurt ? Ce murmure continu, vague, indistinct, est l'âme de la forêt ; il est un accompagnement au silence, à l'immobilité qu'il ne trouble pas.

Au saisissement produit par la grandeur et la nouveauté du spectacle succède une détente du corps et de l'esprit : la lumière voilée repose les yeux, l'ombre libre du casque, la fraîcheur permet de respirer.

Peu importe que le sentier soit à peine frayé ! S'il faut tantôt ramper, tantôt escalader des arbres tombés en travers du passage, cette gymnastique ajoute au pittoresque. Si de petites lianes tendues traitreusement au ras de terre font trébucher à chaque pas, avec patience et



Phot. de la *British South Africa Co.*

**LA FORÊT TROPICALE.**



bonne humeur on retire ses jambes de ces pièges naturels, riant des chutes, excusant les légers désagréments d'une vie trop intense. Alertes et joyeux, on participe soi-même à cette ardeur de vivre sur laquelle se concentre toute l'attention; on n'a d'yeux que pour les géants de cinquante ou soixante mètres de haut, dont la tête invisible demeure noyée dans un flot de verdure.

Peu à peu, cependant, l'enthousiasme se lasse. Cette richesse de la nature semble exagérée; le chemin qui serpente au milieu des arbres en méandres indéfinis énerve et inquiète, ainsi qu'un labyrinthe d'où on ne sortira jamais; ce rideau, que le regard ne peut trouer, devient mystérieux et déjà presque redoutable. Au bourdonnement sourd, entendu le premier jour, s'est ajouté le bruit des gouttes d'eau coulant d'une feuille sur l'autre, lentement, régulièrement, larmes produites par l'éternelle humidité de la forêt et que chaque arbre pleure avec un son de glas, tel le battement monotone et mélancolique d'un balancier chargé de compter le temps dans ce pays de l'ombre et du silence.

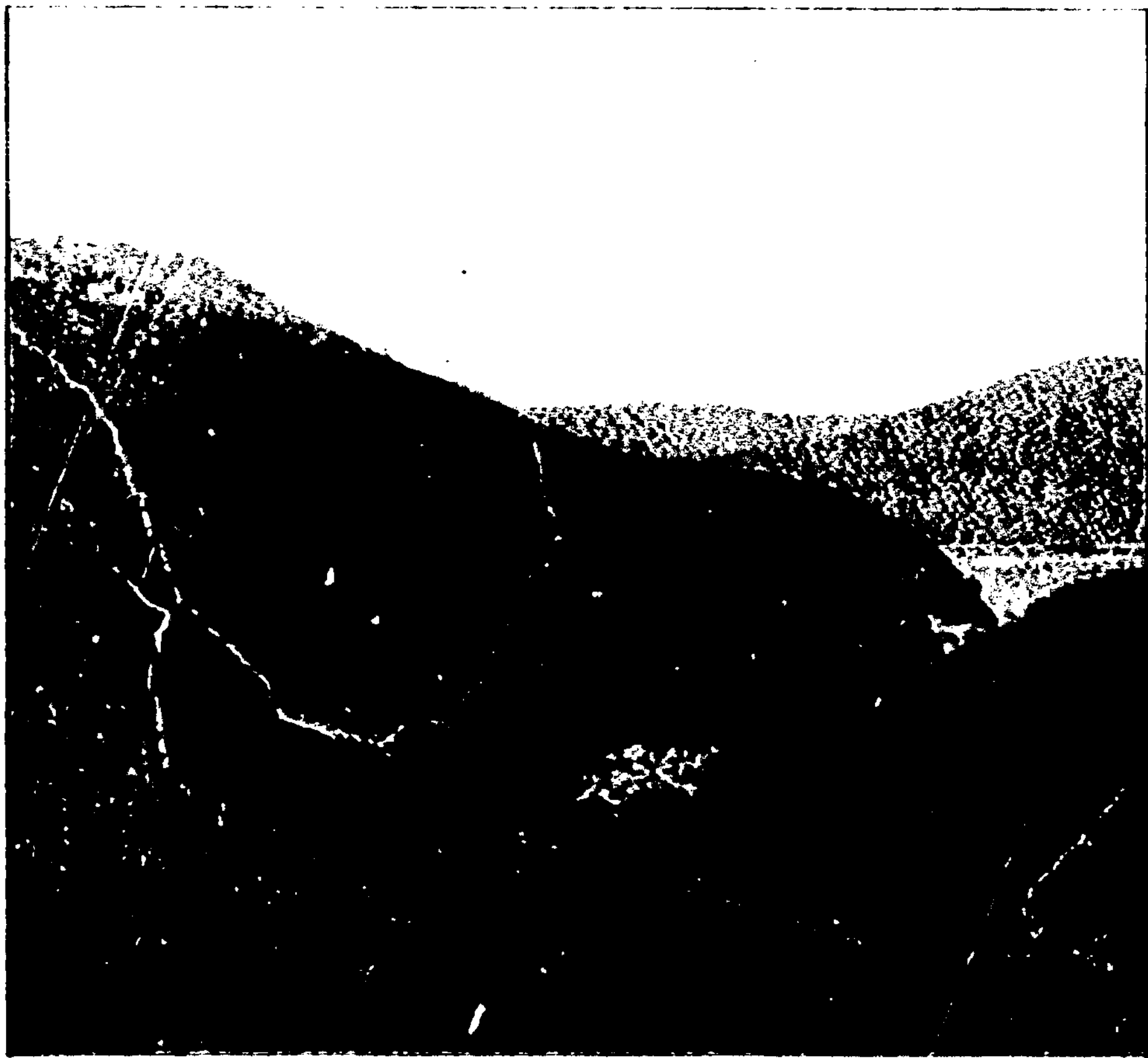
Une tristesse, une désolation, envahissent la pensée; on crierait pour animer cette morne solitude. On aspire au chant d'un oiseau, on voudrait voir bondir un animal; mais les oiseaux ne descendent pas dans ce crépuscule, les antilopes n'auraient pas, dans cet inextricable fourré, un sous-bois pour brouter, les sangliers eux-mêmes ne parviendraient pas à s'y frayer un chemin. Seuls, des singes agitent parfois le feuillage et le secouent en jetant une clameur aiguë; je les cherche des yeux, je les remercie d'avoir troublé ce calme de tombeau... ils sont passés, et derrière eux le silence est retombé plus pesant.

(A Travers l'Afrique.)

BARATIER,  
Lieutenant-colonel.

## LA CARAVANE

Vers cinq heures le réveil est complet; les chuchotements commencent; c'est un moment critique : les porteurs avaient promis de partir de grand matin, et de faire une longue étape; mais changeants comme l'onde ou comme la femme, ils ne ressemblent plus, par cette



ROUTE DE CARAVANES.

froide matinée, aux hommes qui avaient trop chaud la veille; peut-être, d'ailleurs, plus d'un a-t-il la fièvre. Puis, dans toutes les caravanes il y a de ces paresseux à la voix haute, à l'esprit de travers, dont le seul plaisir est de contrecarrer toute chose; s'ils ont résolu de ne pas bouger,

ils restent devant les tisons, à se chauffer les pieds et les mains sans détourner la tête, ou en regardant sous cape le maître qui enrage.

Si la bande est unanime, vous n'avez plus qu'à rentrer sous votre tente. Si au contraire il s'y manifeste quelque division, un stimulant un peu actif mettra tout le monde en train. Le caquet s'anime, les voix s'élèvent et bientôt les cris volent de toute part : - Chargeons! chargeons! en route! en voyage! - et les fanfarons d'ajouter : - Je suis un âne! je suis un boeuf! un chameau! - le tout accompagné du bruit des tambours, des flûtes, des sifflets et des cors.

. . . . .

Quand tout le monde est prêt, le guide se lève, prend sa charge qui est l'une des plus légères, son drapeau rouge, lacéré par les épines, et ouvre la marche, suivi d'un porteur qui frappe sur des timbales en forme de sablier.

Notre guide, ou Kirangozi, est splendidement vêtu; il porte une bande de drap écarlate, d'une longueur de deux mètres, fendue au milieu, pour livrer passage à la tête, et qui flotte au gré du vent. Un bouquet de plumes de hibou, quelquefois de grue couronnée, surmonte la dépouille d'un singe à camail, ou celle d'un chat sauvage, qui lui couvre le chef et lui retombe sur les épaules, après lui avoir entouré la gorge. La queue de n'importe quel animal, attachée à sa personne de manière à faire croire qu'elle lui est naturelle, une broche en fer, appelée Kome, terminée par un crochet, décorée d'un fil de perles mi-parties, et une quantité de petites gourdes huileuses, renfermant du tabac, des simples et des charmes, constituent les insignes de sa charge.

Tous les membres de la caravane lui ont promis obéissance; pour mieux s'assurer de leur soumission, il leur a fait présent d'une brebis ou d'une chèvre; mais il ne

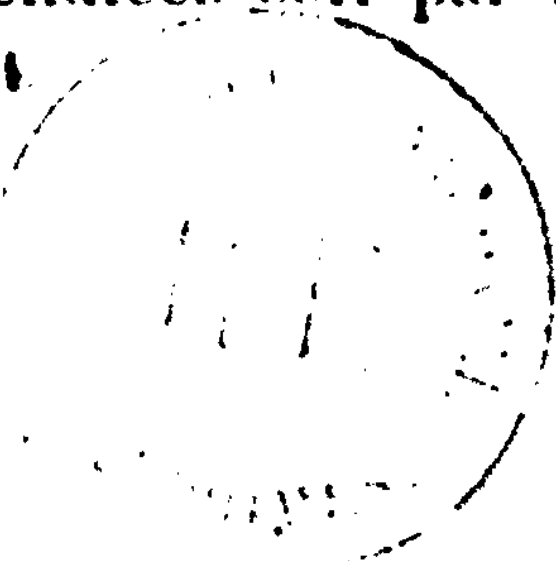
tardera pas à en recouvrer la valeur : on lui doit la tête de chaque animal que l'on tue, soit en chemin, soit au bivac ; et tous les cadeaux qui se font à la fin du voyage sont sa propriété. Enfin quiconque passe devant lui, quand l'expédition est en marche, est passible d'une amende, et il



CHÈVRE INDIGÈNE.

enlève une flèche au délinquant, pour le reconnaître le soir.

S'échappant du kraal en désordre, les porteurs vont appuyer leurs fardeaux contre un arbre, à quelques centaines de pas du point de départ, afin de donner aux malades et aux paresseux, le temps de rejoindre le gros de la bande. En général, à ce moment-là, toutes les cabanes du kraal sont incendiées soit par négligence, soit



par malice. Le khambi (1), surtout en hiver, brûle comme de l'amadou; et la caravane suivante n'y trouve plus qu'un tas de cendres, et quelques pieux carbonisés.

Chose étrange! ces hommes, qui de gaieté de cœur détruisent l'abri de ceux qui les suivent, ont soin d'indiquer la situation de l'eau, par tous les moyens imaginables, à ces mêmes individus qu'ils ont privé d'asile. On retrouve çà et là, dans ces indications, la marque d'un esprit facétieux : c'est une bouche, entaillée dans un arbre, et qui tient entre ses lèvres, un morceau de bois simulant une pipe; l'image est souvent plus grotesque.

La caravane enfin complète, et formée en colonne, serpente, comme un boa monstrueux au flanc des montagnes, au fond des vallées, ou dans la plaine. En tête, immédiatement après le kirangozi, viennent les dignitaires du portage pesamment chargés d'ivoire, et fiers de leur fardeau; à la pointe de la défense est une clochette, pareille à celle que l'on voit au cou des vaches, et qui ne cesse pas de tinter; à l'autre bout sont une gourde, une natte, une caisse, un pot de terre, les bagages du porteur. Lorsque le faix est trop lourd, on le fixe à une perche, et deux hommes le transportent à la façon d'un palanquin.

Après l'ivoire, l'étoffe et la rassade, en ballots effilés, de deux mètres de longueur sur une épaisseur de trente centimètres, protégés par des bâtons formant bourriche, ayant en général une fourche à l'un des bouts pour faciliter le chargement et la mise en tas des fardeaux; énormes traversins qui se placent indifféremment sur l'une ou l'autre épaule, et quelquefois sur la tête pour reposer celle-ci.

(1) Le kraal ou khambi est un campement composé de cabanes de feuillages et défendu par une enceinte d'épines qui, malgré son peu de consistance, est infranchissable à des pieds et des jambes nus.



CARAVANE D'IVOIRE SE CHARGEANT A LÉOPOLDVILLE POUR LE BAS-CONGO.

Derrière la verroterie et l'étoffe est la plèbe, en longue file débandée, entremêlée d'esclaves, et chargée de matières légères : dents de rhinocéros, tentes et literies, nattes etalebasses, effets particuliers. Ici comme ailleurs, le plus fort prend la corde, et ce sont généralement les hommes les plus vigoureux qui ont la charge la moins lourde.

Il est bien rare de trouver une caravane qui n'ait pas son mganga (sorcier, docteur et prêtre); le saint personnage ne dédaigne pas les fonctions de porteur, mais en vertu de son caractère sacré, il sollicite la plus mince de toutes les

charges; et comme tous ses pareils, mangeant beaucoup, travaillant peu, c'est un homme gras et robuste, au crâne luisant, à la peau fine et douce.



PORTEUR ET SA CHARGE.

L'arrière-garde est conduite par l'un des chefs de la caravane, ou par plusieurs d'entre eux, qui souvent ferment la marche afin de veiller sur les traînards, et de prévenir la désertion.

Tout le monde est mal vêtu; celui qui ferait toilette en voyage serait certainement raillé. S'il vient à pleuvoir, chacun défait la peau de chèvre qui lui sert de manteau, la plie soigneusement et la place entre sa charge et son épaule.



Quand on a distribué du grain, le porteur empaquette ses rations, et se les attache au bas de la taille. Sur cette espèce de tournure, il fixe le tabouret qui doit lui éviter de s'asseoir par terre.

Du reste chez eux, comme en voyage, il y a dans leur costume beaucoup moins de draperie que d'ornements, et c'est la coiffure qui est leur grande préoccupation. Les uns s'entourent la tête du ngala, crinière de zèbre, dont les poils roides et flambés de couleurs diverses leur font une auréole; d'autres préfèrent un morceau de queue de bœuf, qui se dresse comme chez la licorne, à trente centimètres au-dessus du front. Il y a les coiffes en peau de félin ou de singe; les rouleaux et les bandelettes d'étoffe rouge, blanche, ou bleue; les touffes et les crêtes de plumes d'autruche, de hibou, de grue et de geai.

Pour le corps et les membres ils ont les cercles d'ivoire massif, les bracelets de cuivre et d'airain, les anneaux légers de fils de métal, les colliers et les ceintures, les petites clochettes de fer, que la fine fleur des élégants porte aux genoux et à la cheville, et dont le tintement continu s'harmonise, pour l'oreille africaine, avec le son plus grave des sonnettes de l'ivoire, et le ratata des cornets qui éclate de temps à autre.

Ils ont tous des armes; quelques-uns joignent à l'arc et aux flèches, qui remplissent leur carquois, une grande lance, plusieurs javelines, une petite hache de bataille, portée sur l'épaule, et un grand couteau à la ceinture.

Une fois en marche le bruit est la distraction normale; c'est à qui rivalisera avec les tambours et les cors; et chacun de siffler, de chanter, de crier, de glapir, de hurler, d'imiter les oiseaux, les bêtes féroces, de jeter aux vents des paroles qui ne se disent qu'en voyage, et de babiller sans cesse.

Approche-t-on d'une bourgade, le drapeau est déployé,

la marche se ralentit et les clameurs redoublent : - Hopa! Hopa! du courage! Arrêtons-nous! Pas de halte! Des vivres! En avant! Le kraal est voisin! Le pays est proche! En route, Kirangozi! Oh! voir nos mères! Nous allons donc manger! - Tous ces lambeaux de phrases, et bien d'autres, sont beuglés sur tous les tons.

Mais si en route on estime qu'il est non moins prudent qu'agréable de crier le plus possible, afin de donner aux voleurs une idée imposante des forces de la caravane, on parle bas dans les kraals, pour ne pas révéler sa présence.

Quand une attaque est imminente, et qu'il n'y a pas moyen d'y échapper, les porteurs se déchargent et se préparent au combat; toutefois ils ne sont braves que lorsqu'ils y ont intérêt. J'ai vu rompre une ligne de cent cinquante hommes par une petite vache qui, la queue dressée, leur présentait les cornes; les mêmes individus n'auraient pas pris la fuite s'ils avaient porté leurs propres marchandises, au lieu d'être chargés du bien d'autrui.

Lorsqu'une antilope ou un lièvre apparaît sur le sentier, chaque porteur jette son fardeau, brandit sa lance, et court après l'animal; si la bête avait l'esprit de fuir en ligne droite, elle ne manquerait pas de leur échapper; mais elle fait un crochet, on la cerne, on la tue, on se la partage, et sa chair est dévorée toute pantelante, au milieu des acclamations générales. Parfois, l'un des convives célèbre le festin, en consacre la mémoire en tournant avec son pesant fardeau, comme un cheval qui manège, et part ensuite à toute vitesse.

Capitaine BURTON.

(*Voyage aux Grands Lacs de l'Afrique orientale. Trad. de M<sup>me</sup> Loreau.*)

## LE LÉOPARD

Les antilopes-impalas à pieds noirs s'ébrouent. Après avoir renacé deux ou trois fois, elles se mettent à paitre. Tout en soufflant encore, elles flânent avec une grâce précautionneuse à quelque cent mètres de l'ilot de ronces où le léopard a disparu, et se dirigent vers la plaine.

Dans l'entre-temps, l'ennemi a préparé son plan d'attaque. Grimpé en observation, au haut d'un arbre rabougri, il a tôt fait de deviner la direction que suivent les impalas et s'empresse de descendre. Par un long détour sous le vent, il s'en vient se poster derrière une termitière sur leur chemin, bien avant qu'elles aient dépassé le buisson. Collé à la colline, il monte jusqu'aux herbes du sommet, à travers lesquelles il surveille aisément leur approche.

C'est un rusé compère. Il n'ignore aucune des passées de son domaine et connaît les rendez-vous préférés du gibier. Ici, devant la termitière, le sable rouge est foulé fréquemment par les antilopes qui choisissent volontiers de pareils endroits pour folâtrer librement et se rouler dans le sable.

Oublieuses du danger, les jolies bêtes s'avancent vers la termitière; à leur tête, deux jeunes mâles peu robustes et presque sans bois. Fermant la marche, les vieux jettent parfois un regard soupçonneux en arrière, du côté du boqueteau, où ils flairent la présence du brigand, et s'imaginent ainsi avoir veillé suffisamment à la sécurité du troupeau.

Arrivés sur l'aire sablée, les deux mâles s'arrêtent face à face et, s'attaquant de leurs cornes, simulent par jeu un combat. Le léopard qui s'était laissé glisser à reculons et se tenait ramassé sur lui-même à l'abri d'une saillie, au bas de la colline, profitant de l'insouciance joyeuse des deux jouteurs, tombe comme l'éclair sur la nuque du plus proche. Un beuglement de douleur, le grognement bref du félin, un peu de poussière, quelques frissons suprêmes,

et l'impala est achevée. Le léopard tue vite et bien.

En bonds énormes et élastiques, le troupeau affolé fuit la rase campagne où le gros gibier herbivore dresse l'oreille cherchant à s'expliquer la cause de cette débandade. Une troupe de zèbres sur le point de franchir la lisière du bois s'arrêtent court pour changer de chemin. Ils pressentent quelque chose de suspect de ce côté et partent vers l'est dans la direction d'une autre forêt.

Arrachant les viscères, le léopard se met à dévorer le foie d'abord, puis les autres parties du cadavre. A coups de crocs, il se taille une voie dans la poitrine évidée aussi loin qu'il peut aller. Avec un soin extrême il poursuit sa besogne. Si bien qu'il serait difficile de lui trouver une goutte de sang sur le poil. C'est un vrai plaisir de voir avec quelle minutieuse propreté il mange.

Pour vider les entrailles et l'estomac, sa gueule tendue les tient par un bout tandis qu'il les étire entre ses griffes de devant.

Quand vers les dix heures du matin, il se sent rassasié et que la chaleur l'incommode, il s'en va trainant sans effort la dépouille de l'antilope, jusqu'aux broussailles d'où il observait, tout à l'heure, le troupeau. Empruntant ensuite la coulée du rhinocéros, il atteint le vieil arbre noueux. Là, posant l'animal sur une des basses branches de façon à suspendre la tête de l'autre côté, il saisit la houppe de la queue entre les dents et, dressé de toute sa hauteur, s'efforce de jeter les pattes postérieures par-dessus un rameau plus élevé. Après de multiples essais, il y réussit. Il s'enquiert ensuite, avec une agilité rare et cette harmonieuse souplesse du félin, d'un point d'appui et d'une halte sous la ramure enchevêtrée, où il finit par accrocher solidement l'antilope, tête en bas, à quelque huit mètres du sol. Il n'a pas oublié de dérober aux regards son larcin. L'épais feuillage s'étend au-dessus et ni le percnoptère, mangeur de charogne, ni le

marabout ne pourraient le découvrir. Une fois satisfait de sa tâche, il quitte l'arbre, se rend dans l'un de ces passages secrets où l'habitude le conduit, et s'attarde à renifler le vent qui lui apporte le fumet savoureux de la viande, toujours prêt cependant à s'échapper à la moindre alerte. Si le léopard se ménage un garde-manger à la cime de l'arbre, c'est que les lions et les hyènes sont ses ennemis mortels et qu'ils suivraient facilement la trainée du gibier pour le lui dérober sans autre forme de procès. S'il craint le lion, le léopard craint tout autant l'hyène et il ne s'avise guère de rester là-haut, redoutant certaines de leurs embûches qui pourraient lui couper la retraite.

\* \* \*

Vers midi, de nombreux représentants de la gent sauvage se rencontrent dans la savane pour passer, à l'ombre, les heures chaudes de la journée. Une vingtaine d'élans se rassemblent non loin de notre léopard qu'ils viennent presque de côtoyer dans la brousse. Une femelle conduisant son jeune devine, malgré son immobilité, la présence du dangereux giboyeur. Elle fonce sur lui cornes baissées et l'oblige à s'éloigner dans les profondeurs broussailleuses où se perd son grommellement saccadé.

Puisque le bétail sauvage se promène dans la brousse, une vigilance attentive n'est plus nécessaire, se dit peu après le félin qui songe à retourner dans l'arbre, à sa curée. Hélas ! aujourd'hui la chance ne lui sourit point. Comme il suit le sentier des rhinocéros menant à la cachette, il entend tout à coup haleter derrière lui un de ces pachydermes qui le pourchasse. Découragé, il se laisse choir dans l'épaisseur du sous-bois. De son côté, le rhinocéros s'installe au pied de l'arbre et dès que le soleil se couvre, se déplace vers la clairière, où il s'abandonne aux charmes du sommeil. Jusqu'à la tombée du jour, rien ne modifie la situation.

La présence d'une sentinelle aussi imposante aux environs de son butin suggère au léopard de ne pas perdre son temps et d'aller s'abreuver au fleuve. Il est certain d'ailleurs que le pachyderme restera là jusqu'à la brune et ne se laissera guère déloger par le lion, moins encore par quelque hyène vagabonde.

Ainsi dit, ainsi fait. Lorsque vers cinq heures de l'après-midi il revient, le rhinocéros n'a pas bougé. Seuls les élans sont partis.

Peu après cependant l'énorme bête se lève aussi et paresseusement disparaît.

L'or du couchant s'allume à peine que déjà le léopard achève son festin au sommet de l'arbre. Sous lui, se déroule le cortège des grandes espèces sauvages parmi lesquelles une soixantaine de girafes qui gagnent pour la nuit la steppe découverte.

Les ténèbres ne tardent pas à voiler cette profusion fantastique d'animaux qui augmente à mesure que la nuit se fait plus profonde.

Non seulement pour les fauves, mais aussi pour de nombreux noctambules la grande vie commence à cette heure. C'est pendant la journée que les antilopes et les autres bêtes paisibles se reposent généralement ; moins de dangers alors les menacent.

Par intervalles, la basse profonde des hippopotames sortis du lac voisin et qui vaguent à l'aventure dans la savane, résonne à travers l'espace.

Même la nuit, le pouls régulier de la vie continue à battre comme il bat sans répit tout le long du jour. Seuls, les hommes dont l'âme s'inquiète, croient l'entendre alors palpiter plus mystérieusement.

Fritz BRONSART VON SCHELLENDORFF.

(*Noellen aus der afrikanischen Tierwelt*. Extrait traduit de l'allemand, par G.-D. P.)

## EN STERNWHEEL SUR LE CONGO

... Tout le réseau fluvial congolais est sillonné par près de cent cinquante bateaux du type *sternwheel*, chauffés au bois.

Ce type très spécial d'un bateau à fond plat, ayant un tirant d'eau très faible et une énorme superstructure, est rendu impérieusement nécessaire par le peu de profondeur que présentent, aux eaux basses, certaines passes navigables du fleuve. La navigation est en somme restée lente et difficile, mais excessivement pittoresque.

. . . . .

Du Stanley-Pool à Kwamouth, nous remontons pendant trois à quatre jours la partie étroite du fleuve appelée *chenal*, encaissée tantôt entre de hautes montagnes verdoyantes ou rôties suivant les saisons et rappelant les parties sauvages du Rhin allemand, tantôt entre des falaises crayeuses semblables à celles des côtes anglaises.

Le fleuve roule des eaux houleuses et tourmentées rendant la navigation difficile et parfois impossible.

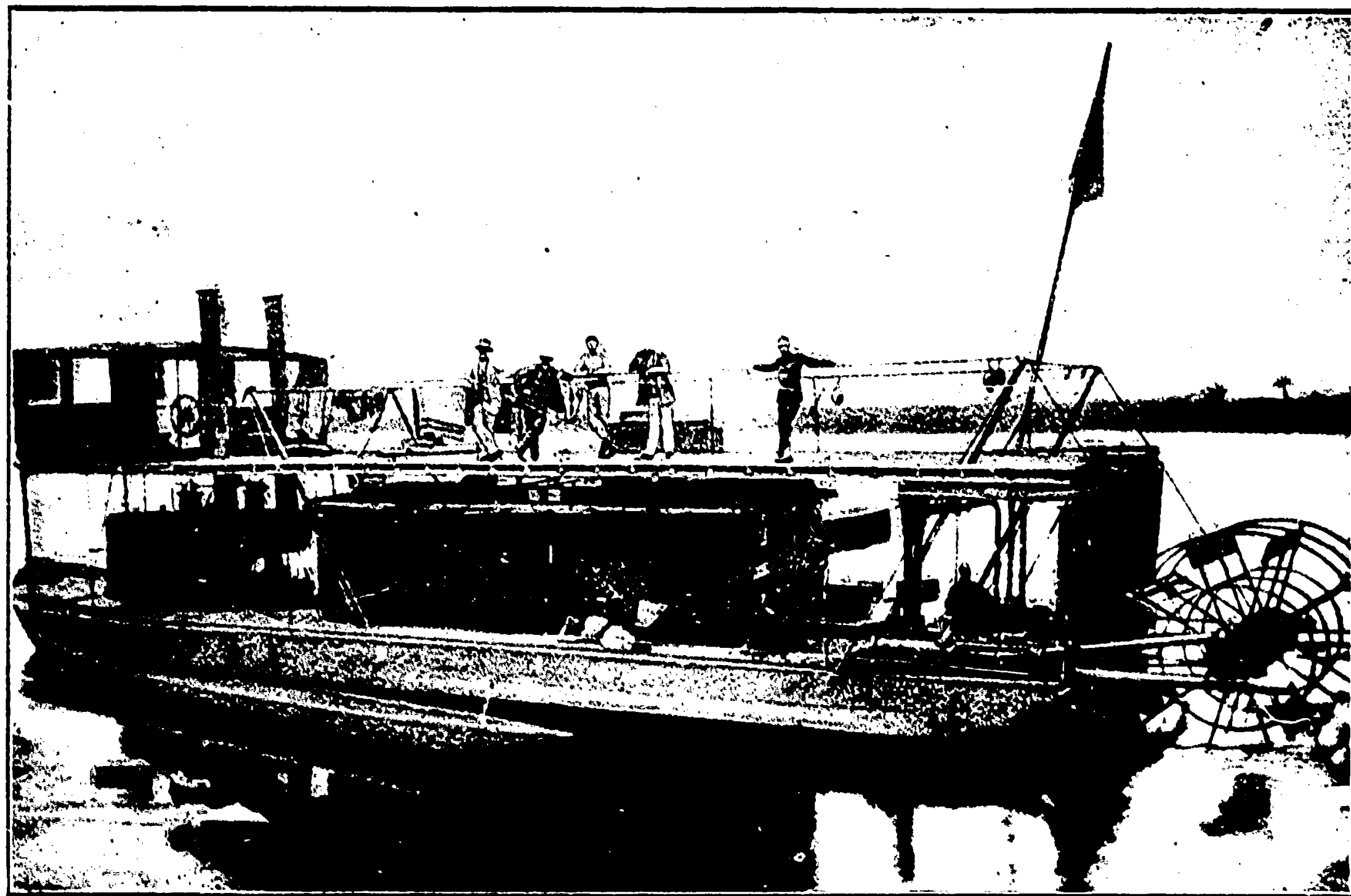
Depuis Kwamouth et jusqu'à Stanleyville, le fleuve Congo s'épanouit sur une étendue considérable, entièrement parsemée d'îles et d'ilots de grandeur variable.

Au point où sa courbe équatoriale est la plus accentuée, le fleuve atteint une largeur de près de quarante kilomètres.

On a l'impression, en naviguant ainsi pendant de longues semaines, d'une force énorme, d'une richesse naturelle et féconde. C'est la grande artère vitale où doivent aboutir tous les efforts et qui doit drainer toutes les richesses quelconques d'un bassin qui ne le cède, en étendue, qu'à celui de l'Amazonie.

Le décor des rives est admirablement beau, mais plutôt triste. La forêt équatoriale forme, jusqu'aux rives mêmes du fleuve, comme une grande et haute muraille de verdure





LE BATEAU « LE STANLEY », AMARRE DEVANT LA STATION DES BANGALA.

sombre et sauvage, trouée, de loin en loin, par les quelques huttes d'un petit village de pêcheurs ou par l'échancrure, plus grande et plus accueillante, d'une station officielle. La vie à bord est pittoresque et changeante. Le bateau ne marche pas la nuit à cause du danger que présentent les bancs de sable qui se déplacent constamment et les rochers encore inconnus.

De six heures du matin à six heures du soir, on avance doucement dans un calme absolu où détonne, seule, la mélodie plaintive et gutturale des sondeurs qui plongent inlassablement leurs longues gaules à l'avant du *sternwheel*.

De temps à autre, un arrêt pour acheter du bois ou pour en couper, quand la provision du bord diminue et que l'on se trouve trop éloigné de l'un des postes officiels toujours approvisionnés.

Mille et un petits incidents viennent vous distraire : c'est, ou bien un hippopotame ou un crocodile, soudain signalé par une clameur folle de l'équipage, et sur lequel on tire avec plus ou moins d'adresse ou plus ou moins de chance.

Ou bien, c'est un serpent boa, qui, monté par la roue du bateau, se promène sur le pont avec placidité, et que les



LA CUISINE AU CAMPMENT.

noirs assomment à coups de bâtons pour en faire, le soir, un rôti qu'ils déclarent délicieux.

Ou bien encore, c'est la tornade soudaine, toujours dangereuse, souvent terrible. On appelle tornade l'orage équatorial qui passe en rafale insensée. C'est un tourbillon d'eau et de sable qui vous suffoque et vous aveugle. Il faut alors se mettre à l'abri au plus vite et au mieux. Mais ce mauvais moment, que l'on ne regrette pas trop, étant donnée sa tragique beauté, est vite passé et l'on se remet en route. La halte du soir est un moment délicieux. Seuls, les blancs restent loger à bord. Les nombreux noirs de l'équipage s'enfoncent dans la forêt, s'y créent rapidement un campement à coups de hachettes et de haches, allument de grands feux, mangent rapidement et s'endorment vite après quelques danses ou quelques chants.

La beauté de la nuit équatoriale est alors absolue et vraiment émouvante : elle est faite de silence, mais d'un silence spécial où, à la longue, mille petits bruits se révèlent, si ce n'est le hurlement lointain d'un fauve ou la fanfare sonore d'un vol de perroquets.

C'est l'heure du repas du soir, des longues causeries, des rêveries aussi. On songe aux absents aimés. On cherche là-haut la constellation de la Croix du Sud, et les heures nocturnes passent doucement dans une fraîcheur délicieuse....

GASTON-FRÉDÉRIC PÉRIER.

*(Les voyages d'agrément au Congo, L'EXPANSION BELGE, n° 5, mai 1910.)*

## CHASSE AUX GORILLES

Nous commençâmes à examiner les ruines près desquelles nous étions assis. Une espèce dégénérée de canne à sucre croissait à la place où il y avait eu autrefois des maisons; j'avais hâte de cueillir quelques tiges pour les goûter; mais tout à coup mes hommes signalèrent un fait qui les jeta dans le plus grand trouble. Ça et là des cannes avaient été abattues, déracinées et brisées en plusieurs morceaux, que l'on voyait répandus à terre après avoir été mâchés. A ce signe je reconnus les traces toutes fraîches du gorille, et je sentis mon cœur se gonfler de joie. Mes hommes s'entre-regardaient et murmuraient à voix basse : *Nguyla*, c'est-à-dire en mpongwé, *Njina*, ou, comme nous l'appelons, gorille.

En suivant ces traces, nous trouvâmes les empreintes du pied de l'animal si longtemps désiré. C'était la première fois que je voyais ces empreintes, et ce que j'éprouvais ne pourrait se décrire. J'étais donc sur le point de me trouver face à face avec ce monstre dont la férocité, la force et la ruse avaient fait si souvent le sujet de l'entretien des indigènes, un animal à peine connu du monde civilisé, et que les hommes blancs n'avaient jamais chassé! Mon cœur battait à me faire craindre que le bruit de ses palpitations ne donnât l'éveil au gorille, et mon émotion était réellement excitée jusqu'à devenir une souffrance.

D'après ces traces, on devinait qu'il y avait plusieurs gorilles ensemble. Nous résolûmes d'aller à leur recherche.

Les femmes étaient terrifiées, les pauvres créatures! Nous leur laissâmes une escorte de deux ou trois hommes, pour prendre soin d'elles et les rassurer. Le reste de notre troupe examina soigneusement ses fusils; car le gorille ne vous laisse pas le temps de les recharger, et malheur

à celui qu'il attaque! Nous étions armés jusqu'aux dents. Mes hommes gardaient le silence, comme des gens qui vont s'exposer à des dangers plus qu'ordinaires, car le gorille mâle est le roi des forêts de l'Afrique.

Quand nous quittâmes le camp, les hommes et les femmes que nous laissions en arrière se ramassèrent en groupe, la frayeur peinte sur le visage, Miengai, Makinda et Ngolai formèrent une troupe de chasseurs, et moi avec Yeva une seconde troupe. Nous convinmes qu'elles se tiendraient à peu de distance l'une de l'autre, afin qu'en cas d'événement nous fussions à même de nous secourir mutuellement. Quant au reste, le silence et la justesse du tir étaient les seules recommandations à faire.

En suivant les traces nous reconnûmes qu'il devait y avoir quatre ou cinq de ces animaux. Aucune d'elles ne paraissait très large. Nous vîmes qu'elles se rapportaient toutes à la marche à quatre pattes, allure habituelle du gorille; de temps en temps ils s'étaient assis pour mâcher des cannes arrachées. La chasse commençait à prendre un vif intérêt.

Nous étions convenus de retourner près des femmes et de leurs gardiens et de concerter nos opérations quand nous aurions découvert quelle direction il fallait suivre; c'est ce qui eut lieu. Pour ne pas donner l'éveil à notre ennemi, nous conduisîmes d'abord la troupe dans un petit chemin où quelques huttes de feuillage, élevées par des voyageurs de commerce, pouvaient servir de refuge et de cachette. On y abrita les femmes, qui ont toutes une peur extrême du gorille, tant sont terribles les récits qui circulent parmi les tribus sur des enlèvements accomplis au fond des bois par ce farouche animal. Acquittés de ce soin, nous nous disposâmes à rentrer en chasse, avec l'espoir cette fois d'arriver à portée de l'ennemi.

Nous donnâmes encore un coup d'œil à nos armes et

nous partimes. J'avoue que jamais de ma vie je ne me suis senti plus d'ardeur. Depuis des années, j'entendais parler du terrible rugissement du gorille, de sa force prodigieuse, et de son grand courage lorsque par malheur il n'est que blessé par un coup de feu. Je savais que nous allions nous attaquer à un animal qui est redouté même du léopard. Le gorille mâle et le lion à crinière du mont Atlas sont les deux bêtes les plus féroces et les plus puissantes de tout le continent; car le lion du sud ne peut se comparer ni à l'un ni à l'autre pour la vigueur et le courage. Qui sait si ce n'est pas le gorille qui a chassé le lion du pays où nous nous trouvions! car ce roi des animaux, si répandu dans les autres contrées de l'Afrique, ne se montre jamais sur les domaines du gorille.

Nous descendîmes la montagne, nous traversâmes un cours d'eau sur un tronc d'arbre tombé et nous nous approchâmes de quelques blocs de granit. A leur pied était couché un arbre mort d'une taille immense. Nous aperçûmes tout autour des marques de la présence toute récente des gorilles.

Nous approchâmes avec beaucoup de précaution. Nous étions partagés en deux bandes. Makinda en conduisait une et moi l'autre. Il fallait faire le tour du bloc de granit, derrière lequel Makinda supposait que les gorilles s'étaient cachés. Le fusil en main, prêts à faire feu, nous avançons à travers des fourrés épais qui répandaient, même en plein jour, de l'obscurité sur tous les objets. En jetant un regard sur mes hommes, je m'assurai que leur animation était encore plus vive que la mienne.

Nous cheminions lentement au milieu de ces épaisses broussailles, n'osant presque respirer, de peur de trahir notre approche. Makinda prit par la droite du rocher, tandis que je suivais la gauche. Malheureusement il élargit trop le cercle; les animaux qui étaient aux aguets l'aper-

çurent. Tout à coup j'entendis un cri étrange, discordant, à moitié humain, presque diabolique, et je distinguai quatre jeunes gorilles qui s'enfuyaient dans l'épaisseur de la forêt. Nous fîmes feu, mais nous n'atteignîmes rien. Nous nous élançâmes à leur poursuite, mais ils connaissaient les bois mieux que nous. Une fois j'entrevis de nouveau un de ces animaux; mais un arbre interposé me le déroba, et je ne pus tirer. Nous courûmes à perdre haleine, mais en vain; ces bêtes agiles nous échappèrent. Hors d'état de les poursuivre, nous retournâmes lentement à notre camp, où les femmes nous attendaient avec anxiété.

Je déclare que je sentis presque l'émotion d'un homme qui va commettre un meurtre quand je vis les gorilles pour la première fois. Ils ressemblaient d'une manière effrayante à des hommes velus. Leur tête inclinée, leur corps penché en avant, tout en eux avait l'apparence d'un homme qui fuit pour sauver sa vie. Ajoutons à cela leur cri terrible qui, tout sauvage et bestial qu'il est, a cependant quelque chose d'humain dans sa discordance, et nous cesserons de nous étonner des superstitions des indigènes au sujet de ces « hommes des bois ».

En notre absence, les femmes avaient allumé de grands feux et préparé le campement, qui n'était pas si confortable que celui de la nuit précédente, mais qui cependant nous protégea contre la pluie. Je changeai de vêtements, car les miens étaient tout trempés par les torrents et les boues que nous avons traversés dans l'ardeur de notre poursuite; puis nous nous assîmes pour prendre le repas qu'on nous avait préparé. Je m'aperçus alors que par suite de l'imprévoyance des femmes, qui dans ce pays-là ne sont pas meilleures économes que les hommes, je n'avais plus de bananes; tout était mangé; de sorte qu'il ne fallait compter pour le lendemain, et au fait, pour tout le temps



de mon séjour dans la tribu des Fans, que sur deux ou trois biscuits que, Dieu merci, je possédais encore.

Pendant que nous étions couchés près du feu, le soir, avant d'aller dormir, on parla de l'aventure de la journée, et on en vint naturellement à raconter des histoires curieuses sur les gorilles. J'écoutais en silence une causerie qui ne s'adressait pas à moi, et j'eus ainsi le plaisir d'entendre de la bouche de ces gens-là des récits que leur bonne foi admet, et qu'un étranger n'aurait pu tirer d'eux en les questionnant.

. . . . .

Ils croient, dans le pays, qu'il y a des gorilles d'une espèce particulière que les initiés reconnaissent à des signes mystérieux et surtout à leur taille extraordinaire, et qui servent d'habitation aux esprits de certains nègres morts. Ces gorilles-là, au dire des indigènes, ne peuvent être jamais pris ni tués; ils ont aussi plus de sagacité et de raison que le commun de ces animaux. Il semble que dans ces bêtes « possédées » l'intelligence de l'homme soit réunie à la vigueur et à la férocité de l'animal. Rien d'étonnant que les pauvres Africains aient peur d'un être aussi terrible que celui qui est ainsi évoqué par leur imagination.

Un autre homme raconte comment, quelques années auparavant, on avait trouvé, dans un champ de cannes à sucre, une troupe de gorilles liant les cannes en bottes régulières pour les emporter. Les naturels les attaquèrent, mais ils furent mis en déroute par ces animaux et quelques-uns même furent tués, tandis que d'autres étaient emmenés prisonniers. Mais peu de jours après ceux-ci revinrent chez eux, sans qu'on leur eût fait de mal, à part un seul supplice horrible : les ongles des mains et des pieds leur avaient été arrachés par leurs ennemis.

Il y a quelques années un homme disparut tout à coup

de son village, probablement emporté par un léopard; mais comme on n'avait de lui aucune nouvelle, la superstition des indigènes forgea une cause pour cette absence. On raconta et on crut qu'étant un jour à se promener dans le bois, il avait été soudain métamorphosé en un hideux et grand gorille, que les noirs poursuivirent souvent, sans jamais pouvoir le tuer, quoiqu'il errât sans cesse aux alentours du village.

On parla de plusieurs individus morts, dont les esprits, à la connaissance de tout le monde, étaient logés dans le corps des gorilles.

Enfin ils répétèrent un fait qui est accrédité chez toutes les tribus où l'on connaît un peu le gorille; c'est que cet animal se met en embuscade sur les branches inférieures des arbres, guettant les gens qui vont et qui viennent, et que, s'il passe quelqu'un à sa portée, il accroche le malheureux avec son large et puissant pied, l'enlève sur l'arbre et l'étrangle à son aise.

Beaucoup de naturels s'accordent, je le sais, pour attribuer au gorille ces embuscades dressées contre ses ennemis qu'il attirerait sur les arbres au moyen de ses « mains inférieures », comme on peut les appeler; mais j'ai de grands doutes sur l'exactitude de ce fait. Il est assez naturel que les allures mystérieuses de cet animal qui vit dans les profondeurs des forêts, et qui évite avec grand soin l'approche de l'homme, contribuent à répandre à son sujet les idées de superstition les plus étranges.

Ce jour-là, nous fîmes quinze milles, dont dix dans la direction de l'est, et cinq dans celle du sud-est.

. . . . .  
Le jour suivant, nous allâmes tous à la chasse du gorille. Le pays est raboteux, montagneux, et recouvert d'une végétation serrée. La chasse ne peut donc guère compter pour un plaisir. Mais ces deux jours de repos

m'avaient rendu mon ardeur, et j'avais hâte de tuer un gorille.

Nous aperçûmes plusieurs traces de ces animaux, et vers midi notre troupe se divisa dans l'espérance de cerner le repaire d'un de ceux qui avaient laissé des empreintes très distinctes. J'étais à peine à trois cents pas de mes compagnons, quand j'entendis un coup de feu, puis trois autres à de courts intervalles. Je revins bien vite sur mes pas, espérant assister à la mort d'un de ces animaux, mais je fus encore désappointé. Mes amis les Mbondémos avaient tiré sur une femelle, ils l'avaient même blessée, comme je le vis à une trainée de sang; mais elle leur avait échappé. Nous nous mîmes à sa poursuite, mais ces fourrés sont si épais et souvent si impénétrables, que la poursuite d'une bête, même blessée, a peu de chance de succès. L'homme se traîne où l'animal court.

La nuit tomba pendant que nous étions encore à battre les buissons. Il fallut se décider à camper là, pour nous remettre le lendemain à chercher fortune. Somme toute, j'étais assez content. Nous avions tiré quelques singes et quelques oiseaux; le camp dressé, mes hommes firent griller leur viande de singe sur des charbons, pendant que je mettais mes oiseaux à la broche. Nous avions assez de provisions, et de bonnes cette fois, pour le lendemain.

Nous partîmes de grand matin, et nous pénétrâmes dans les profondeurs les plus touffues et les moins abordables de la forêt, avec l'espoir de découvrir la vraie retraite de l'animal que j'avais tant envie d'attaquer. Les heures de marche se succédaient, et pas la moindre apparence de gorille; mais toujours nos petits singes babillards, et par-ci par-là, quelques oiseaux. De fait, les forêts de cette partie de l'Afrique sont bien moins vivantes que celles du côté du sud.

Tout à coup, Miengai poussa une sorte de petit glousse-

ment, signal usité chez les indigènes pour appeler l'attention sur quelque chose d'imprévu ; en même temps, je crus entendre devant nous comme un bruit de branchage que l'on cassait.

C'était le gorille ! je le devinai tout de suite à l'air résolu et satisfait de mes compagnons. Ils visitèrent avec soin leurs fusils, de crainte que la poudre ne fût tombée du bassinet, et j'examinai aussi le mien, pour m'assurer que tout était en bon état ; puis nous avançâmes avec précaution.

Le singulier bruit des branches cassées continuait à se faire entendre. Nous marchions tout doucement en observant le plus profond silence. On pouvait juger, à la contenance de mes hommes, qu'ils se savaient engagés dans une entreprise des plus sérieuses. Nous poursuivîmes en avant, et enfin nous crûmes voir, à travers les épais massifs, osciller des branches et de jeunes arbres que l'énorme bête était en train d'arracher, probablement pour cueillir les baies et les fruits dont elle se nourrit.

Tout à coup, pendant que nous rampions, au milieu d'un silence tel que notre respiration en ressortait distincte et bruyante, toute la forêt retentit à la fois du terrible cri du gorille.

Puis, les broussailles s'écartèrent des deux côtés, et soudain nous fûmes en présence d'un énorme gorille mâle. Il avait traversé le fourré à quatre pattes ; mais quand il nous aperçut, il se redressa de toute sa hauteur et nous regarda hardiment en face. Il se tenait à une quinzaine de pas de nous. C'est une apparition que je n'oublierai jamais. Il paraissait avoir près de six pieds ; son corps était immense, sa poitrine monstrueuse, ses bras d'une incroyable énergie musculaire. Ses grands yeux gris et enfoncés brillaient d'un éclat sauvage, et sa face avait une expression diabolique. — Tel apparut devant nous ce roi des forêts de l'Afrique.

Notre vue ne l'effraya pas. Il se tenait là, à la même place, et se battait la poitrine avec ses poings démesurés, qui la faisaient résonner comme un immense tambour. C'est leur manière de défier leur ennemi. En même temps, il poussait rugissement sur rugissement.

Le rugissement du gorille est le son le plus étrange et le plus effrayant qu'on puisse entendre dans ces forêts. Cela commence par une sorte d'aboïement saccadé, comme celui d'un chien irrité, puis se change en un grondement sourd qui ressemble littéralement au roulement lointain du tonnerre, si bien que j'ai été parfois tenté de croire qu'il tonnait, quand j'entendais cet animal sans le voir. La sonorité de ce rugissement est si profonde, qu'il a l'air de sortir moins de la bouche et de la gorge que des spacieuses cavités de la poitrine et du ventre.

Ses yeux s'allumaient d'une flamme plus ardente, pendant que nous restions immobiles sur la défensive. Les poils ras du sommet de sa tête se hérissèrent et commencèrent à se mouvoir rapidement, tandis qu'il découvrait ses canines puissantes, en poussant de nouveaux rugissements de *tonnerre*. Il me rappelait alors ces visions de nos rêves, créations fantastiques, êtres hybrides, moitié hommes, moitié bêtes, dont l'imagination de nos vieux peintres a peuplé les régions infernales. Il avança de quelques pas, puis s'arrêta pour pousser son épouvantable rugissement ; il avança encore et s'arrêta de nouveau à dix pas de nous ; et comme il recommençait à rugir en se battant la poitrine avec fureur, nous fîmes feu et nous le tuâmes.

Le râle qu'il fit entendre tenait à la fois de l'homme et de la bête. Il tomba la face contre terre. Le corps trembla convulsivement pendant quelques minutes, les membres s'agitèrent avec effort, puis tout devint immobile : la mort avait fait son œuvre. J'eus tout loisir alors d'examiner l'énorme cadavre ; il mesurait cinq pieds huit pouces, et le

développement des muscles de ses bras et de sa poitrine attestait une vigueur prodigieuse.

Mes hommes, que ce triomphe avait d'abord réjouis, se prirent de querelle pour le partage de la chair de cet animal, car, Dieu me pardonne, ils mangent cette créature. Je vis qu'on allait en venir aux coups, si je ne me hâtais d'intervenir; je leur dis que je donnerais à chacun sa part, et ils furent satisfaits de cet arrangement. Nous étions trop fatigués pour retourner à notre camp de la nuit précédente. Nous résolûmes donc de camper sur les lieux mêmes; on eut bientôt élevé quelques abris, et on se mit à diner. Heureusement : des nôtres venait de tuer une gazelle. Je fis fête au gibier, pendant que mes compagnons se régalaient du gorille.

PAUL DU CHAILLÉ.

*(Voyages et Aventures dans l'Afrique Equatoriale.)*

---

## LA VIE AU CAMP

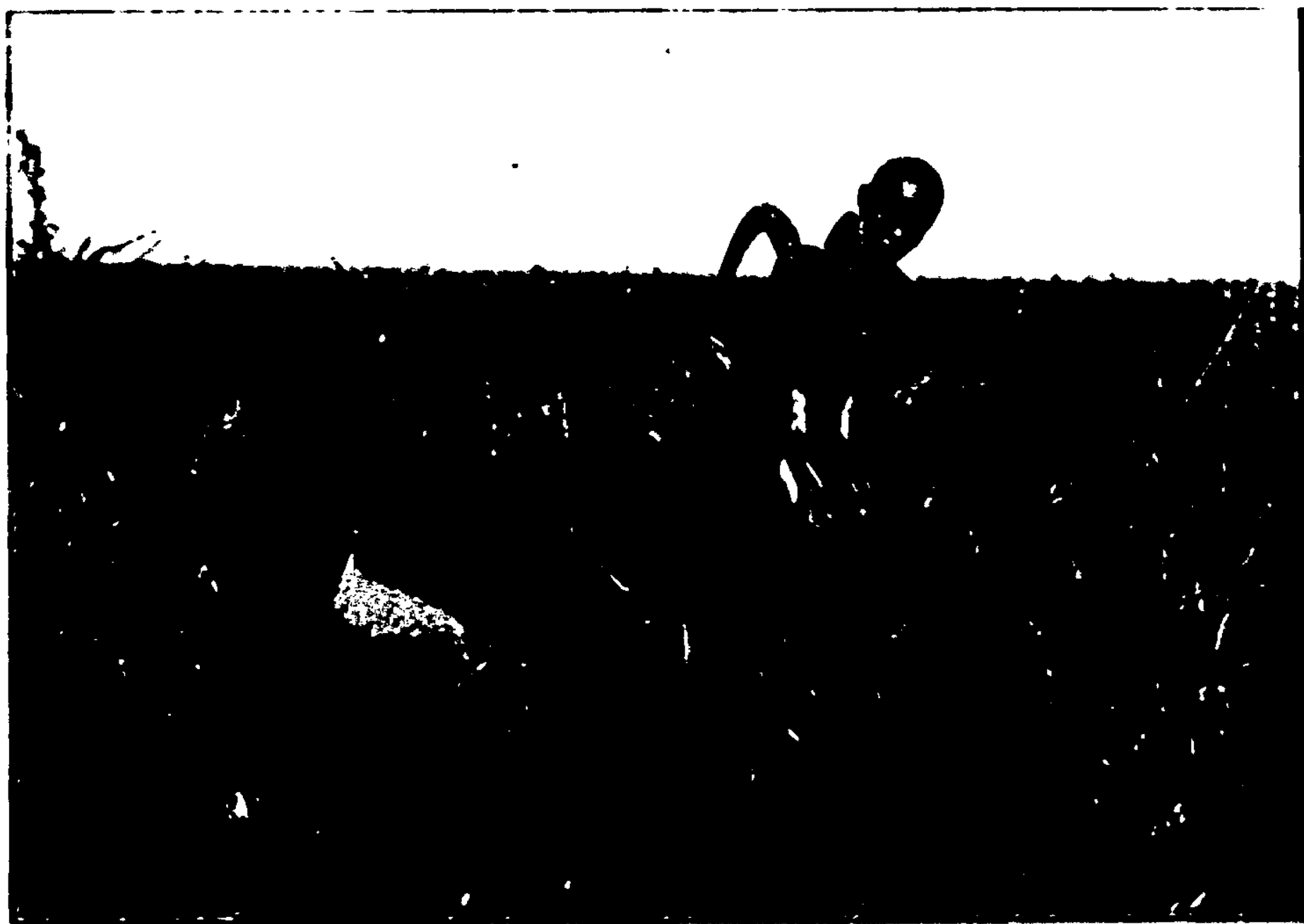
La transition entre le froid de la nuit et la chaleur du jour est une des surprises les plus pénibles que la brousse réserve à l'Européen. En effet, la nuit, le thermomètre descend de 5 à 0 degré, tandis qu'à l'heure de midi, il indique souvent 40 degrés à l'ombre. Au coucher du soleil s'est levé un vent frais qui persiste jusqu'au matin. Une heure avant le jour se produit un calme complet, le vent tombe et un froid vif vous pénètre. On grelotte dans le brouillard et l'humidité montés du sol. Les oiseaux chantent un instant pour se réjouir de la venue prochaine de la lumière, puis se taisent, et vient le grand silence imposant de toute la nature guettant l'apparition du soleil qui lui versera à flots la chaleur et la vie. C'est pour le voyageur le signal du départ.

Malgré un apparent désordre, rien n'est plus réglé que



la vie du camp et la caravane en marche. A cette heure matinale, éclairés faiblement par la lueur mourante des feux, les hommes font leur travail, plient les tentes, attachent les ballots ou chargent les ânes, muets et silencieux comme des ombres. A six heures tout est prêt ; nous prenons la tête de la colonne, accompagnés de nos Somalis et suivis à courte distance par la foule des porteurs en file indienne que ferment les Askharis.

C'est l'instant où un ruban jaune pâle se déroule au-dessus de l'horizon ; une lumière diffuse nous enveloppe,



Phot. du Dr Yale Massey.

ANTILOPE « HIPPOTRAGUS NIGER » (SABLE ANTELOPE).

perçant le brouillard déjà plus transparent, qui monte peu à peu. Les objets se précisent dans la lueur grandissante. Parfois se dressent des silhouettes incolores : ce sont des antilopes effrayées par le bruit insolite de la caravane, qui, un instant immobiles, nous regardent passer, puis en un brusque sursaut font volte-face et s'enfuient d'un galop



maladroit. L'horizon est devenu semblable à un ruisseau d'or où nagent des plaques de couleur violente, traversées par des reflets rouges mouvants comme des flammes, qui peu à peu embrasent le ciel, et le soleil paraît, élevant avec lenteur son globe ardent. Tout à coup, sans aucune transition, il fait grand jour. Au premier contact de la lumière tout s'anime, comme au toucher d'une baguette magique. La vie renaît de son sommeil pesant. Dans l'air vibre le chant des oiseaux qui saluent le réveil. On entend la voix des antilopes que dominant le rauque aboiement du zèbre et parfois le rugissement triomphal du lion repu qui regagne nonchalamment sa tanière. C'est l'heure où nous rencontrons les hyènes et les petits chacals; dans l'éblouissement nouveau ils marchent à pas lents, alourdis par leurs festins nocturnes, et on les approche sans peine.

Les nègres, silencieux et calmes tout à l'heure, sautent et dansent sans se soucier du poids de leurs charges, grisés par la vitalité intense qui les entoure. Ils marchent d'un pas rapide et cadencé, mais de temps à autre l'un d'eux entonne une mélodie et tous ceux de sa tribu lui répondent; longtemps ils la reprennent, monotone et obsédante. Nos porteurs appartiennent à plusieurs races, tous marchant bien, habiles à se jouer des difficultés de la route, passant partout malgré le volume souvent considérable des fardeaux qui reposent sur leur crâne où une couverture amortit légèrement le heurt des secousses....

Toutes les heures nous commandons une petite halte pour permettre aux retardataires et aux malades de rejoindre. Les étapes, courtes d'abord, s'allongent; on fait quinze, puis vingt kilomètres pour arriver à trente après quelques jours d'entraînement : c'est la distance normale que les porteurs sont habitués à parcourir, et il faut une circonstance particulière pour allonger la marche. Le plus souvent, c'est entre midi et une heure que l'on s'arrête. Bien entendu,



Phot. de M. Delforge.

CAMPENENT SOUS LES ELAIS DANS UNE ÎLE DU LUALABA.

quand l'heure du repos approche, le voisinage de l'eau décide l'endroit favorable. Le choix d'un emplacement est chose difficile : il faut éviter le vent, les moustiques et si possible trouver un peu d'ombre, tout en s'éloignant des endroits touffus où se dégage la nuit une humidité froide et malsaine.

Sitôt arrivés, les porteurs laissent choir leurs charges et courent, comme un troupeau de bêtes lâchées, pour aller boire avec délices une eau le plus souvent verte et saumâtre. Les noirs supportent mal le manque d'eau, tandis que la faim les laisse indifférents. Désaltérés, ils défont d'abord les longues cordes entourant leurs ballots, qu'ils se sont plu à enchevêtrer, multipliant les nœuds à plaisir. Ensuite chaque homme a sa partie désignée, déblayant le terrain ou aidant au montage. Ils sont adroits, mais leur paresse d'esprit est telle qu'après cinq mois passés à répéter chaque jour le même travail, ils ne savaient pas encore planter droit une tente. Il faut les surveiller sans cesse.

Pendant que le soleil est de feu, pour laisser passer l'heure chaude où les animaux sont méfiants et la chasse ingrate, étendu à l'ombre trop mince des toiles, dans une atmosphère d'étuve, j'écoute les réclamations et les doléances des hommes. L'un est malade et veut être soigné ; l'autre se plaint d'un camarade ; un troisième a commis un méfait qu'il faut punir ; tous veulent de la quinine. L'affection la plus fréquente est l'indigestion : l'homme arrive dolent, indiquant toujours la tête et les pieds comme parties douloureuses ; on finit par découvrir qu'il a mangé sans retenue une énorme quantité de viande ; alors je le soigne à la manière indigène, lui faisant avaler une grande cuillerée de graisse d'antilope chaude. Les cas ne sont pas toujours aussi bénins, car les nègres ont tous des maladies héréditaires qu'il faut traiter. C'est aussi parfois une plaie à panser ou une fracture à réduire. Les contestations entre hommes sont vite réglées....

Après cela vient l'heure de se mettre en chasse; Lefèvre part d'un côté et moi de l'autre, accompagné chacun de nos Somalis et de quelques nègres qui rapporteront la viande. Quand nous rentrons à la nuit tombante, le camp a pris l'aspect d'un véritable village. Formant un grand cercle, les vingt tentes sont dressées, mêlées à des huttes rustiques que les noirs ont eu vite fait de construire avec quelques branches fichées en terre se rejoignant par le haut, de manière à figurer une cloche qu'ils recouvrent d'herbe sèche : habitations imperméables à la pluie et au froid, bâties en un instant. Les ânes sont enfermés dans un corral d'arbustes épineux, à l'abri des visiteurs nocturnes. Lorsque le séjour doit se prolonger, les hommes font de véritables maisonnettes carrées, résistantes, au moyen de quelques pieux et d'herbe sèche....

Après le repas du soir, c'est pour nous l'heure du vrai repos, celle où paresseusement assis sur quelque souche à côté du feu central, nous nous réchauffons avant d'aller dormir, l'esprit et le corps fatigués, regardant monter les flammes capricieuses qui dévorent des arbres entiers dont les branches crépitent et se tordent avec des gestes de bras. D'autres feux plus petits sont allumés devant les tentes des porteurs qui, accroupis à l'entour, par tribus ou par villages, surveillent la marmite où cuit leur unique repas. Sans crainte de la fumée aveuglante qui monte du bois encore vert, ils se mettent presque sur les braises pour avoir bien chaud. Les nègres sont pleins d'animation le soir, car n'ayant pas de nerfs, ils ne ressentent pas la fatigue de la journée. Ils parlent beaucoup à tour de rôle, avec des grimaces et une abondance de gestes. Leurs conversations sont plutôt des discours où ils ne racontent que des choses futiles et niaises comme des enfants. Chaque groupe possède une pipe à eau pour fumer le chanvre vert; gravement un homme tire quelques bouffées et, dès que

la tête lui tourne un peu, il passe l'appareil à son voisin qui en fait autant.

Les porteurs ont pour les servir des femmes ou des boys chargés de transporter leurs tentes, leurs bibelots, de faire la cuisine, de leur rouler des cigarettes et de les distraire. Les boys sont de jeunes garçons de dix à quinze ans, plus souvent parents de leur protecteur, toujours de la même tribu. Quant aux femmes, elles ont été cueillies en route, au hasard de l'occasion. Elles sont toutes laides, avec les cheveux rasés, et un sourire bête sans expression qui laisse voir des dents jaunes ou noires. Chaque groupe en a une ou deux et, quand le caprice leur en vient, elles changent de groupe. Jamais il n'y a de disputes ni de coups à cause d'elles; les nègres ignorent la jalousie....

Quand la soupe est prête, ils y plongent la main pour en retirer le riz qu'ils mettent en boule d'un mouvement brusque des doigts avant de le porter à la bouche, et ils mâchent lentement, l'air réfléchi, comme ayant conscience d'accomplir une fonction grave qui, toujours et quoi qu'il fasse, soumettra l'homme au joug de la nature. Lorsque le récipient est à peu près vide, généreusement ils l'abandonnent aux femmes et aux boys. Ensuite, contents de se sentir l'estomac plein, ils éprouvent le besoin de se distraire. S'ils ont de l'argent, ils jouent aux cartes pendant des nuits entières, mais s'ils n'en ont pas, ce qui est fréquent, leur joie se manifeste par des chants et des danses....

La danse est chez toutes les peuplades nègres la manifestation obligatoire d'un événement quelconque, naissance, mariage, mort, et superstitions; voilà autant de bonnes occasions de se mettre à sauter. Leur principal instrument de musique est le tambour; ils ont aussi quelquefois une lyre faite d'une écaille de tortue qui rend des sons grêles dont ils accompagnent le chant; du reste, tout leur est bon pour faire du bruit, et c'est autour des tentes un perpétuel



*Phot. de M. Delforge.*

UNE PARTIE DE CARTES.

concert où domine le son des trompettes formées de cornes d'antilopes.

Quand on fait halte près d'un village, l'animation du camp est encore augmentée par la visite des naturels de l'endroit et surtout par l'abus que certains de nos hommes font du *temba*. Le *temba* est un vin fait de bananes fermentées, d'un goût douceâtre et qui, bien que contenant une dose d'alcool très faible, suffit à mettre les nègres dans un état d'ivresse complète, même absorbé en petite quantité, tant ils sont peu habitués aux boissons fortes. Il faut alors les surveiller de près, sous peine de rixes; deux fois nous avons eu en effet de véritables batailles entre deux tribus. Rien ne les faisait prévoir, mais les ennemis s'étaient concertés d'avance, et tout à coup sur un signal, dans le camp qui paraissait tranquille, les hommes se lèvent tous ensemble et, saisissant des brandons dans les feux, ils se mettent à courir à travers la brousse et se poursuivent en poussant des cris affreux, se frappant à tour de bras avec les morceaux de bois enflammés. Dans l'obscurité le spectacle était prodigieux; on aurait dit une cohorte de damnés se débattant au milieu des flammes de l'enfer. Pour mettre fin à ces dangereuses manifestations, il nous fallut, avec les Somalis, nous lancer dans la mêlée et distribuer force coups de cravache aux combattants!...

Peu à peu l'animation du camp diminue, malgré leur bon vouloir; il arrive un moment où les danseurs se fatiguent, et alors l'un après l'autre, dédaignant l'abri des tentes, ils viennent s'étendre près des feux, roulés dans une couverture. Quand je dis que les nègres sont différents de nous! — Pour marcher, le jour, pendant la grosse chaleur, ils se mettent sur le dos tout ce qu'ils possèdent, depuis le tricot de laine que le gouvernement nous oblige à leur fournir jusqu'au semblant d'habit en loques qu'ils tiennent de la générosité d'un maître précédent ou qu'ils ont acheté



lors de quelque passage dans une ville. Mais dès que vient la fraîcheur du soir, ils enlèvent tout, se mettent complètement nus, et c'est ainsi qu'ils dorment à même la terre, dans le froid et l'humidité, tandis que nous, les blancs, chaudement couverts dans un véritable lit, nous en souffrons cruellement.

Le sommeil est rare quand on a la fièvre, et souvent la nuit je passe plus de temps assis près du grand foyer à fumer des cigarettes, que sous ma tente. Quelles magnifiques heures ! De tout le camp endormi se dégage une atmosphère de calme et de tranquillité inexprimable. L'air est vif et léger, embaumé de parfums inconnus et subtils que la brise a cueillis sur sa route et dont elle vous enveloppe comme un immense bouquet. Il ne fait jamais sombre, car même sans lune le ciel est presque clair, tant il est transparent ; il est d'une couleur indécise et lumineuse, si profonde qu'on a conscience de l'immensité. Et partout, des étoiles suspendues dans cette pureté idéale, traçant de larges routes et d'innombrables sentiers, indiquent comme des villes et des lacs, gigantesque carte du pays des rêves, qui scintille si fort qu'on la croirait faite de lanternes ou de diamants.

Tout autour de moi, parmi les peaux et les cornes qui sèchent, gisent des hommes inertes de sommeil, serrés les uns contre les autres, formant des amas de chair noire, où le rouge des couvertures met des taches de sang. On en voit sortir des bras, des jambes, des têtes, tout cela mêlé et informe dans la pénombre où il est impossible de reconstituer un homme entier. De temps en temps l'Askhari qui veille, le fusil au bras se lève et va, silencieux et grave, activer un feu en train de s'éteindre. On dirait un champ de bataille jonché de morts ou bien encore une de ces scènes fantastiques de l'au-delà figurées avec tant de génie par les maîtres de la Renaissance.

On ne peut que songer dans un cadre pareil, penser à tout sans rien préciser, à l'existence merveilleuse que l'on mène, aux dangers passés et à venir, à la liberté, et la vie vous paraît belle, exempte de soucis et de peines. Et puis soudain, on tressaille, c'est quelque hyène en quête de nourriture qui s'est arrêtée, éblouie par les feux, ou bien c'est un lion qui crie sa faim, ou un oiseau de proie qui est passé en l'air.

Tandis que dans une tente voisine gémit quelque malade, de la brousse arrive un insaisissable concert, fait de cris et de plaintes, mystérieux et terrible, bruits de lutttes et de chants de triomphe que clament là-bas partout les vainqueurs et les vaincus pour satisfaire à la nature qui veut que tout être vivant serve de pâture à un autre plus fort, et qui ne crée que pour mieux détruire.

MAXIME DE BARY.

*(Grand Gibier et Terres Inconnues.)*

---

### LE LAC DES GOYAVIERS

Beau lac, sur les gazons que ton flot calme arrose,  
La colombe des bois s'arrête et se repose ;  
Et, voilant ses bonheurs dans l'ombre des rameaux,  
Suspend son nid à l'arbre incliné sur tes eaux.  
Pour embellir tes bords, la jam-rose odorante  
Ombrage de son fruit ton onde transparente ;  
Pour charmer tes échos, l'aigrette du maïs  
Berce parmi ses fleurs le chant des bengalis ;  
Et, ridant ton azur, la poule d'eau sauvage  
Montre sur tes flots bleus son bleuâtre corsage.  
L'ouragan déchainé qui rugit sur les monts,  
Quand son souffle orageux descend dans ces vallons,

Épargne le bassin où ta vague demeure ;  
Son courroux désarmé te caresse et t'effleure.  
La lune, à son zénith, blanchissant tes roseaux ;  
S'arrête dans l'azur pour contempler tes eaux.  
Tout s'embaume en ces lieux d'amour et d'harmonie.  
N'es-tu pas le séjour de quelque heureux génie ?  
Des ondes et des bois respirant la douceur,  
Je t'écoute, et je crois écouter une sœur,  
Qui gronde en souriant, dont la voix jeune et pure,  
Fraîche comme ton eau qui se plaint et murmure,  
Semble, en se consolant, me reprocher tout bas  
De vivre dans un monde où le bonheur n'est pas ;  
Et mon âme à ta voix descend vers ce rivage  
Comme un oiseau battu par le vent et l'orage,  
Et, rêvant au long bruit de tes mourants accords,  
Voudrait se faire un nid à l'ombre de tes bords.

(*Poèmes et Paysages* [1].)

AUGUSTE LACAUSSADE.

---

## LES SOURCES DU NIL

La pluie a cessé. Je me mets aussitôt en marche, avec deux Italiens rencontrés à bord, et nous nous dirigeons vers la gorge dans laquelle s'engagent les eaux du Nyanza pour former le Nil Blanc. Ce n'est qu'après avoir parcouru environ un kilomètre que nous commençons à percevoir le bruit sourd des chutes. Nous suivons un sentier de noirs à

---

(1) La nature des tropiques, dit Théophile Gautier, souvent décrite, rarement chantée, revit dans ces paysages, presque tous empruntés à l'île Bourbon, l'île natale du poète, l'une des plus belles des mers de l'Inde. Ce que l'auteur de *Paul et Virginie* a fait avec la langue de la prose, Lacaussade a pensé qu'il pouvait le tenter avec la langue des vers. Il se circonscrit et se renferme volontiers dans son île comme Brizeux dans sa Bretagne. Il s'en est fait le chantre tout filial. Il en dit avec amour les horizons, le ciel, les savanes, les aspects tantôt riants, tantôt sévères. (Notice empruntée à l'*Anthologie des Poètes français contemporains* de G. Walch.)

travers les hautes herbes, si étroit qu'il faut marcher à la file indienne. Sur ce sentier se voient non seulement les traces des pieds nus des noirs, mais aussi celles, énormes



Phot du cap. J. Maury.

LE NIL.

et toutes fraîches, de pieds d'hippopotames, et encore des empreintes non douteuses de pattes de léopards. Ce chemin des chutes est comme un livre ouvert qui éveille des pensées troublantes. Mais voir naître le Nil vaut bien un peu d'émotion! Le sol

est détrem pé par la pluie d'orage qui vient de tomber. Une boue rouge et grasse s'attache aux semelles en plaques épaisses et embarrasse la marche. Les cigales chantent le retour du soleil après la pluie, et leur triomphal concert nous accompagne tout le long du chemin. Il fait plus frais, l'air est moins accablant, moins saturé de vapeur et d'électricité.

Avant d'atteindre les chutes, il nous faut franchir un plateau. De là, nous dominons le lac qui se rétrécit vers le goulet où il déverse le trop-plein de ses eaux; de là, nous voyons la fumée blanche qui plane éternellement au-dessus des cataractes; de là, nous voyons le Nil, qui vient de sortir du Nyanza, prendre sa marche vers le nord entre de hautes collines verdoyantes. Et cet impressionnant tableau se grave en traits inoubliables dans les yeux et dans l'esprit.

Nous descendons dans la direction de la fumée fascinante des cataractes, nous nous avançons sur la péninsule

rocheuse qui fait saillie dans le fleuve jusqu'au pied des chutes, et nous nous arrêtons au-dessus des roches plates où les crocodiles viennent, habituellement chauffer leur carapace au soleil ; mais aujourd'hui ils ne se montrent point, sans doute à cause de la pluie récente. Trois îlots, éblouissantes corbeilles de verdure qu'épanouit une constante humidité, barrent la route au fleuve qui accourt du Nyanza ; mais le fleuve, sans s'arrêter devant l'obstacle, se fraie un passage entre les îlots, et forme, d'une rive à l'autre, quatre chutes distinctes. Nous sommes en bas de celle qui s'étrangle entre la rive droite et le premier îlot. C'est une splendide nappe d'eau verte, tombant de tout son poids, compacte et massive, unie comme une glace, sans aucune ride, s'écroutant avec un fracas étourdissant et une vitesse vertigineuse dans une mer d'écume d'où remonte un éternel nuage de vapeur s'irisant aux feux du soleil. Les rochers tremblent sous nos pieds, ébranlés par le tonnerre des eaux.

Sur la rive opposée émergent les museaux de quelques hippopotames. Au bord d'un bassin aux eaux calmes est assoupi un crocodile solitaire que, dans son immobilité, j'avais pris pour une pièce de bois. Dans la nappe transparente de la cataracte, on voit descendre malgré eux, comme enfermés dans une mouvante prison de cristal, des poissons de toutes tailles qui, plongés dans la mer d'écume, en sortent immédiatement par bonds désespérés, comme s'ils voulaient retourner vers les eaux placides. Des indigènes, tapis dans une petite grotte sous les chutes, épient les pauvres poissons, et, munis de longs harpons, les capturent avec une dextérité de sauvages. Des vautours, des aigles pêcheurs tracent leurs orbes immenses au-dessus du gouffre bouillonnant et rasant les eaux de leur vol rapide, à l'affût de ces poissons que guettent aussi des cormorans noirs perchés sur les pinacles rocheux.

Pour avoir la vue d'ensemble des chutes Ripon, dont la beauté me fascine, je propose à mes compagnons de descendre jusqu'au bord du fleuve, mais ils refusent de me suivre dans cette tentative qu'ils considèrent comme périlleuse. Je m'aventure alors seul sur un chemin de casse-cou, où il faut sauter de rocher en rocher et franchir de perfides marais....

Le fleuve à sa naissance est si profondément encaissé entre les rochers, qu'il est impossible de le côtoyer de près. Voulant poursuivre ma solitaire exploration, je me dirige vers les hauteurs qui se dressent au nord, et j'aperçois bientôt à une demi-lieue plus loin, d'autres chutes dont je n'avais pas tout d'abord soupçonné l'existence. Je domine d'une hauteur de deux cents mètres le gouffre dans lequel le fleuve se précipite par un nouveau bond. Cette seconde cataracte, moins belle et moins haute que la première, forme plutôt un impétueux rapide. Toujours marchant sur un sol gluant et glissant, où il faut s'avancer avec précaution pour ne pas être précipité dans le gouffre béant, je rejoins bientôt un sentier fréquenté par les noirs, qui descend au Nil. J'arrive ainsi à un endroit où le fleuve s'arrondit en une crique aux eaux parfaitement calmes, où se plaisent les plongeurs et autres oiseaux aquatiques. La crique est profonde, et l'eau si claire dans sa transparence glauque, que les rochers du fond se montrent dans leurs moindres détails. Dans les herbes et les roseaux coassent les grenouilles. Les noirs viennent en cet endroit puiser de l'eau dans leursalebasses, et de paisibles vaches à bosse y viennent s'abreuver.

Religieusement j'accomplis comme un rite en plongeant mes mains dans le fleuve sacré qui est ici à son berceau. Les gouttes d'eau tombant de mes doigts mettront plusieurs mois à accomplir le voyage immense au bout duquel elles iront mourir dans les flots bleus de la Méditerranée. La



présence de quelques noirs, hommes d'une autre race et d'une autre langue, accentue encore mon impression d'isolement. Voici qu'ils s'éloignent après avoir pris leur provision d'eau. Et je n'entends plus que le cri d'un berger qui ramène ses troupeaux. Alors je me vois bien seul, tout à fait seul, je me sens loin, bien loin dans cette mystérieuse vallée que si peu de blancs ont vue, où naît le fleuve géant qui s'en va féconder, à mille lieues de là, la terre des Pharaons. Par un de ces sauts d'idée fréquents dans les solitaires rêveries, je songe à ceux que j'ai laissés si tristes à mon foyer, et j'éprouve ce sentiment poignant d'exil et de dépaysement, d'une si âpre mélancolie, qu'ont éprouvé tous ceux qui se sont trouvés seuls dans un coin perdu de l'Afrique centrale.

Et pourtant, je me trouve devant un des plus beaux paysages qui soient au monde. En remontant sur le haut plateau, je ne me lasse pas de contempler le ravissant tableau qu'offrent les premiers méandres du Nil, et je ne puis détacher mes regards de cette succession de rapides, de cette suite d'ilots qui émergent pareils à des bouquets de verdure, et surtout de cette longue chaîne de collines couvertes de luxuriantes forêts qui, comme de fuyants décors de théâtre, se déploient à perte de vue vers le nord, dans la direction de l'antique terre d'Égypte qu'on devine là-bas, très belle, mais lointaine, prodigieusement lointaine.

JULES LECLERCQ.

*(Aux Sources du Nil par le Chemin de Fer de l'Ouganda.)*





II.

## Nos Frères farouches.

Or je treuve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en ceste nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chascun appelle *barbarie* ce qui n'est pas de son usage.

(*Des Cannibales.*)

MONTAIGNE.





## II.

# Nos Frères farouches

### COMPRENDRE

Tout homme, au-devant de son jugement, a comme un verre coloré, qui représente une somme de concepts héréditaires ou acquis, de préjugés, d'intérêts, d'appétits et de sentiments, provenant de traditions, d'idiosyncrasies physiologiques ou morbides, d'influences ambiantes. Ainsi notre observateur voit toutes choses sous une teinte exclusive et personnelle, qui lui paraît seule vraie, seule rationnelle, parce qu'elle manque de terme de comparaison et que tout sujet de référence, qui lui est présenté, se trouve revêtu par elle de la tonalité générale.

Donc l'uniformité d'orientation et le caractère essentiellement subjectif de notre contact avec autrui nous interdisent de juger sainement ses actes, actes dirigés sur une orientation différente de la nôtre. Telle ligne de conduite, tel trait de mœurs, vus à travers notre optique particulière, peuvent paraître absurdes, extravagants, immoraux. Cependant, ils sont toujours logiques au regard des motifs qui ont conduit leur auteur, mais qui échappent à notre mode spécial de vision.

Les facilités de la vie matérielle, la douceur du climat, l'invariable monotonie des occupations journalières ont maintenu les nègres africains dans une sphère psycholo-



INDIGÈNE BATEKE.

gique très étroite, qui contraste avec la mentalité compliquée des civilisés.

Faut-il leur en tenir rigueur? Non point. Car les raisons de leur barbarie ne sont pas en eux, dans un entêtement, une opposition systématique à notre évidente supériorité. Elles sont hors d'eux, à la fois, et en eux : car elles sont dictées par leur adaptation au milieu, ainsi que par le

double instinct de conservation de l'individu et de la race. Ne cherchons donc point à jauger ces âmes primitives à la mesure de notre intellectualité compliquée. Ne pesons pas leurs idées enfantines, leur cerveau borné avec la masse de nos aptitudes héréditaires, de nos subtilités morales, de nos spéculations scientifiques. L'analyse de leur psychologie expose à un perpétuel quiproquo. Une dissection trop minutieuse, le désir instinctif de trouver quand même quelque chose là où il n'y a rien, une disposition naturelle à introduire des catégories dans ce qui, justement, est vague par essence et manque de précision : voilà des pièges qui ont souvent égaré l'homme de cabinet.

Pour apprécier sainement une race psychologiquement très distincte de la nôtre, il faudrait parvenir à s'identifier complètement avec l'indigène : vivre sa vie, vivre son idiome, vivre sa pensée, vivre ses appétits et ses passions. Il faudrait devenir lui sans cesser d'être soi-même, le कंपénétrer de manière que son étude psychologique se réduisit à une sorte d'examen de conscience. Et, à supposer que cette abstraction de soi-même fût possible, on n'atteindrait point encore l'absolue satisfaction. Moi, qui ai vécu de longues années au contact des peuplades africaines, qui entends plusieurs de leurs langages, qui ai tâché de m'assimiler l'intime de leurs pensées, non seulement je n'ai recueilli, au degré de profondeur où j'ai pu descendre, que des notions vagues et flottantes ; mais encore si, du peu que j'ai pu savoir, j'essayais de donner une idée adéquate à mes observations ou à mes impressions, la terminologie me trahirait, le mot juste me ferait défaut ; je devrais, semble-t-il, pour m'exprimer, employer les langues indigènes mêmes, dont le vocabulaire, malgré ou, plutôt peut-être en raison de sa pauvreté, serait mieux adapté à leur psychologie rudimentaire.

Pour descendre plus profondément dans l'âme d'une

race, le meilleur guide, c'est la pratique des langues. Le vocabulaire parlé est le miroir le plus fidèle des idées d'un peuple : car il en est le produit immédiat. Il y a identité et superposition parfaite entre l'idiome et l'esprit qui l'a créé. La seule difficulté qui s'y rencontre est dans l'interprétation, qui risque fort de subir au passage l'empreinte du traducteur. Je n'en veux d'autre preuve que l'impossibilité où nous sommes, même possédant parfaitement le vocabulaire et la grammaire, de nous exprimer tout à fait comme eux. En dehors de l'équivalence des mots, qui n'est jamais qu'approchée d'une langue à l'autre, il y a les idiotismes, qu'on ne s'assimile pas sans difficulté et sans travestissement. Mais ce qui est absolument inimitable, parce que étranger à notre nature, c'est la mimique bien spéciale, le discours entrecoupé d'exclamations, d'onomatopées, de petits cris, de répétitions et de redoublements de mots ; ce sont des tournures de phrase, illustrées d'un jeu de scène trop incompatible avec notre génie pour que nous en puissions épouser tous les caprices, reproduire tous les aspects.

D<sup>r</sup> AD. CUREAU.

*(Les Sociétés Primitives de l'Afrique Équatoriale.)*

---

## LA LANGUE INDIGÈNE

Avec les enfants de la mission, pendant de longues semaines, j'avais étudié la langue, parlé avec eux, assoupli mes organes vocaux à une gymnastique toute particulière, à laquelle parfois ils se montraient fort rebelles. N'importe ! au bout d'un an et plus d'un travail assidu, je comprenais les enfants, les catéchistes me comprenaient, et lorsque je leur posai la question : « Puis-je maintenant aller dans les villages, pénétrer dans les tribus ? » le « oui » qui s'échappa



de leurs poitrines fut si spontané, si persuasif, que du coup mes dernières hésitations s'envolèrent.

Vite, aux préparatifs. Oh! ce fut bientôt fait! Et mes premières armes je les fis au chevet d'un mourant. Il m'écouta avec beaucoup de patience, le pauvre, répondit même « oui » à tout ce que je voulus lui demander et, du coup, je m'estimai passé maître et grand orateur. Les indigènes n'avaient qu'à bien se tenir et les sorciers à fourbir leurs vieux arguments; nous allions en découdre.

Arrivé à trois jours de la mission, dans un petit village perdu, je m'assieds résolument dans l'abègne (1), au milieu des guerriers et, sans dire un mot, j'écoutai de mes deux oreilles. Mais, autour de moi, tout le monde avait fait silence. Voyant que je ne disais rien, le chef m'adresse le premier la parole :

— Mbola. *Bonjour, deviens vieux* (2).

— Hé, mbola ké. *Oui, deviens vieux aussi.*

— Ntange, wa yi zé? *Blanc, tu veux quoi?*

L'heure était venue de s'exécuter. Pendant un grand quart d'heure, avec force gestes, j'expliquai le but de mon voyage, nos croyances, nos idées, que sais-je? Et lorsque je me fus rassis, le chef répondit simplement :

— Ntange a kobe ki fogo, ve bizà wourk dia fala.

— *Le blanc parle certainement très fort, mais nous ne comprenons pas le français!*

Quelle douche! Et moi qui croyais avoir fait merveille!

— Mais, répliquai-je, je t'ai parlé ta langue

— Ah! répondit le noir, je n'ai pas compris!

Et le chef continua : — Qui t'a enseigné notre langage?

---

(1) On désigne sous ce nom la case où les hommes se réunissent pour traiter des affaires de la communauté, guerres, mariages, etc. Les étrangers y reçoivent également l'hospitalité.

(2) Mbola, deviens vieux, c'est le salut ordinaire. L'interlocuteur répond : Mbola-ké, toi aussi, deviens vieux.

— Les enfants de ta race qui sont avec moi.

— Eh bien! puisque tu as appris avec les enfants, retourne avec les enfants, quand tu sauras parler comme les hommes, tu parleras aux hommes. Et tout le monde de rire!

Et ainsi, d'un mot, s'envolèrent à la fois mes illusions et mes espérances, mes rêves d'avenir et mes pensers de conquêtes. Je rentrai à la mission, Gros-Jean comme devant.

H. TRILLES.

(*Proverbes, Légendes et Contes Fang* [1].)

---

## UN VILLAGE

« Les sauvages ne sont que des ombres  
de nous-mêmes. » OVIDE.

Le village s'appelle Ibenza. Il est situé au cœur de la grande forêt africaine, à quinze cents milles des rivages de l'Océan.

C'est le petit jour. Il fait sombre, humide et froid. Un lourd brouillard blanc se roule sur le sol, enveloppant d'une sorte de fantasmagorie mystérieuse les huttes et les arbustes aux feuillages bas. L'air est chargé de l'âcre et écœurante senteur des ferments putrides. Des bruits parfois lugubres s'accordent à la musique de la forêt sauvage et le chantonnement incessant des moustiques est affolant. Le rauque coassement des grenouilles et les cris étranges et variés de la vie animale produisent, dans l'obscurité, une impression discordante et sinistre.

Des huttes d'herbe où les indigènes dorment, sortent des

---

(1) Les Fang, qui habitent l'Afrique équatoriale française, seraient d'après certains voyageurs, apparentés aux Mangbélou.

rontlements lourds et, plus loin, une femme tenant dans ses bras un enfant qui pleure est accroupie auprès des tisons mourants d'un feu.

L'aube survient. Au sommet des arbres, les oiseaux battent des ailes et lissent leurs plumes. Des hommes et des femmes se glissent hors de leurs cabanes, en s'étirant. Les brumes matinales disparaissent bientôt et l'animation s'accroît dans le village.

Les enfants insouciants et joyeux commencent à gam-



bader et en voici avec leurs semblants d'arcs et de flèches qui harcèlent les chiens errants.

Bien que le vêtement soit réduit à une extrême simplicité, ces peuples primitifs ne sont pas insensibles aux charmes de la parure. La chevelure et la barbe sont rasées, ou nattées en tresses compliquées. Le corps est frotté de bois de kambi en poudre et d'huile de palme, et il est fait un copieux usage de substances colorantes pour peindre sur la face et les membres des dessins décoratifs.

Quand le soleil monte au-dessus de l'horizon, dans un ciel

sans nuage, répandant une vivifiante chaleur sur la terre, toute la nature revêt un aspect joyeux. D'innombrables petits oiseaux, dont le resplendissant plumage éclate au clair soleil, sortent en gazouillant de la forêt ténébreuse et volètent dans les buissons qui entourent le village. De grands papillons aux ailes sombres ou teintées de somp-



SENTIER DANS LES HAUTES HERBES CONDUISANT AU VILLAGE.

tueuses couleurs voltigent légers sur les détritux entassés.

Le village forme un violent contraste avec ses féeriques alentours. Les huttes coniques sont encore trempées de l'abondante rosée de la nuit; les étroits sentiers sont couverts de feuilles mortes et d'immondices, et les demeures indigènes révèlent la nature insouciant de leurs habitants.

Le repas du matin, consistant en quelques épis de maïs et un peu de poisson à demi fumé, est vite expédié. Aussitôt après, les femmes disparaissent vers les plantations de la forêt, où elles vont chercher la nourriture et le bois. Les hommes se rassemblent lentement devant la hutte du chef pour entendre les discussions publiques de la journée.

Ces palabres sont chers à tous les indigènes de l'Afrique centrale, qui prennent le plus vif plaisir à l'art oratoire. Ils parlent d'abondance et se servent de nombreuses expressions fleuries et métaphoriques. Avec leur don naturel d'élocution facile, dont l'effet s'augmente des inflexions douces et de l'harmonieuse euphonie de leur langage, ils raisonnent bien et déploient une réelle éloquence.

La « cour » siégeant ce jour-là procède à une enquête sur la mort d'une jeune esclave, récemment surprise par un crocodile pendant qu'elle se baignait dans la rivière. Deux cents hommes et jeunes gens, environ, presque nus, sont assis en demi-cercle devant le chef, personnage truculent, à la forte charpente, paré de lourds cercles de fer aux poignets et aux chevilles, et assis, les jambes croisées, sur une peau de léopard.

Le propriétaire de la malheureuse esclave s'avance : enfonçant la pointe de sa lance dans le sol, il prend dans la main droite plusieurs morceaux de bambou fendu. Avec des gestes simples et une élocution facile, il marque chaque partie de son discours en choisissant un des morceaux de bois et en le plaçant à terre devant lui. En résumé, il retrace d'abord sa jeunesse ; puis, en une succession monotone, et sans aucun souci de rapport logique, il énumère les événements les plus mémorables et les plus favorables de sa vie, jusqu'à l'époque où il acheta l'esclave. Ensuite il relate les circonstances de sa mort.

« Cette mort n'est pas un accident naturel, continue-t-il enfin, dans son dialecte fleuri. Une personne au cœur mau-

vais a été en communication avec le crocodile qui m'a privé de mon esclave. Un esprit malin, né de l'envie ou de la malveillance, est entré dans l'âme de quelque habitant de ce village, qui l'a transmis au crocodile. Il est possible même que quelque homme ou quelque femme, mû par un désir de vengeance, se soit transformé en crocodile pour me causer du dommage. Un esprit mauvais a fait son œuvre et



LE POTIER DU VILLAGE.

je demande que Nganga, notre sage et savant sorcier, le recherche. »

Son discours s'achève sur ces mots, et à ses pieds, sur le sol, sont rangés les menus bâtons qui lui ont servi de memoranda.

Tout aussitôt un autre orateur commence à développer une argumentation différente, émettant l'idée que l'esclave avait offensé le Grand Esprit Mauvais, et que, dans sa colère, Ndoki avait envoyé pour la punir le crocodile, son émissaire.

D'autres hommes retiennent l'attention de l'auditoire en exposant des superstitions plus étranges encore. La discus-

sion s'anime et les voix se haussent jusqu'au ton de la querelle. L'apparition de plusieurs femmes qui apportent, dans de grandes jattes de terre, du jus de canne à sucre fermenté fait une opportune diversion. Le brouhaha se calme; les naturels, oubliant leur discussion, se précipitent au-devant de l'enivrant liquide et leur conversation reprend un ton plus amical. Le soleil à présent est au zénith et la chaleur est intense.

Des clochettes de fer tintinnabulent, des pieds frappent le sol, les regards se tournent vers un

sentier de la forêt, et, d'un nuage de poussière, surgit la grotesque personne de l'homme aux fétiches. Des peaux de chat sauvage pendent à sa ceinture. Ses paupières sont blanchies à la craie. Son corps est barbouillé du sang d'un volatile récemment tué. Les plumes de sa coiffure s'agitent au rythme



Phot. de M. Delforge.

LE FÉTICHEUR.

de sa danse. Ses charmes et ses ornements de métal se heurtent et résonnent tandis qu'il saute à la manière d'un arlequin.

Sa danse est fantasque et incohérente. Il frappe des pieds et tord son corps comme si ses hanches étaient flexibles. L'assistance s'est accroupie en cercle autour de lui et chante une mélodie lugubre, claquant des mains à l'unis-



son. A la fin, ruisselant de sueur, poussiéreux et maculé de boue, le sorcier, d'un geste de la main, commande le silence. Balançant les épaules et levant haut les pieds, il fait lentement le tour de l'assistance, en fixant des regards scrutateurs sur les visages devenus graves. Avec une voix criarde et toujours balançant son buste, il annonce qu'il cherche un esprit mauvais, caché dans celui ou dans celle qui a pris la forme de ce crocodile mangeur d'esclaves.

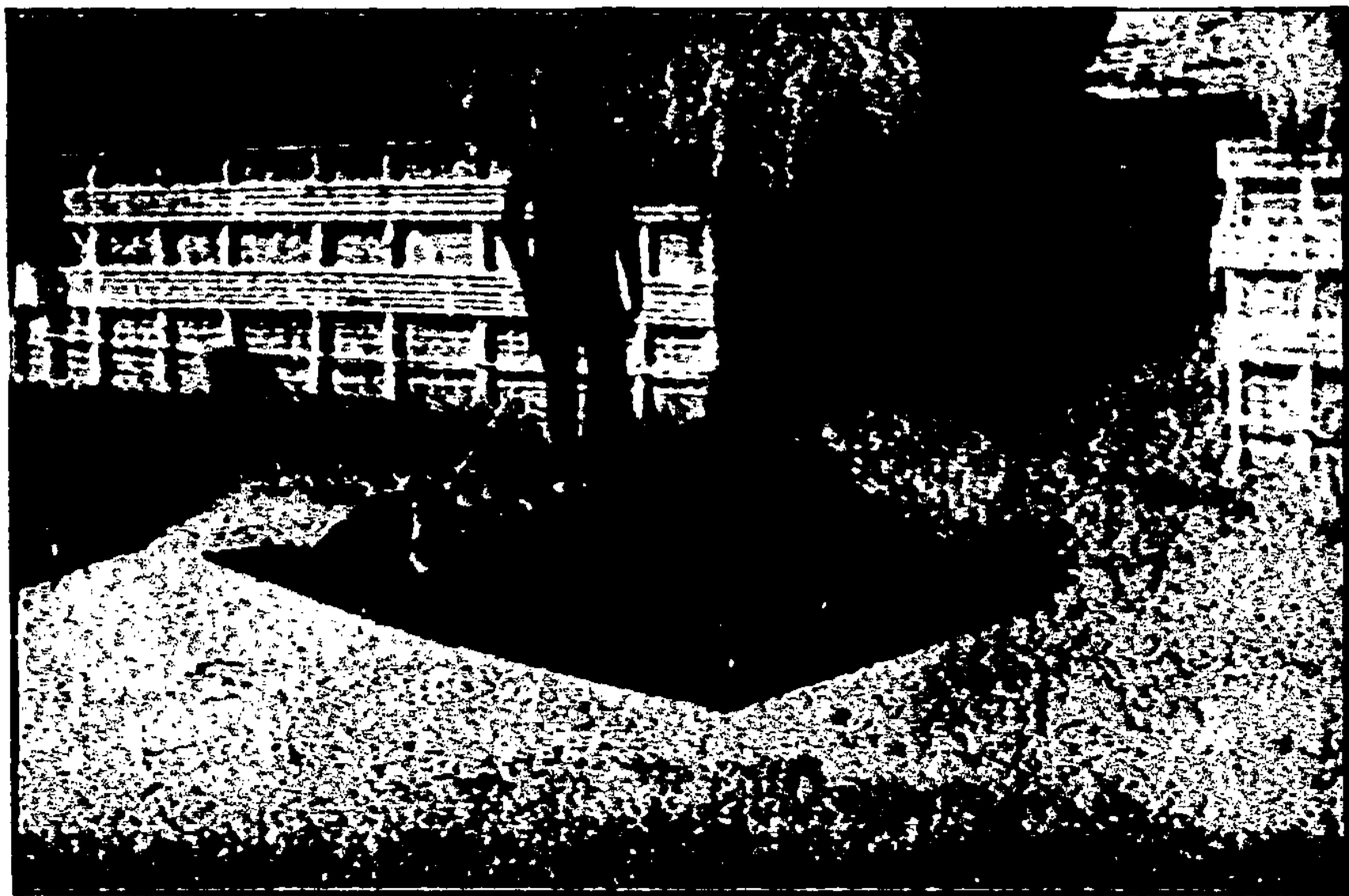
— C'est une femme, s'écrie-t-il, avec un rire démoniaque changeant le ton aigu de sa voix en basse profonde. Une femme, une vieille femme qui était envieuse de la faveur que son maître témoignait à l'esclave dévouée.

Il place alors son oreille contre le sol et entame une conversation imaginaire, avec un esprit de la terre. Il se relève, et s'avance à pas mesurés dans la direction d'une pauvre vieille à l'air malheureux et résigné. Tendant le doigt vers elle, il fait une hideuse grimace et sur un ton sépulcral il la condamne comme coupable. L'infortunée pousse un cri, bondit sur ses pieds et se tourne pour fuir, ... trop tard ! Une lance scintille et siffle à travers l'air, l'atteint dans le dos et, avec un gémissement de douleur, la femme tombe lourdement sur le sol. Le tumulte qui s'ensuit est indescriptible, le corps est trainé vers la rivière au milieu des cris et des hurlements. Après quoi, ces âmes simples se réjouissent qu'un esprit mauvais ait été apaisé.

Le tapage se calme peu à peu, les ruelles du village sont de nouveau désertes. C'est l'heure de la sieste. Tout redevient silencieux et tranquille. Les oiseaux et les insectes même cherchent l'ombre. La chaleur est torride, avec une clarté aveuglante, sous laquelle les toits d'herbe des huttes resplendissent comme pailletés de givre. Quand les ombres commencent à s'allonger, la vie suspendue

reprend son cours. Les hommes appuient leur tête sur les genoux des femmes qui les coiffent. Très légèrement, à l'aide d'une brochette de fer, elles peignent les toisons crépues et les tressent en nattes en les oignant d'huile de palme.

Au coucher du soleil les femmes apportent le repas du soir composé de bananes grillées, de manioc bouilli, de poisson fumé et quelquefois d'un bol de sauterelles, ou de fourmis blanches grillées. Les hommes mangent à la porte



LA SIESTE.

de leur hutte. Les femmes prennent leur repas à part, car l'étiquette interdit aux femmes de manger en présence des hommes.

Quand la nuit est tombée, et que les lucioles scintillent autour des buissons, un gros tambour de bois convoque à la danse du soir. Avec des cris joyeux, les gens du village s'assemblent. Se formant sur deux rangs, ils s'avancent et reculent avec des mouvements sinueux et balancés, chantant à pleine voix un air rythmé, et marquant la mesure en cla-

quant des mains et frappant du pied. Plus tard, la lune verse une lumière argentée sur les corps luisants et les ornements de métal. Les accents profonds des hommes et les voix aiguës des femmes sont répétés en écho par la forêt. Les pieds nus trépignent le sol. Les palmes gracieuses et les larges feuilles des bananiers avec leurs courbes et leurs lignes fixes font un treillis sur le clair ciel nocturne. Une fumée bleue diaphane, montant des feux de bois, flotte au-dessus des danseurs, portée par la brise du soir. La scène est fantastique, les bruits sont barbares; c'est un tableau de la vie humaine à sa phase primitive.

Vers minuit, la danse cesse; tous les bruits se taisent. Les maigres chiens parias errent par le village en quête de nourriture. Eux aussi cèdent au sommeil et se couchent en rond sur les cendres blanches des feux éteints. De temps en temps, un enfant s'éveille et crie, une grenouille coasse, et des myriades de moustiques emplissent une fois de plus de leur musique les ténèbres nocturnes.

HERBERT WARD,

Engagé comme officier dans l'expédition Stanley  
(1884-1889).

*(Chez les Cannibales de l'Afrique Centrale.)*

---

### SUR LA RIVIÈRE UELE (1).

Je sais une coutume charmante.

Après la lutte dans les rapides, lorsque la pirogue a retrouvé le calme des grands biefs profonds, tout est prétexte pour se reposer un moment, pour causer.

Un martin-pêcheur quitte la bergo, se rapproche de nous, surveillant le fretin troublé par notre passage.

---

(1) L'Uele est formé d'une multitude de petits ruisseaux qui descendent des montagnes Bleues avoisinant le lac Albert. Il arrose la partie Nord du Congo. Son cours sinueux et agité se déroule dans un paysage grandiose.

Il reste immobile, dans un papillonnement éperdu de ses ailes blanches, avec parfois un cri d'attente énermée.

Or, toutes les pagayes se sont reposées sur le bordage, et les douze piroguiers, les douze anthropophages sourient au petit oiseau. Puis, à mi-voix, prudemment, ils murmurent une chanson de danse pour l'encourager dans son effort solitaire.

Mais si soudain, en un éclair d'argent, il plonge, puis



PIROGUE TRAINÉE AU-DESSUS DES RAPIDES.

s'envole à tire-d'ailes vers la rive, emportant sa proie, quels rires heureux, quelles acclamations sympathiques saluent le succès du petit camarade de route, du petit frère pêcheur, qui, comme eux, craint la forêt obscure et ne se plaît qu'à épier la vie fluviatile innombrable sous la surface claire de la rivière.

Au-dessus des rapides de Sakosa, des pirogues de pêcheurs se sont groupées, en un cercle de conversation.

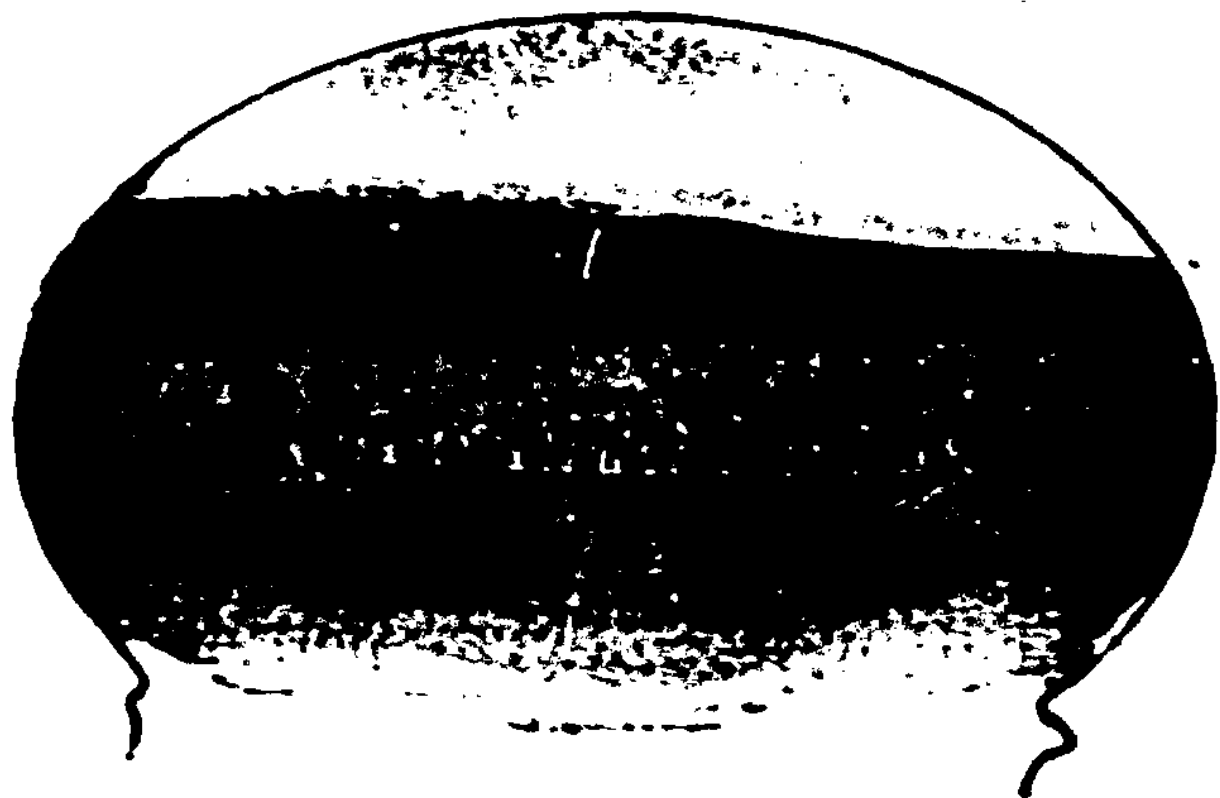
Dans l'une d'elles, un gamin, si petit encore que par-dessus le bordage de l'embarcation, il peut à peine laisser

trainer les doigts au fil de l'eau. Pendant la pêche, il a eu peur et tous se moquent de lui : « Petit poltron! Que



fais-tu sur l'eau; pourquoi n'es-tu pas à la rive avec les femmes? c'est là ta place. »

Soudain son père l'enlève, et le prenant sous le bras,



pique une tête, revient à la surface, puis replonge. Quand le gosse est enfin remis dans la pirogue, il pousse un hurlement de désespoir, mais tout le monde rit : « Hé! Homme de l'Eau! (1)

Sauras-tu plonger, maintenant? »

Le gamin regarde autour de lui, mais il ne voit que des

---

(1) Au commencement de ses *Études Bakango*, l'auteur nous suggère joliment l'explication de ce qualificatif appliqué aux riverains de l'Uele. Il écrit : « On devine dans les îles, sur les chenaux ombreux, une humanité joyeuse, active, énergique; ce sont les Bakango, les pêcheurs inlassables, les pagayeurs adroits et courageux, les Hommes de l'Eau. »

faces rieuses pour accueillir sa détresse. Sa mère n'est pas là pour le consoler par des propos cajoleurs. Alors il prend une résolution, il agit en homme, et sourit aussi à toute cette sympathie bruyante qui l'entoure. Deux dernières larmes se mêlent aux gouttelettes d'eau qui scintillent aux joues du piaillard.

(*Études Bakango.*)

A. DE CALONNE-BEAUFAICT.

---

## HISTOIRES SURPRENANTES

Pendant les heures d'ennui, heures si nombreuses et si longues qui précédèrent le retour de Kassoungo, j'eus tout le loisir de questionner Djoumah (1) et ses hommes sur leurs différents voyages. Parmi les six cents porteurs qu'avait mon hôte, en surplus des esclaves, il s'en trouvait quelques-uns des bords du Sannkora. Je pus ainsi acquérir une idée assez juste de la position des lacs et des rivières de l'Afrique centrale et des rapports qu'ils ont entre eux.

J'appris également une foule d'histoires qui, malgré leur apparence fabuleuse, m'ont été certifiées par différents témoins, et qui, je n'en doute pas, étaient acceptées comme absolument vraies par les narrateurs.

De ces histoires, celle qui peut-être mériterait la palme nous fut contée par un natif de l'Oukaranga. Il nous assura que les gens d'un village voisin de celui qu'il habitait vivaient dans les meilleurs termes avec les lions. Ces animaux, disait-il, se promènent parmi les cases sans jamais faire de mal à personne. Les jours de fête, on les régale de miel, de chèvre, de mouton, et quelquefois, dans ces assemblées tambourinantes, dansantes et mangeantes, on voit

---

(1) Djoumah Mericani, métis arabe qui, dans la région du lac Tanganika, accueillit Cameron en lui offrant la plus large hospitalité.



jusqu'à deux cents lions réunis. Chacun de ces animaux a un nom connu des habitants et répond quand on l'appelle. Enfin, lorsqu'un de ces lions vient à mourir, les villageois pleurent sa perte et se lamentent comme pour un des membres de leur famille.

L'endroit où se passerait le fait est situé au bord du Tanganika, à peu de distance de l'établissement de Mericani. Mon hôte avait souvent entendu parler de l'intimité des gens de ce village avec les lions, mais n'avait jamais assisté aux fêtes où ces animaux étaient rassemblés. Quant au narrateur, il assurait avoir été témoin de ces relations amicales, et m'amena plusieurs de ses compatriotes qui me certifièrent la vérité de ses paroles.

Une autre histoire offre une curieuse analogie avec ce que l'on raconte de l'upas. Il y a dans l'Ourgourou, province de l'Ounyamouesi, trois grands arbres dont les feuilles, larges et lisses, sont d'un vert foncé. Une caravane, composée de Vouarori, pensa qu'on devait être bien sous leur voûte et le camp y fut dressé. Le lendemain matin, tous ces Vouarori étaient morts. Leurs squelettes et l'ivoire qu'ils portaient sont toujours là pour témoigner de l'événement.

Djournah Mericani avait vu ces arbres; il m'assura que pas un oiseau ne perchait sur leurs branches, que pas un brin d'herbe ne croissait à leur ombre. Les hommes qui l'avaient accompagné dans l'Ourgourou me confirmèrent son assertion dans tous ses détails.

Mon hôte me dit également que dans les environs de Mfouto, village de l'Ounyanyembe, une figure d'homme assis sur un tabouret, ayant près de lui un tambour, un chien et une chèvre, était sculptée dans le roc. Il ajouta que les Arabes lui avaient affirmé que dans l'Ouvinnza, à l'est du Tanganika, se trouvait une grande citerne couverte d'arches sculptées, d'une forme parfaite. Cette construction



est attribuée par les indigènes à une ancienne race de Vouasoungou (homme de race blanche). Pour les Arabes, c'est l'œuvre de Suliman Ibn Daoud (1), qui l'a faite avec l'aide des génies.

Il va sans dire que je ne réponds pas de la vérité absolue de ces histoires et que je les rapporte comme elles m'ont été contées.

. . . . .

Ecouter des histoires ou prendre des informations ne fut pas le seul emploi de mes jours d'attente. Je mis mon journal au courant, complétais mes cartes, réparai leur portefeuille; je me fis une paire de pantoufles, me fabriquai une double tente avec de l'étoffe d'herbe, que je rendis imperméable en la faisant tremper dans l'huile de palme; et je confectionnai deux drapeaux pour notre retour à la côte; ceux qui nous avaient amenés du Zanguebar étaient déchirés et déteints au point d'être méconnaissables. Enfin, chose importante, je raccommodai mes bas....

Quelquefois aussi un esclave de Djoumah nous divertissait par ses tours d'adresse. Avec deux bâtonnets d'un pied de long, reliés par une cordelette d'une certaine longueur, il imprimait à un morceau de bois, taillé en forme de sablier, un mouvement de rotation rapide, le faisait courir en avant, en arrière, le lançait plus haut qu'une balle de cricket, puis le recevait sur la corde et continuait à le faire rouler (2).

(A *Travers l'Afrique.*)

CAMERON.

(Trad. de l'anglais par M<sup>me</sup> H. Loreau.)

---

(1) Salomon, fils de David.

(2) Qui n'a reconnu dans cette description le jeu du « diabolo » ? Ceux qui s'y adonnent avec passion à la plage ou à la campagne ne se doutent guère qu'en 1874, des saurages du centre de l'Afrique le pratiquaient déjà avec une habileté divertissante.

## UNE ASSEMBLÉE AU PAYS BASONGE (1)

Il est deux heures. Dibue a fini sa sieste. Il se lève sur son lit où il a dormi parmi des peaux de léopards.... Il s'assied sur le bord et appelle doucement : « Kifuaka?... » Le boy, qui attendait sur la véranda, se glisse à l'intérieur de la maison. — « Va, » dit le monarque, « chez Kashisha; qu'il appelle les chefs des familles ». Kifuaka sort et court chez Kashisha qui est le joueur de tam-tam du chef. Kashisha prend son instrument et le bat suivant un air convenu. Kifuaka retourne; Kashisha joue. Des femmes qui passent, revenant de l'eau, tournent la tête et disent : « Il appelle les chefs des familles chez Dibue »....

Le tam-tam résonne toujours. Le village est encore endormi; de la torpeur plane. Un à un, les seigneurs « s'amènent ». Ils arrivent lentement, à peine éveillés de leur méridienne. Ils marchent en dodelinant de la tête, comme accablés sous le poids de secrets importants.

Dibue, entre-temps, est sorti de sa case. Sa femme a porté sa chaise-longue sous un ficus voisin. Il s'est assis. Kifuaka, derrière lui, bourre une première pipe, la lui passe et court chercher un charbon incandescent. Un ancien paraît; c'est Gongo, le chef des Basthofoe. Gongo a des moustaches noires et sourit toujours. Il dit : « Bonjour, chef, » sans autre formule ni geste de salutation. Il étale par terre, à la gauche du souverain, sa peau d'antilope et il s'assied dessus, les jambes à demi-croisées. Dibue lui passe la pipe. On fume béatement; il fait bon vivre. Voici Yamabue, grand seigneur baluba, obèse et exubérant, et Niamoabo, autre Baluba, long, sec, mystérieux; Niamoabo

---

(1) Les Basonge, peuplade habitant le centre du Congo, entre le Sankuru et le Lomami.

dont les gosses ont peur, Niamoabo qui, en 1903, nous tua un soldat d'un maitre coup de flèche empoisonnée. Tous deux s'asseyaient sur leurs peaux d'antilopes après un laconique « Bonjour, chef, » et prenaient la pipe dont ils tiraient de formidables bouffées. Voici Gongo Palaba, le



Phot. du sous-officier François.

**UN CHEF BALUBA ET SES FEMMES.**

nomade, l'homme qui change son village de place tous les ans, un malin d'ailleurs. Voici Dibue Kakesse, chef des Batemtem, pas intelligent, mais bon sculpteur de fétiches. Voici Mussongela, fils de Dibue et héritier présomptif, un vieillard déjà, taciturne, cachant sous un air de gravité son incapacité dont il a conscience. Voici Lussuna qui a de si jolies femmes; Kassende qui vient de revenir de l'uamba-Loagui avec vingt moutons (avec quoi les a-t-il achetés?);

Kipeta l'irréductible, qui ne cache pas sa haine pour les blancs; Kimbulu, le colosse; Moana Mbò qui ne parle guère, mais dont les avis sont très écoutés.

Tous sont très intrigués parce qu'ils ignorent le but de cette conférence. En général, ils savent à l'avance de quoi il sera question, ils ont le temps de se concerter, de préparer leur discours. Aujourd'hui, rien n'a transpiré; on flotte en plein mystère. Qu'est-ce que cela veut dire?

On continue de fumer. Yamabue voudrait bien que l'on hût en même temps, mais il n'en ose rien dire. En attendant les retardataires, on cause, comme si l'on n'était venu que pour ça, de choses et d'autres. Tous seraient curieux de savoir ce que Kassende a donné pour ses vingt moutons et Gongo Palabo l'entreprend habilement. Les autres écoutent sans avoir l'air de s'intéresser à la conversation. Cependant Kassende est sur ses gardes et feint de ne pas saisir les allusions. Kimbulu éclate de rire tout à coup : « Ha, ha, ha, » s'exclame-t-il, « vous voudriez bien savoir ce que Kassende a payé ses vingt moutons. Eh bien, il les a payés six esclaves et treize croisettes (1) ». -- « Qui te l'a dit? » — « Tambue, le niampara (2) de Kalala, qui revient de Batempas. » Kimbulu n'a reçu aucune confiance de Tambue; c'est un truc pour amener Kassende à dire son chiffre. Mais Kassende ne dit ni oui ni non.

L'assemblée est enfin au complet. Tchite Mpania est naturellement arrivé le dernier; c'est incroyable ce que cet homme-là est occupé! Dibue a fait un signe et ses deux ministres, Lumenge et Kasema, sont venus s'accroupir à ses côtés.

Lumenge et Kasema sont deux jeunes gens. Lumenge

---

(1) Croisette, lingot de cuivre en forme de croix de Saint-André servant autrefois de monnaie dans les régions voisines du Sankuru.

(2) Niampara, ministre ou conseiller du chef indigène.

porte avec grâce le costume européen; il est coiffé d'un chapeau mou et fume un brûle-gueule authentique. C'est un garçon d'une intelligence rare et d'une influence considérable sur la jeunesse du village. C'est l'homme des initiatives hardies et des expéditions hasardeuses. Les anciens en ont besoin et en ont peur. Ils le détestent cordialement d'ailleurs, et ils ont maintes fois essayé de l'envoyer *ad patres*, mais les *boanga* (1), et les conjurations n'ont aucun effet sur lui. Kasema est plus indigène, plus effacé aussi. Il a l'air naïf. Mais il est insinuant et tenace; c'est lui qui se charge de toutes les négociations difficiles avec le blanc.

La présence de ces deux jeunes gens semble insolite dans ce conseil de vieillards. C'est que Dibue est un ancêtre; son esprit est devenu lent; on lui permet des conseillers. Puis, ce Lumenge qu'ils détestent a souvent des idées neuves!

Dibue ayant constaté d'un regard que la chambre est en nombre, parle. Il parle d'une voix blanche, lassée. Il dit que, jadis, les Bena-Mona étaient heureux; qu'ils ne faisaient rien. Que les Arabes, étant venus, avaient réclamé trois femmes par an et des *madiba* (2); que les Bena-Mona ayant résisté, avaient dû s'enfuir du Lubefu; qu'ils avaient finalement dû céder. Que les Européens étaient arrivés alors et avaient demandé du caoutchouc; que les Bena-Mona avaient refusé; qu'ils avaient attaqué les blancs; qu'ils avaient été battus encore.

Les auditeurs écoutent en fumant silencieusement; quelques-uns, le coude appuyé sur le genou et le menton dans la main, fixent leurs yeux rêveurs sur le chef; ils sont prodigieusement intéressés par ce préambule bizarre, mais

---

(1) Sortilèges, sorts, manœuvres d'envoûtement.

(2) Madiba, carré de tissu en fibres de palmier, servant d'unité monétaire.

n'en montrent rien. Le nègre excelle à cacher ses impressions.

Dibue constate que ce qui a perdu les Bena-Mona, c'est leur indiscipline, leur « je n'en fais qu'à ma tête ». S'ils avaient toujours suivi les conseils de leur chef et des anciens, ça aurait peut-être mieux marché.... (Marques d'approbation dans l'assemblée. Lumenge hausse les épaules de pitié.)

Qu'arrive-t-il aujourd'hui? Un blanc s'est installé près du village et veut faire un poste. Il m'a demandé des travailleurs pour le construire. Il a promis de payer ces travailleurs et on dit que ce blanc ne ment pas. Je vous ai dit à vous, les chefs : « Prêtez-moi vos esclaves. » M'en avez-vous donné un seul? (Pause. Grand silence. Les anciens restent impassibles.) « Je suis vieux, très vieux. Je suis votre chef depuis toujours. Où est l'homme qui se souvient de mon père? Ceux qui l'ont connu sont morts depuis longtemps. On disait jadis : « Dibue est très malin » et vous suiviez mes conseils; « Dibue est très fort » et vous aviez peur de moi. Aujourd'hui vous ne m'écoutez plus. Bien. Très bien. Mais moi, Dibue, votre chef, je ne veux pas que les jeunes gens se moquent de moi, je ne veux pas que le blanc me regarde comme un homme de rien et je vous dis : ou vous me donnerez des travailleurs pour construire le poste du blanc ou vous prendrez un autre chef. C'est fini. »

Coup de théâtre. Vive sensation. Les vieux bonzes, très ennuyés, tombent dans des abîmes de réflexions. Dibue a pris sa pipe et fume voluptueusement.

— « A moins, dit Lumenge froidement, que vous ne préféreriez faire encore la guerre au blanc. Mais dans ce cas, c'est moi qui vous le dis, vous marcherez les premiers. »

Ah non, pas ça! La perspective ne leur sourit guère. Donner des conseils, oui; donner l'exemple, non. Décidé-

ment, ils sont très ennuyés.... Dibue sourit imperceptiblement. Le silence est profond. On entendrait marcher un chat sauvage.... Enfin, Moana Mbò prend la parole....

Je ne vais pas faire le compte rendu de la séance entière. Elle dura trois heures. Le résultat, prévu d'ailleurs, fut que Dibue resterait chef et que l'on construirait mon poste.

Cela étant bien convenu, chacun des chefs de famille ayant promis son concours effectif, il y eut une détente dans l'assemblée. Une vive satisfaction se peignit sur tous les visages, satisfaction qui devint de la béatitude lorsqu'on vit apparaître, portés par quatre boys, deux vastes pots de vin de palme.

Lumenge — qui, entre parenthèses, était de connivence avec moi et avait donné au vieux souverain l'idée de cette menace d'abdication — vint me dire dans la soirée la bonne nouvelle.

Là-bas, au village, des lumières allaient et venaient, des tamtams battaient en sourdine, une vague rumeur de rires et de cris montait dans le ciel criblé d'étoiles : on buvait toujours.

ROBERT SCHMITZ.

(*Les Basonge*, monographie ethnographique, publiée par CYR. VAN OVERBERGH.)

---

## COMMENT SONT VENUS LES GOMBE (1)

(Légende bangala dite par les gens de l'eau.)

Le mari et la femme s'en allèrent un jour à la pêche. Avant de quitter la case conjugale, ils confièrent leur foyer à leur chien :

« Garde bien la maison, lui dirent-ils, garde bien les

---

(1) Gombe, les gens de l'intérieur, par opposition aux Bangala qui habitent près du fleuve.



poissons qui s'y trouvent, car nous allons en chercher encore, et tu seras récompensé. »

Ses maîtres partis, le chien, pas bête, se dit : « Pourquoi, tous les jours, me force-t-on à garder de bonnes et belles choses, et pourquoi ne me donne-t-on jamais rien ? Il faut changer cela. »



PÊCHEURS.

Et l'infidèle surveillant se met à manger les provisions de ses maîtres.

O merveille, son repas fini, il se sent tout transformé. Le maigre et pauvre hère de jadis est devenu gros et gras. Ses forces ont décuplé ! Et voici qu'il se couvre des étoffes de son maître. Tout fier, il s'en va se mirer dans l'eau et se juge aussi beau que ses patrons. Comme il

s'en revenait tranquillement vers la maison, il voit tout à coup s'approcher ces derniers ; pris de peur, il se sauve dans le bois.

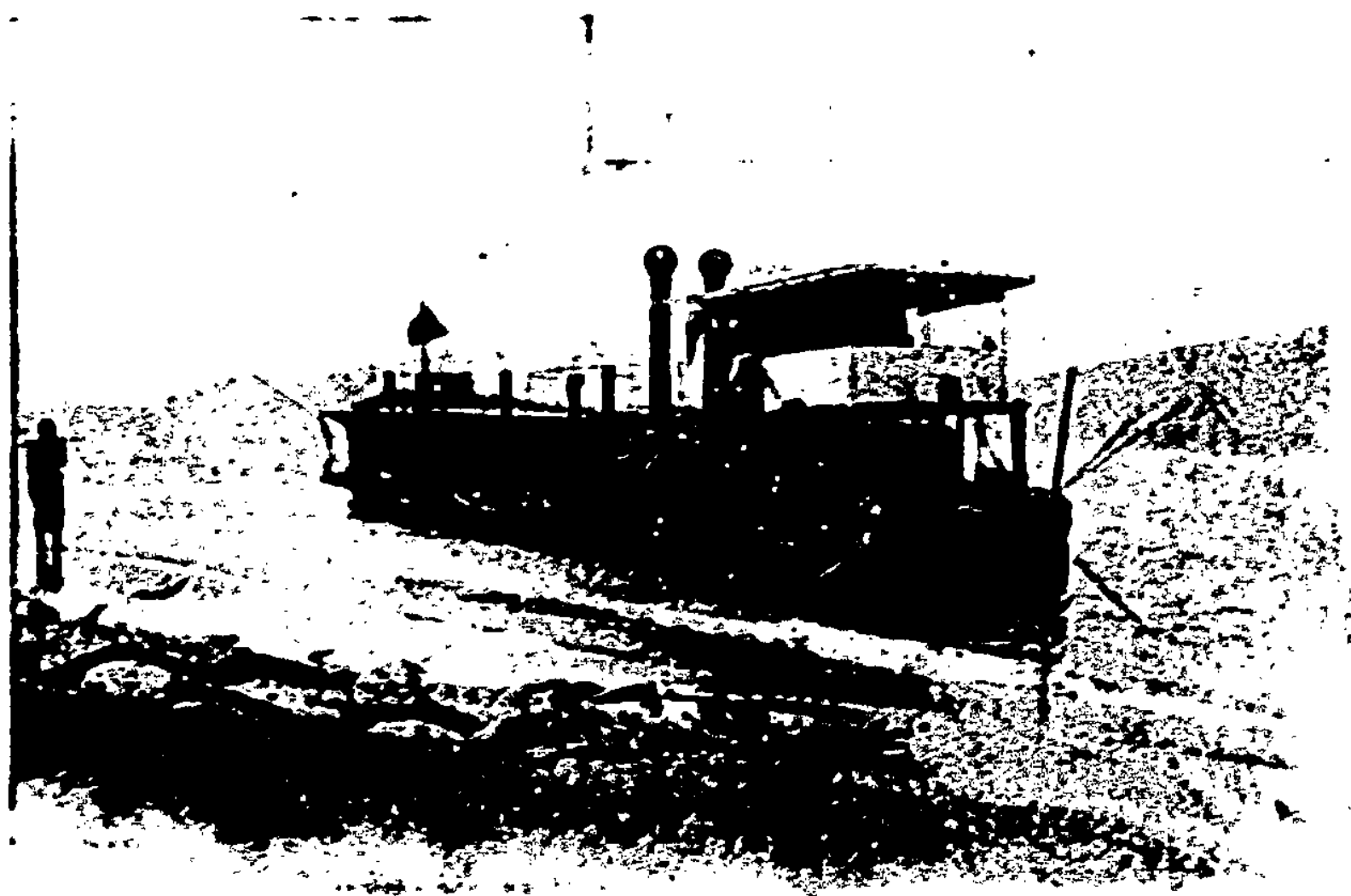
Longtemps après, alors que, métamorphosé, il avait fait souche d'homme, il se sentit pris de nostalgie et revint visiter les lieux où se passa son enfance. Il s'y fixa de nouveau. Ses descendants sont les Gombe.

Et voilà pourquoi le Gombe hurle comme un chien quand il vous parle.

## LE MIDJJI

*Midjji* (le revenant) fut le premier nom que les Bangala donnaient au blanc (Stanley). Ils hésitaient à entrer en relations avec lui et à accepter ses cadeaux, de peur que le *Likundu* (le mauvais esprit) ne s'introduisit chez eux en même temps que ces présents tentateurs.

Les premiers steamers que virent les Bangala leur firent supposer que les blancs n'étaient autres que les rois de l'eau, faisant, Lohengrins de l'équateur, trainer leurs



LE STEAMER « FLANDRE ».

bateaux par de grands poissons ou par des hippos. Les naïfs enfants d'Iboko prenaient la chaudière des steamers pour une grande casserole où le blanc faisait cuire la nourriture qu'il donnait aux aquatiques attelages de ses bateaux. Les steamers, eux, furent baptisés du nom de *kumba* par les sujets de Mata-Buïke.

Comme ceux-ci voyaient le blanc descendre fréquemment au fond de son bateau pour y chercher des perles, des mitakos et d'autres marchandises, ils soutenaient avec

conviction que les hommes du *Mputu* (de l'occident) s'en allaient ouvrir, à fond de cale, une porte pour quérir leurs trésors au fond de l'eau.

Le blanc s'en va et revient. C'est bien un *midjiji!*

(*Quelques Légendes Bangala.*)

ERNEST DELVIGNE

### UNE PETITE PRINCESSE NOIRE

A l'orée de la forêt, les champs s'élargissent à perte de vue et forment comme un gigantesque échiquier où les



MARCHANDS D'ARACHIDES.

carrés de millet alternent avec les carrés d'arachides, de haricots, de patates douces. Mais ce qui surtout s'est approprié le paysage, ce sont les cultures de maïs dont les très hauts épis verts font comme autant de bouquets mystérieux.

Udinji, — sa corbeille déposée au bord de l'étroit sentier, — circule lentement entre les golians de maïs, arrachant d'un coup sec les épis qu'elle rassemble dans

son pagne relevé. A tout instant, sous ses pas, un vol de colibris s'effare; des ventres rouges, des ailes vertes, prennent la fuite au milieu de petits sifflements éperdus.

Udinji déversait sa récolte dans sa longue manne quand,

à deux pas, parmi les fleurs jaunes d'un plant d'arachides, un furieux battement d'ailes l'attira : une pauvre mère perdrix, toute balourde, peut-être un peu grise, happée à la patte par un rat énorme, se démenait désespérément, sans un cri, ses yeux ronds agrandis d'épouvante. Le rat, tassé le plus possible contre le sol, les griffes cramponnées, gardait une immobilité de marbre, les dents rivées à la patte du pauvre oiseau avec cet entêtement obtus des animaux qui se sont attaqués à une proie trop grosse pour eux et demeurent naïfs prisonniers de leur victime, sans profit, à la merci d'un troisième larron.

Le troisième larron fut en l'occurrence Udinji, laquelle assomma le rat avec sa houe; la bête mourut du premier coup, se renversa dans les arachides à fleurs jaunes, son ventre gris au soleil, cependant que la perdrix dans une débandade affolée prenait la fuite, de petites gouttes de sang tombant de sa patte blessée.

Maintenant Udinji, assise au bord du chemin, s'occupe à déshabiller les épis de leur enveloppe; son geste expert écarte les longues feuilles vertes, les rassemble autour du pédoncule, d'une torsion détache l'épi; et les grains d'or apparaissent, gonflés d'huile et de fécule nourrissante, étroitement juxtaposés dans les alvéoles d'un lit d'ouate.

Or, tandis que machinalement vont agissant les petites mains d'Udinji, son imagination vagabonde, chevauche les apocalyptiques coursiers du Rêve, cueille aux pays inconnus du Lointain les fleurs blanches et rouges qui donnent bonheur et richesse; et monte à ses lèvres une chanson, peut-être entendue, peut-être inventée, une chanson très monotone dont le rythme de mélodie alourdit les ailes des mots.

— Dans le pays en arrière,  
Dorment des caisses,  
Des caisses de perles, d'étoffes blanches,  
D'étoffes bleues, d'étoffes jaunes, —  
Dans le pays en arrière!

Le blanc du pays en arrière  
Arrivera avec les caisses,  
Les caisses de perles, d'étoffes blanches,  
D'étoffes bleues, d'étoffes jaunes, —  
Le blanc du pays en arrière arrivera.

Le blanc du pays en arrière  
Donnera à Udinji  
Les caisses de perles, d'étoffes blanches,  
D'étoffes bleues, d'étoffes jaunes, —  
Le blanc du pays en arrière  
Donnera à Udinji!... —

La voix de la jeune fille résonne étrangement; car une grande paix tout doucement commence à tomber sur la nature. Les perroquets, le merle, les mille insectes se sont tus, et seul, par instants, au fond de la forêt qui se peuple d'ombre, le foliot-tocol (1) égrène des gammes assourdies. L'azur du ciel pâlit, se dégrade en teintes de plus en plus blanches; il flotte un moutonnement de petits nuages qui vont s'accumulant là-bas, au-dessus de la rivière qu'on devine couler derrière la profonde galerie d'arbres qui ferme l'horizon.

Il a à peu se sont éteints les rayons du soleil; voici que l'astre n'est plus qu'un large disque sans rayonnement, sa robe cardinalice s'estompe de grisaille. Il tombe de cet ensommeillement royal une mélancolie qui fait se recroqueviller l'âme des choses, dans le geste instinctif d'une auto-protection contre le froid et contre la nuit. Des oiseaux attardés coupent l'air d'un vol hâtif, se perdent derrière les hauts arbres recueillis qui tremblent sous la brise. La voix grave d'un tambour arrive du village, enflée par tous les échos du soir; quelque part, là-bas, une brebis béle interminablement.

Or, le globe du soleil commence à descendre d'une

---

(1) Petit coucou d'Afrique. Le foliot-tocol est un joli oiseau de la taille d'une grive; il est vert doré métallique, avec le ventre jaune soufre



TYPES BALUCHAS.

marche rapide; au-dessus des cimes de la forêt, comme accroché aux feuilles d'un palmier, il effectue un temps d'arrêt et un spasme de vie semble le rallumer; puis soudain, le fil céleste rompu, l'astre tombe d'une fois derrière le bois sombre, dans le noir des taillis et des fourrés, — et s'éteint.

... Udinji se retourna avec un sursaut et eut tout d'abord l'impression d'une épaisse obscurité autour d'elle... Hâtive, elle ramassa sa manne, le rat tué qu'elle enveloppa précieusement de feuilles, resserra frileusement son pagne; déjà elle marchait vers le *boma* noyé de nuit.

Le soleil à peine disparu, il semble qu'un invisible chef d'orchestre ait donné le branle au chœur des voix nocturnes; un lion rugit au loin, par appels brefs; à peine s'est-il tu, une hyène et un chacal mêlent comme en un duo leur sinistre clameur geignante de détrousseurs de cadavres. Mille insectes entament un concert sans fin, grillons, criquets, prieres, sauterelles; les moustiques coupent l'air d'un vol éperdu, aux zézayantes vibrations; les lucioles promènent parmi les hautes herbes processionnellement leurs lanternes. Et ce branle-bas d'animaux est si puissant et autoritaire qu'il semble confusément que l'homme ait abdiqué devant la nature. — Udinji marche vite, mécontente de soi-même, avec une appréhension des coups qui l'attendent pour sa rentrée tardive; car la *mukalingue muradi* (1) ne badine pas quant au protocole: fille de chef, il est interdit à Udinji d'être dehors après le coucher du soleil.... Et une hantise de la voix aigre de sa mère, de la main justicière d'autant plus lourde que la coupable est plus merveilleusement belle, — une hantise alourdit le cœur de la jeune fille.

Dans le clair-obscur du ciel brûlent des myriades d'étoiles; la placide face rose de la lune semble jeter sur la paisible

---

(1) La femme du chef.



détente du monde, un maternel regard attendri. Une clarté blanche drape les choses, noyant les détails, ne laissant plus ou moins paraître que la grande ligne des contours. Même il semble que des lois mystérieuses procèdent à une transformation fantasmagorique de certains corps; un hibou passe, dont les ailes lourdes sont immenses.

L'âme d'Udinji s'abandonne à une terreur superstitieuse qui s'accroît à la traversée du pont branlant, au-dessus du fossé du *boma*.

L'ombre insondable endormie au fond de ce fossé recèle



LES CASES NOIRES PERDUES SOUS LES ARBRES....

comme une menace qui met une hâte aux pas de la retardataire. Mais voici le site familier, les cases noires perdues sous les arbres et où déjà l'on dirait tout ensommeillé; par-dessus la clôture du *lupangu* (1), une voix de femme parvient à Udinji, une voix qui chante en *baluba* (2) une com-

---

(1) Le palais du chef.

(2) Les Baluba forment une tribu immense s'étendant des rives du Sankuru jusqu'au lac Tanganika. Ce sont les plus intelligents des indigènes de race Bantu. L'explorateur Wissmann, frappé de la tournure réfléchie de leur esprit, les appela un « peuple de penseurs ».

plainte berceuse, si douce que la jeune fille, sans comprendre exactement les paroles, s'arrête néanmoins pour mieux entendre.

De ce chant très tendre et de ce soir caressant baigné de lune, une profonde paix descend dans le cœur d'Udinji; et c'est sans nulle appréhension, avec un calme sourire, qu'approchant de la case maternelle elle souhaite le bonsoir à la *mukalingue miradi*.

C. A. CUDELL,

(*Udinji. Chez les riverains de la Buschimaie*), roman de mœurs congolaises.

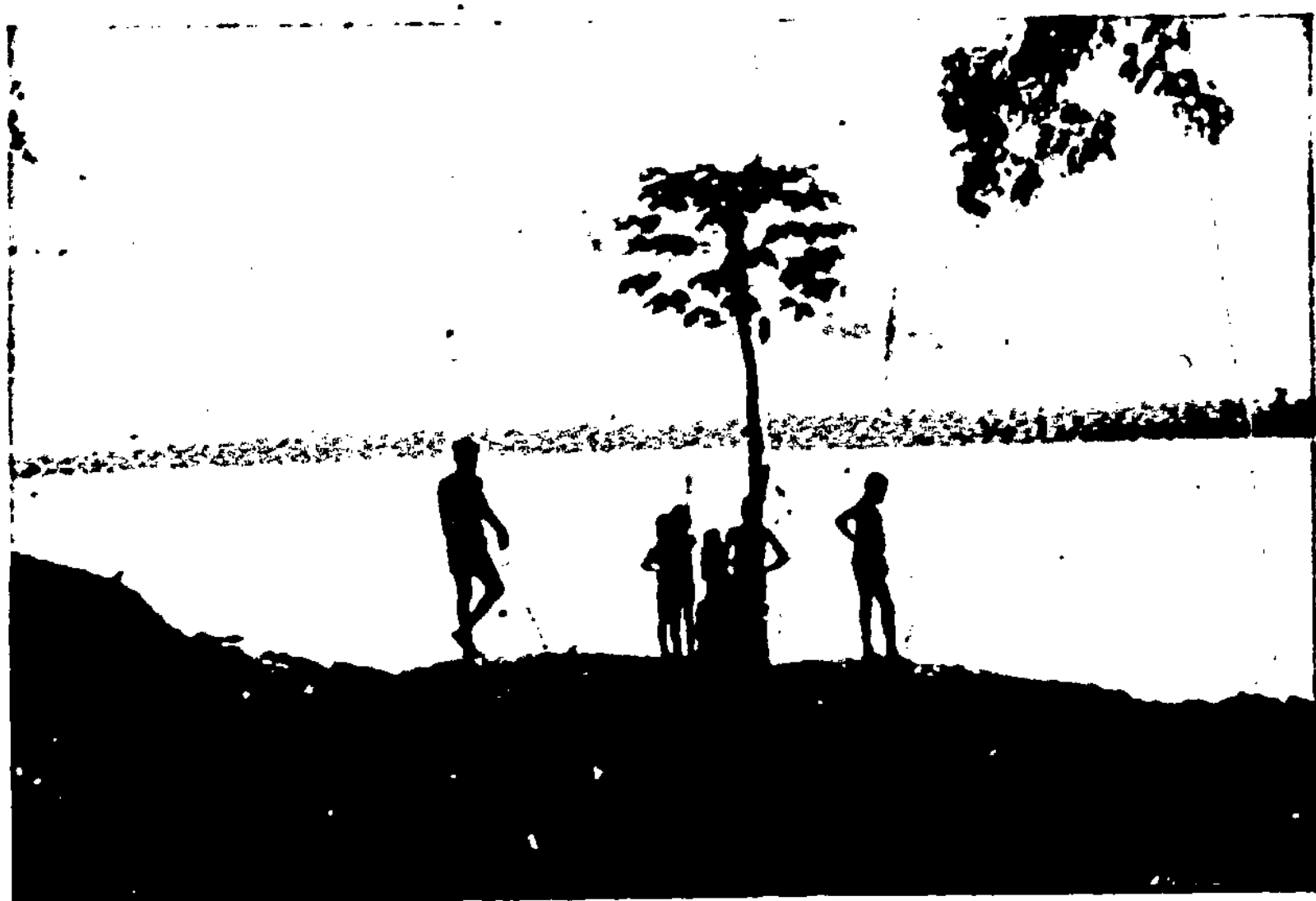
---

### LA CHICOUANGUE ET LE MALAFOU

Bien que les bananes soient très recherchées dans l'alimentation courante, les indigènes font concurremment une très grande consommation de manioc : on en voit partout près des villages de grandes plantations, assez mal tenues d'ailleurs et souvent envahies par les herbes. La plantation se fait à l'aide de fragments de rameaux, que l'on pique dans le sol et qui s'enracinent, mais ce n'est qu'après une année que les racines charnues deviennent assez grosses pour pouvoir être arrachées.

On cultive là du manioc doux que l'on peut consommer à l'état frais ou simplement grillé sous la cendre, ce qui constitue un aliment agréable. Mais le manioc amer, dont la racine est, comme on le sait, vénéneuse à l'état frais, est à beaucoup près le plus cultivé, pour la raison que, paraît-il, il donne de plus forts rendements. Lorsque ses racines sont arrachées, on les coupe par morceaux et on les met à tremper dans un courant d'eau vive pour qu'elles se débarrassent de leur suc propre et perdent ainsi toute propriété nocive. Malheureusement, ce bain de trois jours, s'il est vrai qu'il rend la racine inoffensive, fait développer par contre une fermentation butyrique, qui lui donne une

odeur répugnante. Les racines extraites de l'eau sont réduites en bouillie, que l'on fait cuire après l'avoir enveloppée dans des feuilles d'une marantacée qui croit partout à l'état spontané dans les sous-bois. Ainsi cuites, elles constituent une masse demi-gélatineuse, à laquelle les



UN GROUPE DE NOIRS.

indigènes donnent le nom de *chicouangue* et dont ils sont très avides.

. . . . .  
Le palmier à huile (*eluis*), d'une part, les raphias, de l'autre, sont deux plantes qui fournissent des produits multiples, devenus presque indispensables à la vie de ces peuplades (1). La seule graisse employée est l'huile de palme et l'élaïs fournit encore une boisson très recherchée par les indigènes : c'est le vin de palme, qu'ils désignent sous le nom de *malafou*. Tous les arbres de ce genre sont soumis à l'exploitation : chaque matin, un homme muni d'une ceinture en lianes, de quelques grandes calabasses et d'un couteau, s'en va faire la récolte. Passant autour de

---

(1) Les Bassoundis.

l'arbre le cercle de sa ceinture à laquelle il se tient des deux mains, il grimpe avec les pieds, le corps éloigné du tronc, donnant à la ceinture de petits sauts saccadés pour s'élever successivement. Il faut que celle-ci soit solide, car son corps tout entier est penché en arrière. Arrivé au sommet, à l'endroit où naissent les feuilles, il enlève celles qui sont mortes, puis incisant la base des plus vivantes avec la pointe de son couteau, il atteint la partie vive, le plus souvent la base d'une inflorescence en voie de formation; dans le trou ainsi ouvert, il applique l'orifice d'unealebasse où la sève viendra s'accumuler. Il place ainsi souvent plusieursalebasses sur le même arbre. Le lendemain matin, on vient récolter tout le produit obtenu et placer de nouveau les récipients. Un arbre est capable de fournir deux à trois litres de cette sève dans les vingt-quatre heures. Cela constitue une boisson un peu blanchâtre, presque claire, légèrement mousseuse, qui est assez agréable quand elle est fraîche. Mais la fermentation s'y établit rapidement, donnant un goût butyrique extrêmement désagréable pour les Européens, très recherché au contraire par les noirs.

Les raphias donnent aussi un vin de palme, mais ils sont surtout utiles d'une part par les fibres (1) qu'ils fournissent et avec lesquelles les indigènes tissent des pagnes souvent très fins, et tressent des calottes parfois véritablement élégantes par l'originalité en même temps que par la précision de leurs dessins. De plus, les rachis ou nervures principales des feuilles acquièrent de telles dimensions qu'ils constituent les matériaux ordinaires avec lesquels on construit les cases.

*(La Route du Tchad.)*

JEAN DYBOWSKI.

---

(1) On sait que les liens de raphia, qui font l'objet d'un important commerce d'importation, sont fournis par des lambeaux de cuticule, arrachés aux rachis des jeunes feuilles.

## CHANTS ET DANSES FUNÉBRES

Ma caravane arrive un soir, vers huit heures, à l'entrée d'un grand village à demi-ruiné et qui semblait désert.

La nuit était douce. Le chœur monotone des grenouilles et l'incessante et stridente chanson des cigales troublaient seuls le calme universel.

De sa lumière laiteuse et mate, la lune baignait le paysage aux lignes indécises et éclairait nettement les hautes houppes frissonnantes des palmiers et les larges feuilles déchiquetées des bananiers que balançait mollement une brise tiède.

Les cases, se silhouettant vaguement dans l'ombre, avaient l'air lamentables, hostiles et paraissaient abandonnées pour toujours.

Ma caravane marchait sans bruit. Mes porteurs s'étaient tus, impressionnés par le silence de mort qui régnait dans ces parages.

Nous devions loger à l'autre bout du village. Les maisons qui nous étaient réservées se trouvaient encore à un kilomètre de nous.

Tout à coup, dans le lointain, un long cri de douleur, un cri surhumain traversa la nuit; des clameurs confuses, sinistres, rythmées lui répondirent. Un homme de la caravane dit : « On pleure un mort. Je vais les prévenir de notre arrivée. » Il héla les gens du village et d'un ton de mélodie leur annonça notre présence.

Un vieillard robuste, escorté de négillons grelottants, vint à notre rencontre. Il nous dit qu'on pleurait parce que le chef du village était mort, la veille, de la maladie du sommeil.

Il nous guida lentement vers le quartier des passagers,

tandis que les lamentations semblaient se rapprocher de nous.

A un détour du sentier, nous nous trouvons brusquement devant une grande place publique entourée de cases derrière lesquelles se dessinent nettement, sur l'azur sombre, les formes sveltes des palmiers. Cette place est illuminée par deux grands brasiers dont les flammes vacillantes éclairent une sorte d'estrade, décorée de nattes, où est assis le cadavre du chef, mort la veille. Il est affublé d'un vieux veston blanc et de peaux de léopard. Tout ce qu'on voit de sa face noire, dans la pénombre, ce sont ses yeux grands ouverts, effrayants de fixité. Il est comme une idole fantastique dominant la foule accroupie autour de lui et qu'on devine nombreuse.

Devant ce bizarre catafalque, deux sorciers, parés de plumes, de verroteries et de lambeaux de fourrures, gesticulent en récitant très vite, sans suite et dans une incohérence folle, l'histoire du défunt.

L'assistance entière gémit, geint, se lamente. Des femmes sanglotent doucement avec des exclamations désespérées, sur un ton de rhapsodie lugubre. Des hommes chantent à mi-voix une mélodie rythmée, monotone et profondément mélancolique. Parfois, comme par hasard, les voix des hommes et des femmes se marient admirablement et s'unissent en un cantique mystérieux et captivant aux intonations barbares et dolentes.

Les deux sorciers se mettent à danser et à trépigner en poussant, sans arrêt, des objurgations farouches et des hurlements sauvages soutenus par les grondements sourds des tams-tams et les vibrations claires des tambours de danse. Leur voix monte sans cesse et domine les lamentations de l'assistance. Peu à peu l'assemblée s'excite à son tour; le torrent débordant de cris frénétiques, les roulements de plus en plus précipités des tams-tams et des

tambours l'électrisent; les sanglots, les gémissements, les exclamations navrées, les apostrophes indignées, les plaintes à fendre l'âme partent de la foule, tandis que les hommes et les femmes, dans des poses désolées, se tordent, se roulent, en proie à une douleur réelle. Des larmes luisent dans leurs yeux qui, à la lumière falote des brasiers, brillent comme de la nacre.

Lorsque l'exaspération de la foule est à son comble, un grand cri aigu de femme en délire domine les lamentations et, brusquement, le bruit infernal cesse pour faire place au grand silence nocturne que troublent seulement le chœur monotone et lointain des grenouilles et la chanson stridente des cigales....

C'est un spectacle inoubliable et qui dépasse l'imagination la plus extravagante. On se croirait transporté dans un monde de démons en folie; on est bouleversé, remué et exaspéré par ce tapage irritant auquel succède, subitement, le profond silence des claires nuits tropicales!

Pendant cette accalmie, de très vieilles femmes apportent, sans bruit, de grands pots de vin de palme et de bière de maïs que les hommes boivent goulûment, à même le pot circulant à la ronde.

Après un quart d'heure de « repos », les sanglots, les chants lugubres reprennent doucement pour s'enfler progressivement jusqu'au paroxysme, soutenus par le récitatif barbare des sorciers et les grondements des tams-tams jusqu'au moment où les voix, atteignant les notes suraiguës, se taisent brusquement après un grand cri de femme désespérée....

Ce sabbat infernal dura toute la nuit.

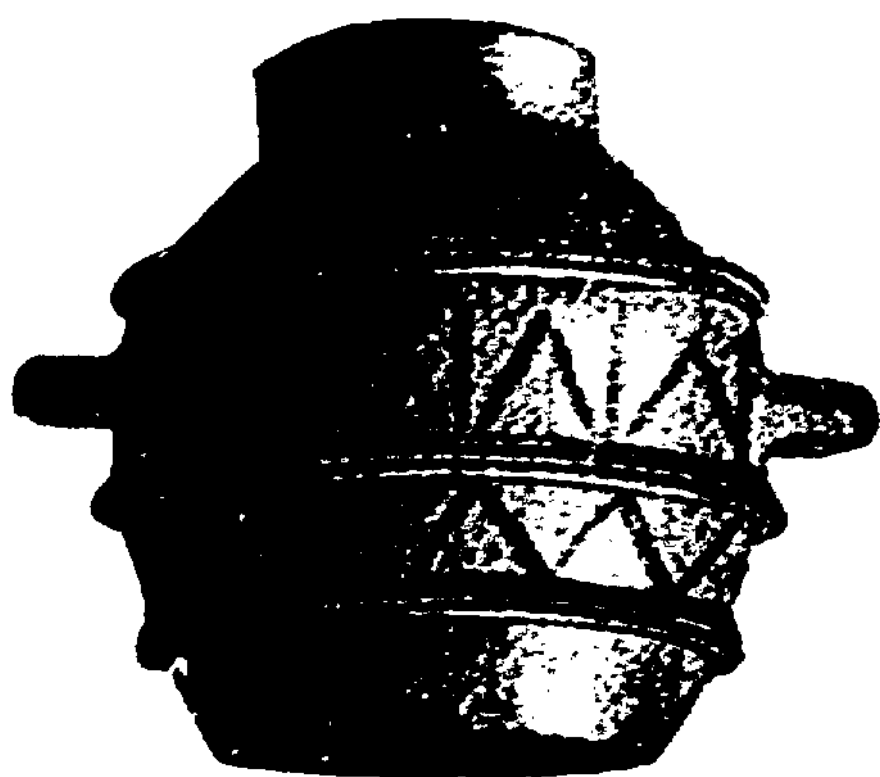
Lieutenant J.-H. BRADFER.

*(Au pays du Sommeil et de la Mort.)*



## JOUR DE MARCHÉ

Quelle scène active! Chacun est plein d'ardeur; on ne perd pas beaucoup de temps à saluer les amis. Les marchands de poisson courent çà et là portant des brochettes de petits silures fumés, enfilés sur des brindilles, ou d'autre fretin, ou bien des fragments d'écuelles remplis d'escargots, qu'ils échangent pour des racines de manioc, racines qui ont trempé dans l'eau pendant trois jours et qu'ensuite on a fait sécher; ou pour des bananes, de l'huile de palme, de la volaille, du sel, du poivre; ils sont tous empressés de



POTERIE.

troquer des vivres pour des condiments, et chacun se débat, affirmant la bonne ou la mauvaise qualité de l'objet. La sueur perle sur tous les fronts, les coqs s'égosillent, même suspendus à l'épaule du vendeur et la tête en bas, les cochons poussent des cris perçants.

Des loupes de fer, étirées aux deux bouts afin qu'on puisse juger de la bonté du métal, s'échangent contre un tissu fait avec des fibres de dattier.

Une telle masse de denrées et d'articles de toilette ou de ménage troqués les uns contre les autres, souvent à plusieurs reprises, par trois mille personnes, doivent procurer de grands bénéfices. Il y a là des gens qui viennent de vingt ou vingt-cinq milles.

La scène est d'un naturel et d'un entrain inimaginables. Les hommes se promènent en coquetant, vêtus de jupons courts, largement plissés et de couleur brillante. Les femmes ont de grandes hottes en forme d'entonnoir, dans



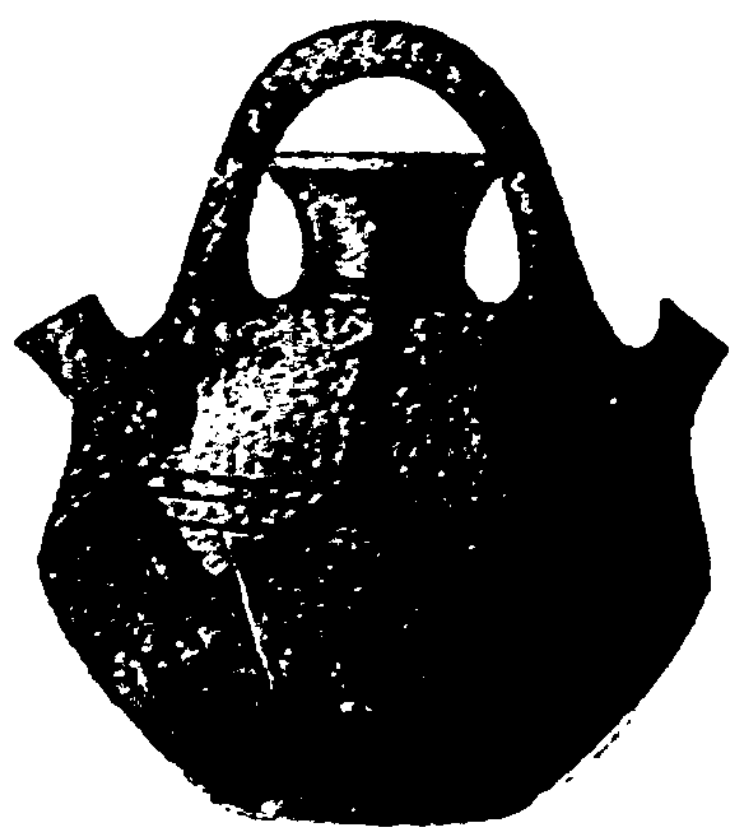
Phot. de la *British South Africa Co.*

LES CHUTES VICTORIA, DÉCOUVERTES PAR LIVINGSTONE, VERS LA RIVE GAUCHE DU ZAMBÈZE.

lesquelles se glissent les marchandises qui ne doivent pas être vues. Au-dessus des objets contenus dans le panier, elles portent tout un échafaudage de vaisselle, attaché aux épaules et retenu par une courroie qui passe sur le front; leurs mains en outre sont pleines. Jamais on ne ferait porter à un esclave la moitié du poids dont elles se chargent volontairement. Elles travaillent de bon cœur, faisant sonner leur poterie pour montrer qu'elle est sans défaut; exposant leurs articles, en détaillant les qualités. Il faut voir et entendre avec quelle verve les choses s'affirment! Le ciel et la terre, toute la création prise à témoin de la vérité du fait. Et quel étonnement, quel mépris lorsque la marchandise est dépréciée, et quelle insouciance quand l'acheteur s'éloigne!

Des petites filles vendent de l'eau à la tasse aux combattantes altérées, qui la leur payent avec de menus poissons.

Ce spectacle m'amuse; je ne comprends pas ce qu'elles disent; mais les gestes et les visages sont tellement expressifs qu'il n'y a pas besoin de paroles. Tout cela se fait loyalement; en cas de différend, toujours facile à arranger, on en appelle au jugement des autres; ils ont tous un grand fond d'équité naturelle.



POTERIE.

La poterie est d'une rondeur, d'une symétrie qui étonne, vu qu'elle a été faite sans tour, et d'un bon marché surprenant; j'ai acheté aujourd'hui deux cruchons en terre poreuse, d'une contenance d'un gallon (1), et bien faits, d'une forme élégante, pour un rang de perles. LIVINGSTONE.

(*Dernier Journal*. Trad. de M<sup>me</sup> H. Loreau.)

---

(1) Mesure de capacité anglaise représentant quatre litres et demi.

## PIROGUES

La pirogue est creusée dans un tronc d'arbre; sa section affecte deux formes principales : ronde ou carrée; arrondie, elle est généralement légère, facile à manier, mais moins bien faite et moins stable que celle à fond plat.



PIROGUES DE COMMERÇANTS BAYANZI DESCENDANT LE FLEUVE.

Autant de régions, autant de modèles différents; dans l'Ubangi (1), les extrémités se terminent par une longue plate-forme, celle d'arrière porte une surélévation en forme de siège destinée au barreur.

---

(1) Le plus important des affluents du fleuve Congo. Le bassin de l'Ubangi embrasse une bande de terrain s'étendant de l'est à l'ouest. Il sépare au nord et à l'ouest le Congo belge de l'Afrique équatoriale française.

L'ornementation en est très variable; dans le haut Ubangi, elle est simple, quelques moulures géométriques; parfois une tortue, un crocodile, un serpent en relief, sur les côtés; mais, chez les Gombe, j'ai vu des chefs-d'œuvre de bois sculpté, travail rapidement perdu, car, au bout de deux ans, les intempéries ont mis une pirogue hors de service; bien avant ce temps, elle a subi les radoubages les



CHEF MALANGA APPUYÉ SUR UNE PAGAIE.

plus extraordinaires, il en circule même dont il ne reste plus que l'avant, l'arrière remplacé par un bordage d'argile.

Les villages possèdent dix, vingt, cinquante pirogues de toutes dimensions.

Les pagaies sont longues ou courtes, suivant que l'indigène se tient debout ou assis dans la pirogue; jusqu'ici je n'en ai vu que des longues; au-dessus de Mokoange on emploie les petites.

Elles sont souvent bien

travaillées; dans le Congo, des chefs, des hommes libres et même des femmes ont des pagaies de luxe servant de canne.

Rien ne sert d'avoir de belles pirogues et de bonnes pagaies, il faut savoir s'en servir. Les hommes que nous avons amenés sont piteux auprès des naturels du haut Ubangi, habitués aux rapides. C'est surtout comme percheurs que ces derniers excellent. Tandis que les pagayeurs s'en-

tassent à l'arrière, l'avant des pirogues reste libre; un, deux, trois hommes, maniant avec une adresse étonnante leur longue perche, profitent du moindre roc, de la plus petite branche, pour la caler et pousser de l'avant; ils passent et repassent adroitement le long de leur étroit chemin sans paraître se gêner; l'eau devient-elle profonde, ils saisissent



PIROGUES A LA RIVE EN FACE DES VILLAGES DE BOLOBO.

la pagaie et, jamais lassés, lui font mordre les flots dans un grincement vigoureux.

Ils accompagnent ces manœuvres de chants, de cris et d'une danse d'ours imprimant au long esquif un mouvement de tangage fort désagréable.

Tout le long de la route l'indigène est notre maître; lui seul connaît les passes, si variables suivant la hauteur des

eaux; il sait profiter des contre-courants, sent le moment où il doit donner le coup de collier.

Les rapides sont traîtres; la moindre imprudence, un instant de distraction et c'en est fait de la pirogue, de son chargement, si pas des blancs qui la montent. Il faut que les hommes sautent à l'eau, saisissent la corde, fixent la perche, je dirais d'instinct, car un commandement ne serait compris que trop tard.

En descendant, il y a moins d'efforts à faire, mais non



SUR L'UPANGI.

moins de précautions à prendre. La pirogue doit aborder le rapide franchement, en plein milieu et garder ce milieu pour ne pas être prise dans les tourbillons des contre-courants; elle passe alors comme une flèche, si vite que l'eau entrant de tous côtés n'a pas le temps de la remplir. Ces descentes sont très émouvantes.

Quand le blanc voyage en pirogue, il se la choisit assez large pour y placer un fauteuil pliant; s'y installe à l'abri d'un toit de nattes, chaume ou toile; devant lui, une malle sert de table; derrière, son boy lui passe ce dont il a besoin



par-dessus l'épaule; tout à fait à l'arrière, le cuisinier gâche la popote, son feu brûlant sur un lit d'argile. En route ainsi du matin au soir.

(*D'Anvers à Banzville.*)

MASU.  
Lieutenant.

---

### JEUX D'ENFANTS ABABUA (1)

Durant les longues journées où tout le monde s'occupe, les enfants vagabondent presque sans surveillance; les garçons suivent leur père. On les voit les mains derrière le dos, le ventre saillant sur des jambes arquées, suivant d'une mine sérieuse les gestes des travailleurs; à peine âgés d'une dizaine d'années, ils mettront leur premier pagne et porteront un couteau à la ceinture. Ils accompagneront les aînés dans les classes lointaines.

La fillette aidant la mère, va puiser l'eau à la rivière, ou porte sur la hanche son frère nouveau-né.

Mais le soir réunit toute la parenté. La lune est si éclatante que dans la forêt on entend les cris étonnés des oiseaux; le *nzeuge*, la grande place toute blanche est propice aux amusements bruyants.

Voici d'abord qu'arrivent à pas lents, discutant gravement, deux frères. L'aîné veut faire deviner au cadet dans quelle main il a caché un caillou. Le plus jeune se trompe, il recommence au milieu d'éclats de rire, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que son partenaire y met de la mauvaise foi, et laisse tomber le *bonga* lorsqu'il a deviné juste. D'où une gifle, une courte lutte; tandis que le plus grand gambade en cercle, le plus petit, assis par terre, pousse des hurlements

---

(1) Les Ababua habitent le nord du Congo, entre les rivières Likati, Rubi et Bomekandi.

effroyables ; sa mère, assise au feu devant la hutte, reste du reste parfaitement indifférente. Mais voici que des amis accourent, on relève le braillard, qui sourit aussitôt, et l'on propose de jouer *Tankome*. Pour cela tout le monde s'assied, cuisse contre cuisse, cheville contre cheville, de façon que la ligne des pieds forme un demi-cercle où bruissent les anneaux des chevilles. Puis lentement, on balance le haut du corps, les bras ballant de droite à gauche en chantant :

*Be — belleng — beng Bellengbeng.*

Puis soudain, en cadence tous les talons battent la terre.

Bissu Baliganzulu.  
'Tado bitî, tankome  
A bubu, a bubu, etc.

Nous tous les Monganzulu,  
Nous venons ainsi, nous pêchons  
A bubbu a bubbu....

Puis le jeu se transforme en *bembo* : on se forme en ligne, assis l'un derrière l'autre, les jambes du voisin prises sous les bras de celui qui précède. Et on recommence à balancer : « Be — belleng — beng » jusqu'au moment où une oscillation trop forte renverse tous les joueurs dans la poussière. Attirée par leurs cris de joie, toute la jeunesse s'est rassemblée.

C'est le moment de jouer « au médecin ». Le malade s'étend sur les genoux de ses compagnons et de l'ombre surgit, boitant, appuyé sur un bâton, le vieux guérisseur qui a été appelé. Il se penche : « Est-ce ici que tu souffres ? » et il presse le ventre du patient : « Est-ce ici ? » et il chatouille la gorge. La guérison est rapide, car soudain la victime bondit, poursuivant les joueurs qui s'éparpillent, sorcier compris, rapides et bruyants, comme un vol de « républicains » dans les champs de riz.

Puis l'on se met à quatre pattes, en cercle, à jouer *lumbo*.

Tout le monde étend les mains ouvertes ; on frappe la

terre et chante des paroles sans sens, mais bien rythmées.

Mazazao, mazazi, manano

Ho! ho!

Mazazao, mazazao, manano

Ho! ho!

Mati kongo gonge (*ter*).

En disant cette dernière phrase, les numéros impairs se redressent sur les genoux, les bras pendant, se regardent l'un l'autre, la tête inclinée, puis ils reprennent la position horizontale, tandis que les numéros pairs se relèvent et agissent de même.

Mais bientôt la confusion se met parmi les joueurs, ils se relèvent à contretemps ou restent quand ils devraient se sourire entre eux; au milieu de la joie générale on recommence, parfois avec une variante.

. . . . .

Quelquefois aussi on danse en rond. Ce n'est pas sans une certaine émotion intellectuelle que l'Européen voit reproduire devant lui en pleine forêt équatoriale les rondes qu'il a dansées, lui aussi, dans sa jeunesse, notamment la vieille ronde du Loup.

Mais ici, le loup est devenu léopard et la brebis, chevreau.

Ekopi bwa nanu,  
Bwa na Lubí!  
Lipedengu!

Le léopard gronde par ici.  
Il gronde du côté du Rubi!  
Lipedengu!

Le « chevreau » est entouré par la chaîne protectrice des danseurs tandis que le « léopard », les mains jointes, sautant des deux pieds à la fois, cherche à profiter d'une inattention pour se glisser dans le cercle où il se saisit de sa proie.

Mais à mesure que se prolongent les jeux, des jeunes filles, des adolescents s'y mêlent, tandis que les plus petits, fatigués, se retirent. Aux rondes enfantines se substituera peu à peu le rythme des danses, qui attirent bientôt tous les adultes du village.

(*Les Ababua.*)

A. DE CALONNE-BEAUFAICT.

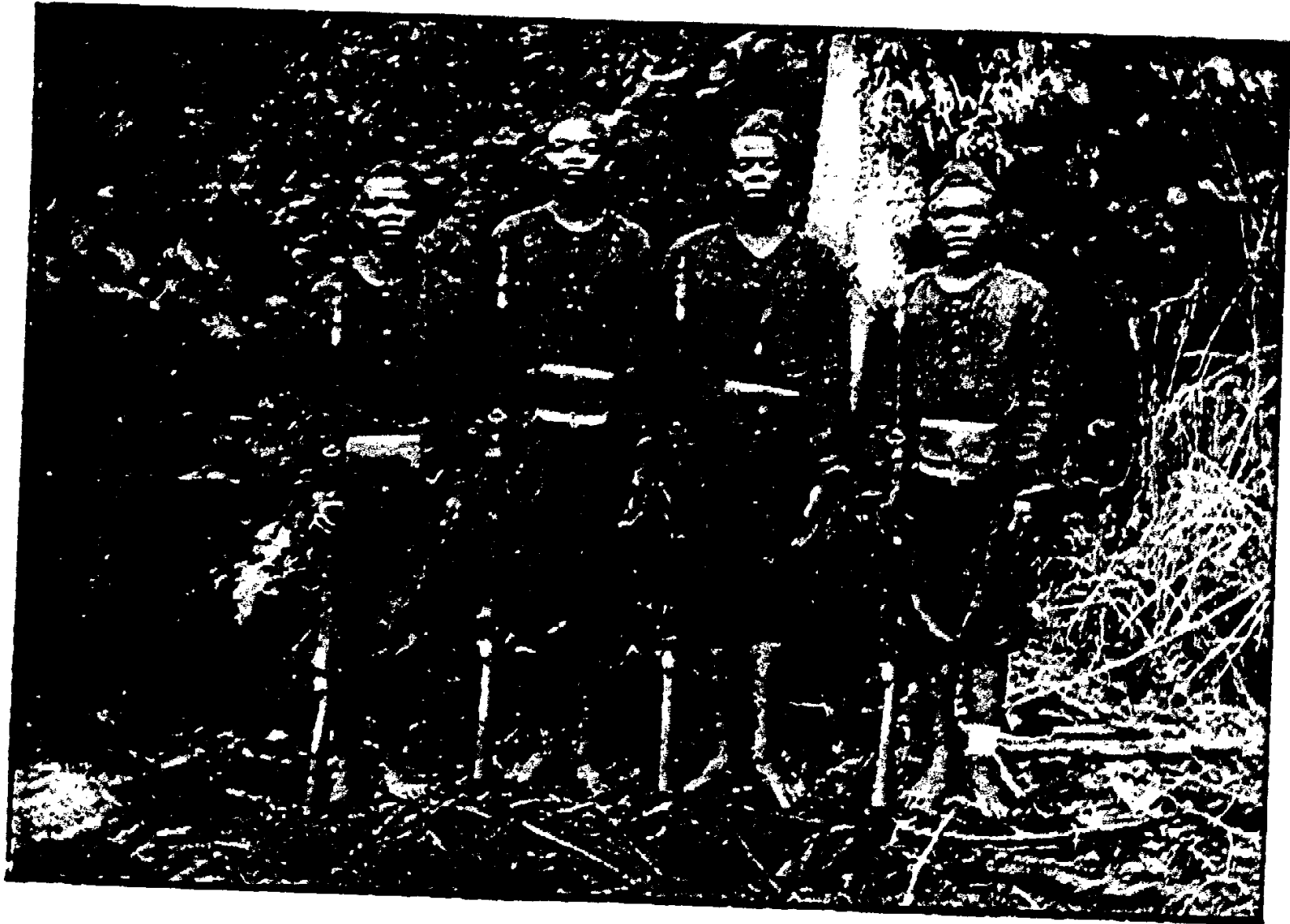
## LE TAMBOUR A SIGNAUX

Cet instrument est un énorme tronc d'arbre ou bien un bloc de bois évidé intérieurement, n'ayant pour toute ouverture qu'une fente longitudinale, par laquelle je suppose qu'on passe les outils destinés à le creuser. Bien isolé du sol par deux montants, il résonne avec sonorité lorsqu'on le frappe à l'aide d'un morceau de bois au bout duquel est adaptée une boule de caoutchouc. Le son de ce tambour se répercute au loin et s'entend distinctement la nuit à plusieurs kilomètres; les indigènes s'en servent pour se communiquer toutes les nouvelles et ce système d'information est tout à fait curieux; le code des signaux diffère selon les régions, mais il se compose à peu près uniformément de coups secs et de roulements ou coups longs différemment espacés.

.... M'étant un jour installé à côté du tambourineur, je fis communiquer à un village situé sur la rive opposée plusieurs ordres qui furent immédiatement exécutés; la largeur du fleuve étant de six à sept cents mètres, je me servais d'une lorgnette pour suivre les mouvements. Je fis signaler :

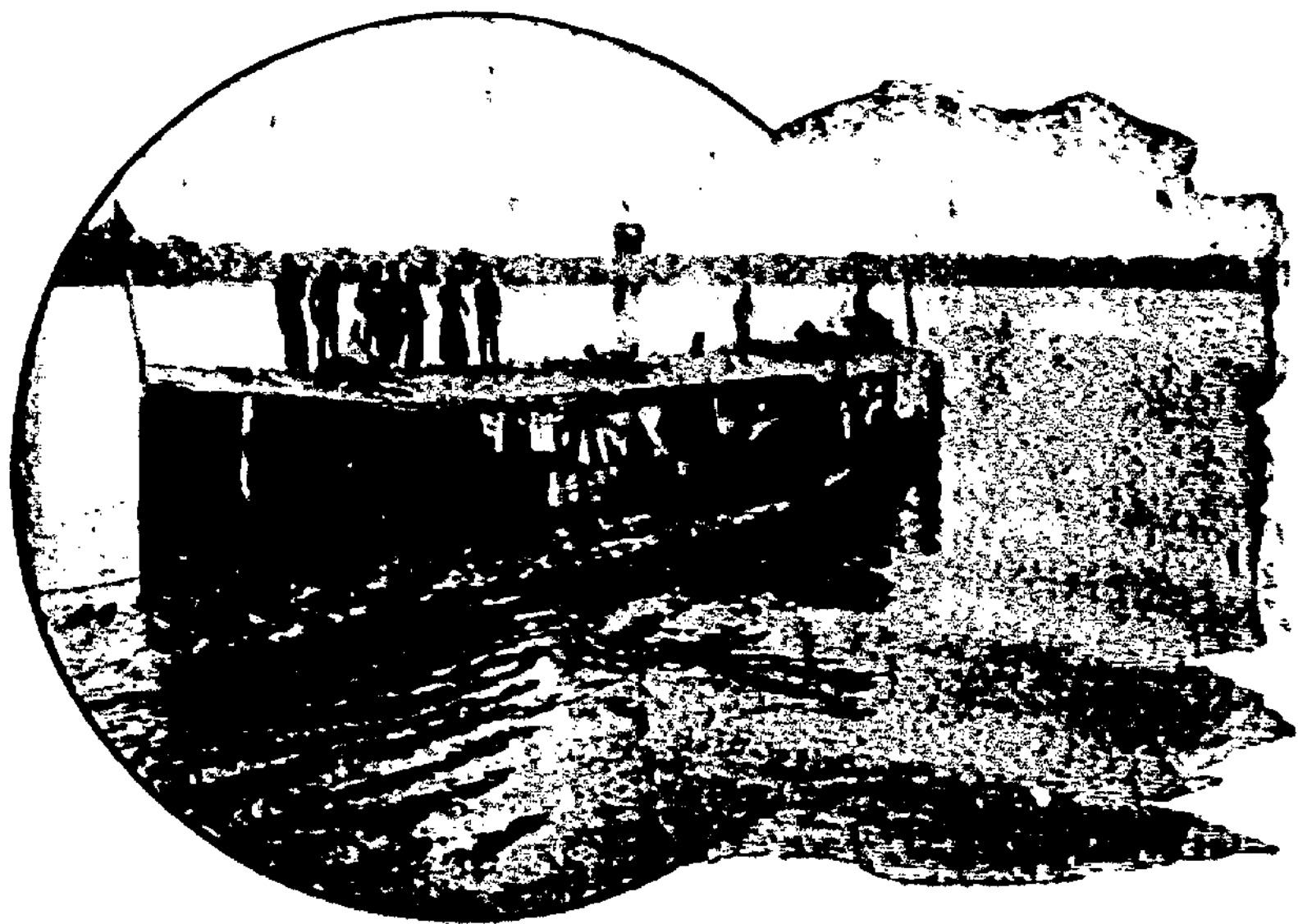
- 1° De chercher des bananes et de les porter sur la plage;
- 2° De les placer dans une pirogue;
- 3° De remonter sur la plage,
- 4° De prendre les bananes et de les mettre dans une case;
- 5° D'appeler trois hommes et trois femmes, puis de les renvoyer;
- 6° Enfin de venir avec une certaine pirogue chercher un cadeau.

Toutes ces indications furent exécutées — la dernière surtout — sans aucune hésitation.



SOLDATS D'ESCORTE.

A l'aide du tambour, les indigènes sont prévenus deux et quelquefois trois jours d'avance qu'un Européen monte le fleuve avec telle ou telle escorte, accompagné de tant de gens, etc. Dans l'intérieur le tambour n'est pas moins employé; c'est pourquoi les expéditions européennes trouvent souvent déserts des villages qu'elles projetaient de surprendre, ou bien, croyant trouver l'ennemi, elles tombent dans des embuscades qu'il a eu le temps de



STEAMER « LE PIONNIER ».

leur préparer. Stanley; lors de sa descente du Congo, se plaint de l'affreux tam-tam qui ne cessa de battre pendant des semaines. Il est peu flatteur pour nous de constater qu'à la fin du siècle dernier, avant l'invention du télégraphe aérien, nous étions bien moins avancés que les naturels du haut Congo, en fait de communications rapides.

Pendant notre descente du fleuve, le tambour était une de mes distractions; il y avait toujours dans l'équipage au moins un indigène qui connaissait les signaux, et je me

faisais traduire ceux que nous entendions. Quoique cela puisse paraître étrange, ceux qui font profession de tambourineur sont peu nombreux, et, parmi les naturels des deux sexes, la majorité ne sait pas traduire ou transmettre une phrase de leur code conventionnel; il est certain qu'il y a un apprentissage à faire et que ce genre de téléphonie compte peu d'initiés. EDOUARD FOA.

*(La Traversée de l'Afrique du Zambèze au Congo Français.)*

---

### DANS UN VILLAGE BAKETE (1)

Kapungu est un beau village bakete affectant la forme d'un large ovale que la route coupe dans le sens de son plus petit diamètre; de multiples palmiers lui donnent un aspect très pittoresque. Resserrées les unes à côté des autres, faites de bois et de feuilles de faux-bambou, les maisons des Bakete sont assez jolies, malgré leur pauvreté; rectangulaires, elles ont généralement près de deux mètres cinquante de hauteur. Une ouverture ménagée dans la façade, à trente centimètres du sol, sert de porte et de fenêtre. Les feuilles, reliées entre elles par des micombos (cordelettes), sont croisées ou imbriquées sur un lattis apparent de bâtonnets de bambou parallèles au sol, dépassant un peu sur les bords des deux plus grands panneaux. Le toit s'arrête au ras de la façade.

Devant la plupart des maisonnettes sont plantés un ou plusieurs gros bâtons au bout desquels on a taillé grossiè-

---

(1) Les Bakete habitent les rives de la Lulua. On rencontre chez eux les Bakuba, peuplade venue du nord-ouest et établie actuellement dans la région comprise entre le Sankuru et le Kasai.



rement une figurine et qui s'entourent d'une collerette de feuilles de palmier : voilà de quoi préserver leurs propriétaires des maladies et des accidents. Des fétiches sont éparpillés dans tout le village. Ils sont d'une sculpture mallable. Certains montrent leurs figures grimaçantes au-dessus d'un enclos de feuilles et de branchages enchevêtrés qui paraît leur tenir lieu d'habitation.

Les Bakete appartiennent à la même race que les Bakuba, mais ils sont plus petits et plus malingres. Ils ont une façon originale de porter le pagne, largement replié sous la ceinture et formant des godets autour de la taille. Ils se coiffent d'un petit chapeau de paille finement tressée — calottes ou bonnets coniques ornés souvent de broderies, de dessins en couleur, de franges et de coquillages (cauris). Ce couvre-chef minuscule, dont les élégants découpent les bords en forme de croix grecque aux branches arrondies, est fixé sur le sommet du crâne au moyen d'une longue épingle de fer, enjolivée de grosses perles ou d'un grelot. Beaucoup d'hommes ont aux chevilles des anneaux de fer ou de cuivre. Ils ne se séparent guère de leurs grandes pipes de bois sculpté, au tuyau recourbé, dont ils tirent des nuages de fumée bleue, avec un calme et une gravité dignes de bourgeois hollandais. Ils n'ont guère de tatouages, si ce n'est plusieurs petits cercles concentriques sur les tempes ; mais, par contre, les femmes se couvrent le cou, le dos, le ventre et les tempes de petites entailles imitant les « grains de beauté ». Des femmes et des enfants ont la tête complètement rasée, à l'exception parfois d'un toupet ou de plaques de cheveux qui rappellent les coiffures excentriques de nos Augustes de cirque. Certains indigènes, comme beaucoup de noirs d'autres races, s'enlèvent deux incisives au milieu de la mâchoire supérieure.

Les Bakete sont industriels. Ils font du caoutchouc, des nattes, des masques, des objets de collection qu'ils vendent



Phot. de M. Wessels.

UN CHEF BAKUBA.

à Luebo aux passagers des steamers. Leur commerce d'huile de palme leur assure également des ressources.

FRITZ VAN DER LINDEN (1).

(*Le Congo, les Noirs et Nous.*)

---

## LE GONG (2)

Là-bas, au bord de l'immense clairière, le soleil vient de descendre derrière la cime des arbres. Le ciel vibre de clartés merveilleuses. Mais voici que, brutale, monte la nuit.

L'ombre violette des sous-bois est soudain devenue noire. Elle s'élève, noyant les troncs élancés des arbres, effaçant les derniers reflets des frondaisons. Sur le ciel assombri la forêt ne se dessine plus; mais là, et puis là, et partout, impénétrable et hostile, une haute bande sombre semble se rapprocher, encercle le village comme une ceinture de montagnes mystérieuses.

Alors ces hommes que le labour journalier avait dispersés rentrent à pas lents, reculant devant l'obscurité envahissante, propice aux fauves et aux esprits malfaisants. Autour d'un foyer de bûches, ils se groupent, si serrés qu'ils sembleraient vouloir se rassurer l'un l'autre par leur présence réciproque. Ils échangent des propos sans importance et à mi-voix. Parfois l'un d'eux se lève, s'éloigne vers la rivière, balançant un tison allumé, puis vient reprendre sa place comme heureux d'avoir échappé à des dangers pressentis.

---

(1) Van Der Linden (Fritz), journaliste belge. Il fut chargé en 1908, par *l'Etoile Belge* et par *la Chronique*, d'une mission d'étude au Congo. Il accompagna le député Vandervelde dans le Mayumbe et dans la Mongala.

(2) A rapprocher de la description du tambour à signaux, page 188.

Dans le noir, à ras de terre, des lucioles se posent, luisantes et vertes comme les yeux des léopards. On entend le bruit sourd des pilons des femmes, venant des cuisines, tandis que déchirante et tragique, dans la nuit, monte la plainte des lémuriens.

Ils savent que là-bas, à des lieues de distance, dans d'autres villages, leurs frères sont réunis, silencieux; mais entre eux, implacable se dresse l'obscurité qui les isole; pour chaque village le monde de l'intimité et de la sécurité se réduit au cercle d'ombres mouvantes qu'éclaire le foyer.

Or, soudain, harmonieux et prolongé comme un son de cloche, un bruit monte, adouci par la distance. Il se répète, se modifie, les sons se combinent en batteries pressées et nerveuses; c'est le gong du chef de clan qui vient de parler. Un autre lui répond, puis un autre encore. Le batteur du gong du village a quitté le cercle, et a saisi ses mailloches. Les demandes et les réponses se succèdent... et voici que ces hommes deviennent soudain joyeux. Les voix s'élèvent, la conversation s'anime, on commente les nouvelles, on discute, on rit, on éprouve la bienfaisante impression de sécurité des jours où tous sont réunis à la palabre, prêts à se porter aide contre les dangers extérieurs.

Toutes ces familles dispersées par des circonstances hostiles, éloignées l'une de l'autre, vivent soudain d'une pensée unique. Leur merveilleuse ingénuité a aboli les distances; l'impression d'isolement et de faiblesse disparaît et c'est la grande voix sociale qui monte dans la nuit, c'est l'âme du clan qui s'affirme joyeuse et dominatrice.

(*Les Ababua.*)

A. DE CALONNE-BEAUFAICT.

---

## LE SOLITAIRE DE KAREMA

Dans une de mes chasses aux canards, le long de la plage déserte, je fis, un jour, une rencontre bizarre. Je venais d'abattre un aigle pêcheur, qui regagnait son aire avec un poisson, écumé à fleur d'eau, et le cherchais vainement entre les joncs de la berge herbuë, lorsque je vis s'avancer un être d'aspect véritablement effrayant. Il n'aurait tenu qu'à moi de le prendre pour un des Oua-Totos dont l'Esprit du Lac se sert pour épouvanter ses naïfs riverains. Complètement nu, le front couronné d'une tignasse grise, le visage effroyablement rongé par un cancer, cet homme me tendait l'oiseau abattu.

— Es-tu de Karema? demandai-je au monstre.

— Oui.

— D'où vient que je ne t'ai jamais vu?

— On m'a défendu de me montrer.

— Qui ça?

— Les gens de Karema.

— Pourquoi cela?

— Parce que je suis marqué par l'Esprit.

Et il m'indiqua sa face gangréneuse, que je ne puis considérer sans frémir.

— Où habites-tu donc?

— Là-bas.... Dans l'îlot de Mousamouera.

Cet îlot, objet de terreur pour les riverains, se voit à quelque distance, dans le lac, au sud de la station belge et, grâce au retrait des eaux, fera bientôt corps avec la terre ferme.

— Tout seul?

— Tout seul. Qui voudrait vivre avec moi? Ma femme est morte, mes enfants me fuient. Je ne sais pas même s'ils vivent encore. Je suis si vieux!... Et si abandonné!

— Tu ne vois donc plus personne ?

— Personne.... que Kangherenngère, le Mganga, le seul qui ose visiter l'ilot.... pour consulter l'Esprit.

— Et de quoi vis-tu ?

— Du poisson que je prends dans le lac.

— Mais, il n'y a pas toujours du poisson.

— Alors j'ai faim.... Et je me risque à aborder ici pour chercher des herbes et des champignons.

— Pourquoi n'es-tu jamais venu à la Maison de Pierre ? Tu aurais pu y apporter du poisson et te procurer des étoffes pour te couvrir, du sorgho et du maïs.

— J'avais peur d'être chassé.

— Les Hommes Blancs respectent les vieillards et les malheureux. Ils t'auraient secouru.

— Les Hommes Blancs sont bons, je le sais. Les nègres n'ont pas de pitié. Kangherenngère m'a parlé de toi, et c'est pourquoi j'ai osé t'aborder. Mais les soldats qui sont chez toi me maltraiteraient....

— Eh bien ! soit, reste dans ton île. Je te ferai apporter de la farine et du tabac....

Depuis, j'ai revu quelquefois le vieux pêcheur, traité en paria par les hommes de sa race. Sitôt qu'il entend mon coup de fusil, il saute dans sa pirogue délabrée et vient m'offrir du poisson. De temps à autre, on dépose à son intention, sur la rive, une corbeille de vivres qu'il ne vient prendre que lorsque mes hommes ont disparu.

Son long isolement lui a imprimé des allures presque fatidiques. Au contact de la grande nature, il s'est dépouillé des superstitions et des préjugés de sa jeunesse. Moussamouera, dont il habite le séjour, ne lui inspire aucune terreur. Il a perdu la croyance aux Esprits, en éprouvant l'ignorante cruauté des hommes, et à la haine d'autrefois ont succédé l'indifférence et le mépris.

Ses souvenirs datent de loin, mais impossible de con-

naître au juste son âge. La population de Karema s'est renouvelée plusieurs fois, depuis qu'il se trouve sur son îlot désert.

A ce qu'il prétend, tout enfant encore, il a connu une *grande ville*, établie, entre le tertre du Fort et son hémicycle de montagnes. Le lac, en s'exhaussant, l'a probablement engloutie. Quoi qu'il en soit, nos hommes en creusant dans cette direction, où nous avons relégué leur cimetière, ont retrouvé les fondements d'un *boma*.

Quelle est la poussière que la vie n'ait pas animée?

Le vieux solitaire s'est construit une misérable hutte, qui le défend la nuit contre les surprises des crocodiles. Il a longtemps profité, sans scrupule, des offrandes, déposées sur la plage, par les indigènes, à l'intention de l'Esprit. Mais ces sortes d'hommages se font de plus en plus rares, la Sibylle et le Mganga de Karema se les faisant adresser directement.

(*La Vie en Afrique.*)

JÉRÔME BECKER.

---

### COMMENT UN NÈGRE RACONTE L'ARRIVÉE DE STANLEY

Voici ce que me raconta en décembre 1884, le Bangala Muele, homme raisonnable et d'âge mûr :

— Les Bangala n'avaient jamais vu un homme blanc et n'en soupçonnaient pas même l'existence, quand un jour (1), il y a bien des dizaines de lunes, au moment où le soleil est droit au-dessus des têtes, une flottille de pirogues, aux formes pesantes ignorées de la contrée, précédée d'un

---

(1) Le 14 février 1877, lors du premier passage de Stanley.



canot extraordinaire encore plus vaste, portant une grande porche debout vers son milieu, apparut silencieusement devant nos villages, en suivant le fil du courant. Les hommes qui les montaient étaient couverts aux trois quarts d'étoffes blanches, même sur la tête, chose singulière pour ce pays où le chef le plus riche se vêtait d'un simple lambeau de tissu de bananier. Et, fait absolument nouveau, renversant toutes les idées des Bangala sur l'humanité, deux êtres de couleur blanche — oui, blanche comme



MOBEKA. — LA FACTORERIE.

l'argile à poterie — paraissaient commander cette expédition.

Ils semblaient avoir à peu près la même forme que le commun des hommes, mais leurs cheveux, leurs figures et leurs yeux étaient étranges.

N'étaient-ce pas des envoyés d'Ibanza, le mystérieux esprit?

Et pourquoi les faisait-il surgir soudain sur notre fleuve? Leurs desseins ne pouvaient qu'être mauvais : ils avaient

abordé à un ilot, au lieu de venir se présenter à la rive, comme le fait chez nous tout voyageur non animé d'intentions hostiles.

Aussi, au premier moment, quand la distance ne nous permettait pas de bien distinguer, avions-nous pris leur convoi pour un parti de nos ennemis de Mobeka; l'alarme avait été donnée et nous avions rassemblé nos canots pour le combat. Mais les vêtements de leurs guerriers, la forme nouvelle de leurs fusils, et surtout l'aspect inattendu de ces personnages blancs nous avaient détrompés.

Cependant, plusieurs de nos pirogues s'étaient fortement rapprochées de celles de ces inconnus.

Le plus vieux des deux êtres blancs avait les cheveux plats et gris, et des yeux de la couleur de l'eau; il se dressa et montra une étoffe rouge et du fil de laiton. Quelques-unes de nos équipes avancèrent, en discutant le sens de cette attitude, avec la violence habituelle de notre chaud tempérament. L'autre blanc braqua un fusil vers les nôtres. Et le vieux l'apostropha vivement dans une langue incompréhensible.

Nos amis qui étaient le plus près d'eux, crurent que cela ne signifiait rien de bon et ils jugèrent que le meilleur parti était d'attaquer ces blancs mystérieux, venus on ne sait d'où. La lutte fut des plus violentes.

Quel fétiche avaient donc leurs fusils pour avoir tant de force? Leurs balles, en un métal gris et lourd que nous n'avions jamais vu, nous atteignaient à des distances énormes. Les femmes et les vieillards qui de la rive suivaient le combat, étaient touchés; les murs de nos cases étaient troués; des chèvres errant au loin dans les champs tombaient foudroyées. Et sur l'eau même, nos boucliers étaient percés comme des bananes; nos pirogues de bois dur éclataient et se remplissaient d'eau. Néanmoins, nous luttâmes avec énergie et nous poursuivîmes les êtres blancs

bien en aval de nos villages. Leur bande nous échappa enfin, en poussant des cris de triomphe. Et nous n'en entendimes plus jamais parler.

Ainsi s'exprima Muele, en ajoutant que Mata-Buïke, le chef des Bangala, avait fait de grands efforts pour détourner son ardent peuple de s'approcher de ces blancs qui ne pouvaient être des hommes.

*(Sur le Haut-Congo.)*

CAMILLE COQUILHAT.

---

### RÉFLEXIONS D'UN NOTABLE INDIGÈNE

Bwana Mukubua (1), tu me demandes pourquoi le vieux Mushima, dont tu as frotté la blessure avec du coton trempé dans l'eau brune qui brûle, t'a demandé un - mata-biche (2) ». N'est-ce pas toi qu'il a obligé en acceptant un bienfait? Il sait que cette bonté qui est en toi doit s'exercer comme un besoin. Il te donne l'occasion de l'exercer et te demande, en échange de ce service, un cadeau. C'est très juste. Tu es son obligé.

\* \* \*

De même, si tu achètes des vivres à un noir, c'est que tu en as besoin. Tu lui as payé la valeur de ses vivres. Mais tu ne lui as rien donné pour le service qu'il t'a rendu en t'en vendant. Tu lui dois encore une gratification. Rien n'est plus juste. Pourtant, des blancs trouvent que le noir qui la réclame, est insolent. Nous ne les comprenons pas.

\* \* \*

Il y a bien des choses encore que nous autres noirs, ne

---

(1) Grand Monsieur.

(2) Un cadeau, un pourboire.

comprenons pas. Les wapagazi racontent que les blancs de Bula Matari restent assis sur leurs barzas, ou tournent le dos au mât de pavillon, en continuant de fumer et de parler, quand le drapeau de la Belgique monte ou descend; tandis que les soldats et les travailleurs du poste font le salut militaire ou tirent leur chapeau. Nous parlons beaucoup de ces choses autour des feux; nous les discutons et les commentons, mais nous ne les comprenons pas.

\*  
\* \*

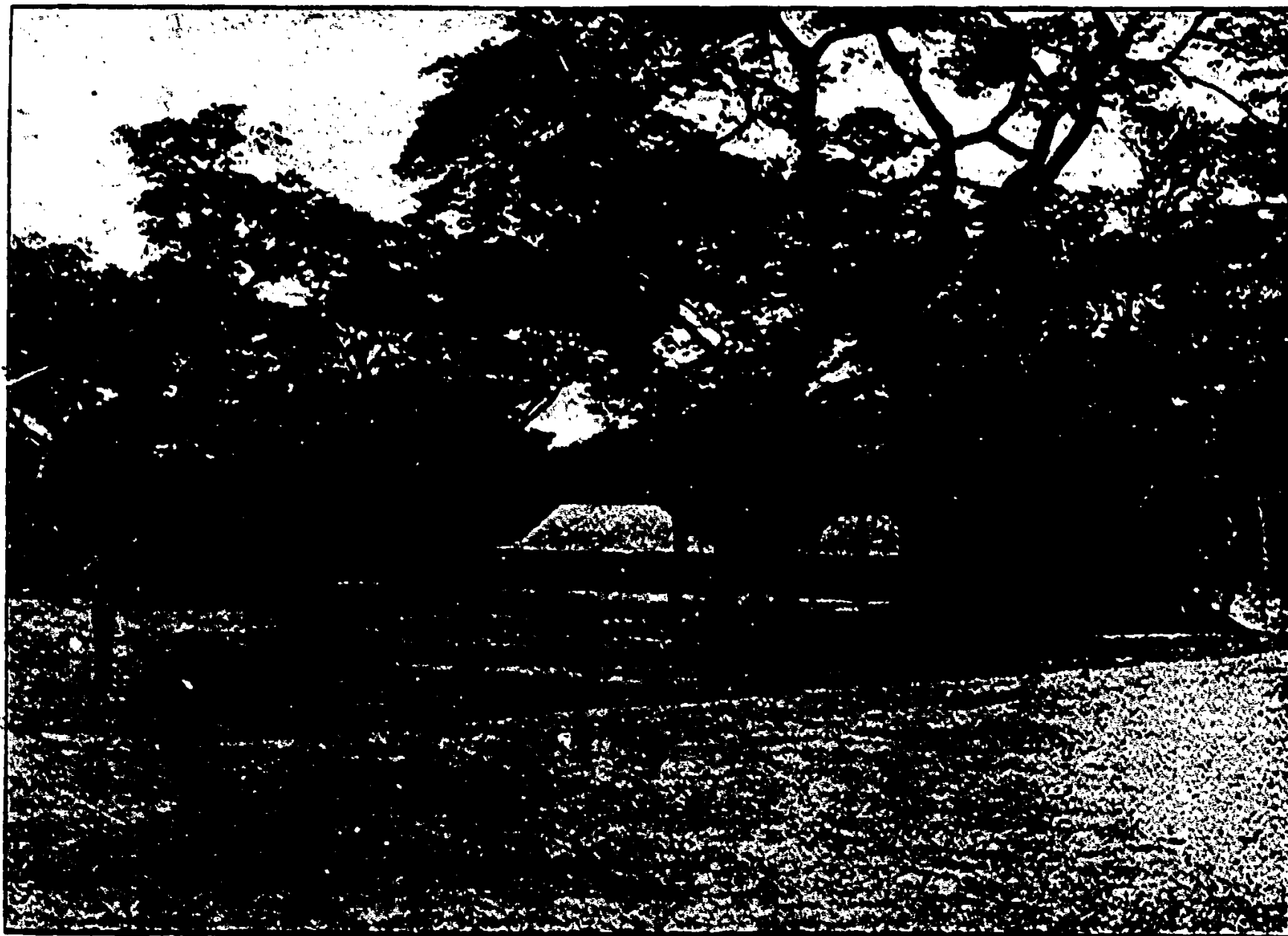
Nos sentiers, dis-tu, sont étroits. A quoi bon les élargir? Dans notre pays, l'herbe pousse vite. Le matin, de bonne heure, elle est ruisselante et s'essuie sur nous. Nous tousserons et grelotterons de fièvre. Mais pourquoi partir si tôt? Il est agréable de partir quand le soleil est déjà haut. Il fait tiède alors et la rosée ne mouille plus les herbes.

Nos chemins, dis-tu, font trop de détours. Mais si un arbre est en travers de la direction suivie, nous serions bien fous de l'enlever pour ceux qui nous suivront sur ce chemin. Il est moins fatigant de contourner la couronne ou les racines. Et si des roches métallisées affleurent, pourquoi les enlèverions-nous à grand'peine? Pour d'autres? Folie! Il est plus simple de contourner les roches. Cela allonge un peu la route, mais nous ne sommes pas pressés comme les blancs. Un mpagazi revenu de la Lubumbashi (1), dit que pour y faire de grands chemins droits, on fait sauter, à la poudre, des termitières dix fois hautes comme des cases. Il était si simple de contourner la termitière.

Nos ponts sont rares. Mais pourquoi nous donnerions-nous la peine d'en construire? Il n'est pas désagréable de traverser une rivière à gué. Nous n'avons pas de chausses à

---

(1) Elisabethville.



Phot. de M. Harrison.

HABITATIONS A RUWE. — UNE TERRITIÈRE A L'AVANT-PLAN.

enlever. Supposons que nous fassions le travail. Les fourmis blanches vont attaquer les troncs. Une averse grossira la rivière et il ne restera plus rien de notre travail. Pourquoi faire aujourd'hui ce qui sera détruit demain (1)?



*Photo de l'Union minière du haut Katanga.*

**LOCOMOTIVES ROUTIÈRES PRÈS DE KASSANSHI (RHODÉSIE),  
A LA FRONTIÈRE DU KATANGA.**

Plutôt que de travailler, il est si agréable de redire des histoires, le soir, au clair de lune, ou de danser.

Hommes blancs, avez-vous vu la beauté de nos nuits d'Afrique par la grande lune (2)? Il y a dans l'air une poudre pâle comme celle qui pare les coquillages apportés parfois

---

(1) L'impuissance devant les forces formidables de la nature.

(2) C'est l'un des seuls spectacles dont l'impressionnante beauté frappe le noir. J'ai vu également des noirs à Nyua (lac Tanganika), admirer un coucher de soleil.

par les Batabwa du Tanganika. Il est doux alors de jouir de la quiétude de l'heure présente. Qu'importe demain (1)?

(Menus propos de sauvages notés par le commandant HARFELD dans son livre *Mentalités indigènes du Katanga.*)

## LE NOIR EN VOYAGE

Dans nos courses à travers cette Afrique équatoriale, il nous arrivait souvent de rencontrer des indigènes voyageant aussi. Leur première parole était pour nous demander du feu, c'est-à-dire des allumettes, car le bruit s'était répandu que nous possédions de ces petits bouts de bois qui prenaient feu par le frottement.

Plus d'une fois, à notre première visite dans un village complètement sauvage, une allumette enflammée subitement fit fuir, comme une volée d'oiseaux, les femmes et les enfants; mais bientôt, riant de leur frayeur, ils revenaient sur leurs pas, afin de voir de près se renouveler cette merveille qui les avaient épouvantés.

Une allumette! On ne songe pas, en Europe, combien ce produit de l'industrie est précieux en Afrique! Une allumette! mais c'est du feu à discrétion. Or, le feu, dans ces pays sauvages, est un bienfait inappréciable. Il sert à la préparation des aliments; il dissipe l'horreur des ténèbres, tient à l'écart les bêtes fauves, et constitue la plus sérieuse défense que l'indigène ait contre elles.

Ainsi, quand ils voyagent, eux aussi emportent une

---

(1) Cette fascination de l'état présent est une conséquence du peu de mémoire intellectuelle et morale des noirs, et du fatalisme. D'une part, la sensation présente efface la joie ou la peine de l'heure qui vient de s'enfuir. D'autre part, c'est en vain que nous chercherions à réagir contre les événements de l'avenir, inéluctables et tout-puissants. (Notes du C<sup>t</sup> Harfeld.)



allumette; mais, entendons-nous, c'est une allumette sauvage, c'est-à-dire un énorme tison qu'un homme de la bande porte sur son épaule.

C'est gênant! Mais combien c'est utile! Le campement installé dans une clairière est-il éloigné de toute habitation? Ce tison servira à allumer un bon feu; grâce à lui, on cuira les aliments du modeste repas du soir, on séchera, à sa chaleur, les lambeaux d'écorce d'arbre qui servent de vêtement et que l'orage aura mouillés, et surtout la nuit, autour d'un grand feu, la petite caravane dormira tranquille.

Tant que la flamme éclairera les profondeurs de la forêt, léopards et lions se tiendront à distance, fascinés par son éclat; on les entendra froisser sur leur passage les branches desséchées, mais ils n'approcheront pas davantage.

Détail curieux à signaler : quand les noirs en Afrique campent dans la forêt, ils se rangent en rayon de roue autour du feu, et s'y placent de manière à ce que ce soit la tête qui soit près des tisons.

On les voit alors, roulés dans leur natte qui fait l'effet d'un tuyau dans lequel ils se seraient introduits, la tête dépassant à une extrémité, les pieds débordant de l'autre.

Lors de notre exil de l'Uzige, je fis, durant une nuit de tempête, sur une plage du Tanganika, à deux pas des vagues mugissantes; l'essai de ce mode de couchage, et je dois avouer qu'il n'est pas aussi mauvais qu'on le croirait tout d'abord. Cette natte roulée est chaude; sous une pluie abondante, bien qu'elle s'imprègne d'eau, elle ne se laisse pas traverser par elle.

Aussi, c'est le meuble indispensable de l'indigène. Va-t-il en voyage? il emporte sa natte; c'est son siège durant le jour, et son lit durant la nuit; un orage éclate-t-il? il s'abrite sous elle. Avec une hachette pour couper le bois destiné au foyer, une pipe pour se distraire, un pot de terre



PONT SUSPENDU CONSTRUIT PAR LES INDIGENES SUR LA RIVIERE LUKUNGA.

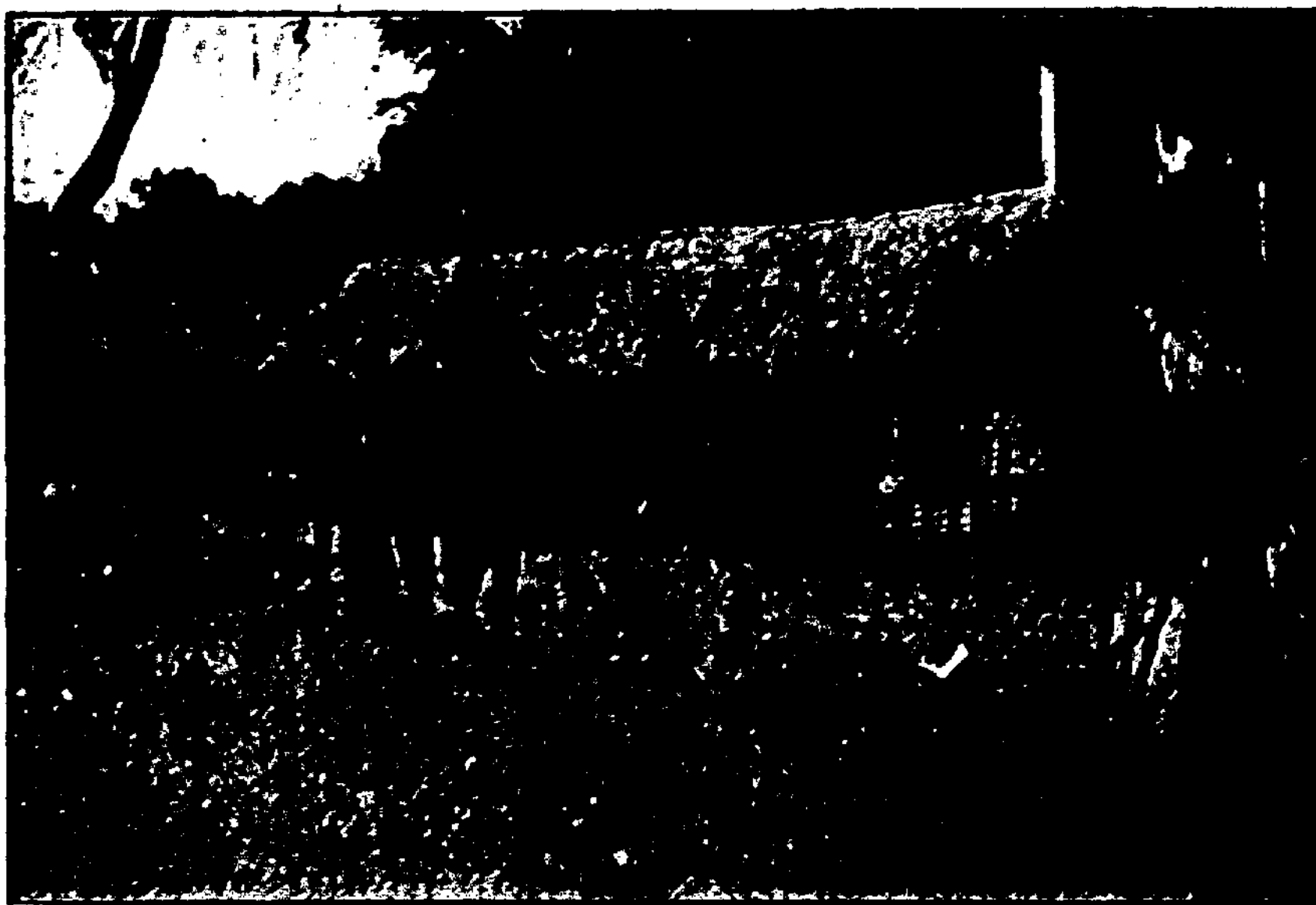
pour cuire ses aliments et une lance pour se défendre, elle constitue le nécessaire de voyage du noir africain.

(*Dix années au Tanganika.*) FRANÇOIS COULBOIS (1).

---

### COMMENT J'ENTRAI EN RELATIONS AVEC LES BA-TENDE

J'eus énormément de peine à pénétrer à l'intérieur même des terres de Bolobo. Cette partie du pays est habitée par



ASPECT DES VILLAGES A BOLOBO (MAISON TYPE).

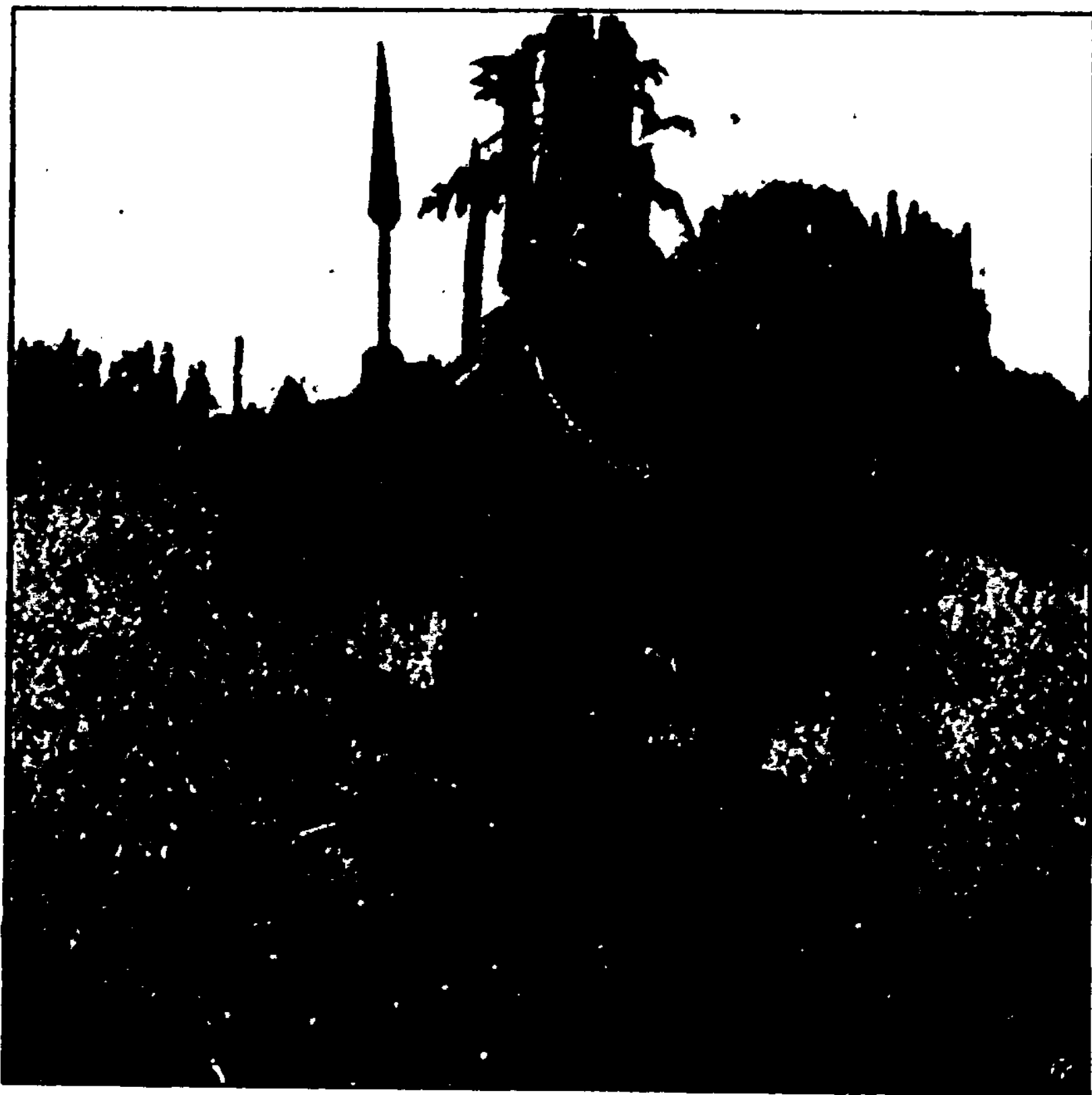
les Ba-Tende et bien que ceux-ci vinssent souvent voir leurs voisins de l'eau, comme ils les appelaient, jamais aucun ne s'était présenté à notre station. Les Bayanzi (2)

---

(1) Coulbois, François, missionnaire français qui, parti le 23 juillet 1883 de Zanzibar, fit un voyage à pied de seize cents kilomètres et de trois mois et demi de durée à travers l'Afrique pour aller fonder des postes d'évangélisation sur les rives du Tanganika.

(2) Les Bayanzi sont les riverains du Congo en amont du Kasai. Ils se distinguent par leur activité, leur esprit d'initiative et leur habileté commerciale.

n'aimaient pas que je leur parlasse de pousser mes pérégrinations de ce côté et de même qu'ils me dépeignaient auprès des Ba-Tende sous un jour fâcheux, ils me décriaient ceux-ci comme des êtres terribles, des cannibales, qu'on me conseillait fort d'éviter. Je parvins cependant à entrer en relations avec eux et ils me parurent, au con-



CHEF BA-TENDE.

traire, gens fort paisibles. Ils habitaient la forêt par groupements de famille, ayant adopté cette façon de vivre pour éviter les querelles qui survenaient si fréquemment parmi les habitants des grandes agglomérations. Les chemins qui conduisaient à leurs retraites suivaient tantôt des routes parfaitement tracées, tantôt le lit des ruisseaux qui dissimulaient à l'étranger la direction à prendre. Il fallait un

guide sûr pour les découvrir. Je fis d'abord la connaissance d'un vieux chef Ba-Tende qui était le bon sens même, mais d'une prudence peut-être excessive. Il m'annonça sa visite, mais en prévision de cette entrevue, il me fit indiquer un endroit où il pourrait d'abord me contempler à distance. Je le vis, en effet, me dévisager pendant au moins une



FAMILLE BAYANZI.

demi-heure, poser à mon sujet des questions à ses gens et leur faire part de ses remarques. Enfin, apparemment rassuré, il s'avança résolument vers moi et me serra la main. Il demanda que je voulusse retrousser la manche de ma chemise afin qu'il pût contempler mon bras. Il procéda à cet examen qui parut lui donner toutes les garanties désirables et dès qu'il m'eut dit que je ressemblais énor-

mément à un nègre, à la couleur près, il se montra tout à fait confiant. Il s'excusa de s'être fait tant prier, mais en rejeta la faute sur les Bayanzi qui m'avaient décrit comme une espèce de monstre dont la vue provoquait tous les maux. Il prétendit avoir été toujours assez incrédule, car les Bayanzi n'avaient jamais pu lui donner une réponse



TYPES TRÈS PURS DE BAYANZI DE BOLOBO.

satisfaisante lorsqu'il exprimait son étonnement de les voir conserver parmi eux un être aussi malfaisant et le bon vieux riait à l'idée qu'il s'était faite du blanc, alors qu'il le voyait maintenant devant lui si pareil à lui-même. J'étais très flatté de l'heureuse impression produite par ma personne et je serrai vigoureusement la main de mon nouvel ami. Il ne put cependant promettre de me rendre ma visite,

car il semblait convaincu, et son peuple y insistait fort, qu'il ne pouvait dépasser une certaine limite d'où il apercevait le fleuve, sans qu'il lui advint malheur. Par la suite,



FILLETES A BOLOBO.

en souvenir de notre rencontre, il m'envoya de temps à autre un présent consistant en victuailles diverses.

Major CH. LIEBRECHTS.

(*Souvenirs d'Afrique [Léopoldville, Bolobo, Équateur].*)

---

### QUAND LES FILS S'EN VONT, LES MÈRES PLEURENT

A la fin de 1891 j'avais décidé le chef Bokatoula, dans la Loulongo, à me confier son fils pour le mener jusqu'à Léopoldville. Le désespoir de la mère au départ de son fils aimé, était navrant. En vain le vieux chef lui disait : « Aie confiance dans ce blanc qui a été bon pour nous ; ne nous a-t-il pas traités en amis alors qu'il pouvait parler en





ÉGLISE DE LA MISSION PROTESTANTE A LÉOPOLDVILLE.

maitre? S'il avait le mauvais dessein de ne pas te ramener notre fils, pourquoi chercherait-il à te rassurer? Ne peut-il l'enlever de force, et toi, et moi-même et tous les nôtres? Cesse de pleurer, femme, notre aîné va faire un grand et beau voyage; il ira voir les villages que les blancs construisent partout et dont parlent nos légendes; et quand il reviendra heureux et content, il nous dira ces merveilles et il élèvera devant notre case, au milieu de nos grands palmiers, une maison comme celles qu'il aura vues chez



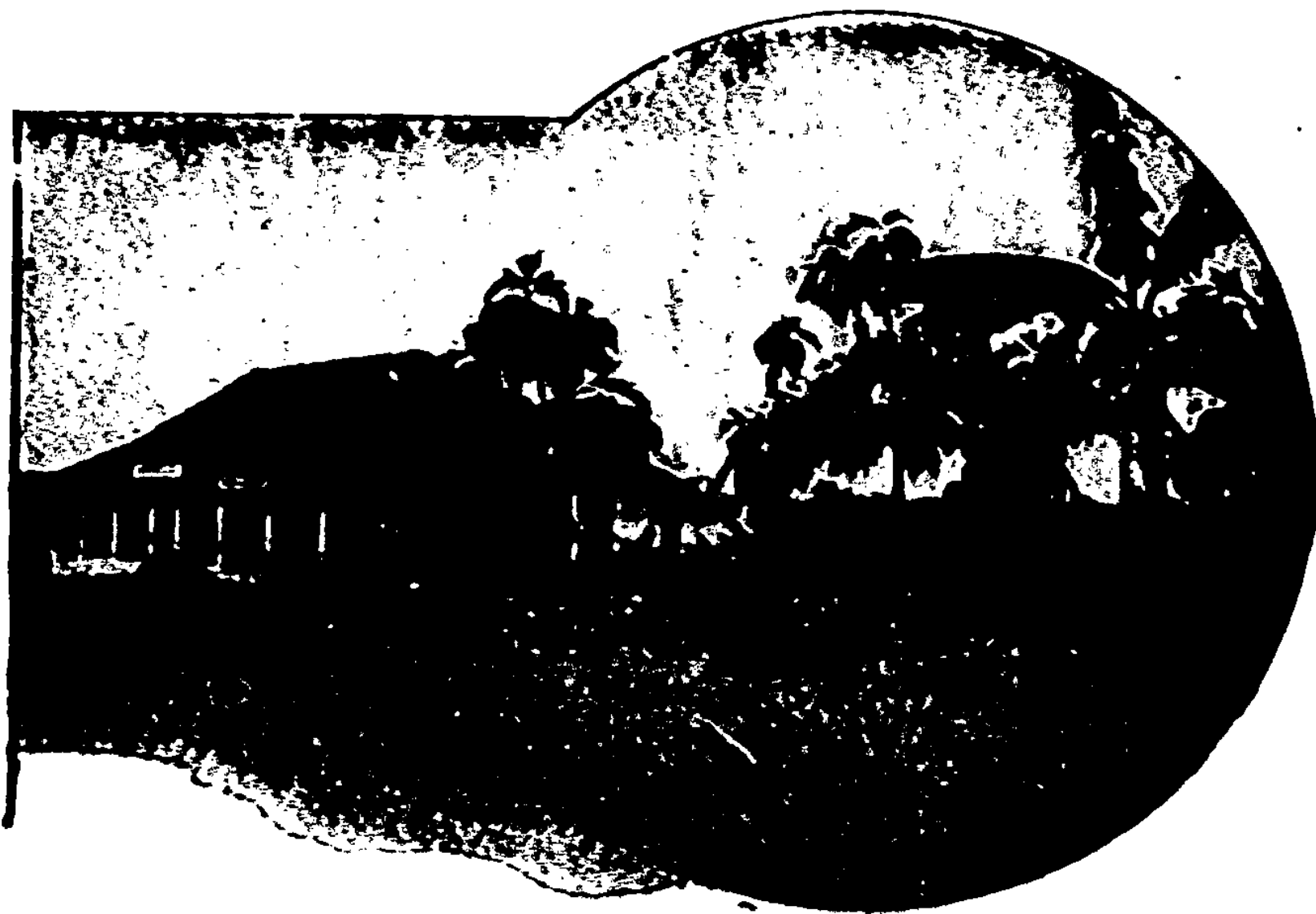
PORT ET STATION DE LÉOPOLDVILLE EN 1889.

nos amis blancs, afin qu'à leur passage dans cette rivière, ceux-ci viennent loger chez nous. »

Et la bonne vieille pleurait plus fort; nous dûmes nous arracher à ses sanglots et à ses cris de désespoir.

Mais ainsi que le lui avait dit son mari, son fils revint, rapportant des présents de tout genre, car nous n'avions pas manqué de le combler et de lui recommander de dire à sa mère que les blancs avaient aussi, dans leur lointain

pays, une mère aimée qui pleurait leur absence et qui



AVENUE DES JACQUIERS, A LÉOPOLDVILLE.

aspirait à les revoir comme la vieille femme de Bokatoula avait aspiré à revoir son fils.

(*Africaines.*)

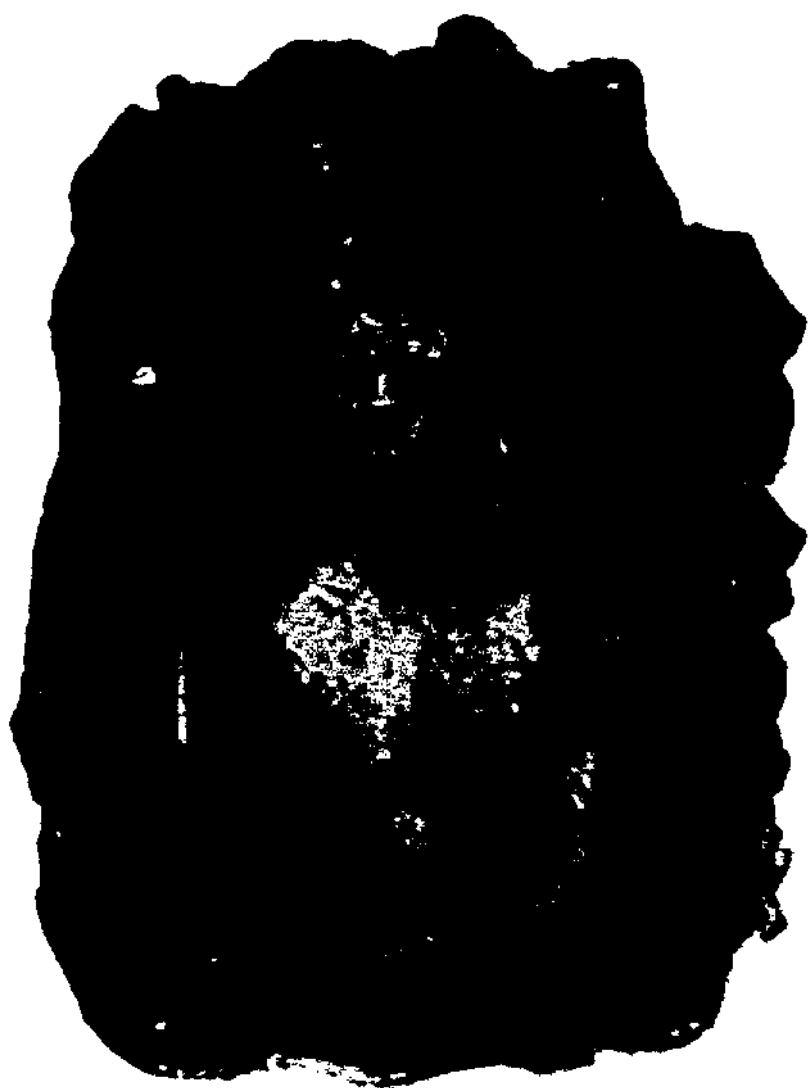
CHARLES LEMAIRR.

---

### EXEMPLE D'AMOUR FRATERNEL

Je me souviendrai toujours d'une scène dont j'ai été témoin à Umangi. J'avais décidé Bolele, frère de Mobanza, chef d'Umangi, à m'accompagner jusqu'à Bangala. Au dernier moment Mobanza, sa femme et la femme de Bolele le supplièrent de ne pas s'embarquer. Il fut convenu à la fin que sa femme l'accompagnerait. Alors Mobanza, voyant le départ de son frère inévitable, rentre chez lui sans vouloir lui faire ses adieux; mais, au moment où le steamer démarrait, Mobanza, accompagné de sa femme, saute en pirogue, nous rejoint et monte

à bord. Il étreint son frère, lui prend les deux mains, les rapproche de sa bouche, lui souffle fortement dans la



CHEF UPOTO.

paume des mains et enfin le rejette vivement. La belle-sœur de Bolele fait de même, puis Mobanza et sa femme se remettent dans leur pirogue. La femme s'assied sur un petit tabouret, Mobanza reste debout, les bras croisés, les larmes lui coulant le long des joues. Tant que la pirogue reste en vue, nous voyons la forme athlétique de Mobanza se dessiner immobile sur l'horizon, sans que nous recevions de lui un autre signe d'adieu.

Je ne saurais décrire l'enthousiasme qui marqua notre rentrée à Umangi trois semaines après. Le pauvre Mobanza pleurait de joie en retrouvant son frère.

*(Le District d'Upoto.)*

D'HANIS,  
Lieutenant.

---

### UN VILLAGE A LA RIVE

Un village est toujours annoncé par une végétation vert clair, vert petit pois, qui fait de loin une tache déjà vivante sur le fond sombre de la forêt : c'est la feuille tendre du bananier, l'arbuste domestique du nègre, dont tout village, auprès de ses cases enfumées et roussies, possède une petite plantation.

*Mobeka* : Devant les feux de bois (trois troncs d'arbres placés en Y sur le sol et dont on rapproche les axes à mesure de la combustion), tout le village, par groupes de cinq ou six indigènes, se livre aux travaux et aux plaisirs quotidiens; la lance posée sur les cuisses, les hommes



PLANTATION DE BANANIERS.

fument paisiblement une pipe, unique pour chaque groupe, — tuyau percé dans un morceau de bambou, fourneau fait d'un cornet en feuille fraîche de bananier, — ils se passent cette pipe à la ronde, rient des grimaces que leur arrache l'aéreté du mauvais tabac et se la repassent jusqu'à extinction, en mâchant entre temps de la canne à sucre; les femmes râpent la carotte de manioc, pétrissent la purée obtenue en petites boulettes qu'elles enveloppent de morceaux de feuilles de bananier et mettent cuire au bain-marie sur un gril de bâtonnets, dans la marmite de terre noire emplie d'eau à moitié; pendant la cuisson elles pilent avec du poivre le poisson sec qu'on ajoutera au repas, allaitent les enfants, fabriquent la *n'goula*, fournie par l'usure d'un bois rouge sur une pierre enduite d'huile de palme : la négresse du Haut-Congo a toujours une petite poterie pleine de ce fard à côté de sa marmite.

(*Sur le Fleuve. Notes de voyage.*)

RAY NYST.

---

### LES SCULPTEURS BANGUANA

Voici de patients artisans qui, avec un art consommé, s'entendent à travailler le bois dur, à le sculpter, à y tracer des ornements remarquables. Le souci de l'ameublement est né et, déjà, les yeux sont habitués à se réjouir des courbes affinées qui décorent les sièges. Sans doute, ceux-ci sont encore de forme primitive et d'un confort assez relatif, mais la matière solide dont ils sont fabriqués est signée de l'effort d'un habile ouvrier qui y a laissé la trace du ciseau et a mis en relief l'allure féérique de la branche altière dont elle est issue.

A l'intérieur des maisons en pisé, vastes, spacieuses et fraîches, on trouve des porte-Coran qui témoignent de la ferveur et du fanatisme de la foi musulmane. Ce petit



GROUPE D'INDIGÈNES ARABISÉS.



objet, en forme d'**X**, destiné à supporter les feuilles contenant l'enseignement du Prophète, est presque sacré. Il est fait d'une seule pièce, sans charnière, travaillé tout entier dans une épaisse et unique planche de bois rouge. Lorsque l'artiste a décoré de beaux reliefs les deux faces de la planche, il s'occupe à la diviser en deux parties s'emboîtant et s'écartant ou se rapprochant l'une de l'autre, comme par le jeu d'une charnière. Ce travail est délicat, difficile, d'autant plus que l'outillage, plus que rudimentaire, consiste en un couteau quelconque. Ces ouvriers, formés à une école intelligente, deviendraient de rares et merveilleux sculpteurs. Que dis-je? Ils le sont! Ne trouve-t-on pas, dans tout le pays, des portes admirables, des boiseries sur lesquelles se détachent des versets du Coran et dont l'ornementation étonne et réjouit?

Mais ils travaillent à leur guise, à leur mode, préférant sommeiller lorsque l'inspiration ne vient pas! Ne pleut-il pas, lorsque le soleil est fatigué? disent-ils naïvement. Et quand il pleut dans leur âme triste et dolente de l'effort accompli, c'est dans le songe qu'ils cherchent le repos! Parfois, trop souvent, dans le songe que donne le chanvre ou l'absorption de quelque savant mélange d'herbes bénéfiques aux sens las et engourdis!... Ils prennent à la nature ce qu'elle leur offre de satisfaction, n'acceptent le labeur que pour autant qu'il change de l'oisiveté et passent sans hâte d'une jouissance à l'autre, apportant, dans toutes, le même souci de ne point atteindre la lassitude. Ainsi va leur vie. Et quand ils trépasseront, Mahomet leur réserve les mêmes jouissances, plus copieuses, plus savantes, plus raffinées. Ils ont le temps de vivre, et ils conçoivent mal notre agitation et nos vivacités. Nous les intéressons beaucoup, et leurs philosophes et leurs sages nous trouvent drôles et singuliers!

(A *Stanleyville*.)

A. DETRY.

## UNE SÉANCE DE LUTTE

Vers deux heures, Madjumba, le forgeron, le féticheur, quelques autres chefs, notables et cannibales de moindre importance, arrivent avec leurs hommes. Nous croyons que l'on va commencer tout de suite, mais une palabre éclate. Madjumba prend son air le plus offensé, parce que les soldats du poste sont en train de vider le magasin d'armes, où les indigènes pourraient avoir la tentation, étant en nombre, de faire main basse sur les fusils. On explique à Madjumba que, même entre amis, deux précautions valent mieux qu'une, et ce premier orage s'apaise. Mais voici bien une autre affaire : avant que leurs hommes se livrent à des exercices nécessairement fatigants, les chefs veulent avoir à manger. On les prie d'attendre que leur appétit s'aiguise un peu, et cette fois, Madjumba fait mine de partir, d'un air offensé; puis il se ravise et demande que, tout au moins, M. Simon lui fasse cadeau d'une boîte à conserves vide qui traîne sur la table. On la lui donne pour avoir la paix et les luttes commencent.

Au début, les lutteurs, divisés en deux camps — ceux de Madjumba et ceux des villages situés aux alentours du poste — n'y vont pas franc jeu. Dès que la partie devient sérieuse, les « frères » se précipitent, séparent les champions et empêchent les plus faibles de tomber. A la longue, cependant, on s'anime de part et d'autre. Les plus réputés de chaque parti s'en mêlent. Les corps-à-corps deviennent plus fréquents, et, tout à coup, malgré l'intervention de ses amis, l'un des principaux lutteurs — côté du poste — s'écroule parmi ses partisans consternés. J'ai déjà entendu beaucoup crier depuis quelques jours, mais, jamais je n'ai entendu tapage aussi formidable qu'à ce moment. Les vaincus crient, parce qu'ils sont tristes; les autres hurlent

parce qu'ils sont joyeux. Tout à coup, hommes, femmes et enfants du parti vainqueur sortent du cercle précédés de trois joueurs de tantam; ils se forment en colonne, se retirent jusqu'à l'extrémité de la grande cour, puis reviennent en chantant, en dansant, en narguant, sans douceur, leurs adversaires bafoués et confondus, pendant que le grand chef Madjumba, enthousiasmé par sa victoire, se livre à d'étonnantes cabrioles.... ÉMILE VANDERVELDE.

*(Les Derniers Jours de l'État du Congo.)*

---

### CHANTS WAREGA (1)

Les Warega chantent beaucoup. La plupart de leurs chants sont tristes et mélancoliques. Ce sont le plus souvent des plaintes exhalées sur un ton de mélodie trainante.

Je traduis ci-dessous quelques-uns de ces chants :

#### I.

J'arrive ici à la rivière.

Ceux qui sont venus avant moi ont pu passer avec leurs enfants en pirogue.

Moi, je ne peux pas.

Je n'ai pas d'embarcation.

Qu'ai-je donc fait pour mériter ces déboires?

Que je suis malheureuse!

#### II.

Vous autres, où avez-vous donc été?

Voilà ce grand arbre, qui était au milieu du village,

Qui a été déraciné.

Nous autres, pauvres femmes, aurions pu être toutes tuées!

Vous autres, où avez-vous donc été?

#### III.

Nous allons pêcher et nous ne prenons que peu de poissons.

Pourquoi les herbes ne sont-elles pas des poissons?

---

(1) Les Warega habitent au cœur même de la grande forêt équatoriale, à l'est du Lualaba, sur les bords de l'Ulindi et de l'Elila.

Les herbes sont inutiles.  
Alors nous n'aurions qu'à nous baisser pour ramasser notre  
nourriture.

IV.

Malheur ! Je suis ici seule dans la forêt.  
La nuit arrive et je n'ai pas de *kassuku* (1).  
Que ferai-je ? Me voilà obligée de me coucher ici  
Et de dormir dans la forêt.  
Malheur !

V.

Mon fils ! écoute donc le blanc !  
Il parle la langue des Arabes,  
Moi, je ne le comprends pas !  
Ecoute donc et dis-moi ce qu'il dit.

*Chant à l'adresse du chef.*

Chef ! si tu envoies tes enfants se battre pour des vétilles,  
Tu es mauvais.  
Si tu frappes tes enfants,  
Tu es mauvais !  
Ton village se dispersera et tu resteras seul.  
Si l'un de nous tue une bête  
Et que toi-même tu la partages avec équité entre tous,  
Tu fais bien ; tu es un bon chef.

*Autre chant à l'adresse du chef.*

Un chef est semblable à l'éléphant.  
Il est grand comme lui,  
Mais, comme lui, il doit protéger tous ses enfants,  
Les bons et les mauvais.  
Voyez l'éléphant ! Il ne chasse pas tous les vilains parasites  
qu'il a sur les flancs.

*Chant de guerre.*

Quand les combattants arrivent à une centaine de mètres  
les uns des autres, ils chantent alternativement :

D. — Y a-t-il du feu ?

R. — Il y a du feu.

---

(1) Torche de résine.

D. — Y a-t-il du feu ?

R. — Il y a beaucoup de feu.

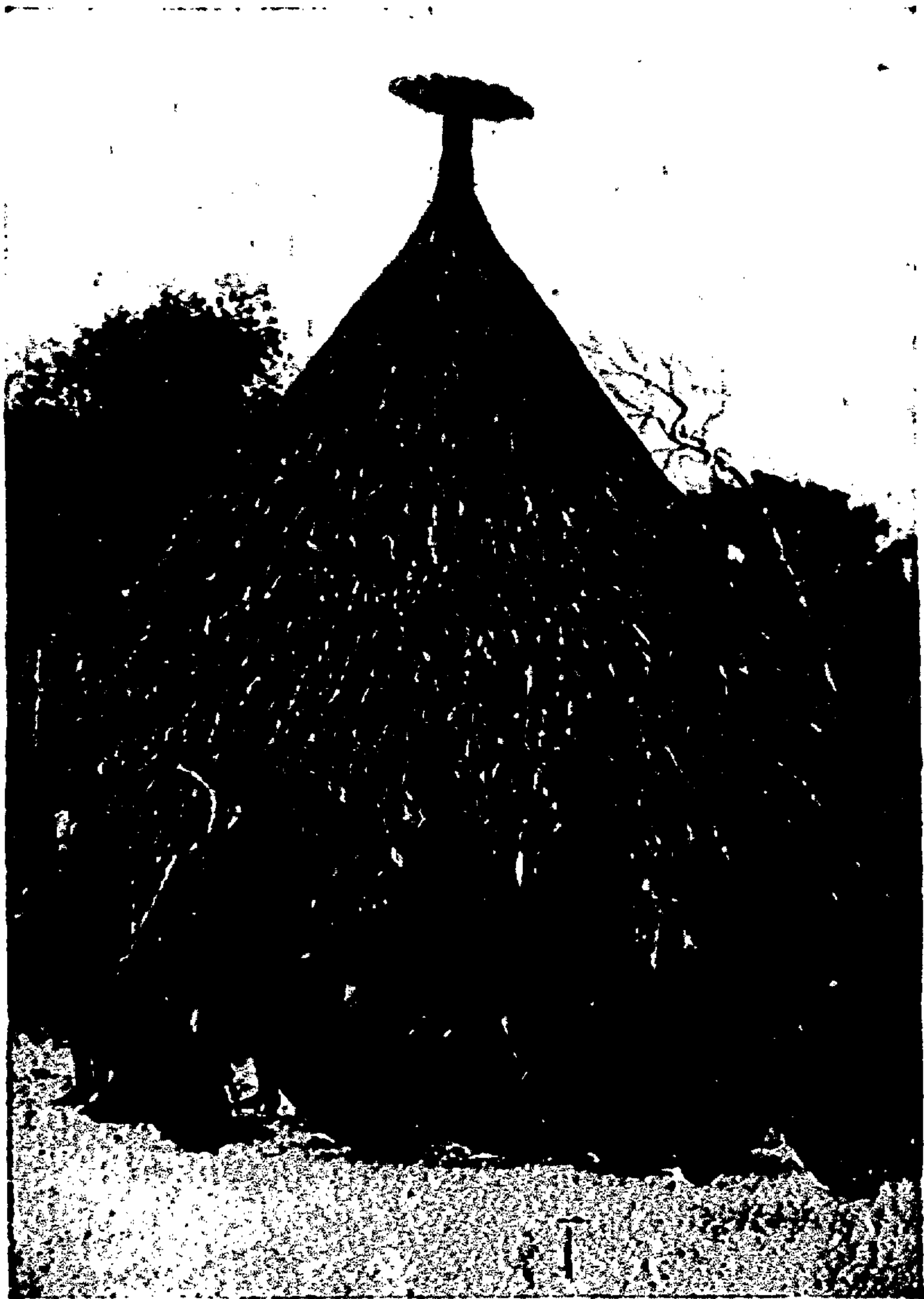
D. — Tirez-vous à vous la liane qui nous sépare ?

R. — Oui, nous la tirons.

Aussitôt cette réponse faite, les deux partis se précipitent l'un sur l'autre.

DELHAISE,  
Commandant.

(*Les Warega*, Collection de monographies ethnographiques publiée par Cyr. Van Overbergh.)



GUERRIERS INDIGÈNES.

## LE MANGBETU (1)

Le Mangbetu est généralement de haute taille, bien conformé et bien proportionné. L'aspect de sa robuste charpente, donnant attache à une musculature souple et solide qui se révèle à la surface en reliefs puissants nettement et harmonieusement bosselés, fait naître irrésistiblement une impression de vigueur virile et de force corporelle. Comme dans beaucoup d'autres tribus, l'éducation physique commence dès la plus tendre enfance, on pourrait dire au berceau, si cet instrument de supplice n'était totalement inconnu là-bas. Il est rare de traverser un village mangbetu sans voir des marmots pas plus hauts que ça, s'exerçant à jeter des roseaux, qui, dans leur imagination enfantine, représentent des sagaies et des lances. Cette éducation fait du Mangbetu adulte, un guerrier hardi et redoutable, un chasseur intrépide et adroit et un infatigable marcheur.

Au moral, le Mangbetu n'est pas ce sauvage stupidement et systématiquement hostile à tout ce qui est étranger à sa tribu ! Ce sauvage, que d'ici on se figure volontiers devoir être de plus en plus intraitable, de plus en plus farouche à mesure qu'on s'avance dans l'intérieur de l'Afrique ! Beaucoup s'en faut, et nous avons eu plusieurs fois la satisfaction de constater qu'il n'est pas inaccessible à certains bons sentiments, et même à certaines vertus. Il suffira pour le montrer de rappeler l'aventure de Miani, notre célèbre et malheureux prédécesseur dans cette contrée : abandonné par la caravane arabe qui l'avait amené à Tangasi, après qu'elle lui eut extorqué tout ce qu'il pos-

---

(1) Le pays des Mangbetu est arrosé par le haut Bomokandi et limité au nord par l'Uele.

sédait, il vécut au milieu des peuplades mangbetu pendant plusieurs années, sans avoir rien à leur donner, et sans cependant avoir à souffrir de leur part la moindre vexation, comme l'attestent ses notes de voyage. Après sa mort, ils lui donnèrent la sépulture et eurent pour lui une attention plus touchante encore que naïve : comme il était grand fumeur, ils jugèrent qu'il lui serait pénible de renoncer du jour au lendemain à son habitude favorite, et ils placèrent dans sa tombe, à portée de sa main, une pipe et une petite provision de tabac.

L'indigène montre avec complaisance, à l'Européen passant dans les environs de Tangasi, le petit monticule, aujourd'hui envahi par les herbes, où fut enterré l'infortuné explorateur italien. Et l'empressement, le sentiment d'amour-propre visible avec lequel il conduit le blanc à ce pieux pèlerinage, montre à l'évidence qu'il se rend compte de la noblesse et de la générosité de l'action accomplie par ses frères.

CHRISTIAENS,  
Commandant.

*(Causerie sur le Pays des Mangbetu.)*

---

## L'HABITATION DES MANGBETU

... C'est dans l'art de bâtir que se révèlent tout entières la science et l'habileté des Mangbetu. On ne s'attendrait jamais à trouver au cœur de l'Afrique ces grands halls du palais de Munza qui, à leurs dimensions imposantes — jusqu'à cent cinquante pieds de long, soixante de large, cinquante de haut — joignent de la manière la plus complète la légèreté et la force. Nous avons dit que les matériaux employés dans ces constructions à la fois légères et solides sont les pétioles du raphia, dont le poli naturel, le brillant et la jolie teinte brune donnent à l'édifice un fini et une élégance dont on est frappé.



Tandis que ces toits coniques se voient exclusivement dans toutes les provinces de l'est et du nord de l'Afrique centrale, les toitures à pignon du genre des nôtres, dominent au couchant de la zone équatoriale africaine. Les Mangbetu ont également des maisons carrées, à toiture en selle, fait qui témoigne de leur parenté avec les peuples de l'ouest : Ihogo, Bakalai, Mpongwo, Ashiva, Kama, Ashango, Fan ou Pahouins. A ce rapprochement viennent s'ajouter les traits physiques du pays, dont les rivières, au lieu de couler vers le nord, se dirigent au couchant. On voit néanmoins chez les Mangbetu de petites huttes et parfois de grandes cases de la forme ronde et à toit pyramidal; ce sont les cuisines et les greniers auxquels on donne ce genre de couverture parce qu'il rend plus faciles la sortie de la fumée et l'écoulement des eaux pluviales.

Il est rare que les maisons particulières aient plus de trente pieds de long sur une vingtaine de large. Le toit dépasse de beaucoup la muraille; il s'arrondit légèrement en raison de la courbure des palmes dont il est revêtu et des pétioles qui composent la charpente. Une doublure de feuilles de bananier souvent recouvertes d'herbe, de paille ou d'écorce, qui ont de cinq à six pieds de hauteur, reçoivent la même garniture et sont reliées dans toutes leurs parties avec des lanières de rotin. Ce genre de bâtisse, également en usage dans l'ouest de la partie équatoriale, offre une résistance extraordinaire à la furie des éléments. Déchainés à travers les salles ouvertes, l'orage et la tempête sembleraient devoir tout détruire et ne causent pas même une avarie. Telle est la solidité des constructions, qu'à l'intérieur des cases un léger frémissement de la muraille montre seul que la maison est exposée à la violence d'un ouragan.

C'est par la porte, dont l'ouverture est grande, que l'air et la lumière pénètrent dans la demeure; celle-ci se com-

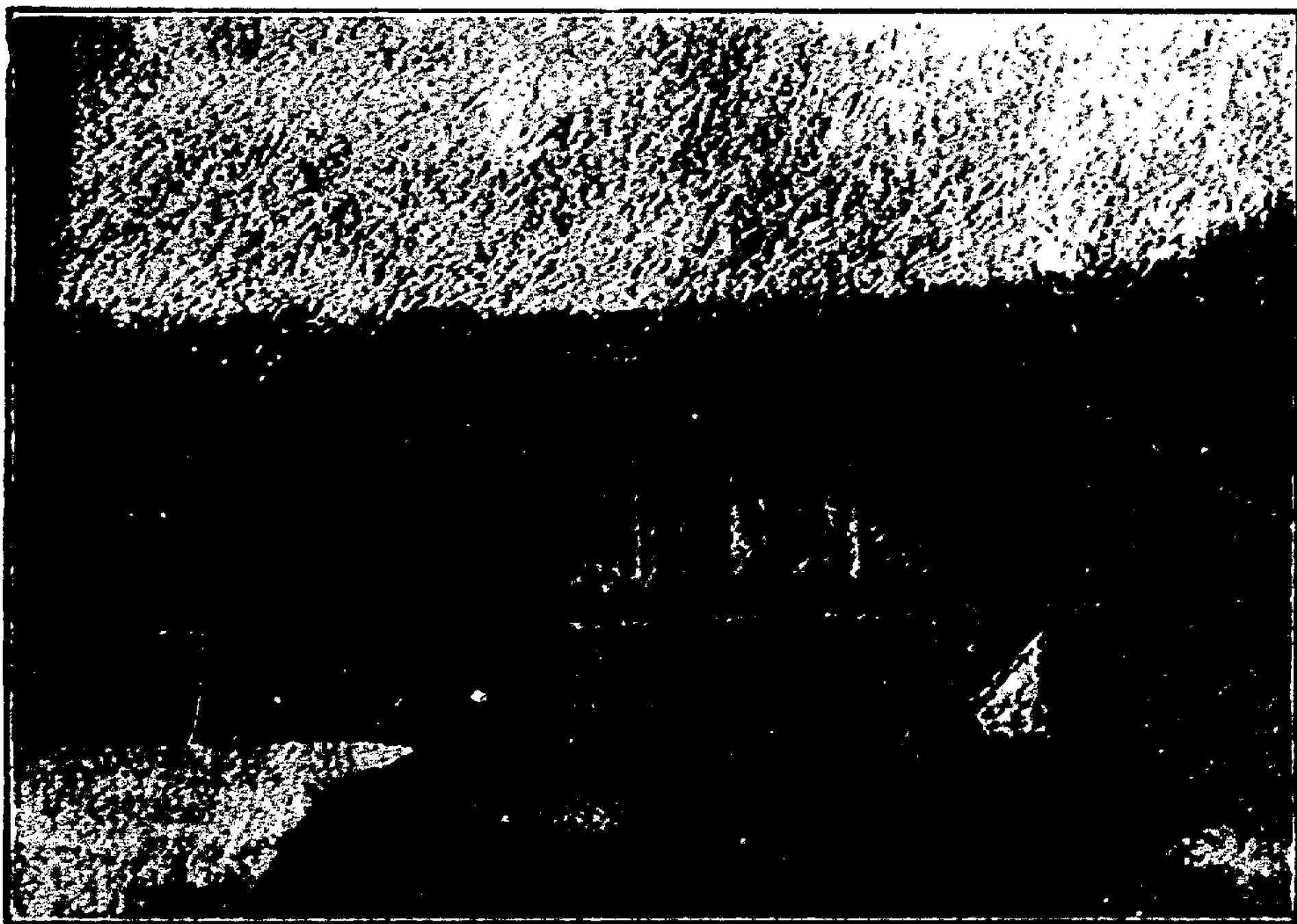
pose de deux pièces : la chambre où l'on habite et une décharge où l'on serre les provisions. SCHWEINFURTH.

(*Au Cœur de l'Afrique. Voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique Centrale. Traduit par M<sup>me</sup> Loreau.*)

---

## LA LÉGENDE DU LAC DILOLO

On trouve en quittant la pointe du lac Dilolo, une grande plaine qui peut avoir à peu près vingt milles de largeur.



Phot. de M. Delforge.

DÉCORATION EN PEINTURE D'UNE MAISON DANS LA RÉGION DE PANIA-MUTOMBO.

Shakatouala insiste pour que nous restions quelque temps sur les bords du lac afin de recueillir des vivres avant d'entrer dans cette plaine déserte qui est complètement

inondée. Je lui demande ce que veut dire le nom de Dilolo; il me répond par la tradition suivante :

Une femme appelée Moene Monenga, qui était chef d'un village, se rendit un soir chez Mosogo, dont la résidence était voisine de la sienne, et qui, ce jour-là, était allé chasser; elle avait faim et demanda à manger; la femme de Mosogo lui donna des aliments en quantité suffisante. Monenga poursuivit sa route et arriva dans un autre village qui était situé à l'endroit où le lac se trouve aujourd'hui; elle fit aux habitants la même demande qu'à la femme de Mosogo; mais ils lui refusèrent de quoi apaiser sa faim; et comme elle leur reprochait vivement leur avarice : « Que ferez-vous pour nous punir? » lui demandèrent-ils d'une voix railleuse. Elle se mit à chanter lentement sans leur répondre, et, tandis qu'elle prolongeait la dernière syllabe de son nom, le village tout entier, jusqu'aux oiseaux de basse-cour et aux chiens, s'enfonça et disparut dans la terre à l'endroit où les eaux sont venues prendre sa place. Kasimakate, le chef de ce village, était absent; lorsqu'il revint et qu'il ne trouva plus rien, pas même les ruines de sa cabane, il se précipita dans le lac, où l'on suppose qu'il est toujours; et c'est du mot *ilolo*, qui signifie désespoir, qu'a été formé le nom du lac où le malheureux Kasimakate aurait cherché la mort (1).

Est-ce une tradition altérée du déluge? Dans tous les cas, ce serait la seule fois que j'aurais entendu faire allusion par les Africains à l'époque diluvienne.

LIVINGSTONE.

*(Explorations faites dans l'Afrique australe.)*

---

(1) Dans son livre *A travers l'Afrique*, Cameron rapporte la même légende, avec simplement quelques variantes de détails.

## LES PYGMÉES

La population naine que Stanley rencontra, lors de sa fameuse et dramatique traversée de la forêt de l'Aruwimi, est l'une des plus intéressantes de l'Afrique centrale. Bien que la région ethnographique n'en soit pas naturellement définie, elle vit de préférence dans la forêt qui se développe sur les deux rives du Haut-Ituri, entre Mawambi et Irumu, et à l'ouest de Mahagi. Cette immense forêt vierge, étonnamment riche en gibier, en ivoire et en caoutchouc, et dont les ruisseaux roulent de l'or, abrite aussi les okapis dans ses marécages.

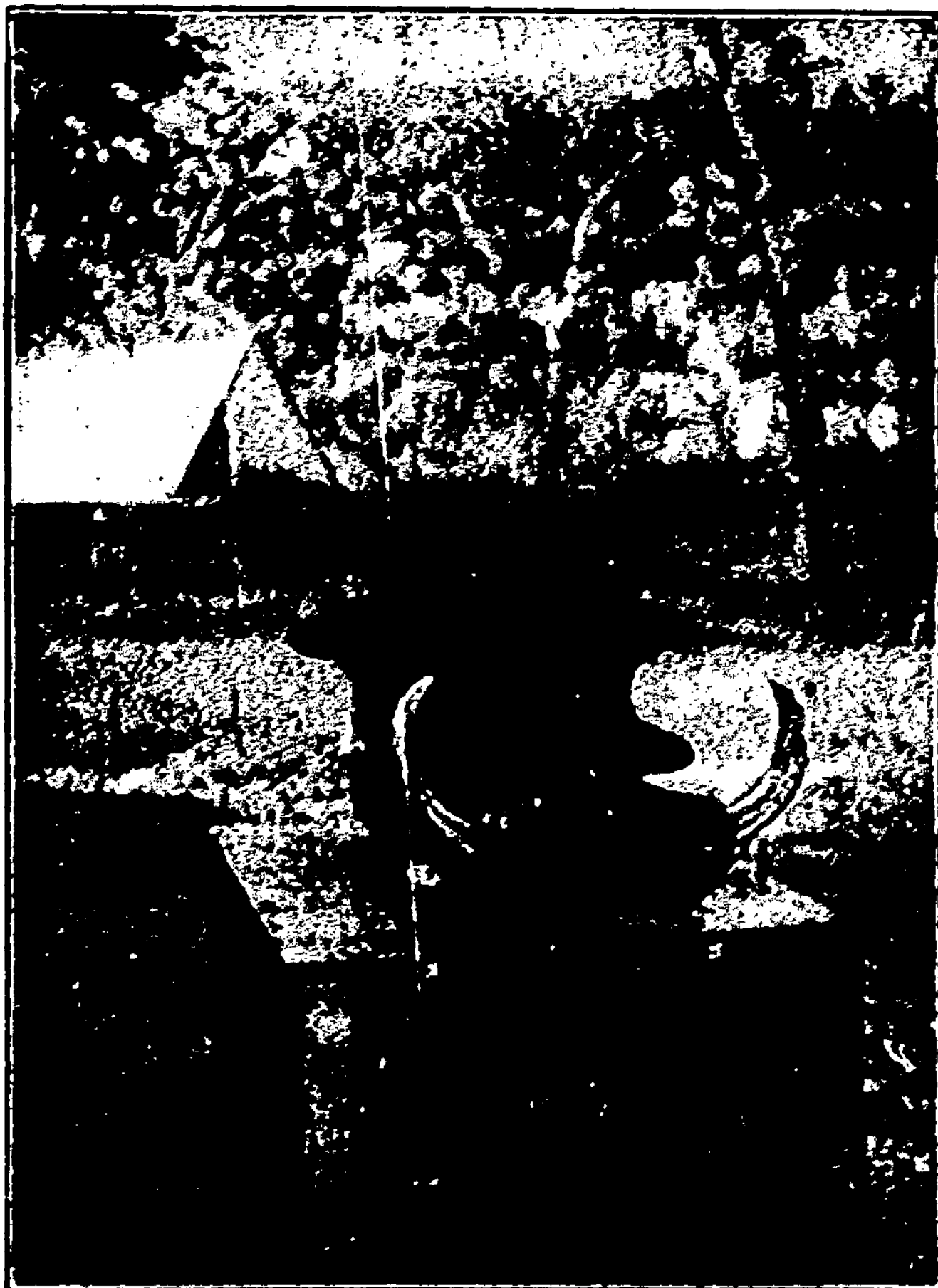
Les pygmées vivent par groupes, d'une centaine au plus, et dans la plus complète communauté. Ils n'ont pas de villages, étant essentiellement nomades; à peine un campement dont les abris sont faits de feuilles et de joncs, de forme hémisphérique, hauts tout au plus de un mètre vingt. Ces abris sont disposés en cercle, sous les arbres, dont les hautes cimes constituent un dôme protecteur contre les fortes intempéries et la lumière trop vive, autour d'une place hâtivement déblayée, dont la grandeur rappelle l'arène d'un cirque.

Les Mambutis (1) (c'est ainsi qu'ils se nomment dans le Haut-Ituri) errent et campent au hasard de la chasse, insouciant de l'abri de la veille et sans projet pour celui du lendemain. La chasse, qui se fait en commun, rappelle la chasse à courre. Infatigables dans la forêt vierge impénétrable aux autres, ils suivent le gibier à la piste. L'arc et la flèche dans la main gauche toujours prête, ils bondissent au-dessus des réseaux de lianes et des obstacles de toute nature qui se présentent au milieu de cette végé-

---

(1) On les désigne dans l'Uele sous le nom de « Tiketiki ».

tation luxuriante, écartent du bras droit les feuillages, ou saisissent au bond une branche opportune, pour mieux franchir un tronc d'arbre, un ruisseau quelconque. Le produit de leur chasse, presque toujours très fructueuse, se compose surtout de cochons sauvages et d'antilopes de



Phot. de l'ingénieur Ckiandi.

TÊTE DE PHACOCHÈRE (WARTHOG) OU COCHON SAUVAGE.

toute espèce. Certains postes, tels que ceux de Mawambi et de Nepoko, sont fournis presque journellement de gibier par des Mambutis, désireux de quelques perles, d'un morceau d'étoffe ou d'une poignée de cauris.

Le Mambuti est brun clair et très velu. Sa taille varie de

un mètre vingt à un mètre quarante; la figure paraît intelligente, les yeux sont vifs, le nez est à faces planes. Il porte généralement la moustache, presque toujours la barbe, mais aucun tatouage. Les membres sont très musclés, le torse long, les jambes robustes et courtes. Dans les lèvres, à des distances égales, il passe quatre petits anneaux en fil de cuivre fort mince, et dans le lobe de l'oreille un fil portant un cauri fixé sur des poils de cochon sauvage, disposés en forme d'astérie. Le sommet du crâne est orné d'une touffe de poils de sanglier, diversement ornée de perles. Souvent, au cou des femmes, on retrouve le collier en fer forgé et en forme de fer à cheval qui distingue les populations Walese; mais, ainsi que tous leurs autres ornements en métal travaillé, c'est un produit de vol ou de guerre. Le Mambuti ne connaît pas le travail des métaux : ses flèches sont des joncs minces dont la pointe est durcie au feu, il n'a ni lance ni pique, et son couteau est un objet volé. Un arc et quelques flèches, voilà toutes ses armes; mais il s'en sert avec une sûreté et une adresse remarquables. Embusqué sous le taillis invisible, il décoche la flèche et frappe sa victime sans que celle-ci puisse l'apercevoir. Les populations indigènes le craignent et le haïssent; elles expriment toute leur antipathie en le mettant au rang des bêtes de la forêt : « Niama na poli ».

Toujours au régime de la viande, le Mambuti apprécie beaucoup les légumes et surtout les bananes. N'ayant pas de cultures, il opère des razzias chez les populations auprès desquelles le hasard le mène; à moins que celles-ci ne se laissent volontairement taxer, pour échapper à des représailles ou à la destruction de leurs bananeraies. Parfois, il s'établit une sorte de pacte entre la population indigène et les pygmées; ceux-ci accomplissent quelques corvées, en échange desquelles les autres fournissent des légumes. C'est le cas du village de



Yuma, Djapanda, à quinze heures de marche d'Irumu, où j'ai pu visiter le campement Mambuti, suivre — autant qu'il est possible pour un Européen — une chasse, et assister à la préparation du repas. Tout récemment, le chef de ces pygmées, Mamukandi, entièrement dévoué au « mongwana (1) » Yuma, fit preuve d'une grande fidélité à l'Etat Indépendant du Congo, en arrêtant deux chefs Mambutis qui avaient mis une caravane en déroute et enlevé les charges. Il fit restituer les colis, et confia les coupables à Yuma pour être remis au Blanc de Boula-Matari.

En général, les pygmées chassés des plantations des mongwanas, leur vouent une haine mortelle; il est dangereux, même pour un nyampara, de s'aventurer dans la forêt sans un fusil ou sans escorte.

\* \* \*

Le Mambuti, chasseur intrépide et adroit, est surtout un merveilleux danseur. C'est avec une réelle surprise que j'ai admiré leurs danses dans diverses occasions de rencontre, aux villages des bords de l'Ituri et dans les montagnes de Kilo.

Étant allé camper certain soir dans le village d'Ekwanga, sur l'ancienne route vers Kilo, le chef Salambongo vint me trouver de la part de Mambutis, demandant pour eux l'autorisation de danser, et d'obtenir de la sorte des naturels du village des légumes et des bananes.

Encouragés par une distribution à la ronde, de sel, ils firent durer la danse pendant toute la nuit, sous un clair de lune impressionnant, à deux pas des rapides, dont la

---

(1) Mongwana, en langue swahili, signifie « homme libre ». En fait, ce sont les arabisés, généralement d'origine Bakusu, du Maniema.



sauvage mélodie accompagnait les chants et le bruit des tambours.

D'abord une danse banale, dans le genre de la plupart des danses indigènes, en serpentine ou en cercle, espèce de farandole autour des joueurs de gong accroupis, ordinairement les plus vieux de la bande. Toutefois, la danse était plus vive, plus nerveuse, plus contorsionnée, plus bizarre par les attitudes comiques et acrobatiques des gnomes barbus et de leurs femmes vieilles et déformées.

Après quelques instants de repos, les Mambutis formèrent un grand cercle, puis une vieille, armée d'un coutelas, s'avança vers le centre, y creusa un trou et planta son arme en terre. Deux nains vinrent ensuite, et, au bruit des « ha-hi-hi-ho » chantés par tout ce petit monde et des battements rythmés des mains, enta-



Phot. du cap. J. Maury.

DASSEUSE.

mèrent une danse vraiment surprenante, qui me permit de constater que maintes figures chorégraphiques de la danse noble n'ont aucun secret pour les « Niebelungen » du Haut-Ituri ; toutefois, ils y ajoutent une nervosité brutale et une agilité bien en harmonie avec l'étrangeté des lieux et du décor.

Soudain les tambours s'arrêtent ; les danseurs ont aperçu le creux ; ils s'y dirigent avec précaution. Y aurait-il un trésor ? Personne ne les suit ? ... Personne ne les voit ? ... Ils sont inquiets. Après une mimique mouvementée, ils arrivent près du trou, et, pour mieux voir, ils s'y agenouillent.

Alors seulement chacun d'eux remarque la présence de l'autre; ils voient aussi le couteau et conçoivent la même pensée homicide. Ils sont face à face et, s'imaginant être seul à distinguer le poignard, chacun avance la main pour s'en saisir. Mais les mains se rencontrent. Ils les retirent avec effroi et se livrent à une nouvelle mimique cherchant à inspirer confiance au fâcheux voisin et vantant, préalablement, la beauté ou la richesse du trésor. Mais, l'un baissant la tête pour examiner la trouvaille de plus près, son adversaire saisit le poignard et frappe... mais son bras est arrêté et une lutte s'engage. Bientôt un nain reste étendu et l'autre se relève lentement, saisi d'horreur. Il se précipite vers le trou; le trésor a disparu. Il gratte et creuse le sol : rien n'apparaît. Alors les chants et les tambours reprennent, et l'assassin exécute autour de sa victime une danse mimée très expressive, figurant, j'imagine, la douleur ou le remords.

Plusieurs danses suivirent encore, non moins pourvues d'originalité et d'intérêt, et accusant un talent chorégraphique consommé. Pour les Mambutis, la pantomime et la danse sont très étroitement unies; ils se livrent avec ferveur, en artistes, à l'une et l'autre pour se délasser de la chasse et pour charmer leur existence errante.

DEMUENYNCK.

Lieutenant.

*(Les Pygmées du Haut-Ituri. Extrait du BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE, 1908.)*

---

## L'ÂËDE

J'ai vu, en pays Bosyéba, près du grondement d'une triple cataracte, le village se transformer en un décor magique aux clartés énigmatiques d'une nuit de pleine

lune. Scène fantastique, bain de rêve, infusion d'irréel. Plus d'astres au ciel; la lune seule montre encore comme à travers une vitre dépolie, une face pâle, mouillée, flottante, indécise. L'espace est un indéfini de vapeurs laiteuses, un chaos sans haut ni bas, où se meuvent en tous sens des buées opales, des filaments d'albâtre, des voiles lactescents, des traînées soyeuses. On dirait la filtration d'un éther phosphorescent à travers une atmosphère de lait délayé, où se combinent et se désagrègent toutes les blancheurs imaginables, depuis le miroitement des paillettes d'argent jusqu'à la matité du stuc, depuis le discret arc-en-ciel de la nacre jusqu'à la froide pâleur de la craie : blanc bleuté, blanc rosé, blanc mauve, blanc jaunâtre, blanc glauque; tons chauds, tons glacés; toutes les pâleurs, toutes les suavités, toutes les transitions dans la dégradation du blanc. Au sein de cet océan laiteux, des formes changeantes s'évoquent et s'évanouissent, inconstantes d'aspect et de nuances, tour à tour flocons d'opale, filaments neigeux, duvet transparent, perles liquides. La conception surgit aussitôt à l'esprit d'une vie intense extrahumaine, d'êtres presque incorporels, d'une substance animée prodigieusement subtile, assez légère pour flotter dans l'étendue, assez inconsistante pour se dissoudre sans cesse et sans cesse se recomposer en d'innombrables métamorphoses. On assiste là à l'une des phases, la phase imaginative ou intuitive, de la genèse des croyances les plus anciennes et les plus invétérées de l'humanité. Cette vapeur en volute n'est-elle point la robe diaphane d'une fée qui nage dans l'éther? Ce halo, velouté comme un pastel, n'est-il point l'éclat de sa joue, un instant entrevue? Cette goutte, née du brouillard et qui n'a dardé un scintillement que pour s'y éteindre de nouveau, n'est-ce point le clin d'œil de quelque Sylphe espiègle? Cette opacité lumineuse, d'où l'ombre est bannie, ce milieu, compact en apparence, et pourtant mobile, impalpable, presque



Phot. de la *British South Africa Co.*

**PAMI LE FRACAS DE LA CATARACTE...**

immatériel, n'est-ce point le vaste souffle du monde, le protoplasma générateur de ces génies dont l'activité détermine les mystérieux phénomènes de la nature? N'est-ce point leur foule, frémissante et pressée comme le clapotis des eaux parmi les pandanus de la rive, qui prête aux bruits coutumiers leur matité cotonneuse et laisse, au contraire, en un relief aigu d'innombrables petits bruits, des frôlements, des froissements délicats, de grêles tintements de clochettes, de grelots et de cristal? — O nuits enchantées des tropiques, inspiratrices de visions merveilleuses, vos magies sont indignes de nos esprits trop positifs; notre réalisme désenchanté a dépeuplé vos lumineux brouillards de leurs farandoles de démons bienfaisants ou néfastes. La froide connaissance des lois physiques n'a pas dédommagé ma sensibilité et mon cœur de la perte de ce qu'il y avait en eux d'humain, j'allais dire de fraternel. — Soudain, une voix rauque s'est élevée dans le silence du village endormi, la voix inculte et gutturale d'un homme attaché par sa lourde matière à ce monde terrané. Et c'est vous qu'il chante, génies légers, génies des fluorescences de la nuit, génies de la terre, des vents et des eaux. Les fibres de sa harpe barbare répondent aux tintements de vos voix argentines que la lente condensation des nuées laisse perler goutte à goutte sur la vaste sonorité du fleuve, parmi le fracas de la cataracte. Et voici que vos frères, nichés au creux des rochers, dans les vertigineux tournoiemens du courant, se font un malin plaisir de renvoyer à l'homme sa sauvage chanson. L'aède noir, insoucieux de la moquerie, ne se lasse point de jeter dans la fade blancheur de la nuit sa rhapsodie monotone à deux ou trois notes, qui se précipite, puis s'arrête court, puis se traîne indéfiniment sur la même syllabe et, se propageant au loin dans les grandes herbes des plaines et dans les hautes frondaisons des forêts, monte égayé les esprits du royaume d'en haut, refoule dans leurs

trous de ténèbres et d'épouvante les vampires malfaisants et les sinistres revenants, persécuteurs des pauvres mortels, ou vole publier à tous les vents la gloire et les fastes des ancêtres.

D<sup>r</sup> AD. CUREAU,

Gouverneur honoraire des colonies françaises.

*(Les Sociétés Primitives de l'Afrique Equatoriale.)*

---

## LE BON SAMARITAIN

Nos tentes sont dressées sur un palier du ravin, dans une clairière fleurie de liserons blancs et d'étoiles safranées pareilles à nos clématites.

Le soleil est au haut de sa course. Des bandes de perroquets regagnant le nid passent au-dessus de nos têtes en poussant leurs cris sauvages.

Au fond du bois, les soldats et les porteurs abattent à coups de machettes des jeunes troncs et construisent des abris.

Déjà, pour le repas du soir, les feux sont allumés qui projettent sur l'envers du feuillage des lueurs dansantes fantastiques.

Les femmes silencieuses commencent le brouet.

L'heure est douce. Je tombe en rêverie.

J'évoque les forêts du nouveau monde, les forêts rumorantes dont René a si merveilleusement décrit le chant des oiseaux, la plainte des feuilles et toutes ces voix mystérieuses des arbres qui parlent et se répondent dans la nuit.

Et je pense aussi, mais sans trouble, confiant dans ma carabine, au léopard qui là-bas, caché dans son repaire, attend les ténèbres pour approcher du camp et bondir sur nos chèvres....

Soudain, et tandis qu'en moi frémissent des phrases de Jules Gérard, tueur de lions! un porteur misérable, le

cuir sali, strié de griffes blanchâtres -- telles une craie mal effacée sur un tableau noir — s'avance devant moi. Il montre sa jambe maigre comme une patte de faucheur et m'implore de ses gros yeux tristes.... Il a choppé contre une racine du chemin. Une plaie large et profonde bâille un peu au-dessous du genou. La peau épaisse s'en détache, s'ouvre comme un volet....

— Boy! Sambanou koubela (1)! ma pharmacie!

Je m'agenouille. Me voilà devenu infirmier. Je lave la plaie que je saupoudre d'iodoforme. Puis autour du mal, j'enroule une bande de toile que je prends garde de serrer trop fort....

Quand je me redresse, ma surprise est grande d'être environné par toute une troupe de porteurs!...

A leur tour, jaloux, ils viennent réclamer mes bons soins. Tout de même légèrement flatté, je les interroge.

L'un a mal au ventre, l'autre éprouve des douleurs dans les reins, celui-ci pose la main sur son front en grimaçant, celui-là tousse pour m'apitoyer.... Diable, voilà des affections cachées; ma science est courte; je ne sais que ma charpie, moi! et mes rouleaux de bandes antiseptiques....

J'appelle le commandant.

« Oh! dit-il, donnez-leur ce qui vous tombera sous la main. Quinine, laudanum, *fruit salt*, ammoniacque, tout leur est bon. Pourvu qu'on leur administre quelque chose, ils s'en retournent contents. Hé, ce n'est pas une petite besogne.... Vous les aurez tous! »

Bravement je débouche mes flacons.

Je dépose sur les langues frémissantes de jolies pastilles, je badigeonne les poitrines et les dos avec de la teinture d'iode, je fais respirer des sels aux névralgiques

---

(1) Caisse pour les malades.





Phot. de la *British South Africa Cy.*

UNE CLAIRIÈRE...

G.-D. PÉRIER. — MOUKANGA. — 1914.

16

qui sursautent, s'ébrouent et s'enfuient les deux mains plaquées sur la figure!

Mais les malades arrivent en foule. Ils se tortillent, timides, souriants. Ils sont trop! Je les expédie....

« Qu'est-ce que je vous disais? fait le commandant ironique, on ne peut ouvrir la boîte à médicaments, ils accourent! Ça les attire comme un aimant. Ils sont passionnés de drogues ces gaillards-là! A tous il-faut donner quelque chose. Des enfants quoi! »

Et tandis que je m'applique à replacer flacons et fioles dans leurs casiers :

« Attendez, dit le chef, je prendrais bien aussi un petit comprimé de n'importe quoi. Ça ne peut pas faire de mal.... »

*(En Plein Soleil.)*

LÉOPOLD COUROUBLE.

---

### CONSEILS D'UN ROI NÈGRE

Une nuit, peu de temps après mon arrivée, je venais de me retirer dans la cabane que les nègres m'avaient assignée, lorsque j'entendis sur le fleuve résonner le cor-net du pays, au milieu des chants d'une troupe de rameurs. C'était le roi Quenguéza qui arrivait pour me faire fête à l'occasion de mon retour dans son pays. Je me levai sur-le-champ et je courus à la porte, où le vénérable chef me reçut à bras ouverts, en protestant qu'il ne voulait pas se coucher avant de m'avoir embrassé et assuré de toute son affection....

Je fus vraiment bien aise de revoir ce vieux et digne chef, le roi du Rembo ou du fleuve supérieur(1). C'était un homme dont l'influence était aussi puissante qu'étendue, non pas seulement en raison de sa dignité héréditaire,

---

(1) Cours supérieur du Fernand-Vaz, dans l'Afrique équatoriale française.

mais aussi à cause de l'énergie et de la noblesse de son caractère. Il aimait beaucoup les hommes blancs; cependant je ne pus le décider à revêtir en public les beaux habits européens que je lui avais apportés; car il était convaincu qu'il mourrait s'il mettait sur lui le moindre vêtement, vu qu'il était encore en deuil de son frère, mort depuis plusieurs années déjà et bien avant que nous eussions fait connaissance. Je ressentais et je ressens toujours la plus vive affection pour ce vieillard sévère, aux traits fortement accentués, et quand je me rappelle toutes ses excellentes qualités, je ne puis me faire à l'idée que ce soit là un grossier sauvage....

Quand les porteurs arrivèrent, la veille de notre départ pour des pays inconnus, Quenguéza adressa un petit discours à ma troupe.

« Vous allez, leur dit-il, vous enfoncer dans des forêts où vous ne trouverez personne de votre tribu. Regardez Chaillie (1) comme votre chef, et obéissez-lui. Écoutez maintenant ce que je vais vous dire : Vous allez visiter d'étranges peuples. Si vous voyez sur la route ou dans une rue un beau bouquet de bananes ou de pistaches, gardez-vous bien d'y toucher, ou quittez le village au plus vite, car ces pays sont pleins de gens rusés qui guetteront de quelle manière vous vous conduirez avec eux. Si les habitants d'un village vous disent d'aller leur chercher des poules ou des chèvres, ou de leur cueillir des bananes, répondez-leur ceci :

« Les étrangers ne doivent pas se servir eux-mêmes; c'est le devoir de l'hospitalité, au contraire, d'aller chercher des poules et des chèvres, de cueillir des bananes, et de porter ces présents dans la maison assignée à l'étran-

---

(1) du Chaillu.

ger. » Si l'on vous désigne une habitation dans un village, restez-y et n'allez pas en chercher une autre; et si vous voyez un siège, ne vous asseyez pas dessus, car il y a des sièges qui ne doivent être occupés que par leur propriétaire. Mais, par-dessus toutes choses, prenez garde aux femmes. Je vous donne tous ces avis pour que vous puissiez voyager en sûreté. »

Les paroles du vieux sage furent écoutées avec beaucoup d'attention; mais, comme tous les bons conseils, elles furent négligées. On m'aurait épargné, en s'y conformant, bien des embarras et des dangers.      PAUL DU CHAILLU.

*(L'Afrique Sauvage.)*

---

### ABENGEBIAL LE BON GARÇON (1).

(CONTE FANG).

Il arriva que dans un village de la forêt une femme mit un jour au monde un garçon. Quand le moment de lui donner un nom fut venu, son père, après l'avoir regardé, le nomma Abengebial, c'est-à-dire le beau garçon. Mais ce nom lui était donné par dérision, car Abengebial était petit et laid. Aussi son père ne l'aimait pas et bien des fois il l'aurait tué si la mère d'Abengebial ne l'eut supplié d'attendre un peu. La mère d'Abengebial aimait beaucoup son enfant. Elle l'aimait surtout parce qu'elle le voyait faible et malheureux.

Cette année-là, les éléphants vinrent ravager les plantations et la récolte de maïs fut perdue parce qu'il n'y eut pas de saison sèche. On eut faim au village. Les hommes

---

(1) La ressemblance de ce récit avec le début du Petit Poucet est frappante. Nous l'avons recueilli assez loin pour repousser l'idée d'infiltration. Simple analogie ou source commune; nous ne saurions décider.

mangeaient ce qui restait, les femmes devenaient maigres, les enfants dépérissaient, on avait faim au village.

Le père d'Abengebial dit à sa femme : « Demain, j'irai à la chasse, j'emmènerai mon fils avec moi pour lui apprendre à poursuivre le gibier. — C'est bien, » dit la femme. Le lendemain, le père prend son fusil, son sac, et sort de la case pour aller fumer sa pipe dans l'abègne. « Abengebial, Abengebial, dit aussitôt la mère, vite, lève-toi. — Que faut-il faire? — Tu vas aller aujourd'hui à la chasse avec ton père pour apprendre à poursuivre le gibier. Rappelle-toi bien ceci : un bon chasseur marque toujours sa route en brisant les extrémités des branches. Va, et fais bien attention à agir de la sorte. »

Cependant, le père d'Abengebial a terminé sa pipe. Il appelle son fils : « Abengebial, Abengebial? — Voilà, voilà, je viens. » L'enfant arrive; son père lui dit : « Tu vas venir avec moi à la chasse pour apprendre à tirer le gibier, » et l'enfant répond : « Allons. » Ils partent tous les deux, le père devant, le fils derrière. Le père pensait dans son cœur : « Je vais le conduire loin, loin dans la forêt; quand nous serons bien loin, je le perdrai dans la brousse et je reviendrai tout seul. De cette façon, sa mère ne prendra plus pour le nourrir le poisson que nous avons en réserve et tout sera pour moi. » Ils marchèrent ainsi longtemps, longtemps sans voir aucun gibier, mais Abengebial avait soin de faire comme sa mère lui avait indiqué : toutes les fois que l'on croisait un sentier, il avait soin de le couper(1). A l'heure où l'on revient des plantations(2), Abengebial commence à dire à son père : « Père, je suis fatigué! » Et un peu plus loin : « Père, je suis fatigué »

---

(1) Allusion à une coutume universelle des voyageurs et chasseurs. Lorsqu'on croise un sentier, on jette une branche en travers afin de ne pas se tromper au retour.

(2) Vers trois heures de l'après-midi.

Et encore plus loin : « Père, je suis trop fatigué. » Et son père : « Eh bien, couche-toi ici, je vais aller un peu plus loin, car il me semble entendre des singes là-bas. » Et il continue sa route, en marchant doucement, en allant avec précaution, comme un homme qui voit quelque chose.

Abengebial attend longtemps, longtemps, car il était fatigué : mais, quand la nuit commence à descendre, il a peur et appelle à grands cris. Son père ne répond pas, il était déjà bien loin sur le chemin du village, près de sa case, et se souciait peu d'Abengebial. Il croyait bien qu'il ne reviendrait jamais, car l'enfant était encore petit. Il arrive à sa case : « Où est Abengebial ? » crie-t-il en entrant. Mais déjà la mère, le voyant seul, criait de son côté : « Où est Abengebial ? »

— Je ne sais pas, je le cherche partout depuis ce matin et je le croyais de retour ici. Le voilà perdu ! » et il met la tête dans ses mains comme un homme désolé. La mère, de son côté, pleurait et se lamentait. Pourtant, elle se disait dans son cœur, s'il a fait comme je lui ai dit, il reviendra demain.

« La nuit se passe ; dans la case, la mère pleure ; dans la forêt, Abengebial a grand'peur ! Au petit matin, il se remet en route ; il marche vite, vite ; les branches cassées lui montrent son chemin. Le voilà de retour au village ; il entre dans la case et dit : « Je suis là ! » Sa mère, bien contente, lui apprête vite à manger, et son père lui demande : « Comment as-tu fait pour retrouver ton chemin ? — J'avais cassé les branches sur mon passage. — Bien, répond le père, j'ai pour fils un vrai chasseur. » Mais Abengebial, prévenu par sa mère, savait bien qu'il avait voulu le perdre et se défilait de lui.

A quelque temps de là, le père d'Abengebial dit à sa femme : « J'irai demain à la chasse et j'emmènerai le garçon. » Vite, la mère dit à son enfant : « Tu iras demain



à la chasse avec ton père. Prends bien garde. — C'est bien, » dit Abengebial. Son père ne lui avait rien dit. Au milieu de la nuit, Abengebial se relève doucement, doucement, sans faire aucun bruit; il écoute; le père ronfle : bonne affaire! dit-il. Il va alors au piquet qui soutient la case, détache, sans qu'on entende rien, le sac (1) de son père, et, allant au foyer, remplit tout le fond du sac de cendres blanches; il remet les fétiches par-dessus, replace bien tout en ordre et se couche de nouveau.

Au petit matin : « Abengebial! Abengebial! — Me voilà, père! — Vite en chasse! Allons, » et les voilà partis. A peine y voyait-on. Mais le père d'Abengebial se disait en son cœur : Cette fois, mon gaillard, tu ne me joueras pas le même tour, et il dit à son fils : « Marche devant. » Son fils lui répond : « Oui, père. Faut-il casser les branches pour reconnaître notre chemin? — Non, non, je me charge de ce soin. Toi, fais attention au gibier. » Toute la journée on marche, on marche. Vers l'heure où l'on revient des plantations : « Père, je suis fatigué, » et un peu plus loin : « Père, je suis bien fatigué, » et un peu plus loin : « Père, nous ne tuerons rien du tout aujourd'hui. Si nous retournions à la case? — Retourne donc si tu veux, moi, je continue encore pour ne pas retourner les mains vides. » Et il s'éloigne en hâte, se disant : « S'il retourne tout seul à la case, c'est un malin! » Cependant Abengebial, voyant bien que son père avait voulu le perdre, s'assied par terre, se repose un peu, puis reprend le chemin du village. Ce n'était pas difficile. Partout un petit filet de cendres marquait les traces du chemin parcouru. Avant la nuit, il arrive à sa case et trouve sa mère en larmes : « Pourquoi pleures-tu? — Ah! Abengebial, je croyais bien ne jamais te revoir. » Le père n'était

---

(1) Les sacs ou gibecières des Fang sont en corde tressée fin; la cendre s'échappait donc, mais elle s'échappait lentement.



pas encore là. Quand il revint au milieu de la nuit, fatigué et à bout de forces, il trouva sa femme et son fils qui mangeaient en l'attendant. Furieux, il se couche sans souper, sans dire même un mot. Mais dans son cœur, il pensait : « Si je n'avais pas promis à ma femme de ne pas le tuer, je le tuerais, mais je m'en débarrasserai bien tout de même. »

Or le poisson était fini, le manioc était fini, les bananes étaient finies; il n'y avait plus rien dans la case, rien dans les plantations. Le père d'Abengebial dit à son enfant : « Demain, nous irons dans la forêt chercher des racines pour manger. — Bien, dit Abengebial, » et il s'endormit sans chercher aucun moyen de s'en tirer, car il avait tellement faim que le ventre lui faisait mal, et il n'y avait plus rien au village. Le lendemain, de grand matin, le père appelle son enfant : « Vite, allons! — Allons, » dit le fils. Ils partent, mais la mère pleurait. Or, à un moment donné, le père arrive près d'une fosse à gibier, il regarde; dedans, il y avait une antilope, mais elle était pourrie. Vite, il appelle son fils : « Viens voir, une antilope dans une fosse, une antilope dans une fosse! »

Abengebial arrive, mais pendant qu'il se penche pour regarder, son père le pousse avec violence, et dans la fosse où se trouve l'antilope, l'enfant tombe en criant. « C'est fini, il est mort, » dit le père, et il se sauve en courant; le voilà au village : « Où est Abengebial? — Il est tombé dans une fosse si profonde que je n'ai pu le retirer, d'ailleurs il était mort. — Où cela? dit la mère. — Trop loin pour que tu ailles! » La mère pleure et se lamente : « Tais-toi, lui dit son mari et donne-moi à manger; maintenant tu ne penseras plus qu'à moi. Voilà une bonne chose. »

Dans sa fosse, Abengebial se désespérait, car il voyait la mort proche. Tout à coup, il entend des pas qui s'approchent. Il appelle, il appelle : « Aidez-moi, aidez-moi. — Qui est là? — C'est moi, Abēngēbial! » Et en même temps, il

voit au-dessus de la fosse un vieux, vieux petit homme qui se penche pour regarder. C'était un vieux de la forêt.

Abengebial le supplie tellement de le tirer de là que le vieux le regarde enfin avec pitié : « Si tu promets de travailler pour moi et de faire tout ce que je te dirai, je te tirerai de là! » Abengebial le promet; le vieux lui jette une corde et le tire : il l'emmène ensuite dans sa case pour le soigner, car le pauvre garçon, tout meurtri par sa chute, n'en pouvait plus; tout son corps était cassé! On arrive dans la case. Voilà le vieux qui mâche les herbes; il mâche, il mâche, et aussitôt en fait des compresses pour guérir Abengebial. C'est bientôt chose faite. Deux fois le soleil se lève au-dessus des forêts et l'enfant est guéri. A partir de ce moment, il resta longtemps avec le vieux de la forêt; il était son fils; le vieux était son père; ils vécurent longtemps et ils vécurent heureux.

Mais un jour, Abengebial dit au vieillard : « La douleur m'a pris au cœur de revoir ma mère; je veux aller voir ce qu'elle devient. — C'est bien, lui dit l'autre, va! mais auparavant, dis-moi une chose, reviendras-tu ici? — Oui, je reviendrai, car tu as été bon. — Je te ferai donc un grand cadeau. Reçois ces feuilles; ce sont les feuilles de la vie et de la mort. Si, en arrivant, tu trouves tes parents ou tes amis morts, prends une des feuilles, mets-la dans la bouche du cadavre, couvre-lui la face et attends. » Abengebial part avec les feuilles; il arrive au village de ses parents. Le coq ne chantait point, personne ne disait rien; les cases étaient en ruine, le village abandonné. Il va aux plantations, personne! A la fin, il trouve une vieille femme : « Eh maman! où sont mes parents? — Tous morts! mon fils. Il ne reste plus que moi; le vent de la mort a passé sur le village. — Où sont mes parents? — Ta mère doit être par là, jetée dans la brousse; ton père, je ne sais pas. » Abengebial cherche partout. Il finit par trouver le corps

de sa mère; il y avait longtemps qu'il était froid. Il prend une feuille, la met dans la bouche de sa mère, lui couvre la face et attend. Il attend un jour; il attend une nuit sans se décourager. Le lendemain, au matin, la femme s'assied sur sa couche, éternue, regarde Abengebial et le serre dans ses bras en disant : - Ah! Abengebial, ah! Abengebial, je savais bien que tu reviendrais! » Et elle se leva pour lui faire à manger (1). Abengebial retourna ensuite avec sa mère auprès du vieillard de la forêt. Quant à son père, il ne s'en préoccupa point. Abengebial vécut longtemps et eut beaucoup de femmes et d'enfants. H. TRILLES.

*(Proverbes, Légendes et Contes Fang.)*

---

## L'INTELLIGENCE DES NOIRS

Les steamers du Haut-Congo ont des équipages indigènes, recrutés dans les villages riverains.

Les plus recherchés sont les Wangata de l'Equateur, les Lulanga et les bangala.

Ils remplissent les fonctions d'aides-mécaniciens, de chauffeurs et surtout de pilotes, et dans ces dernières fonctions ils montrèrent tous dès le début de réelles aptitudes.

. . . . .  
Ce sont aussi d'excellents chauffeurs, observant très bien le niveau d'eau, le manomètre, les soupapes, réglant sans hésitation le jeu des pompes et du giffard.

Enfin, comme mécaniciens, ils font tout le service courant de la machine. Le mécanicien blanc répare et ajuste sa machine que l'indigène conduit alors parfaitement; et souvent je me suis surpris absorbé dans la contemplation

---

(1) Détail caractéristique de la vie des femmes noires. Voilà leur première préoccupation.

de ce fils farouche de l'Afrique, l'œil sur le cadran du télégraphe, la main sur les leviers de marche ! Je le trouvais très crâne et dans mon esprit subitement pensif je le voyais grandir, se transformer, devenir notre égal.

Parfois le mécanicien blanc tombe malade à ne pouvoir quitter sa cabine ; alors c'est un Bangala, un Wangata, un Gombe qui assure tout le service. Le fait est fréquent ; ainsi, en avril 1893, le mécanicien européen de la *Ville de Bruxelles* ayant contracté la variole, son aide noir, un superbe Bangala, ramena le vapeur du fond du Lomami au port de Léopoldville ; la distance par eau entre ces deux points est de près de deux mille kilomètres.

Et pour donner un exemple plus frappant encore de ce que l'on peut obtenir de l'indigène du Haut-Congo à bord des vapeurs, je citerai un dernier fait :

Un jour de novembre 1891, la table d'Équateurville réunissait trente-deux Européens, agents de l'Etat, qui arrivaient à bord de la *Ville d'Anvers*, en destination des stations du haut fleuve.

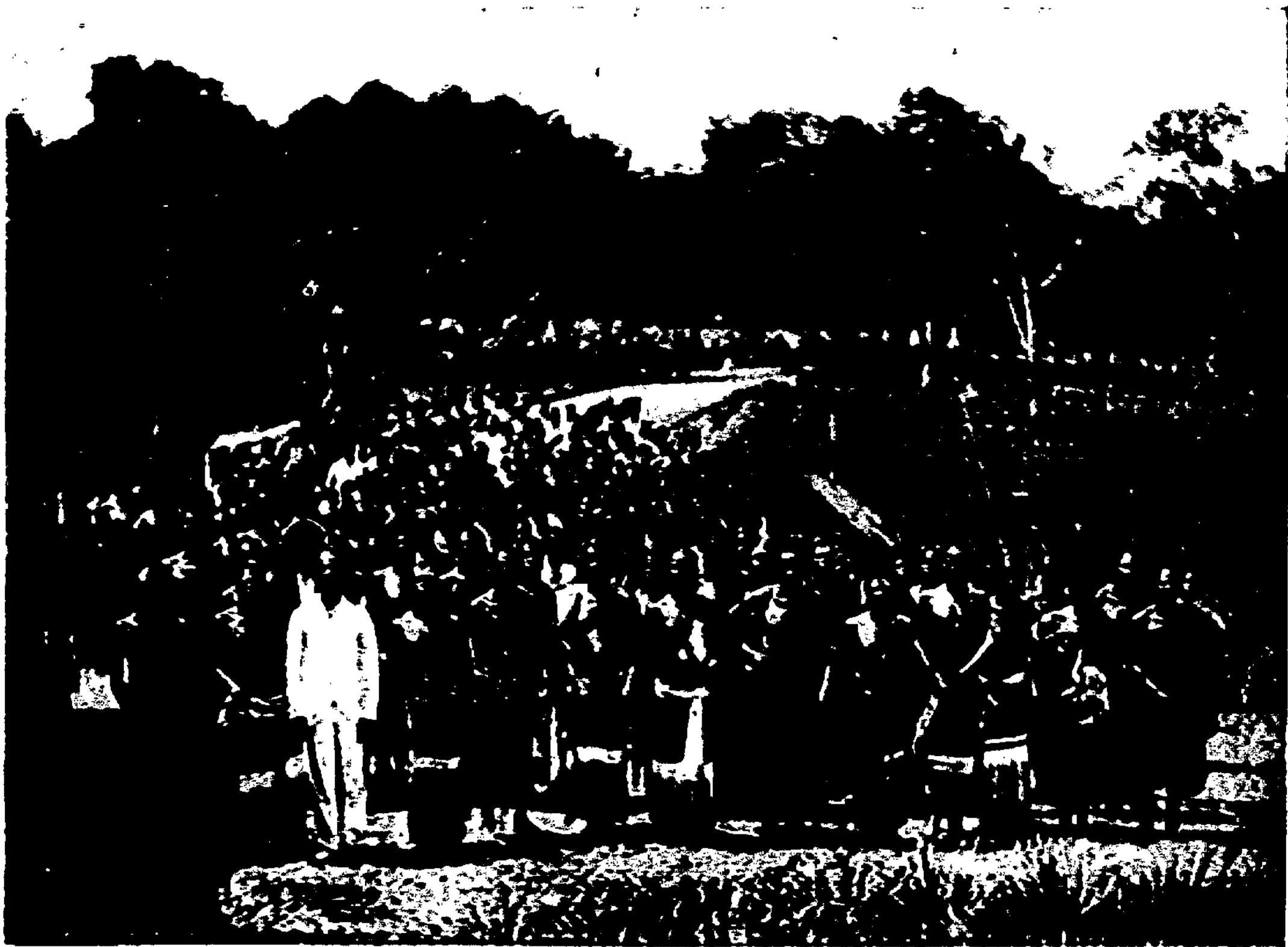
Quoique nous n'eussions à ce moment ni beurre, ni café, ni vin, ni farine, nous réussîmes pourtant à recevoir dignement ces nouveaux camarades et à leur offrir un banquet où figuraient, entre autres bonnes choses, un haricot de mouton où n'entraient ni haricots, ni mouton, mais des poules et du maïs, et des poulets farcis dont la recette fut écoutée attentivement par nos invités : pour farcir un poulet en Afrique, on hache un autre poulet et on le fourre dans le premier.

Nous donnions là aux novices, sous une forme plaisante,



. INDIGÈNE WANGATA.

une idée de l'utilisation des ressources du pays et la conversation s'étant engagée sur ce terrain, on en vint à parler de l'utilisation des indigènes; les nouveaux arrivés ayant paru fort incrédules quant à la possibilité d'en tirer si bon parti que nous le disions, je leur promis de leur faire, le lendemain, une expérience concluante. Le lendemain donc, je pris place avec eux à bord de la *Ville d'Anvers*;



CHEFS INDIGÈNES ATTENDANT L'ARRIVÉE D'UN STEAMER A COQUILHATVILLE

j'avais fait chauffer notre petit vapeur *Ville de Charleroi*, dont l'équipage tout entier se composait d'indigènes de Lulanga dressés par nous. Je fis connaître alors aux incrédules que ces indigènes allaient partir en même temps que nous, que seuls ils conduiraient leur vapeur, et qu'ils arriveraient avant nous à Coquilhatville, à une heure et quart plus haut. — —

Ainsi fut fait.

Tandis que la *Ville d'Ancers*, véritable maison flottante, était obligée de prendre le milieu du courant, ce qui la retardait, l'élégante petite chaloupe, confiée aux seuls noirs, filait, docile ainsi qu'une légère pirogue, le long de la rive et prenait victorieusement l'avance. Et comme la nouvelle de ce match s'était en un clin d'œil transmise le long de la rive, ce fut devant des centaines d'indigènes accourus et massés au bord de l'eau que la lutte se déroula durant que d'assourdissantes clameurs saluaient le succès de la *Ville de Charleroi*.

A bord de la *Ville d'Ancers* il n'y eut plus personne qui ne fût convaincu de ce que pouvait produire l'élément indigène quand on veut se donner la peine de bien apprendre sa langue, de bien lui expliquer ce qu'on veut de lui, et surtout quand on s'efforce de lui donner constamment l'exemple.

Dans toutes les stations de l'Équateur c'est l'élément indigène, s'engageant volontairement, qui assure tous les services.

. . . . .  
Tous ces noirs sont naturellement et instinctivement de bons soldats; leur instruction militaire se fait aisément, et ils deviennent d'excellents tireurs. Il me souvient que le lieutenant S..., chargé à l'Équateur de dresser un contingent de quatre-vingts indigènes d'Irebu, de Busindi et de nos alentours, avait promis vingt-cinq centimes à ceux qui, aux séances de tir aux capsules, auraient deux roses sur trois balles. Il ne tarda pas à en avoir pour deux francs par séance, et vint m'exposer son cas : « Si les progrès continuent, disait-il, je vais en avoir bientôt pour dix francs par jour. »

... Des métiers où excelle rapidement le Congolais sont ceux de briquetier et surtout de scieur de long. Toutes les



missions protestantes des rives du Congo sont bâties en planches débitées en forêt par des scieurs noirs recrutés sur place. Il ne faut pas un mois pour dresser des équipes au maniement de l'herminette, du cordeau, du fil à plomb, de la scie de long; les capitas de chaque équipe ont un tourne-à-gauche et une lime tiers-point, et ils savent parfaitement donner eux-mêmes la voie et affûter leurs scies.

CH. LEMAIRE,  
Lieutenant.

(*Au Congo. Comment les noirs travaillent.*)

---

### LE TROISIÈME ROI MAGE

.....  
Ces événements se passaient vers la fin de décembre, et quand le Père Mottu vit le *bambino*, tout menu et joli dans les bras de sa mère, vêtue d'une belle robe blanche sans taille, il s'écria du premier coup :

— Quelle jolie crèche pour la Noël!

Et l'on fit la crèche, dans une grande paillette neuve, un simple toit dressé sur des poteaux, au bord de la rivière. Les eaux chantaient dans les rochers. Elles étaient blanches et bleues comme les voiles de la madone. Le bambino dormait dans un berceau de bois, les deux poings fermés et la bouche entr'ouverte. La madone était la « madama », et son mari représentait saint Joseph, comme il convient. Derrière eux étaient les animaux : deux cabris bien lavés, dont le poil brillait comme du sucre, et un bœuf très sérieux. On n'avait pas trouvé d'âne, mais la solennité se trouvait rehaussée par la présence d'un autre personnage : c'était Fritz, jeune éléphant qu'on essayait d'apprivoiser. Il contemplait ce spectacle avec gravité. Parfois, il balançait sa trompe : il-encensait.



Alors parurent les rois mages. Ils étaient magnifiquement vêtus, suivant la tradition. Le premier était un commis aux affaires indigènes. L'autre, le Père Mottu lui-même. Et comme, tout le monde le sait, le mage Balthazar fut nègre, le troisième, c'était Kidi.

Et Kidi, éperdu, tremblait de joie et d'orgueil. Il portait sur la tête une couronne de cuivre clair. Une somptueuse pièce d'étoffe rouge drapait ses épaules, et sur sa poitrine, sanglée d'un rude gilet de cuir, brillaient des gouttelettes de verre, des grains d'ambre, toutes sortes de gemmes éclatantes, de colliers barbares. Il avait des caleçons verts, très bouffants, embellis de galons d'or, des bottes de cuir écarlate. Ses mains tenaient des épis de maïs, des bananes mûres, des palmes. Et jetant ces choses, il se prosterna de tout son cœur. Il ne comprenait rien, sinon qu'il avait la gloire de participer, changé en roi, à une cérémonie sacrée des blancs, à des rites très forts. Son âme était transportée de fierté, d'enthousiasme et de reconnaissance.

Personne ne pensa jamais à lui expliquer qu'il n'avait vu qu'un simulacre. Et d'ailleurs dans une cervelle bien faite, une cervelle d'enfant, de poète ou de nègre, peut-il y avoir aucune différence entre un simulacre et la réalité? Et si le monde vraiment n'était qu'un simulacre, s'il ne faisait que refléter mal, comme un miroir brisé, quelque chose d'autre et d'inconnu, qui est loin, ineffablement loin, au delà de tout? Ce ne fut certes pas pour ces profonds motifs qu'on négligea de détromper Kidi; mais le fait est qu'on ne le détrompa point.

On l'avait autorisé à venir contempler, adorer et servir un dieu, un dieu blanc! Il avait eu cette faveur insigne et particulière. Voilà tout ce qu'il démêla. A compter de ce jour, il ne marcha plus de la même façon. Le Père Mottu, en quittant la station, lui avait donné une image et une médaille figurant l'enfant divin avec sa mère. Il

enferma l'image dans un sac de peau, suspendit la médaille à son cou, attribua sérieusement à ces objets une puissance surnaturelle. Il les considérait aussi comme le signe d'un engagement qu'il avait contracté, il était maintenant lié aux blancs par une opération de magie redoutable, de la même manière que les soldats sénégalais avec leurs décorations, ces autres amulettes mystérieuses que donnent les Européens, et qui portent malheur quand on n'est pas fidèle aux incompréhensibles paroles gravées dessus, ou écrites sur les papiers de recrutement. Car les mots créent les choses. Voilà ce que croient les peuples primitifs. En prononçant le mot « mort » ou le mot « amour », un sorcier peut produire la mort ou créer l'amour. Plus tard, Kidi s'enrôla dans la milice du Tchad et reçut une de ces décorations des Européens. Il la mit à côté de celle du Père Mottu, sans distinguer la différence. A ses yeux, il n'y en avait pas.

Si Kidi s'était engagé dans la milice du Tchad, c'est que son patron et la pauvre « madama » silencieuse et pâle, et le petit dieu blanc étaient repartis pour la France, ce qui voulait seulement dire, dans sa pensée, qu'ils avaient regagné les pays de la mer, patrie de ces dieux étrangers. Kidi avait été très malheureux mais non pas étonné : souvent les blancs meurent sur cette terre d'Afrique, preuve qu'ils n'y sont pas plus à leur aise que les véritables poissons ; ou bien ils retournent d'où ils sont venus. Jamais on n'en voit mourir de vieillesse.

Kidi fit donc campagne, très bravement. Il assista, sans s'émouvoir, à de très grands massacres. Il y prit part et « cassa » beaucoup de villages, c'est-à-dire qu'il les pilla fort proprement. Il y était encouragé par ses instincts, ses traditions, et aussi par les serments de sa religion particulière.

Et c'est ainsi que sa colonne parvint un jour, assez haut

dans l'Est, sur les bords de l'Oubangui. Et le chef de la colonne, qui était un blanc, très petit, très dur, très tanné, très généreux, très brave, fit dresser un grand mât sur la rive du fleuve, hisser un drapeau sur le mât, et dit à Kidi :

« Ça, ça veut dire que le pays est à nous. Et quand il viendra quelqu'un, tu diras ce que ça veut dire. Nous autres, on s'en va. »

Car c'est ainsi que les choses se passent. On dépense deux ou trois millions pour faire des colonnes, et puis on s'en va.

Le commandant ajouta :

« Tous les trois mois, si ça se peut, un bateau t'apportera ta solde. Si elle n'arrive pas, ça ne fait rien. Reste tout de même. »

Kidi répondit poliment :

« Y a bon. »

Et il demeura tout seul, au bord de l'eau, près du mât. Il tirait sur une corde pour faire monter le drapeau, tous les matins, et l'amenait tous les soirs, au coucher du soleil, pour obéir à sa religion. De plus, il acheta une femme au prix de six barrettes de cuivre. Car cette maxime est professée au Loango : qu'un homme qui n'a pas de femme, c'est qu'il n'a pas de quoi, ou qu'il est fou. Vous devez vous apercevoir que cette histoire est pleine de choses sensées, dites par des nègres. Kidi enfonça la pointe d'un couteau dans l'image de la « madama » et de l'enfant blanc. Ce n'était point pour leur faire mal. Il les avertissait seulement de faire attention à préserver de la petite vérole le fils qui venait de lui naître. Le bateau de ravitaillement n'arrivait point, mais il n'en avait souci. Au lieu du bateau de ravitaillement, ce furent des noirs de la rive belge qui traversèrent un jour le fleuve et se mirent à couper des lianes pour recueillir le caoutchouc.

Kidi alla tout tranquillement vers eux et prononça :

« Y en a pas bon. Ça qu'y en a ici, y en a français. Vous faire f... le camp. »

Mais les noirs éclatèrent de rire. C'étaient des cannibales de la tribu des Bangala qui se font croître sur la tête, en y incisant la peau du front, une sorte de crête, d'aspect bestial. Kidi les considérait avec horreur. Ils répondirent qu'il n'y avait plus de caoutchouc chez eux, et qu'il y aurait « beaucoup mauvais » s'ils n'en apportaient pas aux Belges.



TYPE BANGALA.

Mais Kidi répondait toujours :

« Vous y en a faire f... le camp. »

Alors les noirs, voyant qu'il était seul, recommencèrent à rire. Et Kidi n'hésita pas une seconde, parce que, s'il avait hésité, il lui serait arrivé sûrement, pensait-il, après la mort des choses pires que la mort. Il ne pouvait pas désobéir aux fétiches des blancs. Donc, ne s'arrêtant pas à cette insignifiante considération qu'il était

tout seul, il affirma simplement :

« Moi, il va faire guerre! »

Voilà ce qu'il dit sans y rien voir d'étrange, à cause de sa religion. Personne n'a jamais été logique comme Kidi.

Il alla chercher son fusil et commença de tirer dans le tas. Et il était si brave que ce jour-là il fut vainqueur.

Mais les Bangala revinrent la nuit tout doucement, et mirent le feu à sa paillotte. Et comme Kidi sortait, faisant retentir de cris sa gorge et sa poitrine, un couteau de jet lui trancha la tête. Et les Bangala, ayant aussi tué sa femme, emmenèrent avec eux le petit enfant. Il pleurait sur la rivière et ses yeux étaient pleins de mouches.

Ainsi mourut Kidi, pour avoir incarné, un jour de



LE PIER DE BOMA.

décembre, le seigneur Balthazar, roi mage. Et cette histoire est très vraie.

PIERRE MILLE.

(*Sur La Vaste Terre* [Kidi].)

---

### MESSIEURS MES BOYS!

L'*Albertville* venait d'accoster à Boma. La passerelle était à peine jetée que deux têtes noires et crépues s'inclinaient devant moi, saluant révérencieusement! « Bouchou m'sieu! Bouchou m'sieu! » C'étaient mes deux boys Polo et Ebubula qui m'avaient, de la rive, aperçu à bord, et pareils à des singes, se moquant des consignes, des défenses, étaient arrivés sur le pont pour immédiatement me présenter leurs services. Mais combien minables ils étaient, les pauvres, et lamentables!

Pour Ebubula, cette détresse ne m'étonnait pas trop. Mais que Polo n'eut conservé de tous ses biens que la dignité, l'allure fière et le port majestueux, cela m'étonnait plus. Il n'y avait pas à discuter cependant. Ils étaient bel et bien minables. Ebubula ne cachait son académie que par un vieux pantalon de toile qui portait des ans l'irréparable outrage! Polo avait gardé une culotte de drap et revêtait glorieusement, faisant sentir sa supériorité à Ebubula, un veston de toile bleue bien lavé, nouvellement repassé. Plus de bottines, plus de chapeau! Foin des chemises et autres superflus!... Mes gaillards, pendant mon congé, avaient tout gaspillé.... Lorsque je les eus accueillis, leur marquant mon contentement de les revoir fidèles et qu'ils eurent accepté de m'accompagner dans la Province Orientale, ils se mirent tous deux à me fixer obstinément, comme ils en ont coutume lorsqu'ils veulent



LA FORCE PUBLIQUE A STANLEYVILLE.



solliciter quelque faveur. Ils attendent alors, immobiles, jusqu'à ce que je les interroge.

« Eh bien ! Polo, que veux-tu ?

— Tu es un grand blanc, maintenant, juge....

— Mais, je suis le même blanc que jadis.

— Non, moi ze sais que tu es un plus grand blanc !

— Qui t'a dit cela ?

— Moi, ze l'ai entendu hier. Les autres boys qui sont chez les juges l'ont entendu et me l'ont dit.

— Eh bien ! Polo, qu'est-ce que cela te fait ?

— Moi zé peux pas être ton boy et mal habillé. Ce ne serait pas convenable.

— Ça il peut pas, bredouilla Ebubula, qui voulait me prouver qu'il avait continué à s'appliquer à l'étude du français.

— Enfin, que voulez-vous ? Qu'avez-vous fait, tous les deux, de tous les biens que je vous ai laissés ?

— Six mois, c'est long, juge !...

— Et vous n'avez pas travaillé ?

— J'ai pris congé, répliqua Polo.

— J'ai été deux mois chez le *long juge qui pleure*, mais il m'ennuyait à gémir, affirma Ebubula.

— Bon, vous me conterez vos mésaventures ou vos méfaits plus tard. Pour l'instant, que voulez-vous ?

— Un pantalon, un chapeau, des souliers !...

— Mais je n'ai rien de tout cela, vous le savez !

— Il y en a à la *Franco-Belge*, insista Polo, et de très beaux... pas chers !...

— Nous verrons cela demain.

— Demain, juge, tous les beaux pantalons ils seront vendus, insista Polo.

— Tu peux nous donner un *bon*, insinua Ebubula. Pouvons-nous être tes boys, pendant un seul jour, comme nous sommes ? Regarde-nous.... Une chemise serait aussi indispensable !...

Vaincu, je leur donnai le bon désiré et, une heure après, je les retrouvais orgueilleux et flambants neufs... comme ces négrillons en porcelaine qu'on vend dans nos bazars européens, à quelques sous l'un!...

A. DETRY.

(A Stanleyville.)

---

## GIM

Gim n'était pas méchant, mais plutôt soumis et enjoué comme une bonne bête de plaisir. Le fond de sa nature était une volupté de paresse et un penchant vif à la joie, à danser en chantant et faisant des grimaces. Gim, tout seul, ne cessait pas de rire, avec l'éclair blanc de ses ivoires entre ses lèvres juteuses et gonflées de grosse figue; et ce rire avait le tintement saccadé et roulant d'un grelot lourd. Gim riait de son ombre, toupillant sur lui-même et courant après cette ombre, comme un jeune chat tourne après sa queue. Gim riait d'ouvrir à contre-soleil, dans l'afflux vermeil des rayons, les doigts noirs de sa main qui, sous la clarté de midi, semblaient plus noirs encore. Gim, vaniteusement, riait du plaisir de s'admirer dans les miroirs.

Gim, assurément, se trouvait très beau dans l'empois de son haut col blanc : il n'avait jamais fini de tirer la blancheur raide de ses manchettes jusqu'à ses ongles finement bleus. Cette fraîcheur heureuse du blanc hypnotisait sa rétine vierge habituée aux lumières crues et plates de la savane. Et quand ce n'était pas dans les miroirs, c'était dans des tessons de verre, des couvercles de boîtes à sardines, dans ses boutons de manchettes en simili-or et jusque dans le vernis de ses bottines qu'il savourait l'orgueil de s'apparaître métamorphosé, comme si son muse de moricaud, aux mobiles reflets du col blanc démesuré, eût définitivement acquis la blancheur grasse d'un visage européen.

La vanité de Gim avait la beauté d'un culte : en se mirant aux surfaces brillantes, il semblait se contempler à travers un mystère religieux, splendide comme une idole. Depuis un peu de temps, il dissimulait en ses poches un bouchon de carafe dont les facettes, en le répercutant plus nombreusement, propageaient une quantité de petits Gim à col de zinc, multipliaient son plaisir d'être à lui seul tout ce peuple de petits nègres blancs. O Gim! Gim! en pleine foule, parmi la circulation des rues, tu extrayais ton bouchon de carafe, tu le tenais entre tes mains gantées de patte-de-canard ou simplement couvertes jusqu'aux ongles de la blancheur de tes manchettes, et tu restais là, plein de prévenances pour toi-même, souriant à ton museau camard, à tes gros yeux d'émail, dans ce cristal coulé qui, sans doute, t'apparaissait la fin dernière des civilisations avancées!

Oui, c'était surtout dans la rue qu'il fallait voir Gim, Gim écrasant sous ses pieds de jeune éléphant les semelles de ses bottines de cuir claqué, Gim coiffé d'un minuscule chapeau melon incliné en travers de l'ébouriffement de ses cheveux laineux comme les cadenettes d'une toison de caniche, Gim se dandinant du tortillement léger des gens de sa race, la tête haute par-dessus le bombement du torse, le Gim aux doigts bagués d'anneaux de rideaux et solennel comme un jeune mage chargé des myrrhes et des onguents de l'Orient!

*(Gim.)*

CAMILLE LEMONNIER.

---

## DEUIL.

Dans un bureau étroit grossièrement aménagé, sous le reflet d'une lampe fumeuse, le lieutenant Morin écrit à quelque ami lointain, au pays.

La porte est ouverte. De temps en temps, Morin dépose



BANFUMU, INDIGÈNES DE LA RIVE GAUCHE DU STANLEY-POOL.

la plume et, par le carré noir découpé sur la nuit, il laisse vaguer un regard inquiet. Le long de la véranda, pieds nus, la sentinelle noire monte la garde. Quand elle passe devant la porte, le bruit feutré de son pas léger glisse dans le silence nocturne de la chambre et le canon luisant de son fusil agite d'un éclair la ronde clarté tombée du quinquet.

« N'est-il pas encore mort? » demande Morin à mi-voix.

La sentinelle fait front sur le seuil de la porte. On l'entend déposer arme et répondre doucement :

« Non, chef, pas encore. »

Morin avait résolu de veiller toute la nuit. Il était déjà deux heures du matin.

Intombe, son *boy*, se mourait. Tous les habitants de la station, même le vieux guérisseur de Bokotola, si savant, étaient persuadés que cette nuit serait la dernière pour Intombe.

Depuis dix heures du soir, Morin, assis devant une table vacillante, écrivait, remplissant feuille sur feuille pour tuer le temps. Plusieurs fois ses regards s'étaient portés vers le gamin là-bas dans la hutte. L'image de cet ami, luttant seul contre la mort, lui cachait sans cesse celle de cet autre, vers qui, au loin, il essayait de tourner sa pensée. A mesure qu'il écrivait, sa lettre s'emplissait de tristesse, si bien qu'il n'y était plus question que du courage d'un petit nègre du Congo, qui avait vécu toutes les aventures de la forêt vierge et dont les râles maintenant s'élevaient dans l'ombre.

Mais Morin comprit qu'à l'aube il lui faudrait déchirer cette missive. Elle n'irait pas quelque jour, dans un ou deux mois, au fond d'un village chéri de l'hémisphère boréal éveiller de cruelles sensations. Ceux de là-bas ne devaient pas partager les trances de cette nuit.

Et Morin continuait à confier au papier les idées d'un homme dont l'angoisse ronge le cœur comme un poison

mystérieux et que la souffrance dresse en révolté contre les lois de la vie et de la mort.

Pendant quatre ans, Intombe partagea toutes les fatigues, tous les travaux pénibles de Morin. Il avait suivi fidèlement son maître par monts et par vaux. Plus d'une fois, le matin, quand, dans la profondeur noire de la forêt vierge, le cerveau gonflé de visions de fièvre, l'officier avait cru se réveiller sur la rive ténébreuse où conduit l'ardente agonie d'un sang consumé, deux yeux d'enfant, d'une douceur sombre et veloutée, lui avaient offert au contraire une confiance émerveillée dans la vie.

Son cœur se déchirait au souvenir de cette salutation, de ce jeune garçon soumis, accoutumé à s'accroupir près de son lit toute une longue nuit et à attendre son réveil, le réveil d'un roi de légende et cependant mortel. L'enfant épiait l'instant où il se lèverait, se frotterait les yeux pour disperser le nuage halluciné de la fièvre et se disposerait à partir plus loin, vers d'autres endroits inconnus de la sylve. Et Morin comprenait son impuissance en songeant à ce petit malade, qui haletait là-bas, luttant comme à l'envi avec les secondes éperdues de la nuit, tandis que lui, le maître, ici sur sa chaise, n'avait pas le pouvoir d'empêcher cette force mystérieuse de détruire, d'insuffler le venin de la mort dans ce cœur palpitant et toujours épris de chimères nouvelles.

Que de tortures préparait à Morin le rappel de toutes les épreuves passées qui le liaient à son fidèle compagnon si semblable à lui-même. Pendant quatre ans, celui-ci l'avait suivi portant ses armes. Comme il se souvenait clairement de l'époque où Intombe, jeune esclave à peine libéré, entra à son service ! Rapidement le négriillon avait su oublier les rêveries farouches de la forêt vierge qui occupaient son enfance. Intombe grandissait avec cette chose nouvelle que Morin avait créée en lui et pour laquelle il avait combattu, subissant la fortune diverse d'événements inattendus. L'en-

fant sauvage et indocile était devenu un fier adolescent, portant la tête haute, et dont le moindre geste rappelait Morin.

Combien de fois les camarades de celui-ci ne lui avaient-ils pas fait observer cette grande ressemblance entre lui, le blanc, et le négriillon. Pourtant Intombe était fils de sauvages. Dans sa mémoire sommeillait peut-être encore le souvenir de lointaines fêtes villageoises à l'occasion desquelles les bons parents réjouissent leurs garçons en leur donnant un morceau de chair, reste sanglant de l'ennemi vaincu. Peu à peu Intombe avait acquis le calme réfléchi de Morin lui-même. Vis-à-vis des autres nègres, il affichait en souriant une supériorité bienveillante de jeune chef; les hommes le considéraient comme un ami de qualité; aux yeux des femmes, il passait pour un conseiller intelligent et les enfants entouraient d'admiration ce camarade aimable. Quel singulier petit potentat dont la domination s'exerçait d'un sourire muet!

Maintenant la maladie du sommeil l'avait atteint. Choisisant de préférence ses victimes parmi ceux dont l'intelligence s'ouvre trop tôt aux miracles de la civilisation, elle l'avait guetté et frappé à l'improviste.

De la petite cabane qu'il avait fait construire là-bas entre les orangers, pour isoler le jeune malade et préserver de la contagion la garnison nombreuse voisine du poste, Morin croyait entendre s'élever un faible gémissement. Mais n'était-ce pas encore une de ces hallucinations nocturnes?

« Planton, rien de nouveau? demanda-t-il à voix basse.

— Rien, chef, » répondit du même ton la sentinelle en s'éloignant.

Vers quatre heures arrivèrent enfin le caporal Londo, bâti comme un Hun, et Boloko, le cuisinier. C'étaient les meilleurs amis d'Intombe. Ils avaient passé toute la nuit près du moribond.



Ils se glissèrent sur la véranda et entrèrent sans bruit dans la chambre. Il avait suffi à Morin d'entendre leurs pas devant la maison pour deviner qu'Intombe était mort. Ils demeurèrent sans parler devant la porte. Aussitôt Morin déposa la plume et sortit. Tous deux le suivirent. Pas un mot ne fut échangé.

Arrivé dans la cabane, Morin considéra à la flamme d'une torche le visage ravagé de l'enfant aux grands yeux éteints. Leur regard sombre et ardent de vie n'essaierait plus d'apercevoir au fond de l'avenir de féeriques paysages.

Le caporal et le cuisinier regardaient fixement Morin dans les yeux.

Ils luttèrent pour retenir leurs larmes, car ils n'osaient pas devant le blanc leur donner libre cours.

Mais Morin lisait dans les regards inquiets des deux hommes : ils épiaient l'instant où se détendrait son visage, dont l'impassibilité demeurait pour les indigènes une insondable énigme.

L'officier sentit une larme s'échapper de sa paupière. Aussitôt, la voyant couler, les noirs se jetèrent sur le sol en s'arrachant les habits. Et, au milieu de leurs sanglots, ils faisaient entendre des cris aigus.

Morin, immobile, resta une minute à contempler les muscles vibrants de ces deux corps nus qui se tordaient, agités de folie. On les aurait dit possédés du démon du désespoir tant leurs membres solides se crispaient en d'affreuses convulsions.

Puis il se précipita dehors et, maîtrisant à grand'peine sa douleur, il s'enfuit vers son habitation. Comme il passait près du bureau, il vit la sentinelle se jeter sur le chemin et rester étendue. En proie à une violente crise de larmes, elle se roulait devant la porte dans un mince rai de lumière.

Morin, la poitrine haletante, se laisse choir à son tour sur un banc dans l'ombre, cherchant à calmer son émotion.

De l'autre côté, à l'entrée du corps de garde, le planton aussi se lamente et Morin entend bientôt les soldats s'agiter dans leur sommeil. L'un après l'autre, comprenant quel malheur leur arrive, ils éclatent en lourds sanglots. Leurs plaintes se dispersent dans l'air paisible sur les ondes balancées d'un murmure infini.

Morin ne veut pas se laisser emporter par l'affliction générale. Cependant, lorsqu'il revoit, là-bas, dans la cabane, ces yeux fixes et vitreux, le désespoir s'empare de son cœur. Sa résistance cède. Il s'affaisse et sanglote tout haut.

Du corps de garde, la plainte se transporte au milieu du camp des soldats et va se planter enfin dans les cases des travailleurs. Peu à peu les indigènes s'éveillent, sortent de leurs huttes et s'abandonnent librement à la douleur.

Au-dessus du camp s'élève le gémissement clair du sergent Bantos. Il vibre au bout du ciel comme le signal d'une lourde cloche. Et la rumeur augmente inlassablement. En écoutant la lamentation énergique et rythmée des vieilles pleureuses expérimentées, on s'imaginerait une foule gémissante, crispée sous les coups réguliers d'un impitoyable fouet. On distingue les pleurs perçants des enfants, qui, chassés de leur couche par ce mystérieux et tragique événement, frissonnent de peur dans la nuit. Et la plainte s'amplifie et s'apaise emportée dans le flux d'une effrayante et funèbre harmonie.

Elle se déchaine comme un ouragan.

Par delà les champs, dans les petites fermes, les dures claies à dormir sont des lits de douleur. L'effroi de la nuit se glisse sous les toits et entraîne avec lui dans le gouffre sans fin de la tristesse, le dormeur qui s'éveille. De maison en maison, le fléau tourbillonne pareil à une trombe et des lointains infinis accourt la plainte frissonnante comme pour reprendre vigueur.

Sur le seuil de la cabane d'Intombe, le caporal et le



L'APPEL DU MATIN.

cuisinier clament leur désespoir. Autour d'eux, activant la douloureuse ivresse des hommes, geignent des femmes accroupies.

Pas un souffle ne bouge. Seule l'immense lamentation pèse sur ce coin de terre comme un orage et monte dans le silence de la nuit. Elle remplit l'espace. On dirait la plainte formidable d'un géant qui lutterait pour ne pas mourir dans la détresse des ténèbres.

Morin, assis sur la véranda de son habitation, fléchit sous le poids de son deuil. Il s'imagine que cette douleur le suffoquera, le terrassera à jamais.

Il demeure ainsi jusqu'à cinq heures du matin. A ce moment, le clairon, sur le visage de qui les larmes ont laissé, parmi la cendre dont il est couvert, de larges sillons noirs, se montre à peine vêtu au pied du mât de pavillon et apaise enfin sa douleur dans les hoquets d'un long appel de cuivre.

JURGEN JURGENSEN.

(Traduit de l'allemand par G.-D. P.)

---

## NOS FRÈRES FAROUCHES

C'est sur les marchés, sabbats mercantiles, sur le haut des monts déserts, au carrefour des sentiers, qu'on voit le mieux ces populations séculairement stagnantes, stagnantes en une étroitesse de parois cérébrales plus resserrées que les autres races inférieures, et organiquement vouées comme elles à l'immutabilité. Nous avons été en surprise quelques-uns en leur matinal congrès. Surprendre, car aux districts encore peu troublés par l'envahisseur blanc, l'apparition des faces pâles suscite un émoi et une angoisse. Sur les routes laniériformes qui convergent vers l'aire où, autour de quelques arbres en grande



TYPES DU BAS CONGO.

tente, se tient l'assemblée, les arrivants s'arrêtent en gibier qui flaire et redoute le chasseur. Les arrivés ramassent leurs pauvres marchandises, poulets étiques, racines de manioc, noix d'arachides, gros sel, lentilles, poissons secs embrochés en sabres avec un vague instinct de donner quelque esthétique à cet embrochement. Les mères se redressent et rajustent leurs négrillons à cheval sur une de leurs hanches. Les agrafes de cuivre jaune, qui sont la monnaie de ces transactions d'homme de l'âge quaternaire, disparaissent aux plis des haillons. Il faut de la palabre, des tapes amicales, des sourires bienveillants pour rassurer ce troupeau défilant aux têtes laineuses, aux membres d'ébène ou d'acajou poli. Et l'on peut étudier alors ces paysans rappelant nos plus lointains et nos plus sauvages ancêtres, destitués à jamais de la force progressive qui permit à ceux-ci, à travers les temps, de devenir ce que maintenant nous, les civilisés, nous sommes.

*(En Congolie.)*

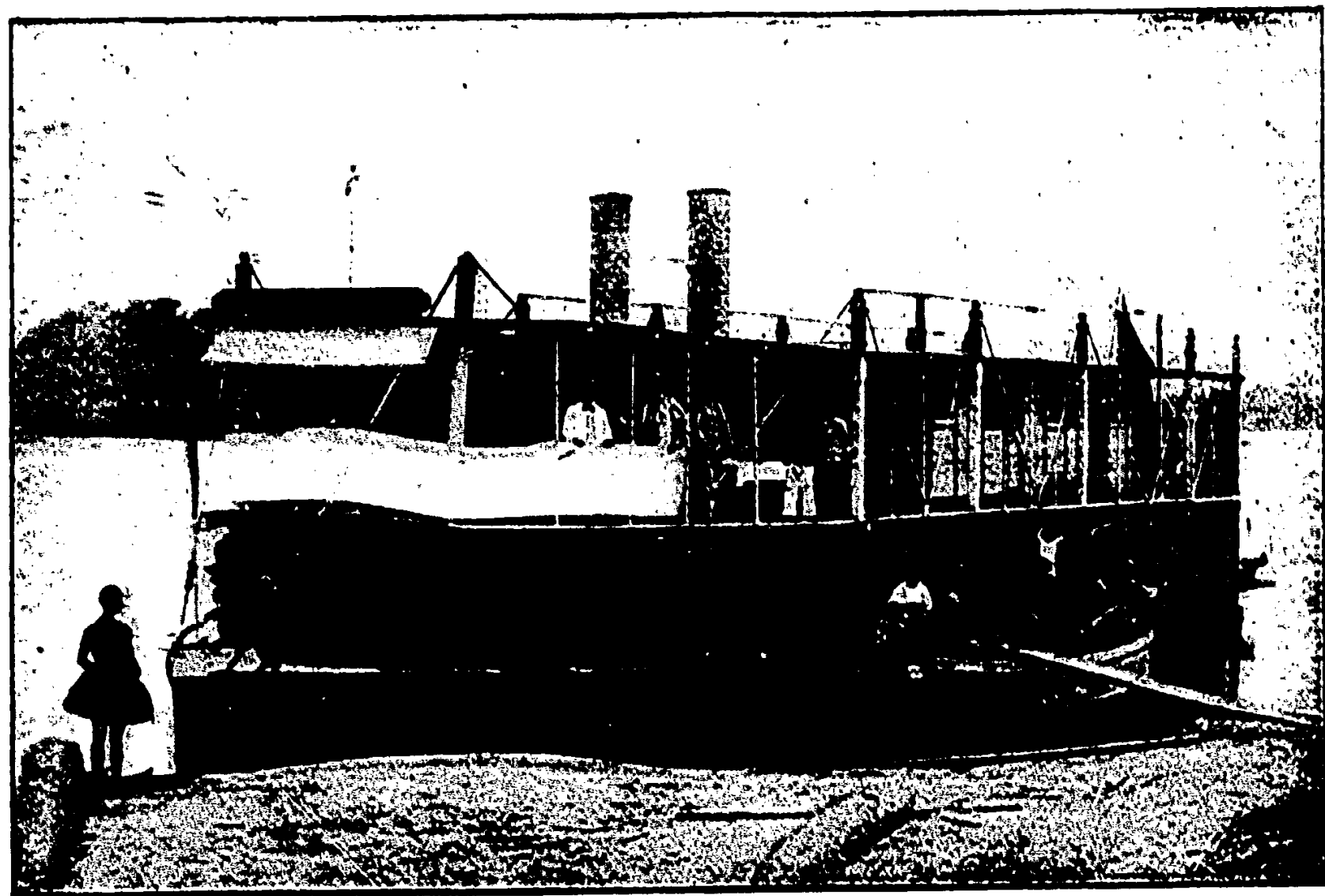
EDMOND PICARD.

---

## CAMPMENT AU POSTE DE BOIS

Depuis six heures du matin, les rayons torrides du soleil africain ont vaporisé les eaux du fleuve, l'astre du jour ne montre plus qu'un disque rouge, sans force, derrière la brume dont il s'est enveloppé lui-même.

Le capitaine interroge la rive boisée de ses jumelles; quand il a trouvé l'endroit favorable, un ordre sec au barreur attentif, un signe de la main et le steamer, coupant obliquement le fleuve, se dirige vers la terre; puis, pendant qu'il la longe, à contre-courant, une sonnerie du télégraphe du bord donne au machiniste l'ordre de mar-



LE STEAMER « PRINCESSE CLÉMENTINE ».



cher *halfspead* (1). L'avant frôle les branches surplombantes. Un noir plonge, l'ancre serrée dans ses bras, il rampe sous l'eau, puis on le voit surgir entre les racines qui défendent l'approche du rivage, se faufler entre les calamus épineux, pour trouver un point d'attache. Il doit se hâter, car le bateau a perdu sa force d'impulsion et risque d'être entraîné par le courant sur quelque roc caché ou quelque *snake* (2) traîtreux.

Aussi cette manœuvre ne se fait-elle jamais assez promptement au gré du capitaine : *Noki! Noki! Tambula, yama!* (3) crie-t-il de toute la force de ses poumons.

Des craquements se font entendre au-dessus de notre tête, le *capita* (4) du bord s'élançe sur la toiture et son couperet taille énergiquement les grosses branches qui menacent de fausser nos bordages.

Le steamer n'est pas amarré et déjà les coupeurs de bois, armés de leurs haches, se précipitent dans le fleuve, nagent vers la rive, prennent d'assaut la berge limoneuse, se glissent comme des fauves dans la forêt impénétrable. C'est à qui mettra, le premier, la main sur le tronc mort le plus voisin, sinon le bûcheron court le risque d'avoir à chercher fort loin sa ration de bois; en même temps le *capita* du bois plante des piquets, espacés d'une brasse, hauts de un mètre soixante-dix. Ce sont les quarante stères que nos quarante coupeurs auront à combler avant de pouvoir dormir, sous peine de recevoir la chicotte. Cette menace leur inspire une crainte salutaire, et bientôt les échos de la forêt retentissent des coups redoublés de leurs cognées.

Mais parfois une âpre et violente querelle éclate subite-

---

(1) A demi-vitesse.

(2) Tronc d'arbre noyé.

(3) Vite! Vite! Marche, animal!

(4) Le chef.

ment. C'est quelque coupeur malhonnête qui tente de s'emparer de la provision préparée par un collègue plus heureux ou plus actif.

En même temps, le *capita* du bord a fait tirer, à grand renfort de bras et de cris, une lourde passerelle; elle est toujours trop courte et mal calée. Ceux qui veulent gagner la terre doivent piétiner dans la fange et risquent de voir la planche basculer et les verser à l'eau. Le chauffeur choisit généralement ce moment pour dégorger sa chaudière et le jet brûlant de vapeur balaye le débarcadère en un clin d'œil.

Les femmes se risquent cependant; elles descendent, une marmite de manioc en équilibre sur la tête, tenant d'une main un tison dérobé au fourneau de la machine, de l'autre un chien glapissant suspendu par les pattes de devant. Les maris ont éclairci un espace de forêt à coups de machette; bientôt le feu brille dans la nuit tombante, une fumée âcre pique les yeux des blancs; des nattes sont étendues à terre, d'autres, jetées sur des piquets, serviront d'abris.

Le campement s'établit en un moment. Les hommes se réunissent autour du foyer improvisé, allument une pipe, pincent leur *marimba* (1), pendant que les femmes préparent le repas, font bouillir le manioc, fumer un poisson, rôtir un cuissot de chèvre, une côtelette de chien ou un maigre poulet.

Les voix s'élèvent tantôt joyeuses, tantôt irritées. On se raille, on s'interpelle, on se querelle de feu à feu, on raconte les incidents de la journée, on commente les faits et gestes des *mundele* (2). C'est un brouhaha, un vacarme, un tapage auquel il faudra souvent que le capitaine mette

---

(1) Instrument de musique, formé de sept lames d'acier fixées sur une planchette.

(2) Des blancs.

le holà, en envoyant la *sentry* (1) intimer l'ordre à ces intarissables bavards d'avoir à se taire — afin que les pauvres touristes puissent jouir de quelque repos.

Enfin, peu à peu, le *roaring camp*, le camp murmurant s'assoupit au son plaintif d'un accordéon; la fumée des foyers, blanchie par un rayon de lune, se traîne paresseusement sur la plaine luisante du fleuve.

Le calme de la nuit, ponctué par le doux clapotis du courant, n'est plus troublé alors que par le soupir puissant d'un hippopotame venant reprendre haleine à la surface de l'eau. Puis, le voyageur s'endort, bercé par le coassement rauque et cadencé d'une grenouille-bœuf chantant ses amours aux étoiles.

CHARLES BULS.

(*Croquis Congolais.*)

## L'ÉVEIL D'UNE RACE

J'écrivais déjà en 1888 : « Les nègres sont des gens courageux, ardents à l'ouvrage, un peu craintifs peut-être, mais qui gagnent vite confiance dans le blanc, demandant à être traités à la fois avec fermeté et avec bonté, des hommes, enfin, qu'il faut conduire comme partout on doit conduire des hommes. Il y a, je crois, peu de races dont on peut attendre autant que de la race noire, au point de vue du travail, sous quelque forme que ce soit. » Après vingt ans d'application de ces principes par la Compagnie du Chemin de fer du Congo, les résultats obtenus sont concluants : ils m'ont confirmé dans la foi ardente que j'ai dans l'avenir de notre colonie.

Quand, le long de cette voie ferrée, qui traverse un pays qui était complètement inconnu il y a moins de vingt-cinq

---

(1) Nom des soldats au Congo.

ans, je voyais les noirs de la région des cataractes, couchés sur le rail, en suivre la direction d'une visée attentive pour constater les défauts des alignements, vérifier les rayons des courbes, manier le niveau pour constater les affaissements à redresser, et quand je me rappelais que ces mêmes noirs, aujourd'hui bien nourris, bien vêtus, collaborateurs intelligents et dévoués des Européens, vivaient, avant notre arrivée, dans une insécurité complète, sans idéal, plongés dans la plus affreuse barbarie, je sentais grandir en moi l'enthousiasme pour l'œuvre coloniale, si affreuse quand elle est mal comprise, si belle, si grande et si sainte, quand l'homme civilisé y met un peu de son âme.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'évolution qui s'est produite, c'est la simplicité dans les moyens qui l'ont opérée. Les aptitudes des noirs sont tellement réelles qu'il a suffi de les traiter avec justice et avec bonté pour qu'ils viennent à la civilisation. Quelques-uns en ont franchi les premiers échelons avec une rapidité vraiment extraordinaire.

Le lendemain de mon arrivée, je me promenais à Matadi, avec ma fille, le long de la route qui conduit des bureaux de la compagnie à l'hôpital des noirs. Il était un peu plus de six heures du soir. Le travail des ateliers venait de finir : blancs et noirs remontaient à leurs logements. Un beau jeune homme noir, d'une vingtaine d'années, vêtu comme un Européen en tenue de travail, le casque à la main, s'approcha de nous :

« Bonjour, papa, me dit-il d'une voix gaie où je sentais de l'affection émue. Je suis bien content de te revoir. Il y a bien longtemps que tu n'étais venu. »

Je lui tendis la main en cherchant à me rappeler.

« Oh ! tu ne peux pas te souvenir. J'étais trop petit quand tu m'as connu. Je suis Lutete, l'ancien boy de M. Biermans, et j'ai été ton boy à tes deux derniers voyages.

— Et qu'es-tu maintenant, Lutete ?

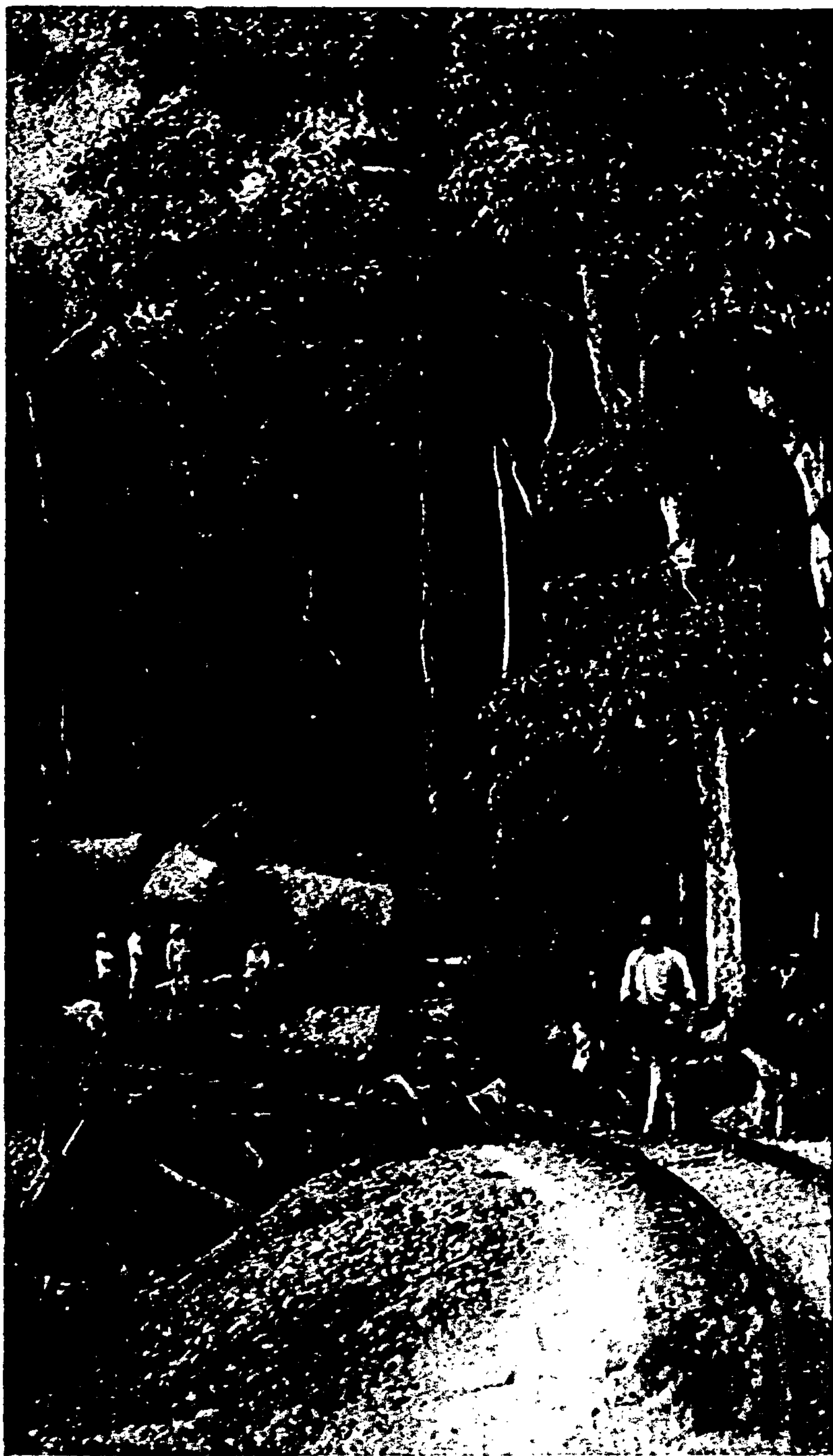
- Je suis tourneur aux ateliers.
- Et que gagnes-tu?
- Cinq francs par jour et la ration, et, dans six mois, je serai porté à six francs.
- Je suis très content de te revoir et de constater que tu parles bien français.



STATION DU CHEMIN DE FER A MATADI.

- Je sais aussi lire et écrire en français.
  - Et où as-tu appris?
  - Un peu partout, mais surtout dans les bureaux.
- Tandis que nous parlions ainsi, un autre jeune noir s'approcha :
- « C'est Ngoma, qui veut te dire bonjour, me dit Lutete. Il t'a aussi connu quand il était boy de M. Goffin.
  - Eh bien, Ngoma, qu'est-ce que tu es devenu, toi?
  - Moi, papa, je suis forgeron aux ateliers.
  - Et que gagnes-tu?
  - Quatre francs par jour et la ration; mais j'ai deux ans de moins que Lutete et je vais être porté à cinq francs.
  - Et tu sais aussi lire et écrire?

— Pas encore très bien, papa, mais Lutete m'apprend.



LE CHEMIN DE FER VERS MATADI.

— Il en saura bientôt autant que moi ! » s'écria Lutete en riant. Et, sa voix se faisant solliciteuse :

« Sais-tu ce que tu devrais nous donner, papa? Tu devrais nous donner des écoles! »

Le lendemain matin, au moment où nous allions prendre le train, le directeur de la compagnie demanda à me présenter le machiniste qui allait nous conduire : « Mon colonel, je vous présente Lubaki. C'est un Congolais. C'est peut-être notre meilleur machiniste et c'est un excellent mécanicien.

— Il me semble que je t'ai déjà vu, dis-je au noir qui était devant moi et qui me regardait d'un air assuré.

— Oui, mon colonel, quand j'étais boy chez M. Bessel.

— Quand es-tu entré aux ateliers?

— Il y a dix ans.

— Qu'y as-tu fait?

— J'ai été d'abord chauffeur à la machine, puis j'ai été à la forge, au tour, aux machines-outils; ensuite j'ai été chauffeur de locomotive et maintenant je suis machiniste depuis deux ans.

— Que gagnes-tu, Lubaki?

— Sept francs par jour et la ration.

— Es-tu content de ta machine?

— Oui, elle est très bonne, mais M. De Backer m'a promis de me donner bientôt une machine à pétrole. »

Et comme je le félicitais de l'entretien de sa locomotive et de sa propreté :

« Avec du pétrole, dit Lubaki, ce sera bien plus facile de l'avoir propre. »

Tandis que je roulais vers Thysville, et que je constatais combien la conduite de ce sauvage d'il y a dix ans était sûre, sans le moindre à-coup, à la hauteur de celle du meilleur machiniste blanc, je sentais ma confiance dans l'avenir de la race noire grandir encore.

THYS,  
Colonel.

*(L'Œuvre Africaine du Roi Léopold II.)*





ÉGLISE DE MATADI.



### III.

## L'Exemple des Civilisés.

Tout étrangers que nous étions, nous avions un passeport et une lettre de recommandation, la meilleure que nous pussions avoir. Nous étions en pays classique, car nous marchions sur les traces de Livingstone. J'avais connu le grand explorateur et le grand missionnaire, maintenant j'apprenais à connaître l'homme. Il suffit de dire que pendant que tel voyageur donne son nom aux fleuves et aux montagnes, et le grave sur les troncs des arbres et les parois des rochers, lui, Livingstone, ne voulait qu'on se souvint de lui que par ce qu'il avait fait, et c'est dans le cœur même des enfants de l'Afrique qu'il gravait son nom en caractères indélébiles. C'était là notre passeport !

FRANÇOIS COILLARD.  
(Missionnaire français.)





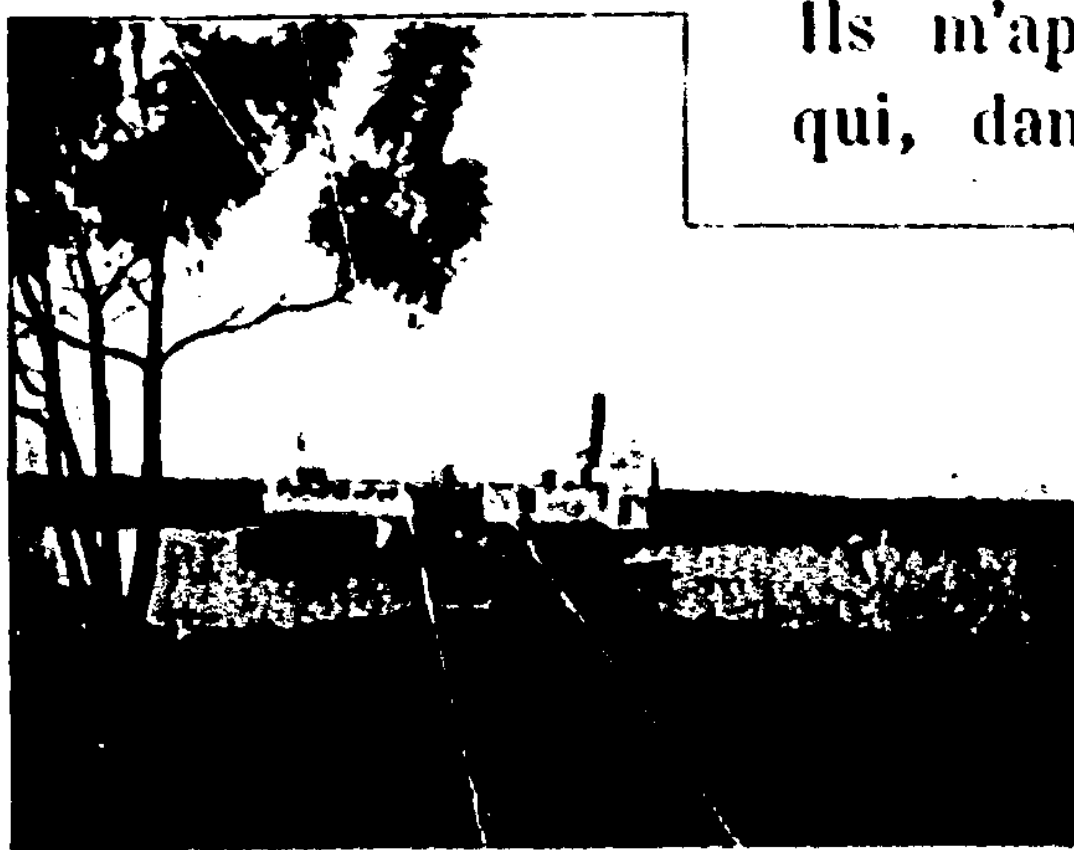
### III.

## L'Exemple des Civilisés.

---

### LE MANGEUR DE FEUILLES

Les Niams-Niams (1) qui faisaient partie de notre caravane m'avaient donné un surnom que je devais conserver pendant tout le reste du voyage.



Ils m'appelaient *Mbarikpeh*, ce qui, dans leur idiome, signifie *mangeur de feuilles*.

Pour moi, cette désignation évoquait le souvenir d'un de mes confrères en botanique, David Douglas, qui fut victime de son dévouement à la science, et qui avait reçu des Indiens de l'Amérique du Nord

Phot. du cap. J. Maury.

LE BATEAU POSTAL ANGLO-ÉGYPTIEN  
VENANT DE KARTHOUM A LADO.

l'appellation d'Homme aux herbes.

---

(1) Les Azande ou Niams-Niams habitent le nord du Congo, dans la région comprise entre les rivières Bomu, Uele et les affluents du haut Nil.

J'ai vu plus tard que Gyabir, l'un de mes interprètes, avait donné à ses compatriotes de curieux détails sur ma phytophagie. Il racontait, l'ayant vu, disait-il, qu'après avoir éloigné mes serviteurs, je me plongeais dans le fourré, où, supposant que je n'étais pas aperçu, je me hâtais de recueillir et de dévorer une quantité surprenante d'herbes et de feuilles; c'était là ma pâture quotidienne. A ce témoignage de l'interprète, s'ajoutait cette observation, faite par les autres, que toujours, après avoir été dans les bois, j'arrivais au camp d'un air joyeux et pleinement rassasié;



Phot. du cap. J. Maury.

LE RAPIDE DE REDJAF, TERMINUS DE LA  
NAVIGATION DE KHARTOUM A GONDOKORO.

tandis que mes compagnons, rendus de mauvaise humeur par la faim, ne songeaient qu'à remplir leur estomac. Le fait n'avait rien d'extraordinaire : l'enivrement que me donnait la contemplation de la nature me faisait oublier les exigences de la vie matérielle.

Un autre effet de l'ardeur que je mettais à enrichir mon herbier fut de confirmer les indigènes dans l'idée qu'ils s'étaient faite de mon pays natal. D'après eux, la contrée où vivaient les hommes blancs n'offrait que du sable et des pierres, sans végétation aucune : d'où mon admiration pour les plantes. Ceux qui avaient été pris comme esclaves, et qui revenaient de Khartoum avec les caravanes, faisaient d'étranges récits de l'aridité du pays des Turcs. Cette aridité devenant de plus en plus grande à mesure qu'on remontait vers le nord, ils se demandaient quelle pouvait être la condition de la terre des Francs, située bien au delà

de celle des Turcs, et d'où l'on n'apportait que de l'étoffe, des grains de verre et des fusils.

D<sup>r</sup> GEORGE SCHWEINFURTH.

(*Au Cœur de l'Afrique*. Ouvrage traduit sur les éditions anglaise et allemande par M<sup>me</sup> H. Loreau.)

---

## LA PREMIÈRE STATION BELGE EN AFRIQUE ET SON FONDATEUR

Après avoir dépassé le village, nous traversons, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, une petite rivière bordée de joncs. Il nous reste à gravir une montagne pour entrer dans notre nouveau domaine. La caravane marche en bon ordre, ranimée par la perspective d'un repos prochain; les tambours battent, les clairons, réveillés par des lèvres inexpérimentées, frappent l'air d'appels déchirants, coupés par la note gaie de notre sifre de campagne....

Parvenu au point culminant de la montée, je m'étais assis un instant sur un bloc de schiste rouge, pour attendre et presser les derniers trainards, lorsque je vois s'avancer vers moi un Européen, aux traits amaigris et hâlés. Dieu soit loué! C'est le capitaine Cambier, encore un peu faible, mais suffisamment remis, pourtant, du mal cruel qui avait failli le mener aux portes du tombeau. Il me serait impossible de décrire la joie, l'effusion, l'admiration et le respect avec lesquels je serre la main de notre doyen sur la terre africaine. Sans lui, pour nous guider et nous soutenir, tout m'aurait semblé irrévocablement perdu! Et l'espoir ébranlé me revient avec un courage plus ferme qu'au départ.

Le capitaine Cambier est jeune encore. J'ignore exactement son âge, mais à mon appréciation il ne doit avoir



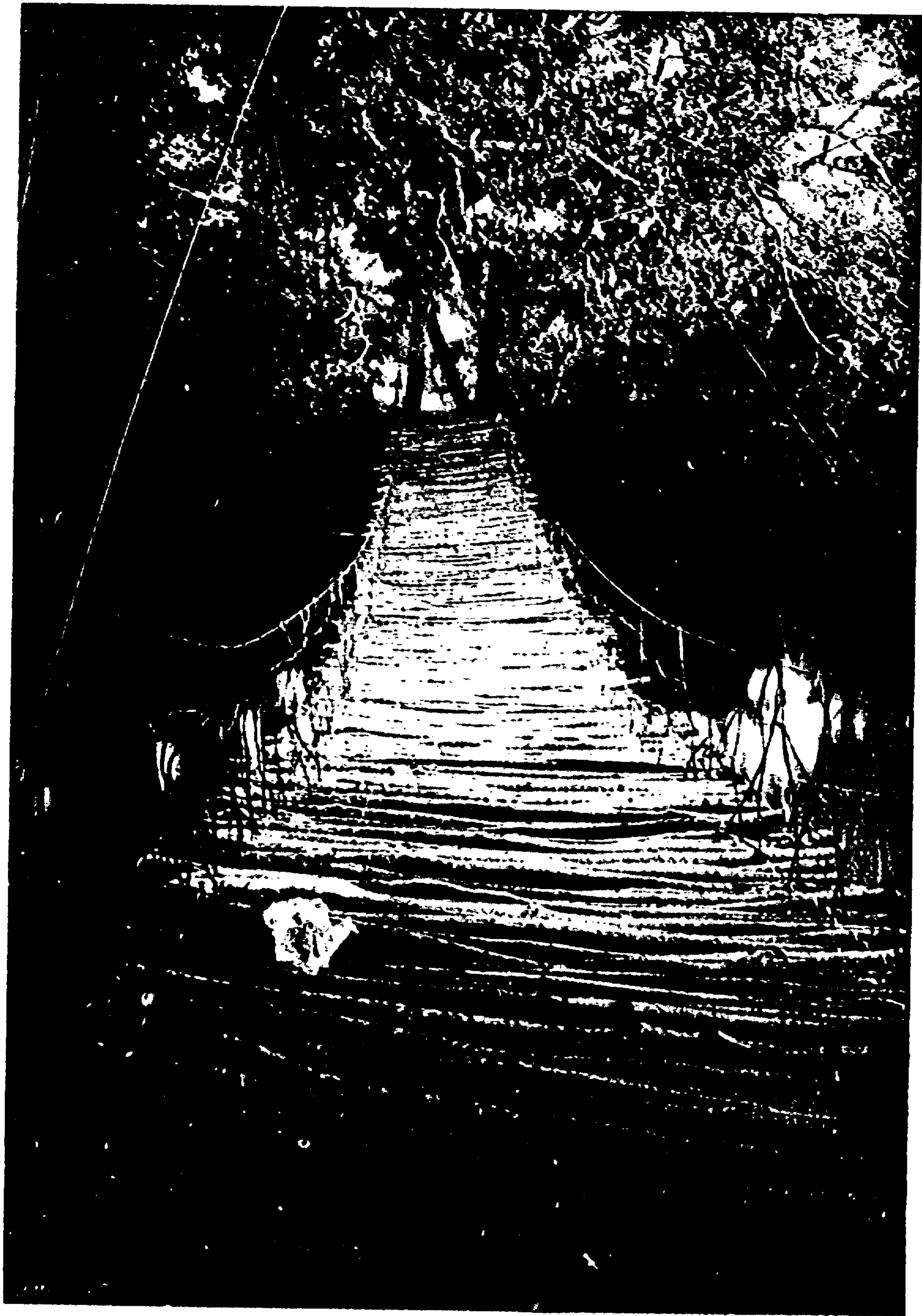
guère plus de trente-six à trente-huit ans. Bien que relevant à peine de maladie et ébranlé encore par de cruelles épreuves, il n'a certainement rien perdu de sa première et intrépide confiance dans l'œuvre, aujourd'hui en voie de consolidation. - L'adversité est un creuset où s'épurent les grands caractères. Les petits, seuls, s'y évaporent. - Comme Antée, notre compatriote semble avoir repris des forces en touchant la terre, et c'est rassuré sur l'avenir de *sa station*, qu'il pourra reprendre le chemin de la patrie.

Petit, et d'apparence peu robuste, le capitaine commande



VUE DU CONGO ET DE LA FACTORERIE DE M. GILIS, A BOMA, EN 1883.

l'attention par sa physionomie tout en calme profondeur. Le front large et haut semble indiquer une volonté de fer d'une patience opiniâtre. L'œil pénétrant et résolu accuse la vigilance et le sang-froid. Le nez, d'une coupe hardie et fortement accentué, tranche sur d'épaisses moustaches et une barbe d'un blond châtain. Il y a dans ce type énergique à la fois du pionnier et du soldat, et il répond bien à l'idée



PONT SUSPENDU CONSTRUIT PAR LES INDIGÈNES.

que je m'en étais faite d'après les lettres, lues à Bruxelles, au bureau de l'Association....

« Eh bien, mon brave, me dit le capitaine Cambier, il paraît que votre chemin n'a pas été précisément semé de roses. Mais le plus fort est fait, et si la fièvre et la dysenterie le permettent, vous pourrez prendre ici un peu de bon temps? Cependant, il ne faudrait pas croire que nous sommes au bout de nos peines. Il y aura encore à piocher, et ferme.

— Je l'espère bien, capitaine. On ne fait pas des voyages comme celui-là, pour se croiser les bras à l'arrivée. Mais où donc est la station belge? »

En effet, j'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois pas trace d'habitation, bien que, du point élevé sur lequel nous nous trouvons, on jouisse d'une vue complète du lac, qui s'étend à perte de vue, maintenant, en pleine lumière et déroulant sa nappe d'un bleu pâle, grivelée de vif-argent.

Le capitaine Cambier m'explique que notre établissement est encore masqué par un contrefort boisé, et nous nous mettons en mesure de l'atteindre sans plus tarder. Avec une impatience fébrile je descends la pente ardue qui doit nous conduire au gîte, et contourne le pied de la montagne. A cent mètres de distance, sur un tertre élevé d'une quinzaine de mètres au-dessus du niveau du Tanganika, la station profile ses murs en adobes rejointoyées d'argile, et percés de meurtrières. La brise qui souffle du lac fait flotter dans les airs la bannière bleue, étoilée d'or, de l'Association internationale africaine!

Dirai-je qu'en ce moment, j'ai senti dans mes yeux des larmes de joie et d'orgueil? Si une émotion est sainte et légitime, c'est à coup sûr celle provoquée par la vue du drapeau, emblème de la Civilisation et de la Patrie, pour qui l'on a souffert, que l'on a juré de tenir haut et ferme

dans la victoire comme dans le danger et auquel on a voué toutes les forces vives de son être, toutes les ardeurs de son dévouement et de sa foi!

*(La Vie en Afrique.)*

JÉRÔME BECKER (1).

---

## FONDATION DE VIVI PAR BOULA-MATARI

On concevrait malaisément une tâche plus rude, plus pénible que celle qui consistait à animer cette austère et sombre région de Vivi. Ses grands traits durs, son impassibilité, le chaos de rocs, de vilaines broussailles, de hautes herbes qui couvraient chaque vallon, chaque talus, chaque cime, semblaient grimacer un insolent défi à l'adresse de quiconque songerait à civiliser les lieux. Vaincre cette résistance, convertir cet air de bravade en un air de soumission, infuser la vie à ce paysage froid et inerte, telle était précisément notre mission. Nous n'avions jamais été précédés dans cette région que par des personnages chargés de faire des explorations géographiques, ou des hommes pressés de traverser la contrée pour aller voir les chutes de Yellala. Le commerce avait dédaigné ce pays; le zèle religieux n'y avait pas vu un champ favorable à la propagande; peut-être l'aspect lugubre de l'endroit avait-il refroidi ce zèle même. Voyons cependant quels résultats peuvent donner une activité incessante, un labour patient,

---

(1) Né à Calmpthout le 23 août 1850, mort à Anvers le 31 mars 1912. Dès son jeune âge l'esprit d'aventure l'avait gagné et il avait navigué. Entré ensuite dans l'armée, il devint officier d'artillerie, et se fit remarquer par ses brillantes qualités. Il fut un de ceux auxquels le roi Léopold II s'adressa le premier pour l'aider à réaliser ses vastes projets. Becker débarqua à la côte orientale d'Afrique. De Zanzibar, en passant par Tabora, il se rendit à Karema, le poste belge créé sur les rives du lac Tanganika par les Cambier, les Storms, les Ramaeckers, et qu'il devait commander à son tour. Becker a raconté ce que fut alors sa vie dans deux volumes colorés et passionnants, qui obtinrent à leur publication un retentissant succès.

acharné, une foi profonde dans le succès. Être faible et périssable, l'homme n'en est pas moins un être puissant. Grâce à de petits efforts constamment répétés, il a souvent accompli des miracles. Sa vie active ne se compose que d'un bien petit nombre d'heures, mais à chaque heure,



BAYANZI ALLANT PRENDRE POSSESSION DE LEURS PIROGUES.

quand sa volonté est telle, il pose un jalon, et c'est avec un certain nombre de jalons qu'on crée une route.

Tels étaient les sentiments qui nous animaient quand nous nous mimes à l'œuvre. L'*Espérance*, accompagnée de l'allège en acier, partit pour Mousoko. Quand elle nous eut ramené une partie de notre personnel et des provisions de riz et de bœuf, nous la renvoyâmes de nouveau pour chercher des machettes, des houes, des piques, des pelles,

des pinces, des marteaux de forge, une seconde fraction du personnel. Puis elle fit un troisième voyage pour embarquer une nouvelle équipe d'hommes, des outils, des provisions, des tentes, des auvents, des abris. Et quand nous eûmes réuni cent ouvriers, le lent et dur travail que nous avions à accomplir fut entamé. Nous commençâmes par tracer, à travers les hautes herbes à moitié consumées par le soleil, une ligne allant de la plage au sommet du rocher qui se projetait au-dessus du fleuve et qui est aujourd'hui dénommé « Montagne du vieux Vivi ».... Dès que le matériel de logement eut été entassé sur le plateau, je pris papier et crayon et, ayant dressé le plan du plateau de Vivi, j'y marquai l'emplacement futur de chaque maison et de chaque magasin, en tenant compte, dans mon choix, des dangers d'incendie que les habitations pouvaient courir et des conditions stratégiques auxquelles il fallait pourvoir en cas d'un conflit avec les naturels pendant une de nos absences. Puis je songeai à créer un jardin. Car, sans jardin, la station paraîtrait si inachevée, si dépourvue de grâce!... Histoire de combler un vide sur un plan, je dessinai donc un long ovale représentant un enclos où, quelque jour, une riante verdure viendrait reposer le regard des aveuglants rayons du soleil, et au milieu duquel s'élevaient quelques petites maisons peintes, avec un square de terrain rouge-brique.

Ces dispositions prises, le charpentier et ses aides se mirent à monter les pièces des maisonnettes en bois; un mécanicien, las de faire travailler une machine à bord d'une chaloupe de trois tonnes, fut chargé avec quelques hommes de monter les magasins de fer; enfin, une autre équipe fut employée à creuser, dans le sol durci et stérile du plateau, un bassin ovale d'une largeur de quarante-cinq mètres, d'une profondeur de douze mètres et demi. Avec la terre ainsi enlevée, nous nivelions le terrain, nous



égalisions les fondations de nos maisons, tandis que des groupes de travailleurs armés de pinces et de marteaux



BAYANZI.

de forge, précipitaient les gros blocs de granit par-dessus la rampe de la montagne, ou les pulvérisaient pour déblayer des sentiers que couvrirait bientôt une couche de terre glaise.

Les chefs de Vivi contemplaient avec étonnement ce travail de pulvérisation; ils écoutaient bouche bée pendant que j'enseignais à mes ouvriers indigènes la façon de manier effica-

cement le marteau de forge. Et c'est à partir de ce jour-là qu'ils m'ont baptisé du nom de « Boula-Matari (1) », c'est-à-dire « Casseur de rocs ». Ce nom, que connaissent aujourd'hui tous les indigènes du Congo, depuis la mer jusqu'à Stanley-Falls, n'assure naturellement aucun privilège à celui qui le porte. Cependant, dites-vous ami, fils ou frère de Boula-Matari, et les Bakongo, les Bateke et les Bayanzi

---

(1) La véritable orthographe du surnom de Stanley est « Boula Matadi », de *boula*, briser, et *matadi*, pierres (au singulier *ntadi*, une pierre dans le dialecte kikongo). Dans l'intérieur de l'Afrique et parmi les Zanzibarites, la lettre *r* est fréquemment substituée au *d*, et cette particularité explique la différence d'orthographe : Boula Matari, au lieu de la forme originale : Boula Matadi. (HERBERT WARD, engagé comme officier dans l'expédition Stanley, *Chez les cannibales de l'Afrique centrale.*)



vous épargneront tout mauvais traitement : ce qui est déjà quelque chose.

HENRY-M. STANLEY.

(*Cinq Années au Congo*. Trad. par Gérard Harry.)

---

## LE MASQUE DE STANLEY

Traverser la Suisse et faire le tour de l'Italie presque sans sortir d'un compartiment de chemin de fer, parcourir à toute vapeur les jardins d'oliviers au pied desquels se berce la molle et langoureuse Adriatique : de Salerne, de Pompeï, de la Ville éternelle, de Pise, de Carrare, de Spezzia, de Gênes ne voir et n'entendre guère que leurs noms prestigieux grossièrement tracés sous des cadrans d'horloge et énoncés, sans un frisson, par des voix brèves, dans le brouhaha des portières de wagons qui s'ouvrent et se referment ; aller ainsi, à la miss Bly, comme une malle, à travers tant de splendeurs, de poésie, de souvenirs, quel crime inexplicable, s'il n'avait pour excuse la hâte de revoir Stanley, rentrant de sa nouvelle épopée africaine !...

Un journaliste milanais, qui a l'adoration et l'orgueil de sa belle Italie, gémissait de la voir « brûlée » de la sorte par des confrères étrangers. Il trouvait le sacrifice disproportionné à son objet. La conversation de Stanley, télégraphiait-il à son journal, se compose de ces trois syllabes : *Yes-No-Thanks*. Il n'avait entendu de la bouche du grand explorateur, qu'une seule phrase complète, celle-ci, adressée au sous-préfet d'Otrante, qui demandait à Stanley sa réponse au chaleureux télégramme de bienvenue du roi Humbert : « Répondez ce que vous voudrez. Mon cœur est touché, et les Italiens savent mieux dire que les Anglo-Saxons ce qui vient du cœur. » Phrase d'échappatoire,

encore, malgré la délicatesse de sa chute : un « *thanks* » pour toi.

L'impression de l'excellent journaliste milanais aura été celle du plus grand nombre d'expansifs Italiens, tassés dans les gares et acclamant, pour la première fois, ce petit prodige d'explorateur haut de cinq pieds deux pouces, dont la lèvre boudeuse et muette, le front sombre, le regard vague, perdu dans on ne sait quel lointain, déroutent et glacent si complètement d'abord. Car tous ces traits connus de Stanley : la raideur du corps, la curieuse tension du cou, la lourdeur un peu oscillante de la démarche qui est celle du matelot à terre, l'impassibilité de son indéchiffrable physionomie, la manifeste volonté de sa bouche de rester cousue tant que la dépense des mots n'est pas indispensable, tous ces traits de Stanley ont encore gagné en relief, pendant ces trois années d'Afrique, si semblables à des siècles par la quantité, le tragique et le merveilleux de leurs incidents. Stanley a beau avoir les cheveux un peu plus blancs qu'avant son départ, — « don du temps auquel j'en sais gré », dit-il, — il n'a pas vieilli, n'a pas changé, s'est accentué, simplement, est devenu plus que jamais lui-même; et ceux-là seuls qui avaient déjà eu commerce avec lui et savaient ce que son masque décourageant couvre de charme, de pittoresque vivacité, de bonté d'âme, l'ont suivi des yeux, sans surprise, dans ces gares de la campagne romaine ou de la Toscane, où il marchait d'ovation en ovation sans presque desserrer les dents, comme inconscient de l'hommage, bousculé, à moitié étouffé parfois, à l'entrée d'un buffet ou d'une salle d'attente, par la foule des admirateurs et des curieux et pourtant imperturbable, regardant droit devant lui, sans rien voir, sans rien entendre, comme dans un rêve, si bien que les personnages distingués qui se pressaient autour de lui, le complimen-

tant, le haranguant, sans secouer son mutisme, pouvaient croire qu'ils avaient affaire à un automate, à un somnambule, ou à un faux Stanley empêché d'articuler une parole, par la crainte de trahir son imposture....

La mise? — Un vêtement d'étoffe claire, un peu trop ample, assez mal ajusté, la main très blanche — malgré l'Afrique — dégantée; sur la tête un banal chapeau melon noir; pas une excentricité de détail qui le mette en vedette ou lui imprime un cachet spécial, au grand chagrin de maint badaud venu de loin et assez disposé à redemander son argent, après s'être écrié en dévisageant ce petit homme si entouré, si immobile, si peu disert : « Ce n'est que cela? »

(*Conversations avec Stanley.*)

GÉRARD HARRY.

---

### DAVID LIVINGSTONE

Ce ne fut pas l'amour des aventures, l'attrait des découvertes, qui entraînent Livingstone, mais son immense pitié pour les peuples africains. Dans son premier voyage, en 1852, il traversa l'Afrique du sud à l'ouest, avec une escorte de vingt-sept noirs, craintifs et tremblants, que tout effrayait. L'intrépide chrétien ne se laissa arrêter ni par les obstacles que lui opposait la nature, ni par ceux qui lui venaient des hommes qui auraient dû l'aider.

Dans un second voyage, en 1858, il remonta le Zambèze et découvrit le lac Nyassa. Quatre ans plus tard, pendant que le monde retentissait de sa gloire, le vaillant pionnier assistait à l'agonie de sa femme, venue pour partager ses travaux après une séparation de plusieurs années. Il creusa la tombe de la compagne de sa jeunesse sous le riche feuillage d'un baobab. « Pour la première fois de ma vie, écrivit-il dans un journal (11 mai 1862), je me sens prêt à mourir. »

Bien des années après la mort de M<sup>me</sup> Livingstone, Stanley visita cette tombe solitaire. La reconnaissance des noirs en avait fait un lieu sacré. Par un culte touchant, ils arrachent sans se lasser l'herbe qui voudrait recouvrir la tombe de celle qui fut la compagne de « notre père », comme ils appellent encore Livingstone.

Le grand explorateur se remit de ce coup terrible en



Phot. de l'Union minière du haut Katanga.

LE LUALABA ENTRE RUWE ET BUSANGA.

travaillant avec plus d'ardeur que jamais au grand œuvre de sa vie. Après une visite en Angleterre où il réveilla l'intérêt en faveur de l'Afrique, il revint à Zanzibar et entreprit son troisième voyage en 1866. Ce fut une longue odysée. Il fut tour à tour en butte à la fièvre, aux flèches des noirs qu'on avait indisposés contre lui, et à mille autres



Phot. de la *British South Africa Co.*

LES CHUTES VICTORIA. — VERS LA GAUCHE, L'ILE LIVINGSTONE, OU SE TROUVE L'ARBRE  
SUR LEQUEL LE BON MISSIONNAIRE GRAVA SES INITIALES.

dangers qui ne le découragèrent pas. Conduit par cette force mystérieuse qui le poussait aux découvertes, secondé par sa foi inébranlable à la providence de Dieu, il atteignit les bords du Lualaba, qu'il crut être l'un des principaux affluents du Nil. Il se trompait, et il le soupçonna plus tard : il avait, sans le savoir, découvert le Congo.

Quelques mois après, Livingstone fut rejoint par Stanley à Ujiji, sur les bords du lac Tanganika. Cette entrevue a été souvent racontée : le célèbre voyageur américain rencontra l'illustre Écossais à un moment critique. Livingstone était dépouillé de tout, réduit à la dernière extrémité. L'arrivée de Stanley fut pour lui une délivrance. En revanche, Stanley reçut de grandes impressions morales de sa rencontre avec Livingstone. Avec ses habits usés, ses traits émaciés par la souffrance courageusement supportée, le grand missionnaire produisit un effet extraordinaire sur l'audacieux Américain. — J'aurais voulu courir vers lui, raconte celui-ci, l'embrasser, mais une fausse honte me retint. Je m'avançai donc délibérément, j'ôtai mon chapeau et je dis : Le D<sup>r</sup> Livingstone, je crois? — Oui, répondit-il en souriant, et soulevant sa casquette. Je replace mon chapeau, et lui sa casquette; nous nous serrons la main et je dis à haute voix : Je bénis Dieu, docteur, de ce qu'il m'a permis de vous voir. Il me répondit : Je suis heureux d'être ici pour vous souhaiter la bienvenue. La conversation commença, mais Stanley ne se souvient pas de ce qui fut dit. Je me trouvai, dit-il, regardant cet homme merveilleux, ne me lassant pas de contempler un héros. »

Livingstone, ravitaillé par Stanley, continua son voyage, mais ses forces étaient à bout. Un matin, chez les Ilala sur la rive méridionale du lac Benguelo, ses fidèles noirs, Susi et Chuna, le trouvèrent à genoux, la tête dans ses mains, au chevet de son lit. Ils s'approchèrent, frappés de son immobilité : il était mort. Mort en priant pour ses



Phot. de la *British South Africa Cy.*

UNE RUE A LIVINGSTONE (RHODÉSIE NORD-OCCIDENTALE).



frères africains pour le salut desquels, nouvel apôtre, il eût consenti avec joie, ce sont ses propres paroles, à être comme l'un d'eux!

Les deux serviteurs enterrèrent le cœur de leur maître dans la forêt et embaumèrent son corps qu'ils transportèrent à travers monts, fleuves et vallées jusqu'à Zanzibar. Conduits par le respect et l'amour, les deux noirs accomplirent cette tâche incroyable, prouvant ainsi que leur race est capable de grandes choses et que l'amour, en Afrique comme ailleurs, engendre des héros. Se cachant de jour, marchant de nuit pour traverser le territoire des tribus hostiles, ils atteignirent enfin leur but avec leur précieux fardeau. Ils ne voulurent accepter aucune récompense. Leur maître est rendu à ses compatriotes, c'est assez pour eux, ils reprennent le chemin de leurs forêts, désormais plus sombres, puisque Livingstone ne les traversera plus.

Quelques mois plus tard, l'Angleterre rendait à David Livingstone, l'ancien tisserand écossais, l'humble missionnaire, les honneurs funèbres réservés aux princes et aux grands hommes. Un tombeau lui fut donné à Westminster. Mais le spectacle de ces deux esclaves dont il avait fait des hommes, portant sa dépouille à travers les déserts africains, est plus grand, aux yeux de quiconque réfléchit, que la pompe des funérailles quasi royales dont il fut honoré.

Toute la vie de Livingstone, tous ses efforts, toute son activité, toutes ses prières, sont résumés dans ces paroles que l'on peut considérer comme son testament :

« Dans ma solitude, j'implore les plus précieuses faveurs du ciel sur tout homme, américain, anglais ou turc, qui aidera à guérir cette plaie purulente du monde : l'esclavage. »

M<sup>me</sup> R. SAILLENS.

(*Au Pays des Ténèbres*, histoire de la première mission chrétienne au Congo.)

## LA VIE INTENSE

Il m'arrive parfois de penser à un propos que j'entendais souvent tenir en Europe : « Combien les chefs de station doivent s'ennuyer en Afrique centrale, dans l'isolement et le désœuvrement! »

De mon existence, je n'ai été aussi occupé. Ayant à peine



L'ATELIER DE MENUISERIE.

eu le temps au réveil de me laver et de déjeuner, je fais l'appel des hommes; j'inflige les punitions et je distribue le travail, donnant à chacun ses instructions. Cela fait, j'assure le service médical, je panso les blessures et les ulcères, je drogue les malades.

Vient ensuite la direction du travail : indications aux

charpentiers, avec exemple, le rabot ou le ciseau à la main; surveillance des constructions, des maçons, des pétrisseurs; vérification des mesures et des aplombs; réception des matériaux apportés par les corvées; jardinage; propreté et entretien des locaux, clôtures, terrassements, chemins, etc.

Ajoutons-y la police de la station (querelles à régler, vols à empêcher); l'économat (achat de vivres, menu du diner, dressage du cuisinier).

Tout cela marche de front avec la politique : entretiens avec les chefs et les notables, assemblées, envoi des messagers, service des informations, espions à recevoir et à dépêcher secrètement, rapports nocturnes et contradictoires, interrogatoires isolés et successifs des passants, éducation des jeunes natifs, etc., etc.

Et que je n'oublie pas le comptoir des échanges et le troc avec ses longs et fastidieux débats. L'heure du repos qui suit le repas de onze heures, est coupée par des visites incessantes.

Le soir, après le souper, j'étudie le programme du lendemain; je réfléchis sur la situation; je me promène dans le camp et je cause au foyer des noirs, ce qui est très instructif; enfin, je pose les sentinelles, et la nuit j'interromps mon léger sommeil par deux ou trois rondes. Le temps passe avec une rapidité vertigineuse. L'esprit entretenu dans une incessante activité par le souci de tant de devoirs, je jouis de toute ma vigueur. Ma vie atteint son maximum d'intensité, et beaucoup de mes amis d'Europe ne s'en doutent pas.

*(Sur le Haut-Congo.)*

CAMILLE COQUILHAT.



NATIFS DU HAUT-CONGO.

## L'HYGIÈNE COLONIALE

On dira : mais il n'est pas un de vous qui ne soit revenu malade, au retour d'un voyage d'exploration. Mais sans



Phot. de M. Delforge.

RACINES AÉRIENNES D'UN ARBRE DE MARAIS.

doute, et cela ne prouve absolument rien. Sait-on ce que c'est qu'un de ces voyages avec ses fatigues physiques, le surmenage moral, le travail incessant fait par les observations, les études qu'il faut poursuivre sans cesse pour apporter un faisceau compact de documents? Et les marches pénibles, et la nourriture mauvaise, et les traversées de marais, et les charriages dans les rivières, et mille

incidents encore. Non, on ne peut juger de la salubrité d'un pays en l'étalonnant à l'état de santé qu'accuse un explorateur à son retour. Mais soumettons-le, pendant un an ou deux, à une semblable épreuve dans notre Sologne ou notre Bretagne, et pensez-vous qu'il en reviendra brillant? Non, on ne peut comparer ce qui n'a aucune analogie, et nous affirmons, parce que tout le démontre, que l'insalubrité du



LE CHEF KABONGO.

Phot. de M. Delforge.

Congo (1), même de la région littorale, a été considérablement exagérée. Pour tous ceux qui veulent y mener une vie normale et réglée par les exigences du milieu lui-même, on peut dire qu'ils y pourront vivre sans encourir de grands risques au point de vue de la santé.

Mais, bien entendu, il faut que cette vie soit adaptée aux exigences locales. Si certaines affections n'y existent pas, telle la funeste grippe, qui fait chez nous tant de ravages, par contre, chacun sait que le paludisme s'y contracte aisément. Mais là encore on peut, dans une certaine mesure, se garer des atteintes du mal. On en connaît les causes; on en peut donc, par les précautions prises, prévenir les effets. Seuls des moustiques appartenant à une espèce particulière transportent les germes de la fièvre. Il faut se préserver de ces moustiques. On sait qu'ils ne s'attaquent à l'homme que lorsque la lumière est atténuée, car ils fuient le soleil. Si donc la nuit et, pour ceux qui en ont la funeste habitude, pendant la sieste, on s'abrite complètement sous une moustiquaire bien faite, on a beaucoup de chances pour ne pas contracter le paludisme, ou tout au moins pour en retarder et en atténuer considérablement les effets. Nous disions que la sieste est une habitude fâcheuse. Il faut avoir vécu dans les pays chauds pour s'être rendu compte jusqu'à quel point cette pratique, qui semble bonne en elle-même, a de conséquences mauvaises. Les gens qui font la sieste se divisent en deux catégories : ceux qui en conviennent et ceux qui, par une pudeur mal placée, s'en cachent. Ces derniers ne se couchent pas et s'étendent sur une de ces chaises longues coloniales où l'on est bien installé. C'est seulement pour y lire, disent-ils. Mais bientôt, fatalement, ils s'endorment, et les moustiques paisiblement les piquent. D'autres

---

(1) Le Congo français (c'est-à-dire l'Afrique équatoriale française pour employer l'expression officielle).



avouent, et alors carrément s'étendent sous la moustiquaïro. C'est mieux, et ils ne sont pas piqués; mais ils s'alourdisent en un sommeil qui, chaque jour, dure un peu plus et qui souvent ne prend pas moins de deux ou trois heures, si ce n'est plus, et alors on s'amollit, on devient inactif, et la santé en souffre autant que le travail.

Lorsque cette vie coloniale est bien organisée, quand,



CHAPELLE A NOUVELLE-ANVERS.

couché de bonne heure, on se lève de même; quand on fournit un travail réglé, que l'on prend un exercice suffisant, mais sans excès; quand surtout on veille à son hygiène alimentaire et que l'on ne fait aucun excès de table, ni surtout de boisson, on peut s'y porter très bien. Voyez les missionnaires : ils y conservent une santé robuste, et M<sup>r</sup> Augouard, l'évêque du Congo, qui déjà accompagnait de Brazza dans ses explorations, et qui depuis trente-cinq ans a mené là-bas une vie toute d'activité et de dévouement, en est un des plus beaux exemples que l'on puisse citer. Mais il n'est pas isolé, il s'en faut, et nous pourrions nommer, tant parmi les missionnaires que parmi les colons,

de nombreux exemples de séjours extrêmement prolongés et impunément supportés.

(*Le Congo Méconnu.*)

JEAN DYBOWSKI.

---

## RENCONTRE DE STANLEY ET DE LIVINGSTONE

Je me repose un moment, tout haletant de mes efforts : comme les retardataires sont nombreux, je fais faire halte pour se reformer en ordre et se préparer à une entrée imposante. Pendant ce temps mes gens vérifient leur tenue; ils mettent des vêtements propres et s'enroulent la tête de toiles blanches comme neige. Lorsque les trainards nous ont tous rejoints, on charge les fusils et l'on s'apprête à éveiller la ville endormie. C'est une coutume immémoriale : une caravane ne se glisse pas dans une cité amie comme un voleur. Nos braves connaissent cette tradition; ils annoncent notre venue par un tonnerre de salves bruyantes tandis que nous descendons lentement la colline avec beaucoup de dignité.

Aussitôt on voit une agitation tumultueuse se produire sur la lisière de la ville. Des groupes d'hommes vêtus de blanc, les armes à la main, sortent de l'ombre et semblent hésiter un moment, comme s'ils avaient des doutes; mais ils se précipitent à notre rencontre, suivis par des centaines d'autres qui poussent joyeusement, malgré la distance, des cris éclatants de bienvenue.

Les premiers, qui accourent en bondissant, nous crient : « Nous vous avons pris pour Mirambo et ses bandits, quand nous avons entendu vos coups de fusil. Il y a des siècles qu'une caravane n'est venue à Oudjidji. Par où êtes-vous passés? Ah! il y a un blanc avec vous! La caravane est-elle à lui? »

Ayant appris des guides qui marchent en tête que c'est



SOLDATS HAOUSAS.

la caravane d'un blanc, la multitude bruyante se presse vers moi, me salue de ses salaams et s'incline. Des centaines de gens se bousculent et se piétinent les talons pour apercevoir le chef; je suis sur le point de demander à l'un de ceux qui se trouvent le plus près de moi, s'il est vrai qu'il y a un blanc à Oudjidji, nouvellement arrivé d'un pays à l'ouest du lac, lorsqu'un grand noir en robe blanche se précipite à travers la foule à ma droite et me salue très bas.

« Bonjour, monsieur, me dit-il en un anglais clair et intelligible.

— Hello! qui diable es-tu donc?

— Je suis Sousi, monsieur, le domestique du docteur Livingstone.

— Quoi! le docteur Livingstone est-il dans cette ville?

— Oui, monsieur.

— Mais, en es-tu bien sûr, sûr que c'est le docteur Livingstone?

— Certainement, je viens de le quitter à l'instant, monsieur. »

Avant d'avoir eu le temps d'exprimer mon étonnement, un homme vêtu de la même façon se fraye vivement un passage vers moi et me dit :

— Bonjour, monsieur.

— Es-tu aussi un domestique du docteur Livingstone?

— Oui, monsieur.

— Et comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Chouna.

— Ah! oui, l'ami de Ouékoṭani, de l'école de Nassick.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, maintenant que nous nous sommes rencontrés, il faudrait que l'un de vous coure en avant pour annoncer mon arrivée au docteur. »

Cette idée était également venue à Sousi; il se chargea

avec sa vivacité prime-sautière de le prévenir et je le vis s'élaner à toutes jambes, sa robe blanche volant derrière lui comme un pavillon que fouette la brise.

La colonne poursuivit sa route, entourée des deux côtés d'une foule qui manifestait son enthousiasme frénétique par une joie bruyante, en nous lançant des *yambos* (1) discordants, au milieu d'une cacophonie de tambours et de trompes. Je devais cette ovation assourdissante au soulagement qu'éprouvaient ces gens en voyant que nous n'étions pas les bandits de Mirambo, à la joie que leur causait la reprise des relations interrompues entre les deux colonies commerçantes d'Ounyanyembé et d'Oudjidji ; enfin nous leur apportions des nouvelles qui intéressaient tous les habitants et les hommes libres de ce port.

Au bout de quelques minutes, il y eut un arrêt. Les guides qui marchaient en tête étaient arrivés sur la place du marché, centre de la ville où l'animation s'était concentrée. Les chefs arabes, les notabilités d'Oudjidji s'y étaient rassemblés pour attendre les événements ; ils y avaient amené le vénérable voyageur européen qui était venu se reposer parmi eux. La caravane, se massant vers ce groupe, s'ouvrit, formant haie de chaque côté de la route ; ce mouvement me permit d'apercevoir la silhouette d'un blanc d'un certain âge, vêtu d'une vareuse de flanelle rouge, portant un pantalon gris et une casquette bleue avec un galon d'or.

Même à ce moment, mon esprit était encore très sceptique et maintenant je sentais s'y glisser un doute torturant que ce blanc n'était pas celui que je cherchais ; il me semblait aussi que, si c'était réellement lui, il allait disparaître d'une façon mystérieuse avant que mes yeux eussent pu me convaincre de son identité.

---

(1) *Yambo* : bonjour.

Aussi, bien que l'expédition n'eut été organisée qu'en vue de cet instant suprême, bien que tous nos mouvements eussent été dirigés, avec confiance, dans le seul but de le découvrir, quand arriva le moment de notre rencontre, lorsque l'homme se dressa enfin devant moi, troublé par ce doute qui me revenait sans cesse, je me trouvai pris un peu au dépourvu. « Ce n'est peut-être pas Livingstone, me suggérerait-il, et si c'est bien lui, que vais-je lui dire? » Mon imagination n'avait pas encore envisagé cette question. Autour de moi s'étendait la foule immense, soudain silencieuse et attentive, se demandant ce qui allait se passer.

Dans ces conditions, je ne pouvais faire autrement que de montrer une certaine réserve : je m'avançai vers lui et, ôtant mon casque, lui demandai en m'inclinant :

« Le docteur Livingstone, je présume? »

Avec un sourire cordial, il souleva sa casquette et me répondit laconiquement : - Lui-même. -

Ce mot dissipa chez moi tout scepticisme, mon visage refléta l'intensité de ma satisfaction, tandis que j'ajoutai en lui tendant la main :

« Je remercie Dieu, docteur, qu'il m'ait permis de vous voir. »

La chaude étreinte qu'il me donna et l'émotion de son accent me montrèrent qu'il était également sincère et pénétré en me répondant :

« Je suis très reconnaissant de ce que je me trouve ici pour vous souhaiter la bienvenue. »

Les chefs arabes s'avancèrent alors, et il me présenta à Saïd ben Madjid, parent du prince de Zanzibar; à Mohammed ben Sali, le gouverneur d'Oudjidji; à Abed ben Soliman, riche négociant; à Mohammed ben Gharib, un ami fidèle, et à beaucoup d'autres notables, amis et voisins.

Nous faisant remarquer que le soleil était brûlant, le

docteur nous conduisit sous la véranda de sa maison située tout près et donnant sur la place. L'énorme foule nous suivit.

Lorsque j'eus communiqué aux chefs arabes les dernières nouvelles des récentes batailles livrées par leurs amis à Mirambo, ils quittèrent la véranda, avec beaucoup de salaams, de compliments et de poignées de main, et après avoir adressé des paroles réconfortantes à leur ami David (Livingstone), une grande partie de la foule se retira derrière eux.

Le docteur, apercevant mes gens qui étaient restés au soleil avec mes colis, me dit avec un geste d'accueil :

« J'ai peur d'avoir été très négligent, de mon côté. Permettez-moi de vous demander de partager ma demeure. Ce n'est pas une très belle maison, mais la pluie ne la traverse pas, et elle est fraîche; il y a assez de pièces pour vous loger avec vos ballots. Du reste, une chambre me suffit largement. »

Je lui exprimai, comme il convenait, tout le plaisir que me causait son offre aimable et je donnai mes instructions aux chefs de la caravane sur la manière d'emmagasiner nos colis....

Je me rappelai alors les lettres que je lui apportais; appelant Kaïf-Halek qui en était chargé, je remis aux mains du docteur un sac de dépêches, resté longtemps en souffrance, que j'avais découvert à Ounyanyembé et dont l'enveloppe portait la date du 1<sup>er</sup> novembre 1870.

Un rayon de joie illumina son visage, mais, sans une parole, il passa sur la véranda et se rassit. Posant le sac sur ses genoux, il leva les yeux vers moi, après s'être quelques instants plongé dans ses pensées, et me dit : « Maintenant, asseyez-vous près de moi et contez-moi les nouvelles.

— Et vos lettres, docteur? Vous y trouverez les nou-



velles. Je suis sûr que vous devez être impatient de les lire après un si long silence.

— Ah! me répondit-il avec un soupir, je les ai attendues pendant des années; j'ai profité de cette leçon de patience! Je peux bien attendre encore quelques heures. Je voudrais plutôt connaître les nouvelles d'intérêt général; je vous en prie, dites-moi comment va le monde en dehors de l'Afrique. »

Cédant à sa demande, je m'assis et commençai à lui faire le résumé des événements qui étaient survenus depuis sa disparition en mars 1866.

(Autobiographie de Henry-M. Stanley, publiée par sa femme DOROTHY STANLEY. Traduite par Georges Feuilloy.)

---

## TE DEUM

Nous naviguons dès l'aube sur le grand fleuve — le Zaïre des anciens — le Congo, s'étalant en larges nappes d'eau plombée que le courant fait tourbillonner, charriant des blocs d'herbe arrachés de la rive, se marquant dans le lointain au delà des bouquets d'arbres par des bandes d'eau lumineuses qui reculent le paysage. Parfois, c'est l'impression de la mer immense, tellement le fleuve dans les terres basses s'élargit avec une majesté dominatrice, et d'autres fois ce sont des bras qui s'écartent et se renouent autour des archipels en méandres pittoresques. Et partout on le sent fort, puissant, venant des hautes terres lointaines, s'étant grossi de l'apport des fleuves et des rivières descendus des montagnes, admirable voie de pénétration intérieure, se bifurquant au cœur du continent immense vers les contrées les plus lointainement perdues, comme l'artère qui, par les plus petites veines, porte à l'extrémité du

corps tout entier le même battement de vie et le même sang générateur. Et l'on songe à ceux qui les premiers vinrent à la dérive vers l'Océan, à Stanley, — un reporter du XIX<sup>e</sup> siècle s'en allant en tâtonnant vers la mer, — à tous nos compatriotes qui ont rebroussé le cours des rivières jusqu'à leurs sources, à travers les embûches du climat équatorial et les flèches des sauvages, jusqu'à couvrir d'un réseau finement tracé qui brode comme d'une



TRAVAUX DU FORT DE SHINKAKASA.

toile d'araignée ingénieuse cette place jadis vide sur les cartes d'Afrique.

En quelques années, le voile épais qui cachait la terre d'Afrique est levé, la curiosité inquiète de notre fin de siècle, que tous les mystères irritent, est satisfaite, et nous songeons avec flerté au domaine de la science et de la civilisation si puissamment élargi, à la possibilité de créer

peut-être des débouchés commerciaux nouveaux, et notre cœur bat plus vite sur cet énorme fleuve, dont le parcours a été acquis à l'humanité par des Belges, dont la conquête supérieurement menée restera dans l'histoire de la Patrie une période de gloire inaltérable. Quoi qu'il advienne, — que le sort du Congo soit lié indissolublement à celui de la Belgique ou que, pour des raisons diverses, la colonie passe entre les mains de voisins plus puissants; — ce seront les Belges, — depuis le souverain qui a eu le premier la pensée génitrice jusqu'au dernier des ouvriers qui a peiné sur la terre noire, — ce seront les Belges qui auront été pour l'humanité les initiateurs de ce monde nouveau.

... Et Boma apparaît, s'étageant au soleil, comme une vraie capitale d'Afrique, avec le canon de Shinkakasa qui tonne.

Nous voici devant le pier, accostant lentement, tandis qu'au soleil, là-bas, la foule grouille. Les blancs, en costume officiel, raides, portant la main au casque, et plus loin des soldats noirs rangés en lignes impeccables, l'allée des cocotiers s'en allant vers la ville, les bâtiments blancs de l'administration s'étalant au soleil avec un air frais et propre, et au bord de l'eau des groupes d'indigènes curieux, drapés d'étoffes éclatantes. Partout le drapeau tricolore et la bannière bleue d'Afrique marient au soleil leurs couleurs symboliques. Puis nous dévalons le long de la planche élastique qui du steamer s'élançe au pier, et, chamarrés, reluisant d'or, avec d'étincelants placards qui rayonnent sur leur poitrine comme des constellations de première grandeur, les gens officiels descendent, en dansant, comme des marionnettes de foire, en petits sauts réguliers le long du tremplin. Et nous autres, les non-officiels, à qui l'on a imposé, à l'encontre de tout goût et de toute adaptation au climat, l'ineffable habit noir, nous avons, avec nos casques blancs qui tranchent là-dessus, un



UNE RUE A BONA.

air inénarrable de gommeux en goguette un soir de carnaval, et l'on en voit qui, à force de s'éponger, perdent la vue des choses environnantes.

Entre une double haie de soldats, crânement alignés au port d'armes, nous dévalons au pas de charge. Derrière, ce sont des groupes de blancs aux figures énergiques, les

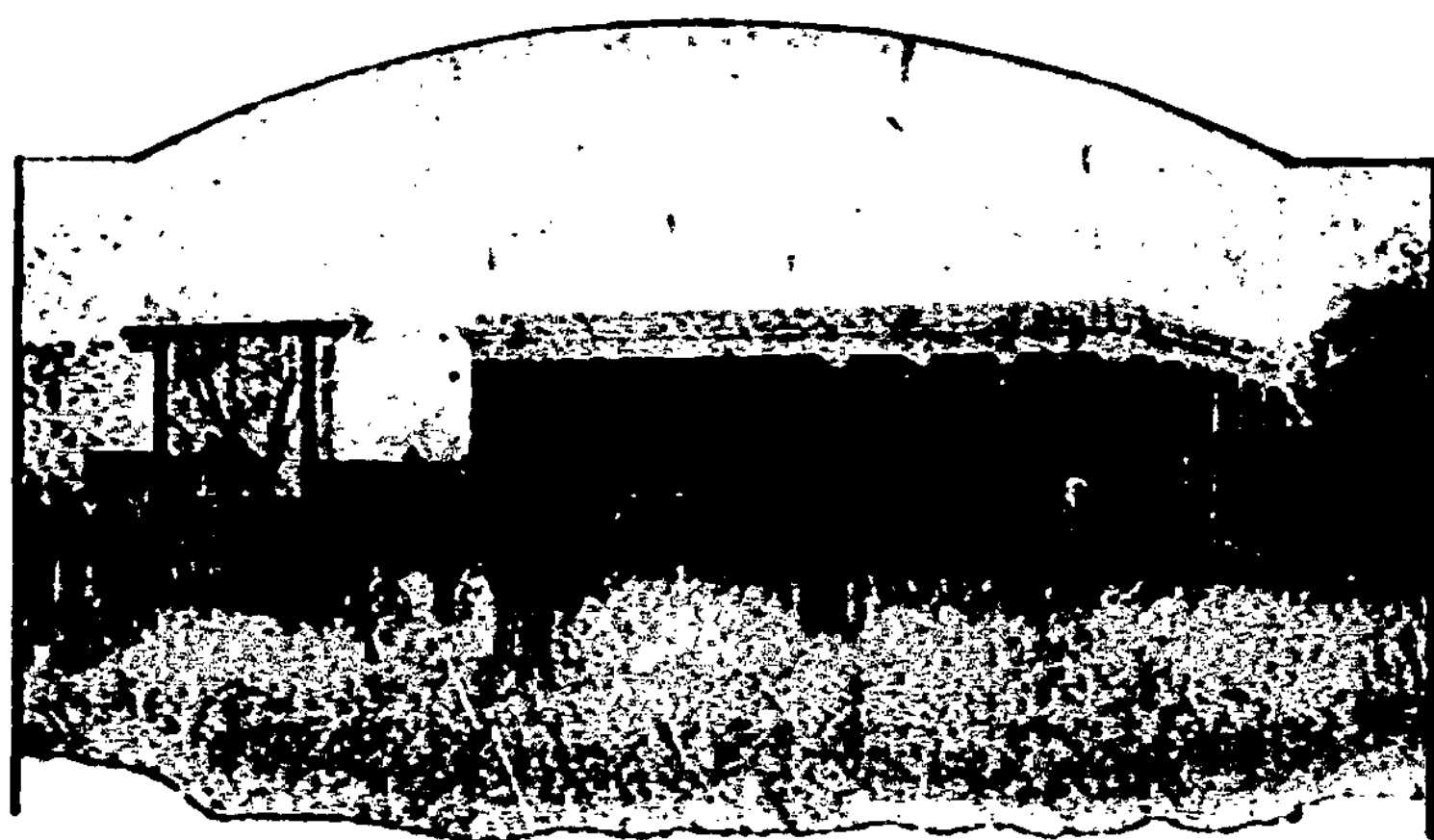


HÔPITAL DES NOIRS, A BOMA.

yeux joyeux, et des femmes indigènes, carrant leur buste noir, des factoreries et des bâtiments d'administration pavés et des palmes vertes tout au long de la rue. La cloche, là-bas, sonne à toute volée, et le canon, de sa mâle voix de bronze, ponctue la mélodie qui chante dans nos âmes.

Lorsqu'après avoir parcouru en tram les boulevards, dans un tram à vapeur comme celui de nos villes européennes, nous nous trouvons dans l'église de fer qui domine Boma, et que, dans un recueillement silencieux, s'élèvent les paroles de remerciement : *Te Deum, laudamus*, dans nos âmes se renouvellent et se concentrent toutes les

impressions ressenties ailleurs aux jours de fête, avec le sentiment d'une victoire plus grande, d'une fête plus extraordinairement suggestive. Il est empreint de beauté virile et d'énergie conquérante, le *Te Deum* de là-bas, appuyé de la claironnée vibrante des soldats noirs, scandé par le canon qui tonne sur la colline, et nous nous sentons le cœur haut, l'âme fière à recevoir l'impression de cette fête symbolique qui consacre définitivement le triomphe de la pâle race blanche sur cet immense continent nouveau, la



LE COMMISSARIAT MARITIME, A BONA.

domination de notre très haute civilisation aryenne. Et pour moi, personnellement, qui, dans des pays divers, éprouvai déjà cette sensation, mais qui ne me suis senti ailleurs qu'un membre de cette grande race conquérante qui étend sur le monde entier ses habitudes, ses inventions et ses idées, je me sens ici touché dans les parties les plus hautes de mon patriotisme, parce que pour la première fois, sur la terre étrangère, nous pouvons être fiers, sans vergogne, d'être un membre de cette petite famille belge qui porte si droit le drapeau de la civilisation à l'avant-garde des races blanches.

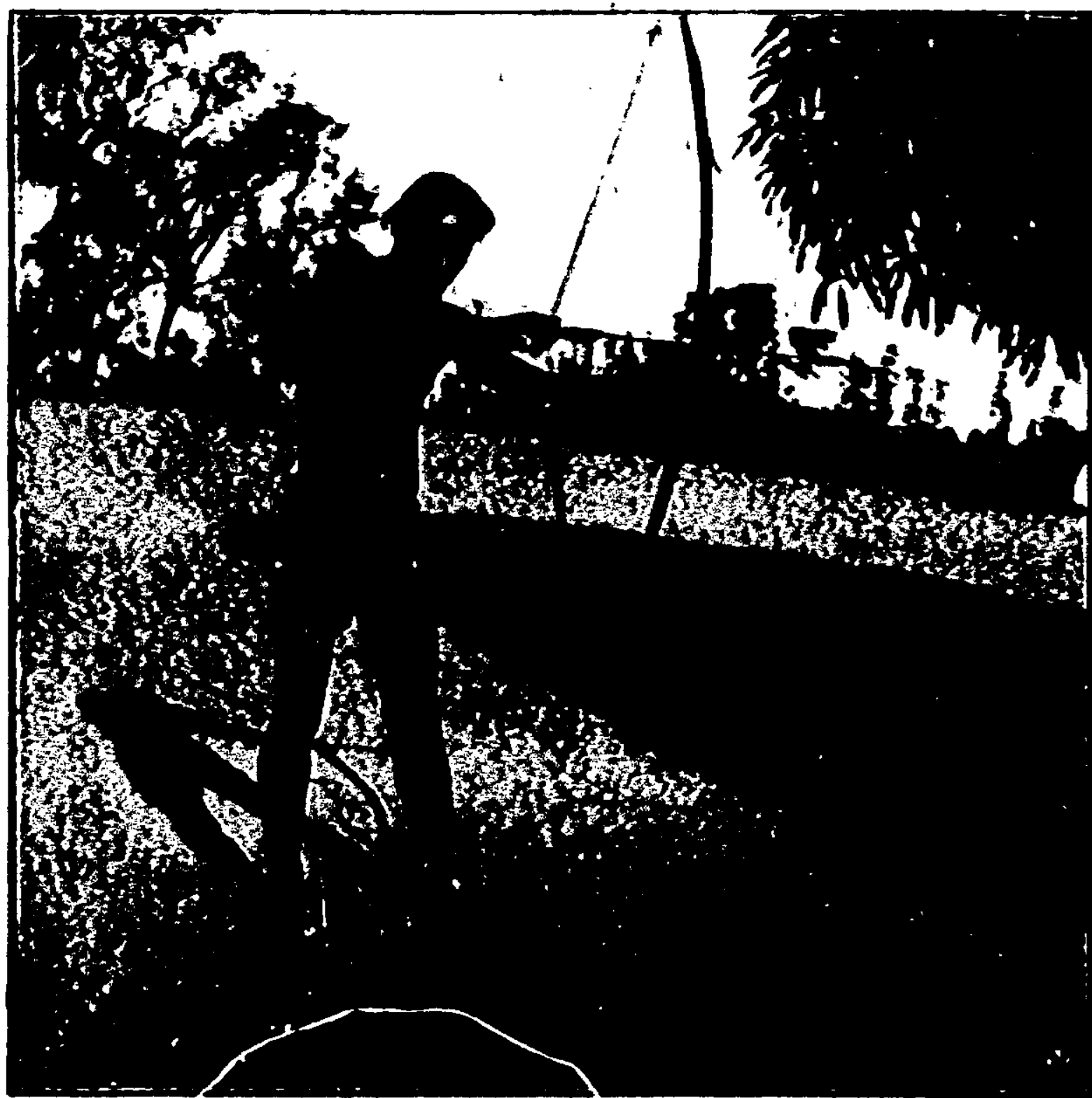
EUGÈNE DE GROOTE.

(*Souvenirs d'Escale.*)

## LE SPIRITISME EN AFRIQUE CENTRALE

La colonne campait sur les frontières d'un territoire encore insoumis. Il y avait là une population nombreuse, forte, qui nous défiait avec l'orgueil d'un peuple encore jamais vaincu.

A la frontière opposée vivaient des tribus de même sang,



INDIGÈNE S'EXERÇANT AU TIR A L'ARC.

également insoumises, contre lesquelles nos troupes marchaient. L'union de ces rameaux d'une même famille devait nous écraser sous l'empire du nombre; mais notre présence à la frontière que nous menaçions sans jamais la franchir, retenait inutilisés quinze mille guerriers farouches et cou-



rageux, horde turbulente, indisciplinée, que l'inaction dissolvait peu à peu.

Nous occupions des campements successifs, abandonnés au fur et à mesure que les émanations d'un sol imprégné de déjections de toutes sortes rendaient le séjour dangereux.

S'il ne fallait pas attaquer, il importait de pouvoir se défendre. Nos campements comportaient une enceinte constituée par les abris continus des soldats : toitures et parois couvertes de paille ; une meurtrière percée au-dessus de sa couchette indiquait à chaque homme sa place de combat.

L'enceinte avait la forme d'un quadrilatère ; à l'intérieur étaient bâtis les abris des gradés et des Européens. Chaque côté du carré était occupé par un peloton que commandait un officier.

Depuis trois mois nous vivions une vie monotone et sans gloire, avec toutes les privations que la guerre entraîne, mais sans contact avec l'ennemi, sans aucune perspective de combat, une vie dépourvue des stimulants qui font oublier la souffrance et allègent le sacrifice.

C'était à la fin d'une journée sèche et chaude. La troupe, au repos, formait des groupes nombreux que divisaient les différences de race, de religion, ou simplement les conflits momentanés que la vie en commun fait naître constamment.

Je me promenais de groupe en groupe. Il y a toujours à glaner en se mêlant à la vie des indigènes, sans compter que l'intérêt que porte un chef à ses soldats lui est rendu au centuple, en dévouement de toutes espèces.

Je vis d'abord les chrétiens, réunis dans un coin du campement, sans distinction d'origine ni de race, agenouillés devant des images pieuses et récitant en un chœur psalmodique, la prière du soir.

Tout près de là, une perche aussi haute que la forêt avait pu fournir, était fichée dans le sol. Elle était surmontée

d'une petite clochette dont les sons grêles appelaient à la prière tous ceux qui professaient la religion du Christ. Ainsi se prolonge, bien au delà du rayon d'action personnel, l'influence du missionnaire, gagnant des adeptes, faisant tache d'huile, soumettant peu à peu ces races dans l'enfance à une morale supérieure.

Plus loin, je vis les mahométans originaires du Maniema ; ils doivent leur religion aux Arabes, qui introduisirent dans ce pays, avec la traite et l'esclavage, le Coran et les lois du prophète.

Eux aussi priaient, mais en silence. Assis sur le sol, autour d'un autel sur lequel un adepte sacrifiait une poule, ils ne proféraient aucun son, mais on distinguait le mouvement des lèvres, et leurs doigts égreuaient d'interminables chapelets.

Je traversai les groupes de païens, qu'aucune religion révélée n'avait encore touchés. Je les vis exécutant des danses lascives ; j'entendis des poèmes naïfs, des plaintes, des mélodies, qu'accompagnait une musique sommaire, mais douce et harmonieuse.

J'allais mettre fin à ma promenade, lorsque mon attention fut attirée par un groupe singulier. Les soldats étaient assis en cercle ; au centre, une assiette renfermant divers objets était déposée sur le sol. Un homme, courbé sur elle, les jambes raidies, les bras tendus, tenait l'assiette des deux mains. Un second, qui était debout, frappait l'une contre l'autre, dans un mouvement rythmique, deux lames de couteaux indigènes, et prononçait des paroles incompréhensibles.

Après un moment, l'assiette se mit à tourner, en dépit des efforts que l'homme faisait pour la maintenir en place. Lui-même fut entraîné dans le mouvement de rotation et finit par être projeté sur le sol, tremblant et épuisé.

L'expérience recommença, avec un second individu.



CAMP MILITAIRE DE ZAMBI.

Comme le premier, il céda au mouvement, puis il s'affaissa sur le sol, les mains crispées sur les bords de l'assiette, et figées, comme les bras et le corps, dans une raideur cataleptique.

L'opérateur lui rendit les sens et l'usage des membres, en le frappant vigoureusement sur la tête et les joues.

La crainte se lisait sur tous les visages. L'homme capable de produire un pareil prodige devait fatalement jouir sur les cerveaux frustes d'une influence morale qui pouvait être dangereuse. Je crus bon de la détruire.

J'examinai d'abord, un à un, les objets contenus dans l'assiette : un anneau en fer, recouvert d'un filigrane de cuivre, comme les indigènes en portent au bras et à la cheville, gisait dans de la farine de manioc : un morceau d'étoffe dérobaît le tout aux regards des curieux.

- Veux-tu travailler sur moi ?

— Oui, blanc ! »

Je me penchai et je saisis l'assiette ; l'homme mania ses couteaux et prononça les paroles étranges.

Fut-ce influence réelle, ou simplement la crainte d'être vaincu dans cette lutte ? Je ne sais ! Mais un véritable courant électrique traversa mes membres. Il me fallut faire un violent effort de volonté pour réagir contre cette sensation. J'attendis deux fois, trois fois, le temps que l'opérateur avait mis pour coucher sur le sol les deux hommes qui m'avaient précédé.

L'assiette n'avait pas bougé.

Je me relevai en souriant, et je m'écriai : « Il n'y a pas de force dans cette assiette ! Ce sont les hommes qui sont faibles ! Non pas faibles des bras, mais faibles d'esprit !

- Saisissez cette assiette avec énergie ; dites-vous bien : Je ne veux pas qu'elle bouge, et elle ne bougera pas.

— Lukuta te, mundele, lukuta te ! (Tu ne mens pas,

blanc, tu ne mens pas!) répondirent les soldats, tout à fait ragillardis. »

Et le groupe se dispersa en riant, tandis que l'opérateur, honteux comme un voleur surpris en possession de son butin, s'éloignait sans mot dire.... J. JOBÉ.

(*Le Spiritisme en Afrique centrale. LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, juillet 1911.*)

### LE PETIT SERGENT CASSART

Brutale, la nouvelle de la mort d'un héros nous est venue. Le capitaine Cassart, le petit sergent Cassart comme on disait, est mort au Congo d'une fièvre pernicieuse, quelques jours après son arrivée sur le continent noir, où l'appelaient ses fonctions d'administrateur d'une grande société.

Dans la stupeur douloureuse qui accable ses amis et ses admirateurs, il y a comme un refus de croire à la possibilité de l'événement, tant ce brave d'entre les braves, qui mena, en Afrique, une vie de légende merveilleuse, semblait immunisé



Phot. du sous-officier François.

UN CHEF INDIGÈNE.

contre la mort pour l'avoir trop de fois narguée et pour en avoir trop souvent triomphé!

Congolais de l'époque héroïque, des bons et des meilleurs de l'illustre pléiade qui fit la campagne anti-esclavagiste, Cassart, parti de Belgique comme sergent, fut d'abord de l'expédition Delcommune, où, pendant deux ans, il connut les tragiques aventures dans une terre hostile, au milieu de peuplades sauvages et traîtresses.

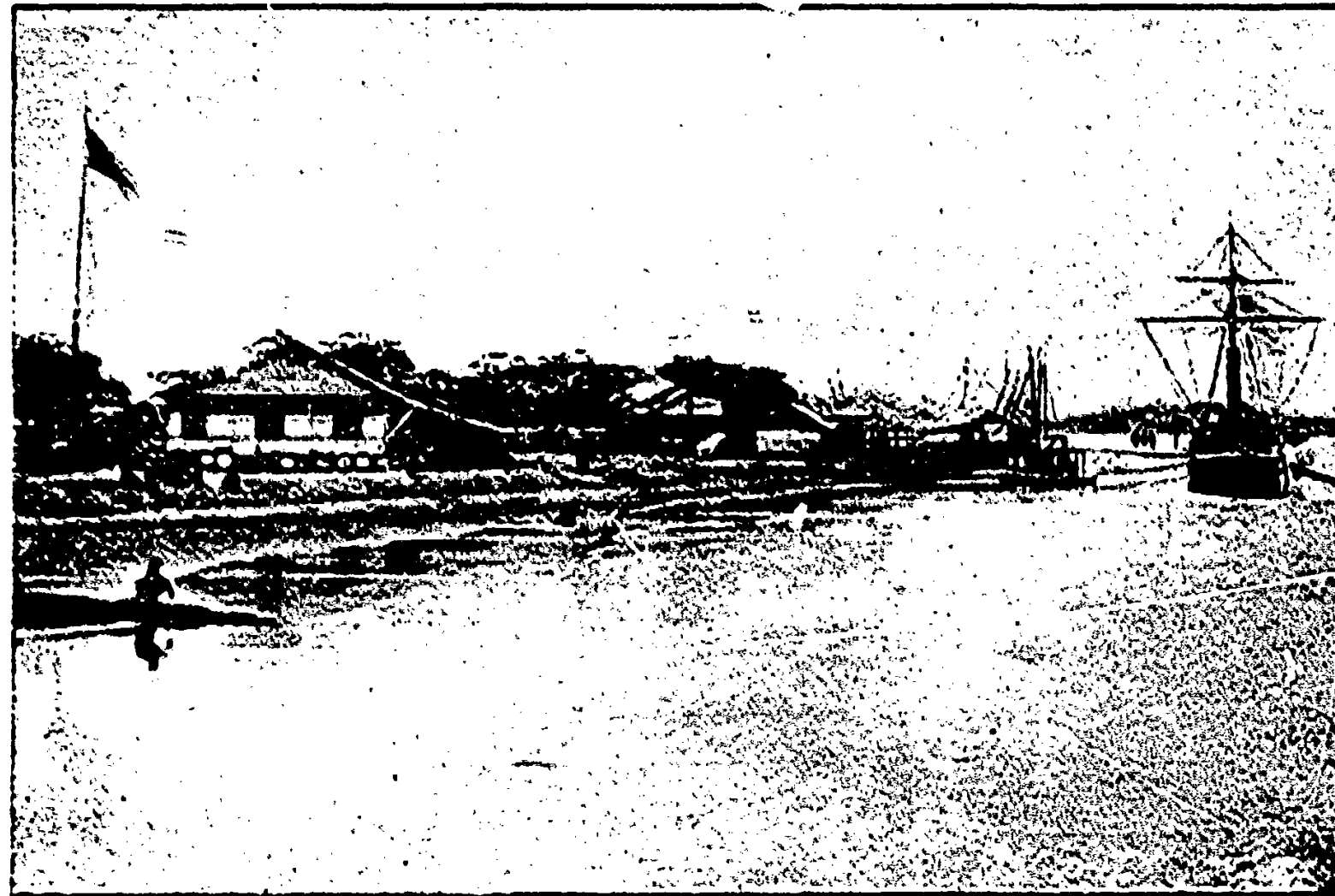
Il connut la faim, il connut la soif, il connut aussi la maladie et les affres déprimantes de voir, autour de lui, mourir les deux tiers de l'expédition.

Il en revint.

Assoiffé de périls à vaincre, de nouveaux dangers à courir, de plus de gloire encore à conquérir, Cassart repartit bientôt et, alors, il commença ce que l'on pourrait appeler l'épopée d'un Belge au service de la civilisation. Si tous les hauts faits de Cassart n'étaient nettement prouvés, on se refuserait à y croire, tant ses luttes, ses triomphes dépassent les bornes de l'imagination, et l'écrivain qui, pour dramatiser son œuvre, concevrait des épisodes pareils à ceux que vécut le héros, se ferait taxer de folie pure et ferait hausser les épaules au lecteur le plus optimiste.

L'antiquité, dont les poètes chantèrent les merveilles, l'ère napoléonienne qui fut la page d'histoire où les exploits furent les plus brillants, n'ont pas de quoi égaler en splendeurs certains moments de la vie de Cassart au Congo et un jour viendra où, dans le recul des temps, le petit sergent grandira, grandira pour devenir le prototype du courage et de la valeur au service de la plus belle cause.

Des mémoires extraits des notes personnelles de Cassart diront un jour, et par le menu, quelle fut l'œuvre d'un Belge, qui conquit à la pointe de son sabre et à coups d'audace, de vaillance et de courage, ses galons de sous-lieutenant, de lieutenant et de capitaine.



VUE DE BANANA.



Tirons pour aujourd'hui, de ces notes si naïves, si sincères et écrites par lui seul, par le Grand Mort, le récit du combat qu'il mena contre Kalenda, chef kioko, le 10 septembre 1894.

Cassart écrit :

« Avec le sergent Moulanda M' Bougi, vingt soldats et un clairon, je formais l'avant-garde de la colonne du commandant Pelzer, en marche vers le village de Kalenda. Nous approchions du repaire du marchand d'esclaves, quand vers midi et comme j'allais atteindre et traverser un ravin boisé au fond duquel coulait un petit ruisseau, ma troupe fut accueillie par des coups de feu partant du ravin et tirés par des sentinelles kiokos.

Pelzer et son gros, fort de quatre-vingt-sept soldats et de deux cents alliés kanda-kanda, étaient loin derrière nous.

Attendre des ordres pour agir eût été dangereux : nos ennemis invisibles et bien postés nous eussent décimés rapidement.

Reculer, c'était pire encore. Je décidai l'attaque.

Fonçant résolument en avant avec ma petite troupe, bousculant les quelques Kiokos, postés là, je gagnai l'autre bord du ravin ; puis, poursuivant toujours au pas de charge les sentinelles en fuite, j'abordai le village de Kalenda, dont les huttes se tassaient à une centaine de mètres au delà de la dépression.

Kalenda ne s'attendait certainement pas à nous voir le heurter si vite, ni prononcer notre attaque par le ravin : une salve, une seule salve de mes vingt hommes suffit à déterminer un sauve-qui-peut général et j'occupai le village sans résistance.

J'y attendis Pelzer et, après son arrivée, je partis avec treize soldats, en reconnaissance vers un homa construit sur une petite hauteur voisine du village, homa qui eût été

des plus dangereux pour nous, si, par aventure, Kalenda y avait placé des troupes.

Je n'y trouvai qu'un homme qui m'apprit qu'avec Kalenda se trouvaient trois mulâtres portugais, qui s'étaient maquillés pour cacher leur nationalité.

Du boma, je pouvais voir au delà d'un petit bois, proche du village, petit bois par où l'ennemi s'était enfui et où j'avais laissé sept de mes soldats en sentinelle.

Ce fut sans surprise aucune, que je constatai que les Kiokos, reformés à l'abri des vues, se reportaient silencieusement en avant. J'avais prévu ce retour offensif, et Pelzer, prévenu, se tenait sur ses gardes.

Mon chef ayant avec lui près de trois cents hommes, je n'avais aucune crainte à avoir de ce côté, et comme, d'autre part, je pouvais agir très efficacement dans le flanc de l'ennemi, dès qu'il battrait en retraite, je me postai en arrière du petit bois, espérant merveille de mes quatorze albinis.

J'attendais, confiant, le moment d'intervenir, et j'écoutais le bruit de la fusillade, guettant l'arrivée des premiers



FEMME DE L'ANGOLA PORTUGAIS PARÉE D'ÉTOFFES EUROPÉENNES.

fuyards, quand, à certains indices que je ne puis définir, et aussi parce qu'il me semblait que le combat durait bien longtemps, il me vint à l'idée que quelque chose d'anormal se passait.

Renvoyant Moulanda M'Bougi vers le homa, d'où l'on apercevait le village et le terrain de la lutte, j'attendis, de plus en plus anxieux, de savoir comment le combat se déroulait.

Au bout d'un instant mon sergent accourut en donnant les signes d'une grande frayeur.

« Lieutenant, me cria-t-il, du plus loin qu'il put, le blanc bat en retraite et les soldats se sauvent! »

Tonnerre! D'un bond, je fus sur les hauteurs, mes soldats après moi, et je vis cette chose incroyable : les trois cents hommes de Pelzer se sauvaient dans toutes les directions!

« Le commandant?... où est le commandant? hurlai-je pendant que vainement je tentais de rallier quelques fuyards.

— On ne sait pas! »

Vite, alignant mes hommes qui avaient résisté à la panique, je fis tirer une salve pour annoncer ma présence à Pelzer et je m'apprêtais à marcher sur le village, quand même et malgré tout, quand je vis mon chef arriver, le bras ensanglanté et seulement accompagné de quatre hommes dont deux étaient blessés.

« Vous avez bien fait de tirer, me dit Pelzer : j'allais être pris au bord du ruisseau. Ces c... de soldats m'ont lâché et j'ai reçu une balle dans le bras. Heureusement me voilà.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait sonner le clairon?

— Je ne pouvais, mon clairon n'ayant plus d'embouchure.

— Et maintenant? dis-je.

— Maintenant? En retraite et vite : il n'y a plus rien à faire.

— Et nos marchandises?

— Perdues! Nous n'avons plus les moyens de les reprendre.

— Mais, commandant, m'écriai-je, si nous fuyons, ils nous rattraperont quand même! » Je pleurais de rage!



Phot. de M. Delforge.

PEINTURES MURALES D'UNE HABITATION DE LA RÉGION DE PANIA-MUTOMBO.

Reculer, se sauver devant des noirs! Jamais je ne le ferais! Brusquement tourné vers Pelzer :

« Commandant, lui dis-je, laissez-moi faire.... Allez au boma; on peut encore s'en tirer.

— Mais vous êtes fou?

— Pas tant que ça. Vous allez voir. »

Me tournant vers les dix-huit soldats ralliés près de moi :

« Puis-je compter sur vous? leur demandai-je.

— Nous ferons comme toi.

— Mais... interrompt Pelzer.

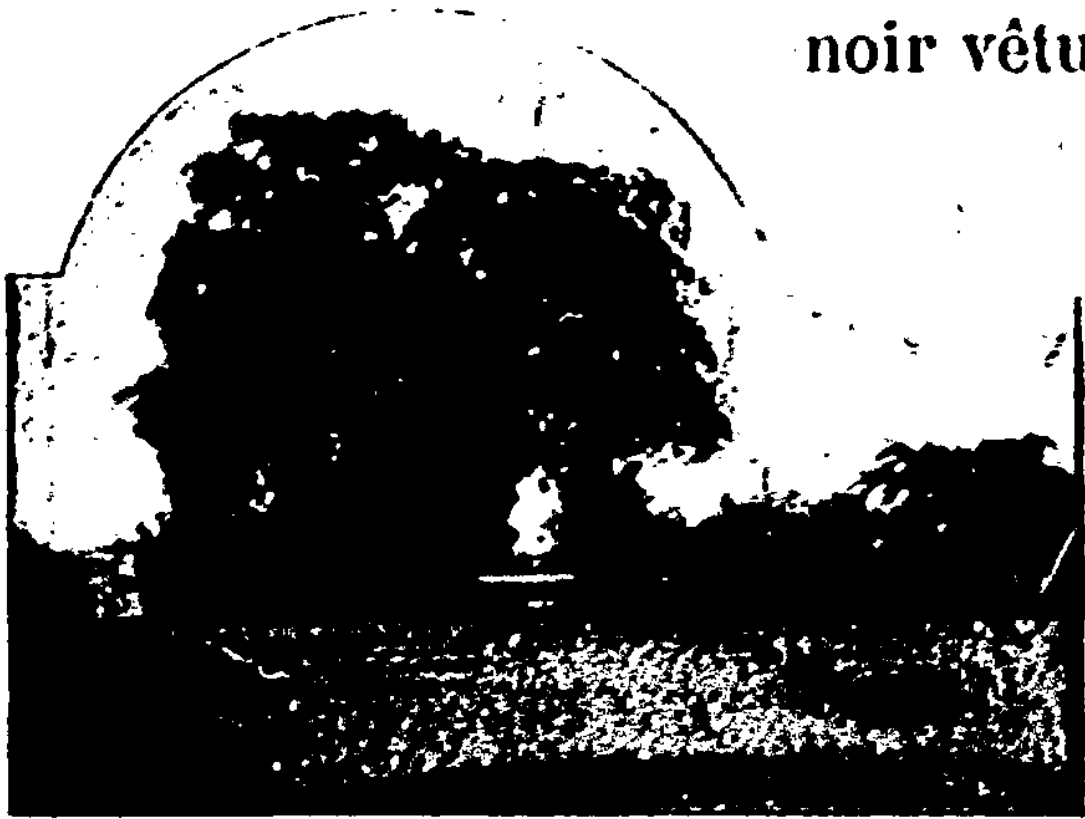
— Mon commandant, suppliai-je, laissez-moi faire, c'est notre dernière carte.

— Eh bien, soit! »

Hâtivement je plaçai mes hommes.

Il était temps!

Démoniaques, hurlant leur victoire, lancés à la curée, deux cents Kiokos, formant une horde serrée, accouraient sur les pas de leur chef, grand noir vêtu d'une couverture rouge et qui brandissait un fusil.



Phot. du cap. J. Maury.

L'ARBRE D'ÉMIN-PACHA.

De nos trois cents hommes il me restait dix-huit soldats dont deux blessés, et devant moi, arrivaient à l'assaut deux cents guerriers redoutables aux instincts sanguinaires exacerbés par leur

premier échec et à la puissance décuplée de toute la valeur de la victoire qu'ils venaient de remporter.

Qu'importait après tout!

A mes tirailleurs je prescrivis une seule salve, moitié sur la tête de la colonne, moitié sur la queue; après quoi on se mettrait à genou et on commencerait le feu rapide.

Maître de mes nerfs à ce moment critique, je laisse venir l'ennemi jusqu'à cinquante pas de ma ligne.

— Joue... feu... à genou!

A notre salve, les Kiokos répondent par une décharge générale qui passe par-dessus nos têtes.

— Feu rapide!



LE FLEUVE CONGO.

La danse commence, nos albinis crépitent, des Kiokos tombent et je vois l'ennemi, hésitant d'abord, s'arrêter, tandis que ceux qui, derrière, ne peuvent juger de notre force, commencent à reculer.

Le grand noir vêtu de rouge s'est écroulé à notre première salve.

— En avant, commandai-je, une pièce d'étoffe pour la couverture du chef!

Grisés comme moi, mes hommes bondissent en avant et heurtent les bandits avant qu'ils aient pu décharger leurs armes. Les baïonnettes percent les flancs, les machettes fendent les crânes et tout autour de moi des noirs mordent la poussière.

Dans le corps-à-corps, mon veston est arraché et je lutte le torse nu. Un Kioko grand diable, hurlant, saisit mon fusil par le canon, mais il en met la bouche contre sa poitrine, je lâche le coup : il tombe foudroyé. A mes côtés, mon brave Pondamédé qui lutte comme un Titan, tombe, la tête tranchée; Kimpoki et Konzo ont chacun une flèche dans la cuisse, mais se battent quand même; d'autres sont moins grièvement blessés, qui s'acharnent en vrais braves et toute cette folie de courage, toute cette vaillance endiablée, tout cet acharnement héroïque fait lâcher pied à l'ennemi, qui recule d'abord, puis s'enfuit, s'égaillant dans toutes les directions, vaincu enfin et dispersé.

Ramassant tout ce qui me reste de monde, entraînant même Kimpoki et Konzo, à qui j'enlève les flèches en leur faisant traverser les cuisses de part en part, je cours au village où des Kiokos, en fuite, pillent nos bagages. Tous fuient à nouveau et je dois rappeler mes hommes qui, dans leur ardeur, allaient commettre l'imprudence de s'aventurer dans le bois.

Nos bagages étaient sauvés!

Notre désastre était une victoire et, autant pour en



empêcher la réoccupation que pour marquer mon triomphe, je fis incendier le repaire de Kalenda, feu de joie d'une journée qui avait failli marquer un nouveau désastre.

Quand je revins au boma, Pelzer vint à moi, pâle de tout son sang perdu, mais la figure rayonnante quand même :

— Cassart, me dit-il, vous m'avez sauvé la vie. Jamais je ne l'oublierai. Je sais maintenant tout ce que vaut l'expérience des luttes africaines.

Pelzer n'avait pu intervenir dans le combat, ni dans la poursuite, parce que ses hommes n'étaient pas ralliés. Cela ne l'avait pas empêché de faire préparer du café dont, je l'avoue, j'avalai une tasse avec le plus grand plaisir. »

(Extrait des notes du capitaine CASSART.)

(*La Meuse.*)

---

## UN VOYAGE EN CHEMIN DE FER DE MATADI A TUMBA

Le voyage en chemin de fer de Matadi au Pool avait été admirablement organisé.... Six trains, composés chacun d'une locomotive, d'un wagon plat servant de fourgon à bagages et de deux voitures pour voyageurs, chacune à douze places, furent mis en marche à vingt minutes d'intervalle. Ces voitures sont fort confortables, bien suspendues ; le voyageur est commodément assis dans un fauteuil tournant en osier, il a devant lui une petite table pliante : on peut donc lire, au besoin écrire et déjeuner à son aise. Les voitures, au surplus, sont largement aérées et pourvues des appareils hygiéniques les plus modernes. A l'extrémité de chaque voiture, il y a un office où se tiennent les boys noirs

qui vont tantôt nous servir les victuailles préparées à notre intention dans de petites caisses d'un aspect des plus engageants....

Le trajet fut plein d'intérêt, souvent même émouvant, non pas précisément par la diversité des paysages qu'il nous fut donné de contempler, mais surtout par la hardiesse et en même temps l'élégance des formules de la construction.



RAPIDES DE LÉOPOLDVILLE.

En quittant la gare de Matadi, taillée en corniche dans le roc, la voie longe à flanc de coteau le Congo. On voit dans un brouillard les premiers rapides et de l'autre côté Vivi avec le pic Léopold, une des premières stations fondées, comme l'on sait, par Stanley. Vivi, aujourd'hui, est entièrement abandonnée, l'emplacement en ayant été jugé défectueux. Une mission protestante y est demeurée.

Le disque rouge du soleil brusquement se montre à l'horizon, perçant la brume; la température est plutôt



LE POST DU RAVIN DU SOMMEIL.

fraîche, on supporte aisément la couverture de voyage.

La voie surplombe en quelque sorte le fleuve; à droite se dresse le rocher granitique. C'est à coups de mines et de pioches que le constructeur a dû se créer un chemin dans ces masses cristallines et l'on ne comprend que trop bien, en voyant la façon dont il a fallu les entailler, en voyant les défenses qu'opposait une nature rebelle — ajoutons-y les obstacles qui s'opposèrent au recrutement du personnel noir, les installations forcément défectueuses, au début la rareté des vivres frais : il fallait tout créer, faire venir tout d'Europe — on ne comprend que trop bien qu'il ait fallu trois ans pour arriver au kilomètre 26... Nous entrons bientôt dans la gorge sauvage au fond de laquelle mugissent les eaux écumantes de la Pozo; les flots de la rivière roulent en bonds désordonnés entre deux rives à pic, sur un lit de galets et de rochers écroulés. Nous avons à notre gauche un gouffre, à droite un mur de marbre. C'est une scène grandiose.

Plus loin se dresse le pic Cambier, haut de trois cent soixante mètres, ainsi appelé très justement du nom de celui qui a fait les études du tracé du chemin de fer, — du major Cambier.

Au delà du kilomètre 40, nous abandonnons la vallée de la Pozo pour nous diriger vers l'est, à la conquête du Palaballa. Ce massif du Palaballa est tristement célèbre. Le sentier de fer a violé sa virginité séculaire. La montagne a dû courber sa cime sous le rail, mais au prix de quels efforts, de combien d'existences humaines la victoire a-t-elle été achetée! La locomotive force maintenant de vapeur, entraînant vigoureusement à sa suite le fourgon et les deux voitures vers les nombreux lacets qui grimpent, sur un espace de sept kilomètres, vers le Palaballa. Tout en déjeunant, nous voyons à un moment donné la voie se dessiner par trois fois, sur trois points différents; puis, arrivé au

sommet du massif, vers cinq cent vingt-cinq mètres, le sentier de fer redescend par trois volutes en sens inverse pour monter de nouveau vers le col de l'Horizon. Au kilomètre 14, nous passons sur le pont jeté au-dessus du ravin de la Chute; la voie sur ce pont est en rampe et en courbe, le tablier du pont en acier présente donc, près des piles, un porte-à-faux très hardi, ce qui constitue en même temps une



PÊCHERIES DANS LES RAPIDES DE LÉOPOLDVILLE.

solution peu banale de la difficulté à vaincre. Le paysage est resté jusqu'ici morne et désolé; des herbes jaunies, brûlées par places, des blocs de quartzites jetés çà et là; le relief est tourmenté: on dirait des vagues subitement immobilisées. Au col de l'Horizon le pays se découvre largement; au bout s'estompe dans la brume du matin, une masse verdoyante: c'est la forêt de Kengo. A la vue de ce décor immense, où il y a de l'air et de la verdure, on pousse un cri de délivrance, on est sorti du chaos. Au kilomètre 40, notre locomotive refait sa provision d'eau; de nombreux

châteaux d'eaux élèvent le long de la voie; ils sont alimentés soit directement par quelque torrent vois'n descendant de la montagne, soit, quand le torrent fait défaut ou est à sec, par une pompe manœuvrée à bras et aspirant l'eau d'un cours d'eau plus éloigné. Après Kenge vient le col aux Buttes, puis au col de la Tranchée, entre deux parois rocheuses presque à pic, nous traversons les lignes de faite séparant



BAYANZI PRENANT LEURS DISPOSITIONS DE DEPART.

quelques petits affluents et sous-affluents du Congo que la voie ferrée, à dessein, franchit près de leurs sources, la Kenge notamment. La voie passe ensuite au-dessus de la Duizi et longe la Lamballala en courant sous bois. C'est presque la grande forêt tropicale avec sa végétation exubérante, ses taillis ombreux, ses fourrés épais par-dessus lesquels se dressent hardiment les têtes touffues des palmiers

et que dominant les énormes manguiers. Ça et là, un monstrueux baobab défeuillé — un des rares arbres de la flore tropicale qui perdent leur verdure en hiver. Et, reliant tous ces géants de la forêt, des lianes, souples, flexibles, dessinent dans les airs les arabesques les plus gracieuses, jetant ainsi des ponts d'une sveltesse et d'une hardiesse de féerie pour les besoins de la gent à quatre pattes qui a élu domicile sur ces sommets verdis.

La voie franchit ensuite la rivière Bembisi ; nous entrons

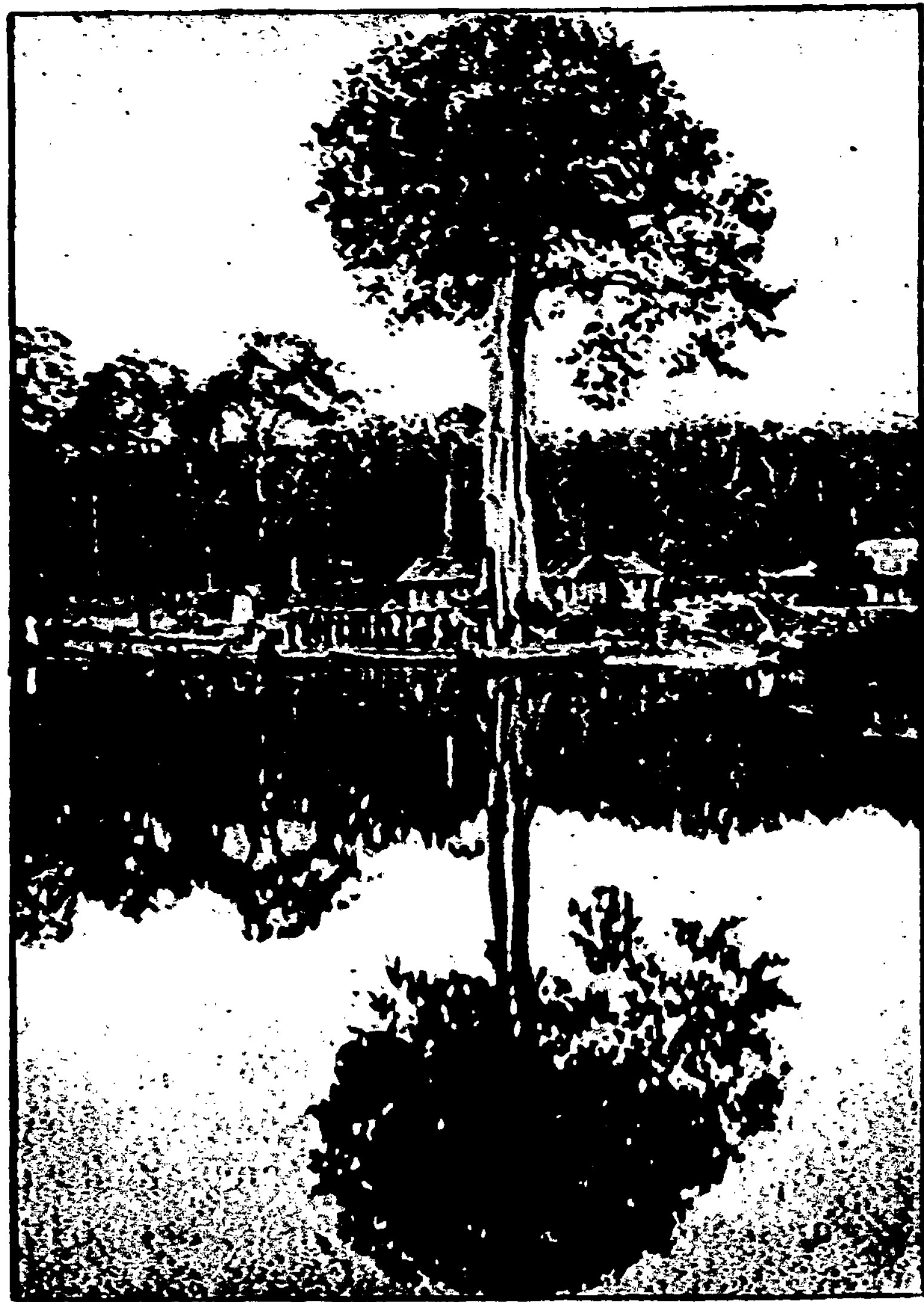


MISSION DE KIMWENGA.

dans les schistes. Voici, à droite, le Monolithe, roche qui se dresse dans la brousse, pareille à un antique menhir. Tout près du Monolithe, un camp de travailleurs. Ils sont là, très curieux, dévisageant les voyageurs. On m'a dit que ces ouvriers noirs témoignaient d'une grande joie quand ils retrouvaient, après une longue absence, un de leurs anciens chefs. M. Espanet, qui a succédé comme directeur de la construction de la ligne à M. Charmanne, a été ainsi, au cours du voyage, l'objet de véritables ovations de la part de ses anciens ouvriers, ce qui honore autant les auteurs de la manifestation que celui qui l'a méritée. Après la



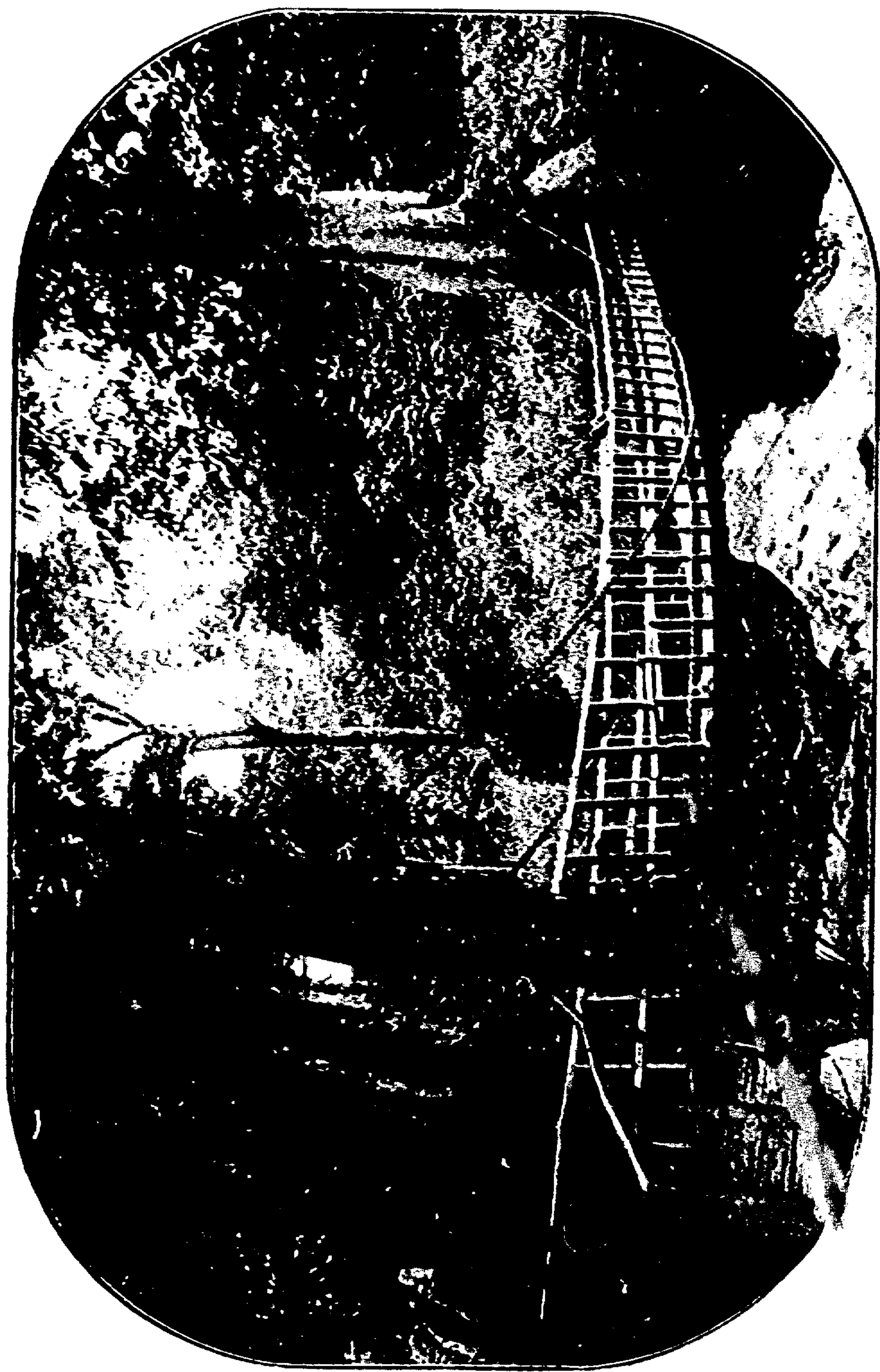
Bembisi, nous nous dirigeons, toujours à pleine vapeur, vers la Lufu. Avant de passer la rivière, le train côtoie un champ de papyrus. De la station de la Lufu nous descen-



BAOBAB AU BORD DU KWILU.

dons rapidement jusqu'au kilomètre 90, pour remonter ensuite jusqu'à Songololo....

A notre droite se dresse majestueusement l'énorme montagne « chevelue », à gauche un second massif, mais moins imposant. D'une façon générale, jusqu'au mont Bangu qui



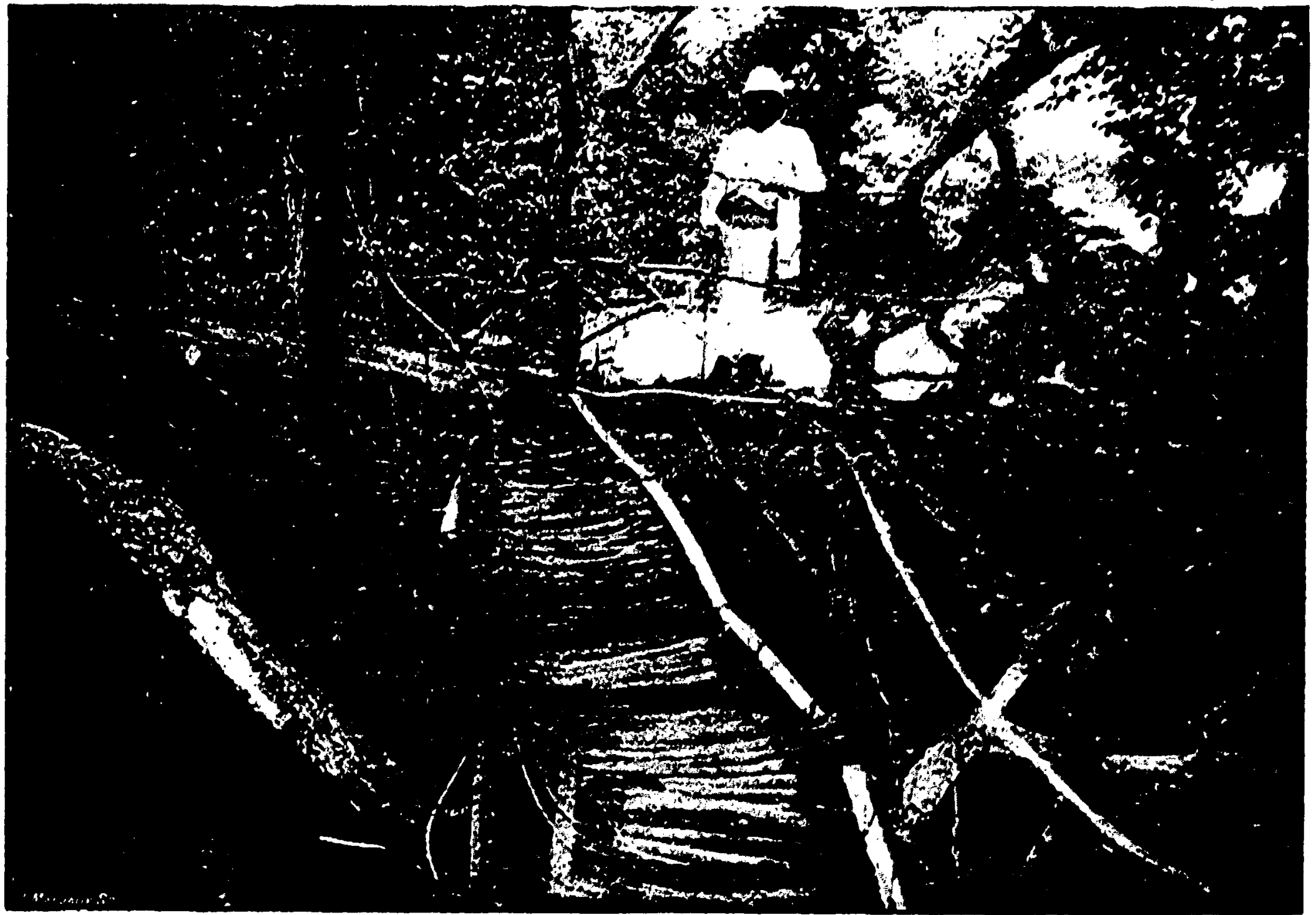
PONT SUSPENDU SUR LA RIVIERE LUFU, CONSTITUE PAR LE LIEUTENANT DU GÉNIE CAITON.

constitue, après le Palaballa, un autre chaînon des monts de Cristal et que nous longerons tantôt, la voie court sur un plateau mamelonné.

Nous arrivons à Songololo. Les travailleurs noirs, rangés le long de la voie, nous accueillent par de vives acclamations. Nous coupons ensuite de biais un vaste plateau argileux, qui s'étend entre la Kenkula et la Sansikua, plateau d'aspect morne, hérissé de hautes et maigres herbes rousses, plaqué çà et là de taches vertes, là où le sous-sol schisteux a offert une surface imperméable à l'eau.

Après Zole — où il y a un marché très important — la voie monte par des courbes d'une grande élégance, hardiment dessinées, vers la côte 420 où elle suit la vallée de la Malanga qui s'est frayé, pour arriver au Kwilu, un chemin tortueux à travers des massifs granitiques. Nous grimpons vers les hautes plaines du Bafu; la vaillante petite locomotive attaque résolument la pente, souffle, halète. Voici le Kwilu, avec son pont, superbe ouvrage d'art de quatre-vingts mètres de longueur, d'une seule portée. La rivière, très profonde entre ses rives, roule des eaux jaunâtres. Quand la saison des pluies viendra, ce sera un torrent dévastateur; mais le pont peut défier tranquillement les colères de la rivière, elles ne prévaudront pas contre lui, sa hauteur au-dessus du lit du cours d'eau le met à l'abri des crues les plus fougueses.

. . . . .  
Un moment d'arrêt à l'ancien camp de l'éléphant. Ce pachyderme aux défenses si convoitées, l'animal dont, aux dires des Billat-Savarin d'Afrique, la trompe et le pied sont si délectables, parcourait naguère, en bandes, ces pays aux hautes herbes. Il n'avait à craindre que les attaques des indigènes, attaques peu savantes; mais le blanc est venu sur la *dame de feu* — la locomotive — l'éléphant a fui avec les indigènes, bêtes et gens se sont



PONT DE LIANES SUR LA LUKUNGA.

retirés à une certaine distance du chemin de fer. La bête a obéi à son instinct, le blanc lui apporte la mort; le noir, lui, n'a pu se soustraire à sa défiance native, seulement la curiosité, ce sentiment si puissant chez les peuples primitifs, le ramène déjà. Il a compris que c'était son intérêt de s'établir près de la voie qui doit lui apporter tant de choses utiles. Le chemin de fer aura donc là une nombreuse clientèle à desservir, car du Kwilu à la Lufu le pays est bien peuplé, et la population aime les transactions, à en juger par les nombreux marchés qui existent dans la contrée. Nous arrivons à la ligne de faite des deux versants Kwilu-Lufu; la route est tracée dans des bancs de calcaire compact, puis commence la descente sur Kimpese par un tracé en zigzags et en boucles qui caresse le terrain dans ses inflexions avec une merveilleuse fidélité. Voici Kimpese : nouvelles acclamations des noirs ! La station de Kimpese, très importante, est à gauche du village, lequel se trouve près de la rive gauche de la Lukunga....

A partir de là, nous rentrons dans la plaine brune au sol argileux — le produit de la décomposition des schistes ferrugineux du sous-sol. Le paysage est redevenu monotone : ce ne sont que hautes herbes jaunies où viennent piquer, à quelques endroits, de maigres plaques de verdure, des marais de fange, de faméliques bouquets d'arbres; à gauche, les fantastiques murailles du Bangu s'effacent peu à peu dans le ciel toujours gris; enfin, jetés ça et là dans la brousse, quelques chimbèques indigènes. Nous passons les cols de Gambi, de Kulusa et de Tumba.

Voici Tumba. — Tout le monde descend !

E. MONTHAYE (1).

*(D'Anvers à Léopoldville par le Chemin des Ecoliers.)*

---

(1) Monthaye, E., capitaine commandant du corps d'état-major, membre de la mission belge à l'inauguration du chemin de fer du Congo.

## UNE VISITE A LA MINE D'OR DE RUWE

Dikuruwe est, parmi les mines de cuivre reconnues dans le haut Katanga, celle située à peu près à l'extrémité ouest de la bande qui s'étend de l'ouest vers le sud-est et sur environ trois cents kilomètres de long, bande dans laquelle cent trente-cinq gisements ont été repérés.



Phot. de l'ingénieur Ckiandi.

RUWE. — DÉVERSEMENT DES TERRES AU PIED DU PLAN INCLISÉ.

Au nord de ce point, une autre bande s'étend du sud-ouest au nord-nord-est sur environ cent kilomètres, où de nombreux gites d'étain ont été découverts et, par un curieux hasard, vers l'angle de ces deux bandes se trouve la mine de Ruwe où, en 1907, l'extraction de l'or se faisait avec de très bons résultats. Là aussi les terres aurifères occupaient le versant d'une colline dont les déblais étaient envoyés

vers le bas au moyen de wagonnets roulant sur des plans inclinés qui aboutissaient aux environs d'un réservoir alimenté par un ruisseau.

Les terres reprises à la pelle étaient jetées dans un auget parcouru par un courant d'eau et des obstacles placés de distance en distance forçaient les matières lourdes à



Phot. de l'ingénieur Ckiandi.

**RUWE. — TRANSPORT DES TERRES AURIFÈRES A L'AUGET DE LAVAGE (SLUICE).**

s'arrêter, tandis que les poussières légères s'en allaient au loin.

Le courant étant supprimé, il ne restait qu'à recueillir les parcelles d'or arrêtées aux petits barrages, puis à compléter l'opération en lavant à grande eau les résidus et en les balançant d'un mouvement giratoire dans un ustensile en fer ayant la forme d'une poêle à frire, ce qui lui a fait donner le nom flamand de *pan*.

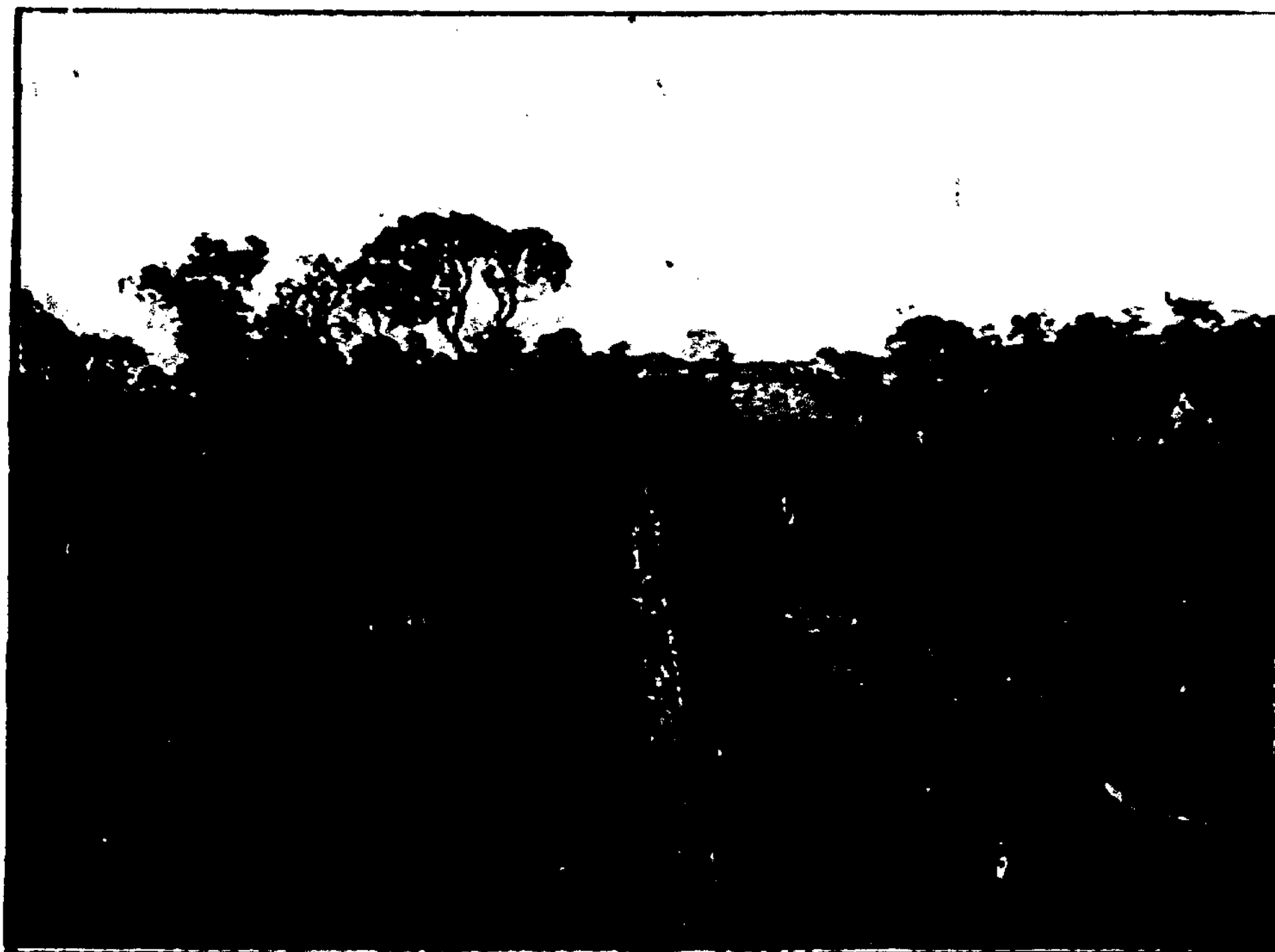
Les mineurs sont très adroits dans cette manipulation





Phot. de l'ingénieur Ckiandi.

EXPLOITATION AURIFÈRE DE RUWE.  
LE PLAN INCLINÉ AUTOMOTEUR SERVANT AU TRANSPORT DES TERRES.



Phot. de l'ingénieur Ckiandi.

RUWE. — LE « SLUICE » POUR LE LAVAGE DES TERRES.

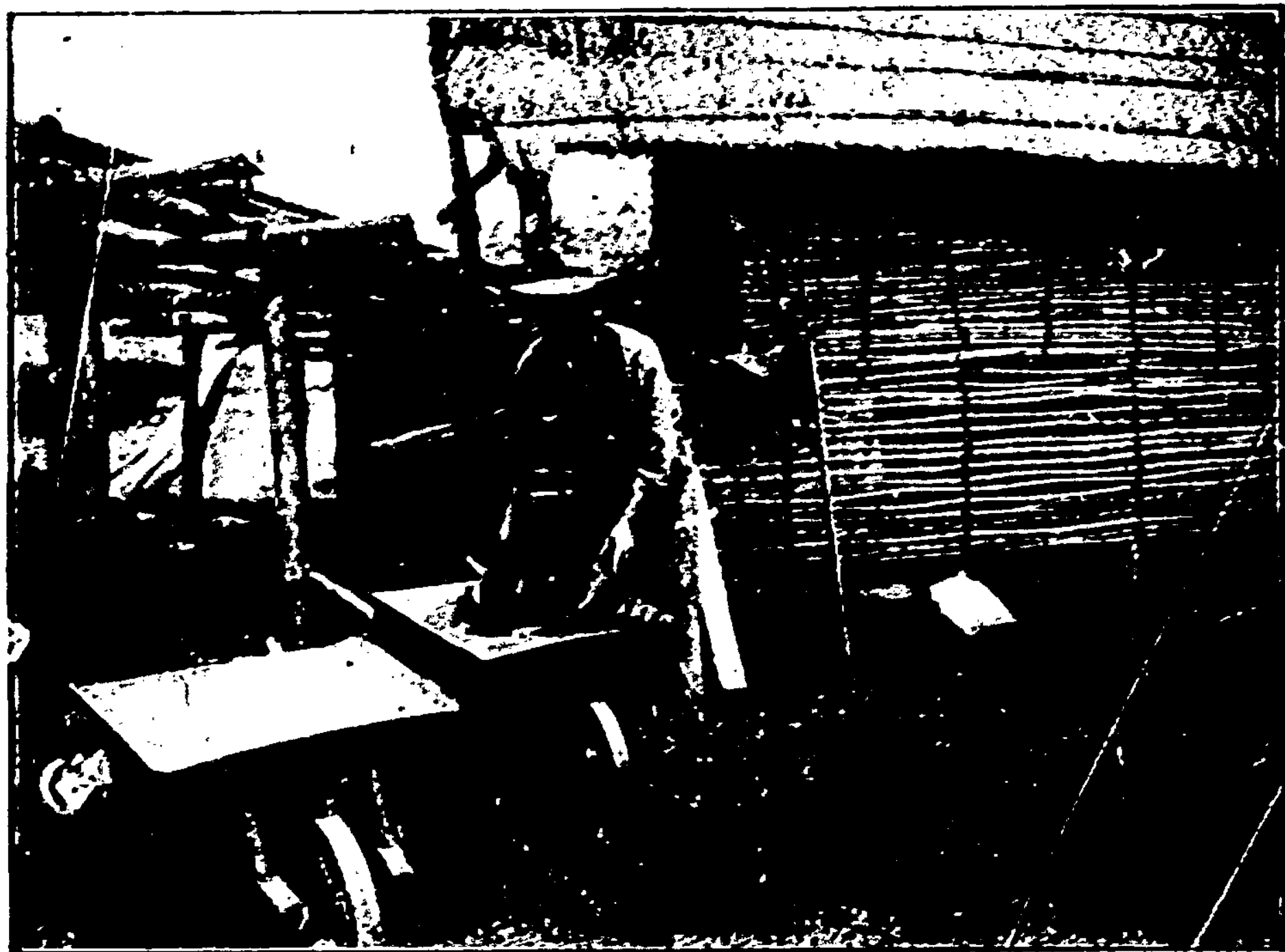
G.-D. PÉRIER. — MOUKANDA. — 1914.

23

qui fait trouver jusqu'aux moindres particules de métal visibles à l'œil nu.

C'était un beau spectacle qu'offrait la mine de Ruwe où le travail était si bien organisé qu'on ne voyait jamais personne occupé « à ne rien faire ».

Tout y fonctionnait comme dans une machine bien équilibrée et il était aisé de voir que chacun y connaissait son affaire.



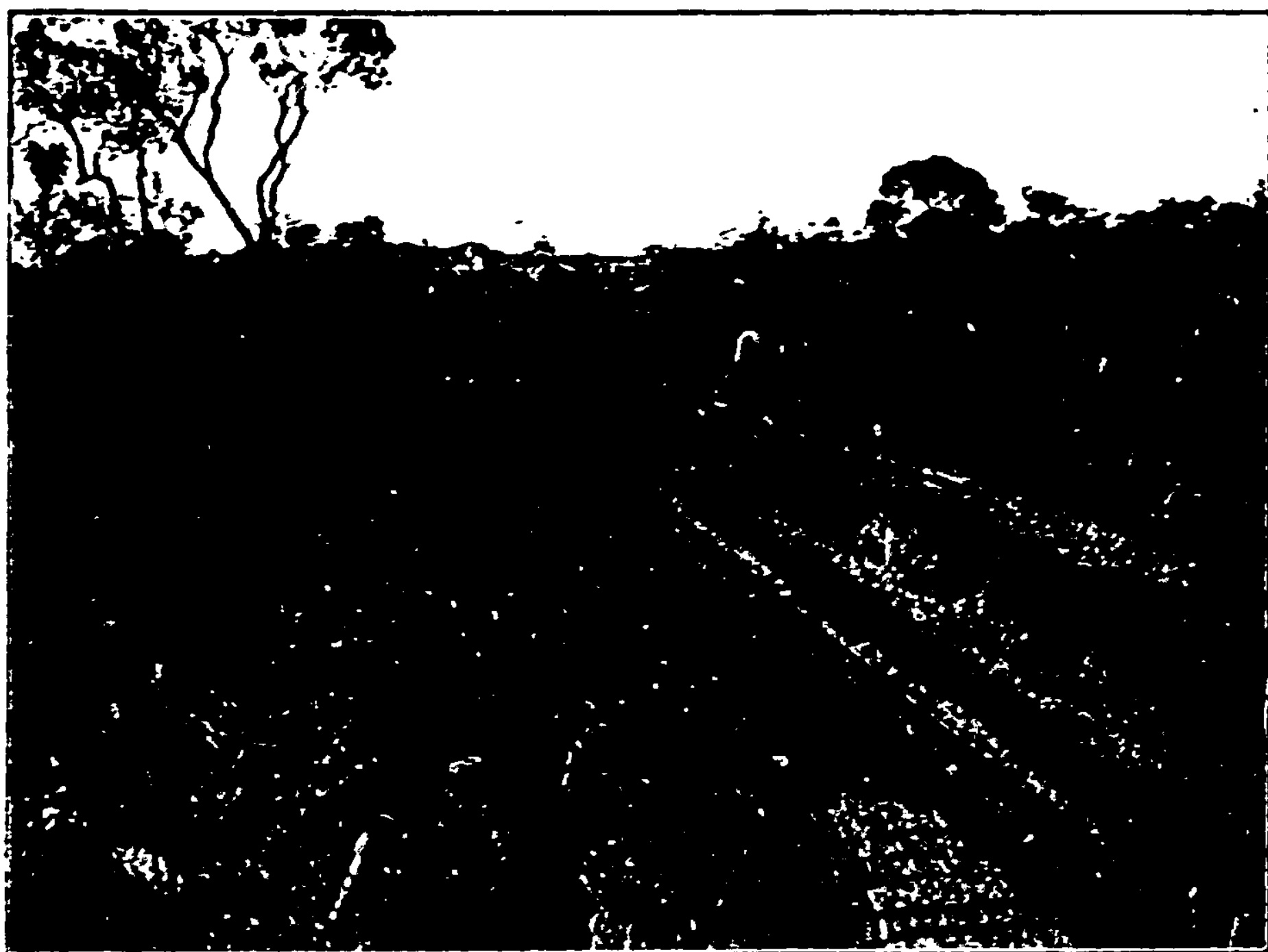
Phot. de l'ingénieur Cchiandi.

RUWE. — LAVAGE DES RÉSIDUS AU « PAX ».

Le personnel blanc qui appartenait à la Tanganyika Concessions Limited, était à peu près exclusivement anglais ou d'origine anglaise et tout portait la marque d'origine.

La station de Ruwe elle-même, quoique toute provisoire, avait son caractère particulier.

Dans les postes congolais, une habitude invétérée,



Phot. de l'ingénieur Ukiandi.

RUWE. — LE « SLUCE ».



Phot. de M. Delforge.

LES HABITATIONS DISSÉMINÉES SOUS LES ARBRES...

presque un instinct, fait que, au moment de l'établissement, on commence par faire place nette en abattant tous les arbres; puis, on aligne consciencieusement les maisons, les magasins, etc., sur les faces d'un rectangle et le résultat est une sorte de caserne, ennuyeuse au possible, où il faut se donner beaucoup de peine pour faire pousser un peu de verdure afin de combattre la réverbération solaire.

A Ruwe, au contraire, si les magasins et les locaux d'administration étaient proches les uns des autres, les habitations étaient disséminées sous les arbres de la forêt et l'on n'en avait mis par terre que juste ce qu'il fallait pour faire la place des bâtiments et tracer des chemins de trois à quatre mètres de largeur. Rien ne m'a guère été plus reposant que les deux journées que j'ai passées à Ruwe, vraie villégiature au milieu des bois, où il n'y avait que deux ou trois kilomètres à faire pour trouver une grande plaine giboyeuse où l'on se ravitaillait à volonté en viande fraîche.

E. WANGERMÉE,  
Lieutenant-colonel.

*(Grands Lacs Africains et Katanga.)*

---

## UN COMBAT CONTRE LES ARABES

A ce moment, Gongo vint vivement à moi : « Chibalanga, me dit-il, restez avec moi et dites à vos hommes d'aller se battre, car il y aura beaucoup de morts aujourd'hui !

— Non, Gongo, lui répondis-je, mes hommes sont habitués à me voir au milieu d'eux et s'ils ne m'y voyaient pas, ils croiraient que j'ai peur et ne se battraient pas bien.

— Ah ! » me dit Gongo, et il s'en alla tout rêveur.

Mes derniers ordres étaient ceux-ci : Albert Frees et les

hommes de Goïe Moyassa devaient, en se défilant le plus possible, arriver à cent cinquante mètres des palissades, se coucher et, dans cette position, ouvrir un feu rapide sur



ABIB-BEK-SELIM, ARABE ESCLAVAGISTE.

les bomas arabes. Cachées par le rideau de fumée, mes trois colonnes d'assaut rejoindraient rapidement la ligne des tirailleurs, d'où elles tireraient elles-mêmes le plus rapidement possible cinq cartouches, puis, tous ensemble, la

baïonnette au canon et la machette dans les dents, nous nous précipiterions à l'assaut. Ainsi fut fait.

Bientôt la fusillade éclate de toutes parts, rageuse, épouvantable, désespérée ! Car, d'un côté comme de l'autre, on sait que c'est une question de vie ou de mort, que le vainqueur sera impitoyable et que, le voulût-il, il ne pourra faire grâce au vaincu.

Ils ont pour eux le nombre et les palissades derrière lesquelles ils se cachent ; nous avons pour nous la supériorité des armes, de la discipline et la confiance illimitée que j'ai su inspirer à mes hommes.

Je fais pousser l'attaque le plus vigoureusement possible et, quelques instants après mon arrivée sur la ligne des tirailleurs, je fais sonner la charge et j'enlève mes hommes dans un élan irrésistible ; nous profitons du rideau de fumée qui se trouve en avant de nous et arrivons aux palissades avant que nos ennemis soient remis de leur stupeur.

On se fusille à bout portant ; mes hommes attaquent les palissades à la machette et bientôt Albert Frees, aidé de Benga, qui est un hercule, fait une brèche par laquelle nous entrons en ouragan.

Soudain, la place est libre, les Arabes fuient éperdus, nos pieds baignent dans le sang ; et, comme si le destin eût enfin voulu punir les Arabes de tous leurs crimes passés, tout s'acharne contre eux.

Déjà, le Lomami gronde et à peine ont-ils fait deux cents mètres, qu'il leur barre le passage et leur rend toute retraite impossible. On dirait que lui aussi, las d'assister à toutes leurs infamies, il a résolu de se venger et qu'il veut prendre sa part du carnage.

Le rugissement de ses rapides, placés à quelques centaines de mètres en aval, semble prédire à nos ennemis affolés que ceux d'entre eux qui échapperont à nos balles n'échapperont pas à sa colère.



LE POSTE DE L'ÉTAT A BONDO.



Voyant la place vide, je crie à mes hommes : - Vite au Lomami ! »

Mais dans la fusillade, j'ai peine à me faire comprendre et quinze hommes seulement me suivent. A peine avons-nous fait quelques pas et avons-nous dépassé les quelques arbres qui séparent le camp d'une petite plaine qui se trouve au bord du Lomami, que nous voyons une foule immense qui hésite encore entre nos balles et les eaux furieuses du fleuve. Joue!... feu!... Quinze coups de fusil partent et toute cette multitude, en vrai troupeau de Panurge, saute dans le Lomami. Mes hommes ont entendu notre salve, et bientôt tous sont autour de moi....

Le Lomami en rage entraîne vers ses rapides des milliers d'hommes enchevêtrés en grappes fantastiques; la terreur les affole, paralyse leurs mouvements; leur masse les empêche de nager et, dans les spasmes du désespoir, ils tâchent en vain de se soustraire à l'étreinte mortelle de leurs compagnons....

Un trait qui montrera l'héroïsme des noirs et même des enfants, lorsqu'ils sont sous les yeux du blanc, trouvera ici son application.

Pendant le combat, un petit boy à qui j'avais confié mes cartouches me dit tout à coup, en me montrant son pied : « Regarde, maître. » Préoccupé de la bataille et ne voyant qu'un léger filet de sang, je lui répondis : « Ce n'est rien, passe-moi mes cartouches!... » Et le brave enfant reste à mes côtés jusqu'à la fin du combat. Ce fut seulement lorsque le tout fut terminé qu'il se mit à pleurer, me demandant de ne pas l'abandonner. L'examinant alors plus attentivement, je constatai, avec l'émotion que vous comprendrez, que le pauvre enfant avait le pied broyé par une balle; or, pendant tout le combat, il n'avait pas fait entendre une seule plainte et avait continué son service



HAODAB ET FACTORERIE.

auprès de moi. Je l'emmenai et le soignai, comme bien vous pensez.

Cette bataille fut, de toutes celles qui se livrèrent au Congo, la plus sanglante et probablement celle aussi dont l'effet moral fut le plus grand.

*(Carnet de campagne.)*

MICHAUX,  
Commandant.

---

## LA FACTORERIE

La factorerie, dans l'isolement de la forêt, au bout des communications régulières et au débouché des voies du Haut-Congo, est un tableau d'arrangement d'existences européennes dans l'exotisme. Un confort relatif et accommodant est campé dans des maisonnettes à véranda bien garées de la chaleur, construites avec des recherches d'aérage, des défenses contre des armées de moustiques, de chauves-souris, de serpents. Cette installation pratique, ingénieuse fortification et illusion de villa, est plantée au milieu d'un charme de curieuses verdure ornementales, près des services d'un potager géométriquement conçu, devant des allées qui s'avancent dans des parcs sous les branches à longues pendeloques des baobabs, — ces arbres grimaçants, aux contorsions grises, aux ramifications saugrenues. Dans le décor d'alentour, les très dignes palmiers semblent de gigantesques bouquets de plumes d'autruche teintés en vert. Des plantations, en soigneuse toilette, assomblent, mélangent des massifs de caféiers aux gracieuses mignonnes fleurs blanches, fleurs d'un jour, des essais de légumes d'Europe, des bandes de précieuses pommes de terre, parmi les orangers monstres, les mandariniers et les manguiers, les avocatiers, — et toujours des foules de bananiers qui paraissent fabriqués de bandes de



JEUNES PLANTS DE CAFEIERS.

toiles vertes sur fil de fer. Dans tous les coins, sans une parcelle inoccupée, grandit, pousse, grimpe, s'épanouit la diversité de ces plantes que l'indifférence indigène appelle du nom général de *matiti*.

L'amabilité des propriétaires, dans la joie rare d'une venue de compatriotes, oblige à goûter la papaye, un melon doux, le corosol ou cœur de bœuf, une poire en beurre de cacao, et une quantité de fruits fantaisistes qui sont des



LE VASSIER DU VILLAGE.

desserts confits, des entremets délicatement sirupeux ou des rafraichissements acidulés. Il faut encore, pour parachever notre initiation et ne point désobliger nos hôtes, manger de la trompe d'éléphant, ce qui est une volumineuse charcuterie, du bifteck d'hippopotame, ce qui est du bœuf vénérable avec des tendances coriaces, puis déguster les pommes de terre de la région, les excellents poissons du lac et, enfin, le café congolais.

Dans les dépendances de la factorerie s'activent des noirs, travailleurs dressés aux besognes intérieures, gens heureux d'un profit et d'une protection, et vivant très

fidèlement aux portes de l'exploitation. Leur village, rangé le long d'une route, est un aspect de vie indigène. L'homme, debout dans ses penillons, est planté à la porte de la case. Il fume une pipe délabrée, la mine hautaine, la physionomie immuable, la pensée paraissant bien loin. Les femmes travaillent, vont et viennent; leur démarche lourde de créatures grasses, avec des anneaux de cuivre sonnante aux chevilles, a une cadence, des ondulations, comme une valse marchée. Elles ont la tête nue, les cheveux en partie rasés, la lèvre inférieure retombante, les yeux aux aguets toujours en mouvement, des mines de bonnes sorcières, avec des sourires copieux incarnant de la violence et du désir. Sur la terre battue, près d'un vacillant feu de branchettes, distraitemment, tournaillant avec mollesse, elles élaborent les travaux très sommaires de leur ménage, préparant la bouillie de maïs, nommée chez nous de la gaude, ou écrasant des racines séchées pour faire ce qu'on appelle dans le pays la farine de manioc — dont le vrai nom est la cassave. Elles font cuire le safou ou confectionnent la chikwangue.

Des chiens efflanqués rôdent et flairent; de pseudo-jars pataugent dans des boues, et de grosses araignées, grises et pelucheuses, courent à toutes pattes dans le sable.

Aux magasins de la factorerie, une femme apporte un pain de manioc enveloppé dans une feuille de bananier. Puis, un noir, le pagne déchiré, un Wamfumu, présente des balles de caoutchouc, que le commis fait couper en deux pour s'assurer qu'aucune ajoute de sable n'augmente frauduleusement le poids. Le noir a d'excessives prétentions; il faut marchander. L'employé offre un rabais, devant lequel le vendeur se récrie bruyamment; après quoi, il dépose la marchandise sur le sol, s'assied à côté, et attend des heures, pour venir refaire la même proposition, suivie du même refus et de l'identique manœuvre du mar-

chand nomade, avec l'espoir de lasser ou de surprendre le blanc, — le temps n'ayant aucune valeur pour le noir. Quand une transaction moyenne est conclue, le nègre très attentif, prend le paiement en barrettes de cuivre, en



Phot. de M. Delforge.

MAANGA, FEMME FAVORITE DE MSIRI, FONDATEUR DE LA PUISSANCE BAYEKE.

pièces d'argent ou en cauries, le coquillage-monnaie, — et puis, quémante, en souriant, la gratification, le traditionnel et indispensable *matabiche*.

(*Heures Africaines.*)

JAMES VANDRUNEN.



## LE SERGENT DE BRUYNE

*Sursum corda!*

C'est laid, la vie contemporaine, c'est sale, c'est même plutôt ignoble.... Venez à moi, les écœurés! serrez-vous sous l'auvent de la grande cheminée campagnarde qu'a édifiée mon caprice, en plein cœur de Paris, tels que paysans à la veillée. Et, du fond de l'ancestral fauteuil de paille, je m'en vais vous conter une belle histoire, une légende « arrivée », — de celles qui rendent foi, fierté et vaillance, aux plus las, aux plus déçus!

Il était une fois, aux pays africains, un petit soldat belge qui s'appelait De Bruyne (Henri-Auguste). Quand je dis « soldat », c'est façon de parler, car il était sergent, né natif de Blankenberghe. Et son régiment était le 2<sup>e</sup> de ligne.

Venu au monde le 2 février 1868, il avait pris service du roi le 16 octobre 1886, sa dix-huitième année sonnante. Le 1<sup>er</sup> janvier 1887, pour ses étrennes, il eut les galons de caporal; et le 1<sup>er</sup> avril 1888, comme cadeau de Pâques, fut promu sergent. Le 30 juin d'ensuite, il s'offrait à partir pour le Congo; le 14 septembre 1889, il s'embarquait; le 20 octobre d'après, était désigné comme adjoint au commandant du poste de Bena-Kamba, sur le Lomami; y arrivait le 19 février 1890; puis était nommé sous-lieutenant de la force publique, le 12 décembre 1891, en même temps qu'adjoint au résident de Kasongo.

En 1892, il avait donc vingt-quatre ans. C'était un beau petit soldat, à figure bien franche, bien ouverte; sans dédain pour les bonnes choses de ce monde, content de vivre. J'ai là son portrait devant moi : une gentille

frimousse ronde, aux yeux très espacés, au nez poupin, à la bouche friande. Seules, l'accentuation des sourcils et la massivité du menton décèlent une extraordinaire énergie, une persévérance indomptable....

En ce temps-là, le Manyema s'était soulevé contre l'Etat



Phot. du cap. J. Maury.

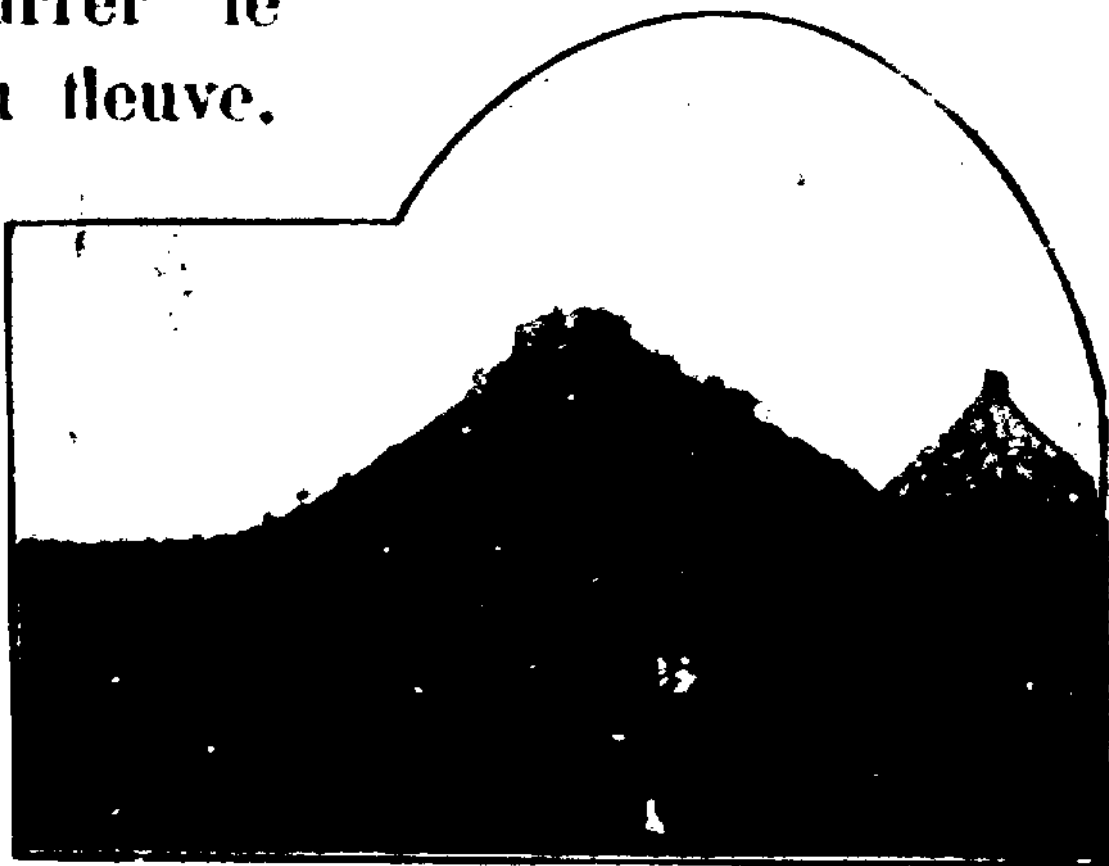
VILLAGE KUKU.

indépendant du Congo : des massacres horribles avaient été perpétrés à Riba-Riba. Et, surpris par l'insurrection, le lieutenant Lippens, officier du train, résidant à Kasongo, était tombé aux mains des indigènes, du cruel Sefu, ainsi que son adjoint.

Le lieutenant Scheerlinck en fut avisé; et

aussi, que les rebelles, au nombre de dix mille, se préparaient à envahir et dévaster la colonie, à massacrer tous les chrétiens. Il rassembla ce qu'il put de blancs, et de noirs fidèles, afin de barrer le passage, la traversée du fleuve, du Lomami, gagner du temps, donner aux renforts la possibilité d'arriver.

Ce fut alors que, successivement, il reçut deux messages : l'un, de son collègue Lippens; l'autre, du sergent De Bruyne.



Phot. du cap. J. Maury.

LE MONT REDJAF, ANCIEN OBSERVATOIRE DES ARABES.



Leur sort n'avait pas été le même, quoique faits ensemble prisonniers.

Lippens, effroyablement éprouvé par le climat, était demeuré, sous bonne garde, dans sa barza, à Kasongo. Il écrivait : « Depuis quatorze mois, je suis mortellement malade. Après avoir eu la dysenterie, à Léopoldville, et une rechute en route, j'ai été, dès mon arrivée à Kasongo, atteint de la variole, suivie d'une terrible maladie de poitrine consécutive. Ensuite, nouvelle dysenterie extrêmement violente; après cela, une hépatite suivie d'un abcès du foie. L'abcès a percé en dedans, mais j'ai le foie hypertrophié; j'ai, de plus, une maladie de cœur, de l'estomac, des intestins, et une grave affection des reins. »

La lettre était datée du 6 octobre, avant même la captivité. On était au 14 novembre. Scheerlinck pensa :

— Lippens est mort.

Et le docteur Hinde, son compagnon, tout haut le formula.

La seconde missive était de De Bruyne. Lui, on l'avait emmené. Il se trouvait à trois heures de là, avec deux cents Arabes, chargé d'aller signifier le lendemain, à ses ex-compagnons d'armes, d'une rive à l'autre du Lomami, les volontés, les ordres de Sefu.

Profitant de ce que le chef lisait mal le français, Henri-Auguste laissait parler librement sa colère et sa douleur. « Sefu, écrivait-il, se refuse à parlementer en personne. « Moi, dit-il, je ne me dérange pas, je reste étendu sur ma natte. D'ailleurs, moi, je suis le grand chef, et ces blancs me prennent pour leur esclave! S'ils veulent me voir, ils n'ont qu'à venir ici.... » Jamais, lieutenant Scheerlinck, je n'ai vu un individu aussi stupide, aussi

abruti, aussi lâche, aussi menteur que cet ignoble assassin!  
Je suis traité ici en vil esclave, etc. »

Scheerlinck songea :

— Demain, nous le sauverons!



Le lendemain, c'était le 15 novembre 1892. Sur l'autre berge du fleuve, le lieutenant et le médecin virent apparaître une sorte de spectre....

« Affaibli, décharné, vieilli par cinq mois de souffrances physiques et morales, De Bruyne était quasi méconnaissable. Un groupe d'Arabes, à une quinzaine de mètres en arrière, le surveillait. Ses vêtements étaient en lambeaux. Comme il avait beaucoup marché, et qu'il n'avait point de chaussures, il lava, dans le Lomami, ses pieds couverts de sang et de poussière. »

Scheerlinck avait, à l'avance, apposté dix de ses meilleurs tireurs dans les buissons de la rive, et rallié le restant autour de lui.

Tout d'abord, il cria au captif :

— Quelqu'un par là comprend-il le français?

— Non.

— Savez-vous nager?

— Oui.

Alors, la conversation s'engagea :

« — Mon pauvre ami, fit l'officier, Lippens n'est plus en vie. Vous pouvez vous évader sans manquer à l'honneur ni au dévouement que vous professez envers votre chef. Vous ne le retrouverez plus.

» — Et s'il était encore en vie?

» — Ce serait miraculeux; c'est impossible! ajouta le docteur Hinde.



Phot. de M. Delforge.

LA RIVIERE LUKAFU TOMBANT DU PLATEAU DES KUNDELUNGU.

» — Les Arabes, fit De Bruyne, m'ont assuré qu'il n'est pas mort.

» — Mensonge! reprit le lieutenant. C'est pour vous engager à rester. Allons! décidez-vous! L'occasion est unique. Pourquoi retourner chez vos bourreaux? Songez aux supplices qu'ils ont fait endurer à Hodister, à Michiels.... »

Et Scheerlinck commanda tout bas à ses hommes :

— Visez bien!

Et Scheerlinck dit au sergent :

— J'ai du monde dans l'herbe. Faites le saut.

« Un calme effrayant régnait. La voix portait aisément au-dessus de l'eau silencieuse. Point de doute qu'un violent combat ne se livrât dans les pensées et le cœur du jeune captif. On voyait luire des larmes en ses yeux caves. » C'était la liberté offerte, la fin des tortures, le retour à la patrie....

Dans les joncs, les tireurs retenaient leur haleine, le doigt sur la détente du fusil. La rivière était étroite, la retraite assurée, le pas facile à franchir.

« Scheerlinck et le docteur Hinde insistaient, très pressants, la gorge étreinte. L'obstination du sergent De Bruyne les désolait.

» — Je vous en supplie, dit-il enfin d'une voix grave, ne me tentez plus. Je ne puis point abandonner Lippens. S'il est vraiment mort, je chercherai à fuir. »

Il fit un geste d'adieu, à bout d'héroïsme, et retourna se livrer à ses bourreaux. Scheerlinck et les autres le regardaient disparaître, navrés — ses haillons faisaient une tache, parmi les hautes herbes....

\*  
\* \*

. . . . .  
De Bruyne, sous bonne escorte, fut reconduit à Kasongo.

Il y retrouva Lippens vivant, mais sur sa fin. On était alors aux premiers jours de décembre.

Un matin l'on frappe à la porte :

— Qui va là ?

— Moi, Kaboïdi. J'ai des esclaves à libérer. »

Le lieutenant, flairant un piège, refuse d'ouvrir.

— Mais si ! Ami. Nouvelles importantes de la part de Sefu. Viens, si tu préfères.

Lippens tire les gâches, fait jouer les pènes, sort. Il tombe, sans proférer un cri, percé de coups de poignard !

Par l'huis entre-bâillé, les meurtriers se glissent, arrivent à la muette, sur leurs pieds nus, jusqu'au sergent occupé à écrire — et l'égorgent !

Aux deux corps pantelants, on coupa les pieds, les mains ; expédiés en arrhes d'alliance à Muiné-Moharra, le grand chef de Nyangwe. Puis Sefu fit enfouir, non loin de la case, les deux corps mutilés.

C'est là que, sur l'indication d'un boy qui avait assisté au drame, ils furent retrouvés, serrés l'un contre l'autre, lors de la reprise de Kasongo. Les volets, les portes de la barza furent arrachés, pour leur confectionner un cercueil ; ils eurent pour suaire le drapeau bleu étoilé d'or, qui cacha leurs moignons sanglants.

Et tout le Wallon, et toutes les Flandres, se passionnent, aujourd'hui, pour que se dresse, sur la place de Blankenberghe, quelque hommage commémoratif perpétuant à jamais la mémoire de Henri-Auguste De Bruyne, qui préféra trépas et supplices plutôt qu'abandonner son chef.

Quoi qu'on pense des monuments en général et du sentiment de la hiérarchie en particulier, un tel acte, une telle abnégation de soi, provoque irrésistiblement l'enthousiasme. C'est beau, vraiment beau ; autrement humain que l'holocauste de Régulus, et parce que plus inutile que le sacri-



fice du chevalier d'Assas, d'une conception peut-être supérieure.

Vingt-quatre ans, du sang plein les veines, la soif de vivre... et renoncer à l'existence parce qu'un pauvre homme, inévitablement et prochainement condamné par



Cliché de l'Expansion belge.

LES TOMBEAUX DU LIEUTENANT LIPPESS ET DU SERGENT DE BRUYNE.

la nature même, mais qui vous fut bon, aurait peine et douleur à se voir seul, à se sentir abandonné, cela, non, n'est pas d'une âme vulgaire!

Vous êtes venu trop tard, petit sergent, jeune Belge à figure naïve, cœur de héros — Plutarque est mort!

(*L'Echo de Paris* du 22 février 1895.)

SÉVERINE.

## PETIT VOCABULAIRE CONGOLAIS-FRANÇAIS

<b>AKIDA</b> , officier.	<b>DOXI</b> , âne, mulet.
<b>ALLAH BEL KHEIR</b> (arabe), que Dieu le rende bon ! (salut.)	<b>DOTI</b> , deux brasses d'étoffe, c'est-à-dire pièce d'étoffe d'une longueur de 3 <sup>m</sup> ,60.
<b>AMERIKAM</b> , cotonnade blanche, ca-licot, drap de lit.	<b>FUMU</b> , chef.
<b>ASALI</b> , miel, sirop de canne.	<b>FUNDA</b> , se fâcher.
<b>ASKARI</b> , soldat.	<b>FUTA</b> , payer.
<b>ATI</b> , eh là ! (appel).	
<b>BABA</b> , père, oncle paternel.	<b>GOMBE</b> , étoffe, habit. On désigne ainsi également les indigènes habitant l'intérieur des terres par opposition aux gens de la rive.
<b>BAKWA</b> , termité, fourmi blanche.	<b>GOROGORO</b> , le coucher du soleil, le soir.
<b>BANDELA</b> , commencer une chose.	<b>GWANZA</b> , flèche.
<b>BARZA</b> ou <b>BABAZA</b> , véranda, par-loir.	
<b>BELA</b> , être malade.	<b>IE</b> , oui !
<b>BILOKO</b> , objets divers, les ustensiles, le linge, le petit bagage.	<b>JAMBI</b> ( <i>j</i> se prononce <i>dj</i> ), chose, affaire. Au pluriel : Mambi.
<b>BOLA</b> , frapper.	<b>JAMBI NIM?</b> pourquoi ?
<b>BOLI</b> , nourriture, vivres, provi-sions.	<b>JUNGA</b> , retourner, revenir.
<b>BOLOBI</b> , langage.	<b>KA</b> , non.
<b>BOMA</b> , clôture de pierre ou de bois, enceinte.	<b>KABA</b> , chercher.
<b>BUBU</b> , chien ( <i>u</i> se prononce <i>ou</i> ).	<b>KAI</b> , pagaie, rame.
<b>BULA MATARI</b> , le casseur de pierre, surnom donné à Stanley. Par extension : le chef, les auto-rités, le Gouvernement.	<b>KALA KALA</b> , autrefois.
<b>CAPITA, KAPITA</b> , chef d'équipe, chef de caravane, contremaître.	<b>KELA</b> , faire, produire, fabriquer.
<b>CHOP BOX</b> (anglais), caisse de vivres.	<b>KIII</b> , chaise.
<b>CHIMBEQUE</b> , cabane, case, habita-tion.	<b>KOFILA</b> , chapeau.
	<b>KOYA</b> , écrire, taouer.
	<b>KUFA</b> , mourir, souffrir.
	<b>KUNGA</b> , demander.

LALA, dormir.  
LEMBA, être fatigué.  
LINGUISTER, interprète, colporteur.  
LIKATA, poignet, main.  
LUKA, chercher, pagayer, ramer.  
LUKAYA, celle qui court sous les  
feuilles, la rivière.

MAMA, mère.  
MBUALA, village.  
MALAFU, vin de palme.  
MATITI, herbes.  
MUKANDA, une lettre, un livre, un  
écrit en général.  
MUNDELE, le blanc, l'Européen.  
MUTÊTE, sorte de bourriche formée  
avec les rameaux du palmier  
élaïs.  
MPUTU, la patrie.  
NGONDE, la lune.

NGULU, cochon, porc.  
NOKI, vite.  
NOLA, répondre.

POTO POTO, boue, vase.

SENZERI, sentinelle.

TAMBOLA, marcher, se promener;  
marche!

UMA, savane.

YA, venir, s'approcher.  
YAMBO, d'abord.

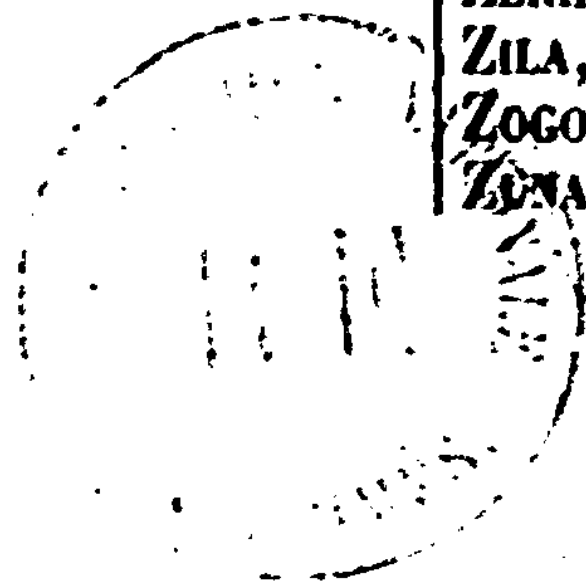
ZAMBA, forêt.

ZERIBA, palissade, fortification.

ZILA, sentier.

ZOGO, éléphant.

ZONA, voler, ravir, piller.



# TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
AVANT-PROPOS. . . . .	1

## EN PLEINE NATURE

La découverte et l'exploration du Congo.	H. DROOGMANS. . . . .	11
Le fleuve géant . . . . .	HENRY-M. STANLEY. . . . .	17
Les hippopotames . . . . .	CAMILLE COQUILHAT . . . . .	23
Passage d'une cataracte . . . . .	EDOUARD FOA . . . . .	26
Merveilles des tropiques . . . . .	HENRY-M. STANLEY . . . . .	28
La savane . . . . .	RENÉ DUBREUCQ . . . . .	31
Nuit d'Afrique . . . . .	JEAN HESS . . . . .	32
Les joies du chasseur en Afrique . . . . .	THÉODORE ROOSEVELT. . . . .	35
Les cimes orageuses du Ruwenzori . . . . .	Lieut.-col. E. WANGERMÉE. . . . .	39
Le papyrus . . . . .	D <sup>r</sup> ALBERT JULLIEN . . . . .	42
Le Tanganika . . . . .	A.-F.-R. WOLLASTON . . . . .	44
Le royaume des singes. . . . .	EDOUARD FOA . . . . .	46
La mort du singe. (Poésie.) . . . . .	ANATOLE FRANCE . . . . .	50
La tornade . . . . .	R. COLRAT DE MONTROZIER. . . . .	52
Dans le Sankuru. . . . .	EMILE LAURENT . . . . .	55
Un feu de brousse . . . . .	Un ancien de la Cambre . . . . .	57
Dans le Kasai . . . . .	FRITZ VAN DER LINDEN. . . . .	58
Profusion de gibier. . . . .	VICTOR GIRAUD. . . . .	62
Les criques merveilleuses du Congo . . . . .	EDMOND PICARD . . . . .	64
Parallèle entre l'éléphant et le rhinocéros. . . . .	THÉODORE ROOSEVELT. . . . .	67
Les éléphants. (Poésie.) . . . . .	LECONTE DE LISLE . . . . .	69
La récolte du miel . . . . .	VICTOR GIRAUD. . . . .	71
Les sauterelles . . . . .	J. FLAMME . . . . .	73
Le cocotier . . . . .	LÉOPOLD COUROUBLE . . . . .	75
Quelques fruits délicieux . . . . .	CONSTANT DE DEKEN . . . . .	77
La fortifiante solitude . . . . .	JAMES VANDRUNEN. . . . .	80
D'un lion à crinière courte que nous tuâmes. (Poésie.) . . . . .	ROBERT RANDAU . . . . .	82

	PAGES
Paradis terrestre . . . . .	FÉLIX FUCHS . . . . . 83
La chasse à l'éléphant . . . . .	Baron E. DE VILLELUME . . . . . 84
Sur le fleuve Luapula . . . . .	Princ <sup>esse</sup> HÉLÈNE DE FRANCE,
Le retour du troupeau . . . . .	duchesse D'AOSTE . . . . . 88
La forêt vierge . . . . .	Lieut.-col. BARATIER . . . . . 91
La caravane . . . . .	Capit. BURTON . . . . . 95
Le léopard . . . . .	FRITZ BRONSART VON SCHELLENDORFF. 103
En sternwheel sur le Congo . . . . .	GASTON-FRÉDÉRIC PÉRIER . . . . . 107
Chasse aux gorilles. . . . .	PAUL DU CHAILLU . . . . . 111
La vie au camp . . . . .	MAXIME DE BARY . . . . . 120
Le lac des goyaviers. (Poésie.) . . . . .	AUGUSTE LACAUSSE . . . . . 130
Les sources du Nil . . . . .	JULES LECLERCQ . . . . . 131

### NOS FRÈRES FAROUCHES

Comprendre. . . . .	D <sup>r</sup> AD. CUREAU. . . . . 139
La langue indigène. . . . .	H. TRILLES. . . . . 142
Un village . . . . .	HERBERT WARD . . . . . 144
Sur la rivière Uele . . . . .	A. DE CALONNE-BEAUFAICT. 152
Histoires surprenantes. . . . .	CAMERON . . . . . 155
Une assemblée au pays basonge . . . . .	ROBERT SCHMITZ . . . . . 158
Comment sont venus les Gornbe . . . . .	} ERNEST DELVIGNE . . . . . 163
Le Midjiji . . . . .	
Une petite princesse noire. . . . .	C.-A. CUDELL . . . . . 166
La chicouangue et le malafou . . . . .	JEAN DYBOWSKI . . . . . 172
Chants et danses funèbres. . . . .	Lieut. J.-H. BRADFER . . . . . 175
Jour de marché. . . . .	LIVINGSTONE . . . . . 178
Pirogues. . . . .	Lieut. MASUI . . . . . 181
Jeux d'enfants ababua . . . . .	A. DE CALONNE-BEAUFAICT. 185
Le tambour à signaux . . . . .	EDOUARD FOA . . . . . 188
Dans un village bakete. . . . .	FRITZ VAN DER LINDEN. . . . . 191
Le gong . . . . .	A. DE CALONNE-BEAUFAICT. 194
Le solitaire de Karema. . . . .	JÉRÔME BECKER. . . . . 196
Comment un nègre raconte l'arrivée de Stanley . . . . .	CAMILLE COQUILHAT . . . . . 198
Réflexions d'un notable indigène. . . . .	Command. HARFELD . . . . . 201
Le noir en voyage . . . . .	FRANÇOIS COULBOIS . . . . . 205
Comment j'entrai en relations avec les Ba-Tende . . . . .	Major CH. LIEBRECHTS. . . . . 208
Quand les fils s'en vont, les mères pleu- rent . . . . .	CHARLES LEMAIRE . . . . . 212
Exemple d'amour fraternel . . . . .	Lieut. D'HANIS. . . . . 215
Un village à la rive. . . . .	RAY NYST . . . . . 216

	PAGES
Les sculpteurs banguana . . . . .	A. DETRY . . . . . 218
Une séance de lutte. . . . .	EMILE VANDERVELDE . . . . . 221
Chants warega . . . . .	Command. DELHAISE . . . . . 222
Le Mangbetu. . . . .	Command. CHRISTIAENS . . . . . 225
L'habitation des Mangbetu. . . . .	D <sup>r</sup> GEORGE SCHWEINFURTH. . . . . 226
La légende du lac Dilolo . . . . .	LIVINGSTONE . . . . . 228
Les pygmées. . . . .	Lieut. DEMUENYNCK . . . . . 230
L'aède . . . . .	D <sup>r</sup> AD. CUREAU . . . . . 235
Le bon Samaritain . . . . .	LÉOPOLD COUROUBLE . . . . . 239
Conseils d'un roi nègre . . . . .	PAUL DU CHAILLU . . . . . 242
Abengebial le bon garçon . . . . .	H. TRILLES. . . . . 244
L'intelligence des noirs . . . . .	Lieut. CH. LEMAIRE . . . . . 250
Le troisième roi mage . . . . .	PIERRE MILLE . . . . . 254
Messieurs mes boys! . . . . .	A. DETRY . . . . . 260
Gim . . . . .	CAMILLE LEMONNIER . . . . . 263
Deuil . . . . .	JÜRGEN JÜRGENSEN. . . . . 264
Nos frères farouches . . . . .	EDMOND PICARD . . . . . 272
Campement au poste de bois . . . . .	CHARLES BULS . . . . . 274
L'éveil d'une race . . . . .	Colonel THYS . . . . . 278

### L'EXEMPLE DES CIVILISÉS

Le mangeur de feuilles. . . . .	D <sup>r</sup> GEORGE SCHWEINFURTH. . . . . 287
La première station belge en Afrique et son fondateur. . . . .	JÉRÔME BECKER. . . . . 289
Fondation de Vivi par Boula-Matari . . . . .	HENRY-M. STANLEY. . . . . 293
Le masque de Stanley . . . . .	GÉRARD HARRY. . . . . 297
David Livingstone . . . . .	M <sup>me</sup> R. SAILLENS . . . . . 299
La vie intense . . . . .	CAMILLE COQUILHAT . . . . . 305
L'hygiène coloniale. . . . .	JEAN DYBOWSKI . . . . . 308
Rencontre de Stanley et de Livingstone. . . . .	H.-M. et D. STANLEY. . . . . 312
Te Deum. . . . .	EUGÈNE DE GROOTE . . . . . 318
Le spiritisme en Afrique centrale. . . . .	J. JOBÉ. . . . . 324
Le petit sergent Cassart . . . . .	<i>La Meuse</i> . . . . . 329
Un voyage en chemin de fer . . . . .	E. MONTHAYE . . . . . 339
Une visite à la mine d'or de Ruwe . . . . .	Lieut.-Col. E. WANGERMÉE. . . . . 351
Un combat contre les Arabes . . . . .	Command. F. MICHAUX . . . . . 356
La factorerie . . . . .	JAMES VANDRUNEN . . . . . 362
Le sergent De Bruyne . . . . .	SÉVERINE . . . . . 367
<b>PETIT VOCABULAIRE CONGOLAIS-FRANÇAIS.</b> . . . .	<b>375</b>

